


UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

HISTOIRE
NATURELLE
DE BUFFON,

TOME VIII.

HISTOIRE
NATURELLE
DE BUFFON,

RÉDUITE A CE QU'ELLE CONTIENT DE PLUS INSTRUCTIF ET DE PLUS INTÉRESSANT,

PAR P. BERNARD.

HISTOIRE DES OISEAUX.
TOME II.



HACQUART, Imprimeur et propriétaire de l'édition, rue Gît-le-Cœur, n°. 16.

A PARIS,

Chez RICHARD, CAILLE et RAVIER, Libraires, rue Haute-Feuille, n°. 11.

AN VIII.

[1801]

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PERROQUETS DE L'ANCIEN MONDE.

PERROQUETS DU NOUVEAU MONDE.

LES OISEAUX CHANTEURS.

LES PASSEREAUX.

NOTICES.

HISTOIRE

NATURELLE

DES OISEAUX.

LES PERROQUETS.

PAR BUFFON.

Les animaux que l'homme a le plus admirés sont ceux qui lui ont paru participer à sa nature. Il s'est émerveillé toutes les fois qu'il en a vu quelques-uns faire ou contrefaire des actions humaines; le singe par la ressemblance des formes extérieures, et le perroquet par l'imitation de la parole, lui ont paru des êtres privilégiés, intermédiaires entre l'homme et la brute: faux jugement produit par la première apparence, mais bientôt détruit par l'examen et la réflexion. Les sauvages très-insensibles au grand spectacle de la Nature, très-indifférens pour toutes ses merveilles, n'ont été saisis d'étonnement qu'à la vue des Perroquets et des singes; ce sont les seuls animaux qui aient fixé leur stupide attention. Ils arrêtent leurs canots pendant des heures entières pour considérer les cabrioles des sapajous; et les perroquets sont les seuls oiseaux qu'ils se fassent un plaisir de nourrir, d'élever, et qu'ils aient pris la peine de chercher à perfectionner;

car ils ont trouvé le petit art, encore inconnu parmi nous, de varier et de rendre plus riches les belles couleurs qui parent le plumage de ces oiseaux (1).

L'usage de la main, la marche à deux pieds, la ressemblance, quoique grossière, de la face; le manque de queue, les fesses nues, la similitude des parties sexuelles, la situation des mamelles, l'écoulement périodique dans les femelles, l'amour passionné des mâles pour nos femmes; tous les actes qui peuvent résulter de cette conformité d'organisation, ont fait donner au singe le nom d'homme sauvage par des hommes à la vérité qui l'étoient à demi, et qui ne savoient comparer que les rapports extérieurs. Que seroit-ce, si, par une combinaison de nature aussi possible que toute autre, le singe eût eu la voix du Perroquet, et comme lui la faculté de la parole? le singe parlant eût rendu muette d'étonnement l'espèce humaine entière, et l'auroit séduite au point que le philosophe auroit eu grande peine à démontrer qu'avec tous ces beaux attributs humains, le singe n'en étoit pas moins une bête. Il est donc heureux, pour notre intelligence, que la Nature ait séparé et placé dans

---

(1) On appelle perroquets tapirés, ceux auxquels les sauvages donnent ces couleurs artificielles : c'est, dit-on, avec le sang d'une grenouille qu'ils laissent tomber goutte à goutte dans les petites plaies qu'ils font aux jeunes perroquets en leur arrachant des plumes : celles qui renaissent changent de couleur, et de vertes ou jaunes qu'elles étoient, deviennent orangées, couleur de rose ou panachées selon les drogues qu'ils emploient.

deux especes très-différentes l'imitation de la parole et celle de nos gestes ; et qu'ayant doué tous les animaux des mêmes sens, et quelques-uns d'entr'eux de membres et d'organes semblables à ceux de l'homme, elle lui ait réservé la faculté de se perfectionner ; caractère unique et glorieux, qui seul fait notre prééminence, et constitue l'empire de l'homme sur tous les autres êtres.

Car il faut distinguer deux genres de perfectibilité ; l'un stérile, et qui se borne à l'éducation de l'individu, et l'autre fécond, qui se répand sur toute l'espèce, et qui s'étend autant qu'on le cultive par les institutions de la société. Aucun des animaux n'est susceptible de cette perfectibilité d'espèce ; ils ne sont aujourd'hui que ce qu'ils ont été, que ce qu'ils seront toujours, et jamais rien de plus ; parce que leur éducation étant purement individuelle, ils ne peuvent transmettre à leurs petits que ce qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs père et mère : au lieu que l'homme reçoit l'éducation de tous les siècles, recueille toutes les institutions des autres hommes, et peut, par un sage emploi du temps, profiter de tous les instans de la durée de son espèce pour la perfectionner toujours de plus en plus. Aussi, quel regret ne devons-nous pas avoir à ces âges funestes où la barbarie a non-seulement arrêté nos progrès, mais nous a fait reculer au point d'imperfection d'où nous étions partis ! Sans ces malheureuses vicissitudes, l'espèce humaine eût marché et marcheroit encore constamment vers cette perfection glorieuse, qui est le plus beau titre de sa supériorité, et qui seule peut faire son bonheur.

Mais l'homme purement sauvage, qui se refuseroit à toute société, ne recevant qu'une éducation individuelle, ne pourroit perfectionner son espèce, et ne seroit pas différent, même pour l'intelligence, de ces animaux auxquels on a donné son nom; il n'auroit pas même la parole, s'il fuyoit sa famille et abandonnoit ses enfans peu de temps après leur naissance. C'est donc à la tendresse des mères que sont dûs les premiers germes de la société : c'est à leur constante sollicitude, et aux soins assidus de leur tendre affection, qu'est dû le développement de ces germes précieux : la foiblesse de l'enfant exige des attentions continuelles, et produit la nécessité de cette durée d'affection pendant laquelle les cris du besoin et les réponses de la tendresse commencent à former une langue, dont les expressions deviennent constantes et l'intelligence réciproque, par la répétition de deux ou trois ans d'exercice mutuel; tandis que dans les animaux, dont l'accroissement est bien plus prompt, les signes respectifs de besoins et de secours ne se répétant que pendant six semaines ou deux mois, ne peuvent faire que des impressions légères, fugitives, et qui s'évanouissent au moment que le jeune animal se sépare de sa mère. Il ne peut donc y avoir de langue, soit de paroles, soit par signes, que dans l'espèce humaine, par cette seule raison que nous venons d'exposer : car l'on ne doit pas attribuer à la structure particulière de nos organes la formation de notre parole, dès que le Perroquet peut la prononcer comme l'homme; mais jaser n'est pas parler, et les paroles ne font langue que quand elles expriment l'intelli-

gence et qu'elles peuvent la communiquer. Or ces oiseaux, auxquels rien ne manque pour la facilité de la parole, manquent de cette expression de l'intelligence, qui seule fait la haute faculté du langage : ils en sont privés comme tous les autres animaux, et par les mêmes causes, c'est-à-dire, par leur prompt accroissement dans le premier âge, par la courte durée de leur société avec leurs parens, dont les soins se bornent à l'éducation corporelle, et ne se répètent ni ne se continuent assez de temps pour faire des impressions durables et réciproques, ni même assez pour établir l'union d'une famille constante, premier degré de toute société, et source unique de toute intelligence.

La faculté de l'imitation de la parole ou de nos gestes, ne donne donc aucune prééminence aux animaux qui sont doués de cette apparence de talent naturel. Le singe qui gesticule, le Perroquet qui répète nos mots, n'en sont pas plus en état de croître en intelligence, et de perfectionner leur espèce : ce talent se borne dans le Perroquet à le rendre plus intéressant pour nous, mais ne suppose en lui aucune supériorité sur les autres oiseaux, sinon qu'ayant plus éminemment qu'aucun d'eux cette facilité d'imiter la parole, il doit avoir le sens de l'ouïe et les organes de la voix plus analogues à ceux de l'homme; et ce rapport de conformité qui, dans le Perroquet, est au plus haut degré, se trouve, à quelques nuances près, dans plusieurs autres oiseaux, dont la langue est épaisse, arrondie et de la même forme à peu près que celle du Perroquet : les sansonnets, les merles, les geais, les

choucas peuvent imiter la parole ; ceux qui ont la langue fourchue, et ce sont presque tous nos petits oiseaux, sifflent plus aisément qu'ils ne jasent ; enfin ceux dans lesquels cette organisation propre à siffler, se trouve réunie avec la sensibilité de l'oreille et la réminiscence des sensations reçues par cet organe, apprennent aisément à répéter des airs, c'est-à-dire à siffler en musique : le serin, la linotte, le tarin, le bouvreuil, semblent être naturellement musiciens. Le Perroquet, soit par imperfection d'organes ou défaut de mémoire, ne fait entendre que des cris ou des phrases très-courtes, et ne peut ni chanter, ni répéter des airs modulés ; néanmoins il imite tous les bruits qu'il entend, le miaulement du chat, l'aboiement du chien et les cris des oiseaux aussi facilement qu'il contrefait la parole : il peut donc exprimer et même articuler les sons, mais non les moduler ni les soutenir par des expressions cadencées ; ce qui prouve qu'il a moins de mémoire, moins de flexibilité dans les organes, et le gosier aussi sec, aussi agreste que les oiseaux chanteurs l'ont moëleux et tendre.

D'ailleurs il faut distinguer aussi deux sortes d'imitation, l'une réfléchie ou sentie, et l'autre machinale et sans intention : la première acquise, et la seconde pour ainsi dire innée : l'une n'est que le résultat de l'instinct commun répandu dans l'espèce entière, et ne consiste que dans la similitude des mouvemens et des opérations de chaque individu, qui tous semblent être induits ou contraints à faire les mêmes choses ; plus ils sont stupides, plus cette imitation tracée dans l'espèce est parfaite : un mouton ne fait et ne fera jamais que

ce qu'ont fait et font tous les autres moutons ; la première cellule d'une abeille ressemble à la dernière ; l'espèce entière n'a pas plus d'intelligence qu'un seul individu ; et c'est en cela que consiste la différence de l'esprit à l'instinct : ainsi l'imitation naturelle n'est dans chaque espèce qu'un résultat de similitude, une nécessité d'autant moins intelligente et plus aveugle, qu'elle est plus également répartie : l'autre imitation, qu'on doit regarder comme artificielle, ne peut ni se répartir, ni se communiquer à l'espèce ; elle n'appartient qu'à l'individu qui la reçoit, qui la possède sans pouvoir la donner : le perroquet le mieux instruit ne transmettra pas le talent de la parole à ses petits. Toute imitation communiquée aux animaux par l'art et par les soins de l'homme, reste dans l'individu qui en a reçu l'empreinte ; et quoique cette imitation soit, comme la première, entièrement dépendante de l'organisation, cependant elle suppose des facultés particulières qui semblent tenir à l'intelligence, telles que la sensibilité, l'attention, la mémoire ; en sorte que les animaux qui sont capables de cette imitation, et qui peuvent recevoir des impressions durables et quelques traits d'éducation de la part de l'homme, sont des espèces distinguées dans l'ordre des êtres organisés ; et si cette éducation est facile, et que l'homme puisse la donner aisément à tous les individus, l'espèce, comme celle du chien, devient réellement supérieure aux autres espèces d'animaux, tant qu'elle conserve ses relations avec l'homme ; car le chien abandonné à sa seule nature, retombe au niveau du renard ou du loup, et ne peut de lui-même s'élever au-dessus.

Nous pouvons donc ennoblir tous les êtres en nous approchant d'eux, mais nous n'apprendrons jamais aux animaux à se perfectionner d'eux-mêmes; chaque individu peut emprunter de nous, sans que l'espèce en profite, et c'est toujours faute d'intelligence entre eux : aucun ne peut communiquer aux autres ce qu'il a reçu de nous; mais tous sont à peu près également susceptibles d'éducation individuelle ; car quoique les Oiseaux, par les proportions du corps et par la forme de leurs membres, soient très-différens des animaux quadrupèdes, nous verrons néanmoins que comme ils ont les mêmes sens, ils sont susceptibles des mêmes degrés d'éducation. On apprend aux agamis à faire à peu près tout ce que font nos chiens : un serin bien élevé marque son affection par des caresses aussi vives, plus innocentes et moins fausses que celles du chat : nous avons des exemples frappans (1) de ce que peut

---

(1) « On m'apporta, en 1763, une buse prise au piége : elle étoit d'abord extrêmement farouche et même cruelle ; j'entrepris de l'apprivoiser, et j'en vins à bout en la laissant jeûner et la contraignant de venir prendre sa nourriture dans ma main ; je parvins par ce moyen à la rendre très-familière, et après l'avoir tenue enfermée pendant environ six semaines, je commençai à lui laisser un peu de liberté, avec la précaution de lui lier ensemble les deux fouets de l'aile ; dans cet état elle se promenoit dans mon jardin, et revenoit quand je l'appelois pour prendre sa nourriture. Au bout de quelque temps, lorsque je me crus assuré de sa fidélité, je lui ôtai ses liens, je lui attachai un grelot d'un pouce et demi de diamètre au dessus de la serre, et je lui appliquai une plaque de cuivre sur le jabot, où étoit gravé mon nom ; avec cette pré-

l'éducation sur les oiseaux de proie, qui de tous paroissent être les plus farouches et les plus difficiles à dompter. On connoît en Asie le petit art d'instruire le

---

caution je lui donnai toute liberté ; elle ne fut pas longtemps sans en abuser, car elle prit son essor et son vol jusque dans la forêt de Belesme ; je la crus perdue, mais quatre heures après je la vis fondre dans ma salle qui étoit ouverte, poursuivie par cinq autres buses qui lui avoient donné la chasse, et qui l'avoient contrainte à venir chercher son asyle. Depuis ce temps, elle m'a toujours gardé fidélité, venant tous les soirs coucher sur ma fenêtre ; elle devint si familière avec moi, qu'elle paroissoit avoir un singulier plaisir dans ma compagnie ; elle assistoit à tous mes dîners sans y manquer, se mettoit sur un coin de la table et me caressoit très-souvent avec sa tête et son bec, en jetant un petit cri aigu, qu'elle savoit pourtant quelquefois adoucir. Il est vrai que j'avois seul ce privilége ; elle me suivit un jour, étant à cheval, à plus de deux lieues de chemin en planant. Elle n'aimoit ni les chiens ni les chats, elle ne les redoutoit aucunement ; elle a eu souvent vis-à-vis de ceux-ci de rudes combats à soutenir ; elle en sortoit toujours victorieuse : j'avois quatre chats très-forts que je faisois assembler dans mon jardin en présence de ma buse ; je leur jetois un morceau de chair crue ; le chat qui étoit le plus prompt s'en saisissoit, les autres couroient après ; mais l'oiseau fondoit sur le corps du chat qui avoit le morceau, avec son bec lui pinçoit les oreilles, et avec ses serres lui pétrissoit les reins de telle force, que le chat étoit forcé de lâcher sa proie ; souvent un autre chat s'en emparoit dans le même instant, mais il éprouvoit aussitôt le même sort, jusqu'à ce qu'enfin la buse qui avoit toujours l'avantage, s'en saisît pour ne pas la céder ; elle savoit si bien se défendre, que quand elle se voyoit assaillie par les quatre chats à la fois, elle prenoit son vol avec sa proie dans ses

pigeon à porter et rapporter des billets à cent lieues de distance. L'art plus grand et mieux connu de la fauconnerie, nous démontre qu'en dirigeant l'instinct na-

---

serres, et annonçoit par son cri le gain de sa victoire; enfin, les chats dégoûtés d'être dupes, ont refusé de se prêter au combat. »

« Cette buse avoit une aversion singulière; elle n'a jamais voulu souffrir de bonnets rouges sur la tête d'aucun paysan; elle avoit l'art de le leur enlever si adroitement, qu'ils se trouvoient tête nue, sans savoir qui leur avoit enlevé leur bonnet; elle enlevoit aussi les perruques sans faire aucun mal, et portoit ces bonnets et ces perruques sur l'arbre le plus élevé d'un parc voisin, qui étoit le dépôt ordinaire de tous ses larcins. Elle ne souffroit aucun autre oiseau de proie dans le canton; elle les attaquoit avec beaucoup de hardiesse, et les mettoit en fuite; elle ne faisoit aucun mal dans ma basse-cour; les volailles, qui dans le commencement la redoutoient, s'accoutumèrent insensiblement avec elle; les poulets et les petits canards n'ont jamais éprouvé de sa part la moindre insulte; elle se baignoit au milieu de ces derniers; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'avoit pas cette même modération chez les voisins; je fus obligé de faire publier que je payerois les dommages qu'elle pourroit leur causer; cependant elle fut fusillée bien des fois, et a reçu plus de quinze coups de fusil sans avoir aucune fracture; mais un jour il arriva que planant dès le grand matin, au bord de la forêt, elle osa attaquer un renard; le garde de ce bois la voyant sur les épaules du renard, leur tira deux coups de fusil; le renard fut tué et ma buse eut le gros de l'aile cassé : malgré cette fracture elle s'échappa des yeux du chasseur, et fut perdue pendant sept jours; cet homme s'étant aperçu, par le bruit du grelot, que c'étoit mon oiseau, vint le lendemain m'en avertir; j'envoyai sur les lieux en faire la recherche, on ne put le

turel des Oiseaux, on peut le perfectionner autant que celui des autres animaux. Tout me semble prouver que si l'homme vouloit donner autant de temps et de soins à l'éducation d'un oiseau ou de tout autre animal, qu'on en donne à celle d'un enfant, ils feroient par imitation tout ce que celui-ci fait par intelligence ; la seule différence seroit dans le produit : l'intelligence toujours féconde se communique et s'étend à l'espèce entière, toujours en augmentant ; au lieu que l'imitation nécessairement stérile, ne peut ni s'étendre, ni même se transmettre par ceux qui l'ont reçue.

Et cette éducation par laquelle nous rendons les animaux, les oiseaux plus utiles ou plus aimables pour nous, semble les rendre odieux à tous les autres, et sur-tout à ceux de leur espèce ; dès que l'oiseau privé

---

trouver, et ce ne fut qu'au bout de sept jours qu'il se retrouva ; j'avois coutume de l'appeler tous les soirs par un coup de sifflet, auquel il ne répondit pas pendant six jours ; mais le septième j'entendis un petit cri dans le lointain, que je crus être celui de ma buse. Je le repétai alors une seconde fois, et j'entendis le même cri ; j'allai du côté où je l'avois entendu, et je trouvai enfin ma pauvre buse qui avoit l'aile cassée, et qui avoit fait plus d'une demi-lieue à pied pour regagner son asyle, dont elle n'étoit pour lors éloignée que de cent-vingt pas ; quoiqu'elle fût extrêmement exténuée, elle me fit cependant beaucoup de caresses ; elle fut près de six semaines à se refaire et à se guérir de ses blessures ; après quoi elle recommença à voler comme auparavant, et à suivre ses anciennes allures pendant environ un an, après quoi elle disparut pour toujours. Je suis très-persuadé qu'elle fut tuée par méprise ; elle ne m'auroit pas abandonné par sa propre volonté ». *Lettre écrite à Buffon*, *le* 28 *janvier* 1778.

prend son essor et va dans la forêt, les autres s'assemblent d'abord pour l'admirer, et bientôt ils le maltraitent et le poursuivent comme s'il étoit d'une espèce ennemie; on vient d'en voir un exemple dans la buse; je l'ai vu de même sur la pie, sur le geai; lorsqu'on leur donne la liberté, les sauvages de leur espèce se réunissent pour les assaillir et les chasser : ils ne les admettent dans leur compagnie que quand ces oiseaux privés ont perdu tous les signes de leur affection pour nous, et tous les caractères qui les rendoient différens de leurs frères sauvages, comme si ces mêmes caractères rappeloient à ceux-ci le sentiment de la crainte qu'ils ont de l'homme leur tyran, et la haine que méritent ses suppôts ou ses esclaves.

Au reste, les Oiseaux sont de tous les êtres de la Nature les plus indépendans et les plus fiers de leur liberté, parce qu'elle est plus entière et plus étendue que celle de tous les autres animaux; comme il ne faut qu'un instant à l'Oiseau pour franchir tout obstacle et s'élever au-dessus de ses ennemis, qu'il leur est supérieur par la vîtesse du mouvement, et par l'avantage de sa position dans un élément où ils ne peuvent atteindre, il voit tous les animaux terrestres comme des êtres lourds et rampans attachés à la terre; il n'auroit même nulle crainte de l'homme, si la balle et la flèche ne leur avoient appris que sans sortir de sa place il peut atteindre, frapper et porter la mort au loin. La Nature, en donnant des ailes aux Oiseaux, leur a départi les attributs de l'indépendance et les instrumens de la haute liberté; aussi n'ont-ils de patrie que le ciel qui leur convient; ils en prévoient les vicissi-

tudes et changent de climat en devançant les saisons ; ils ne s'y établissent qu'après en avoir pressenti la température ; la plupart n'arrivent que quand la douce haleine du printemps a tapissé les forêts de verdure ; quand elle fait éclore les germes qui doivent les nourrir ; quand ils peuvent s'établir, se gîter, se cacher sous l'ombrage ; quand enfin la Nature vivifiant les puissances de l'amour, le ciel et la terre semblent réunir leurs bienfaits pour combler leur bonheur. Cependant cette saison de plaisir devient bientôt un temps d'inquiétude ; tout-à-l'heure ils auront à craindre ces mêmes ennemis au dessus desquels ils planoient avec mépris ; le chat sauvage, la marte, la belette, chercheront à dévorer ce qu'ils ont de plus cher ; la couleuvre rampante gravira pour avaler leurs œufs et détruire leur progéniture ; quelqu'élevé, quelque caché que puisse être leur nid, ils sauront le découvrir, l'atteindre, le dévaster ; et les enfans, cette aimable portion du genre humain, mais toujours malfaisante par désœuvrement, violeront sans raison ces dépôts sacrés du produit de l'amour : souvent la tendre mère se sacrifie dans l'espérance de sauver ses petits, elle se laisse prendre plutôt que de les abandonner ; elle préfère de partager et de subir le malheur de leur sort, à celui d'aller seule l'annoncer par ses cris à son amant, qui néanmoins pourroit seul la consoler en partageant sa douleur. L'affection maternelle est donc un sentiment plus fort que celui de la crainte, et plus profond que celui de l'amour, puisqu'ici cette affection l'emporte sur les deux dans le cœur d'une mère, et lui fait oublier son amour, sa liberté et sa vie.

Pourquoi le temps des grands plaisirs est-il aussi celui des grandes sollicitudes? pourquoi les jouissances les plus délicieuses sont-elles toujours accompagnées d'inquiétudes cruelles, même dans les êtres les plus libres et les plus innocens? n'est-ce pas un reproche qu'on peut faire à la Nature, cette mère commune de tous les êtres? Sa bienfaisance n'est jamais pure ni de longue durée. Ce couple heureux qui s'est réuni par choix, qui a établi de concert, construit en commun son domicile d'amour et prodigué les soins les plus tendres à sa famille naissante, craint à chaque instant qu'on ne la lui ravisse; et s'il parvient à l'élever, c'est alors que des ennemis encore plus redoutables viennent l'assaillir avec plus d'avantage; l'oiseau de proie arrive comme la foudre et fond sur la famille entière; le père et la mère sont souvent ses premières victimes, et les petits dont les ailes ne sont pas encore assez exercées ne peuvent lui échapper. Ces oiseaux de carnage frappent tous les autres oiseaux d'une frayeur si vive, qu'on les voit frémir à leur aspect; ceux même qui sont en sûreté dans nos basse-cours, quelque éloigné que soit l'ennemi, tremblent au moment qu'ils l'aperçoivent; et ceux de la campagne saisis du même effroi, le marquent par des cris et par leur fuite précipitée vers les lieux où ils peuvent se cacher. L'état le plus libre de la Nature a donc aussi ses tyrans, et malheureusement c'est à eux seuls qu'appartient cette suprême liberté dont ils abusent, et cette indépendance absolue qui les rend les plus fiers de tous les animaux; l'aigle méprise le lion et lui enlève impunément sa proie; il tyrannise également les habitans de l'air et ceux de la

terre, et il auroit peut-être envahi l'empire d'une grande portion de la Nature, si les armes de l'homme ne l'eussent relégué sur le sommet des montagnes et repoussé jusqu'aux lieux inaccessibles, où il jouit encore sans trouble et sans rivalité de tous les avantages de sa domination tyrannique.

Le coup d'œil que nous venons de jeter rapidement sur les facultés des Oiseaux, suffit pour nous démontrer que dans la chaîne du grand ordre des êtres, ils doivent être après l'homme placés au premier rang. La Nature a rassemblé, concentré dans le petit volume de leur corps plus de force qu'elle n'en a départi aux grandes masses des animaux les plus puissans; elle leur a donné plus de légéreté sans rien ôter à la solidité de leur organisation; elle leur a cédé un empire plus étendu sur les habitans de l'air, de la terre et des eaux; elle leur a livré les pouvoirs d'une domination exclusive sur le genre entier des insectes, qui ne semblent tenir d'elle leur existence que pour maintenir et fortifier celle de leurs destructeurs auxquels ils servent de pâture; ils dominent de même sur les reptiles dont ils purgent la terre sans redouter leur venin, sur les poissons qu'ils enlèvent hors de leur élément pour les dévorer, et enfin sur les animaux quadrupèdes dont ils font également des victimes. On a vu la buse assaillir le renard, le faucon arrêter la gazelle, l'aigle enlever la brebis, attaquer le chien comme le lièvre, les mettre à mort et les emporter dans son aire; et si nous ajoutons à toutes ces prééminences de force et de vîtesse, celles qui rapprochent les Oiseaux de la nature de l'homme, la marche à deux pieds, l'imitation de

la parole, la mémoire musicale, nous les verrons plus près de nous que leur forme extérieure ne paroît l'indiquer; en même temps que par la prérogative unique de l'attribut des ailes et par la prééminence du vol sur la course, nous reconnoîtrons leur supériorité sur tous les animaux terrestres.

Mais descendons de ces considérations générales sur les Oiseaux, à l'examen particulier du genre des Perroquets. Ce genre plus nombreux qu'aucun autre, ne laissera pas de nous fournir de grands exemples d'une vérité nouvelle; c'est que dans les Oiseaux comme dans les animaux quadrupèdes, il n'existe dans les terres méridionales du nouveau monde, aucune des espèces des terres méridionales de l'ancien continent, et cette exclusion est réciproque; aucun des perroquets de l'Afrique et des grandes Indes ne se trouve dans l'Amérique méridionale, et réciproquement aucun de ceux de cette partie du nouveau monde ne se trouve dans l'ancien continent. C'est sur ce fait général que j'ai établi le fondement de la nomenclature de ces oiseaux, dont les espèces sont très-diversifiées et si multipliées, qu'indépendamment de celles qui nous sont inconnues nous en pouvons compter plus de cent; et de ces cent espèces il n'y en a pas une seule qui soit commune aux deux continens. Y a-t-il une preuve plus démonstrative de cette vérité générale que nous avons exposée dans l'histoire des animaux quadrupèdes? Aucun de ceux qui ne peuvent supporter la rigueur des climats froids, n'a pu passer d'un continent à l'autre, parce que ces continens n'ont jamais été réunis que dans les régions du nord. Il en est de même des oiseaux qui,

comme

comme les Perroquets, ne peuvent vivre et se multiplier que dans les climats chauds; ils sont, malgré la puissance de leurs ailes, demeurés confinés, les uns dans les terres méridionales du nouveau monde, et les autres dans celles de l'ancien, et ils n'occupent dans chacun qu'une zône de vingt-cinq degrés de chaque côté de l'équateur.

Mais, dira-t-on, puisque les éléphans et les autres animaux quadrupèdes de l'Afrique et des grandes Indes, ont primitivement occupé les terres du nord dans les deux continens, les perroquets kakatoës, les loris et les autres oiseaux de ces mêmes contrées méridionales de notre continent, n'ont-ils pas dû se trouver aussi primitivement dans les parties septentrionales des deux mondes? comment est-il donc arrivé que ceux qui habitoient jadis l'Amérique septentrionale n'aient pas gagné les terres chaudes de l'Amérique méridionale? car ils n'auront pas été arrêtés comme les éléphans, par les hautes montagnes ni par les terres étroites de l'Isthme, et la raison que vous avez tirée de ces obstacles ne peut s'appliquer aux Oiseaux qui peuvent aisément franchir ces montagnes; ainsi les différences qui se trouvent constamment entre les oiseaux de l'Amérique méridionale et ceux de l'Afrique, supposent quelques autres causes que celle de votre système sur le refroidissement de la terre et sur la migration de tous les animaux du nord au midi.

Cette objection qui d'abord paroît fondée, n'est cependant qu'une nouvelle question qui, de quelque manière qu'on cherche à la faire valoir, ne peut ni s'opposer ni nuire à l'explication des faits généraux de la

naissance primitive des animaux dans les terres du nord, de leur migration vers celles du midi et de leur exclusion des terres de l'Amérique méridionale ; ces faits, quelque difficulté qu'ils puissent présenter, n'en sont pas moins constans, et l'on peut ce me semble répondre à la question d'une manière satisfaisante sans s'éloigner du système; car les espèces d'oiseaux auxquels il faut une grande chaleur pour subsister et se multiplier, n'auront, malgré leurs ailes, pas mieux franchi que les éléphans les sommets glacés des montagnes; jamais les perroquets et les autres oiseaux du midi ne s'élèvent assez haut dans la région de l'air pour être saisis d'un froid contraire à leur nature, et par conséquent ils n'auront pu pénétrer dans les terres de l'Amérique méridionale, mais auront péri comme les éléphans dans les contrées septentrionales de ce continent à mesure qu'elles se sont réfroidies; ainsi cette objection loin d'ébranler le système, ne fait que le confirmer et le rendre plus général. Nous conviendrons néanmoins que cette exclusion n'est pas aussi générale pour les Oiseaux que pour les quadrupèdes; mais c'est par des raisons particulières et seulement pour de certains genres d'oiseaux qui, joignant à une grande puissance de vol, la faculté de s'appuyer et de se reposer sur l'eau au moyen des larges membranes de leurs pieds, ont traversé et traversent encore la vaste étendue des mers qui séparent les deux continens vers le midi; et comme les Perroquets n'ont ni les pieds palmés, ni le vol élevé et longtemps soutenu, aucun de ces oiseaux n'a pu passer d'un continent à l'autre, à moins d'y avoir été transporté par les hommes.

PERROQUETS
DE L'ANCIEN MONDE.

DU JACO OU PERROQUET CENDRÉ.

Les Grecs ne connurent d'abord qu'une espèce de perroquet ou plutôt de perruche, c'est celle que nous nommons aujourd'hui grande perruche à collier, qui se trouve dans le continent de l'Inde. Les premiers de ces oiseaux furent apportés de l'île Trapobane en Grèce, par Onésicrite, commandant de la flotte d'Alexandre; ils y étoient si nouveaux et si rares qu'Aristote lui-même ne paroît pas en avoir vu, et semble n'en parler que par relation; mais la beauté de ces oiseaux et leur talent d'imiter la parole en firent bientôt un objet de luxe chez les Romains. Le sévère Caton leur en a fait un reproche (1); ils logeoient cet oiseau dans des cages d'argent, d'écaille et d'ivoire, et le prix d'un perroquet fut quelquefois plus grand chez eux que celui d'un esclave.

On ne connoissoit de perroquets à Rome que ceux qui venoient des Indes jusqu'au temps de Néron, où des émissaires de ce prince en trouvèrent dans une île du Nil, entre Siène et Méroë, ce qui revient à la li-

(1) Ce rigide censeur s'écrie au milieu du Sénat assemblé; « ô sénateurs ! ô Rome malheureuse ! quel augure pour toi ! à quels temps sommes-nous arrivés, de voir les femmes nourrir les chiens sur leurs genoux, et les hommes porter sur le poing des perroquets ! » *Voy. Columell. dict. antiq. lib. III.*

mite de 24 à 25 degrés que nous avons posée pour ces oiseaux, et qu'il ne paroît pas qu'ils aient passée. Au reste, Pline nous apprend que le nom *psittacus* donné par les Latins au perroquet, vient de son nom indien, *psittace* ou *sittace*.

Les Portugais, qui les premiers ont doublé le cap de Bonne-Espérance, et reconnu les côtes de l'Afrique, trouvèrent les terres de Guinée et toutes les îles de l'Océan indien peuplées, comme le continent, de diverses espèces de perroquets, toutes inconnues à l'Europe, et en si grand nombre, qu'à Calicut, à Bengale et sur les côtes d'Afrique, les Indiens et les Nègres étoient obligés de se tenir dans leurs champs de maïs et de riz vers le temps de la maturité, pour en éloigner ces oiseaux qui viennent les dévaster.

Cette grande multitude de Perroquets, dans toutes les régions qu'ils habitent, semble prouver qu'ils réitèrent leurs pontes, puisque chacune est assez peu nombreuse. Mais rien n'égale la variété d'espèces d'oiseaux de ce genre qui s'offrirent aux navigateurs sur toutes les plages méridionales du nouveau monde; ce furent les seuls animaux que Colomb trouva dans la première où il aborda, et ces oiseaux servirent d'objets d'échange dans le premier commerce qu'eurent les Européens avec les Américains. Enfin, on rapporta des Perroquets d'Amérique et d'Afrique en si grand nombre, que le Perroquet des anciens fut oublié; on ne le connoissoit plus, du temps de Belon, que par la description qu'ils en avoient laissée. Cependant, dit Aldrovande, nous n'avons encore vu qu'une partie de ces espèces, dont les îles et les terres du nouveau monde nourrissent une

si grande multitude, que pour exprimer leur incroyable variété aussi bien que le brillant de leurs couleurs et toute leur beauté, il faudroit quitter la plume et prendre le pinceau.

Nous laisserons le nom de perroquets proprement dits, à ceux de ces oiseaux qui appartiennent à l'ancien continent, et qui ont la queue courte et composée de pennes à peu près d'égale longueur. Le Jaco ou le Perroquet cendré est l'espèce que l'on apporte le plus communément en Europe aujourd'hui, et qui s'y fait le plus aimer, tant par la douceur de ses mœurs que par son talent et sa docilité. Le mot de Jaco qu'il paroît se plaire à prononcer, est le nom qu'ordinairement on lui donne : tout son corps est d'un beau gris de perle et d'ardoise, plus foncé sur le manteau, plus clair au-dessous du corps et blanchissant au ventre; une queue d'un rouge de vermillon termine et relève ce plumage lustré, moiré, et comme poudré d'une blancheur qui le rend toujours frais; l'œil est placé dans une peau blanche, nue et farineuse qui couvre la joue; le bec est noir, les pieds sont gris; l'iris de l'œil est couleur d'or; la longueur totale de l'oiseau est d'un pied.

La plupart de ces perroquets nous sont apportés de la Guinée; ils viennent de l'intérieur des terres de cette partie de l'Afrique; on les trouve aussi à Congo et sur la côte d'Angole; on leur apprend fort aisément à parler, et ils semblent imiter de préférence la voix des enfans et recevoir d'eux plus facilement leur éducation à cet égard. Au reste, les anciens ont remarqué que tous les oiseaux susceptibles de l'imitation des sons de la voix humaine, écoutent plus volontiers et

rendent plus aisément la parole des enfans, comme moins fortement articulée et plus analogue, par ses sons clairs, à la portée de leur organe vocal; néanmoins ce perroquet imite aussi le ton grave d'une voix adulte; mais cette imitation semble pénible, et les paroles qu'il prononce de cette voix sont moins distinctes. Un de ces perroquets de Guinée, endoctriné en route par un vieux matelot, avoit pris sa voix rauque et sa toux, mais si parfaitement qu'on pouvoit s'y méprendre; quoiqu'il eût été donné ensuite à une jeune personne, et qu'il n'eût plus entendu que sa voix, il n'oublia pas les leçons de son premier maître, et rien n'étoit si plaisant que de l'entendre passer d'une voix douce et gracieuse à son vieux enrouement et à son ton de marin.

Non-seulement cet oiseau a la facilité d'imiter la voix de l'homme, il semble encore en avoir le desir; il le manifeste par son attention à écouter, par l'effort qu'il fait pour répéter; et cet effort se réitère à chaque instant, car il gazouille sans cesse quelques-unes des syllabes qu'il vient d'entendre, et il cherche à prendre le dessus de toutes les voix qui frappent son oreille, en faisant éclater la sienne; souvent on est étonné de lui entendre répéter des mots ou des sons que l'on n'avoit pas pris la peine de lui apprendre et qu'on ne le soupçonnoit pas même d'avoir écoutés (1); il semble

---

(1) Témoin ce perroquet de Henry VIII, dont Aldrovande fait l'histoire, qui, tombé dans la Tamise, appela les bateliers à son secours, comme il avoit entendu les passagers les appeler du rivage.

se faire des tâches et chercher à retenir sa leçon chaque jour ; il en est occupé jusque dans le sommeil, et Marcgrave dit qu'il jase encore en rêvant. C'est surtout dans ses premières années qu'il montre cette facilité, qu'il a plus de mémoire, et qu'on le trouve plus intelligent et plus docile ; quelquefois cette faculté de mémoire, cultivée de bonne heure, devient étonnante : comme dans ce perroquet, dont parle Rhodiginus, qu'un cardinal acheta cent écus d'or, parce qu'il récitoit correctement le Symbole des apôtres (1) ; mais plus âgé il devient rebelle et n'apprend que difficilement. Au reste, Olina conseille de choisir l'heure du soir, après le repas des Perroquets, pour leur donner leçon, parce qu'étant alors plus satisfaits ils deviennent plus dociles et plus attentifs.

On a comparé l'éducation du Perroquet à celle de l'enfant : il y auroit souvent plus de raison de comparer l'éducation de l'enfant à celle du Perroquet ; à Rome, celui qui dressoit un perroquet, tenoit à la main une petite verge et l'en frappoit sur la tête. Pline dit que son crâne est très-dur, et qu'à moins de le frapper fortement lorsqu'on lui donne leçon, il ne sent rien des petits coups dont on veut le punir. Cependant celui dont nous parlons craignoit le fouet autant et plus qu'un enfant qui l'auroit souvent senti : après avoir resté toute la journée sur sa perche, l'heure d'aller dans le jardin approchant, si par ha-

(1) M. de la Borde nous dit en avoir vu un qui servoit d'aumônier dans un vaisseau ; il récitoit la prière aux matelots, ensuite le Rosaire.



sard il la devançoit et descendoit trop tôt (ce qui lui arrivoit rarement) la menace et la démonstration du fouet suffisoient pour le faire remonter à son juchoir avez précipitation : alors il ne descendoit plus, mais marquoit son ennui et son impatience en battant des ailes et en jetant des cris.

« Il est naturel de croire que le Perroquet ne s'entend pas parler, mais qu'il croit cependant que quelqu'un lui parle : on l'a souvent entendu se demander à lui-même la patte, et il ne manquoit jamais de répondre à sa propre question en tendant effectivement la patte. Quoiqu'il aimât fort le son de la voix des enfans, il montroit pour eux beaucoup de haine ; il les poursuivoit, et s'il pouvoit les attraper, les pinçoit jusqu'au sang. Comme il avoit des objets d'aversion, il en avoit aussi de grand attachement ; son goût à la vérité n'étoit pas fort délicat, mais il a toujours été soutenu ; il aimoit, mais aimoit avec fureur la fille de cuisine ; il la suivoit partout, la cherchoit dans les lieux où elle pouvoit être, et presque jamais en vain : s'il y avoit quelque temps qu'il ne l'eût vue, il grimpoit avec le bec et les pattes jusque sur ses épaules, lui faisoit mille caresses et ne la quittoit plus, quelqu'effort qu'elle fît pour s'en débarrasser ; l'instant d'après elle le retrouvoit sur ses pas ; son attachement avoit toutes les marques de l'amitié la plus sentie : cette fille eut un mal au doigt considérable et très-long, douloureux à lui arracher des cris ; tout le temps qu'elle se plaignit, le perroquet ne sortit point de sa chambre ; il avoit l'air de la plaindre en se plaignant lui-même, mais aussi douloureusement que s'il avoit

souffert en effet : chaque jour, sa première démarche étoit de lui aller rendre visite ; son tendre intérêt se soutint pour elle tant que dura son mal, et dès qu'elle en fut quitte il devint tranquille, avec la même affection qui n'a jamais changé. Cependant son goût excessif pour cette fille paroissoit être inspiré par quelques circonstances relatives à son service à la cuisine plutòt que par sa personne ; car cette fille ayant été remplacée par une autre, l'affection du perroquet ne fit que changer d'objet, et parut etre au même degré dès le premier jour pour cette nouvelle fille de cuisine, et par conséquent avant que ses soins n'eussent pu inspirer et fonder cet attachement. »

« Les talens des perroquets de cette espèce ne se bornent pas à l'imitation de la parole ; ils apprennent aussi à contrefaire certains gestes et certains mouvemens : Scaliger en a vu un qui imitoit la danse des Savoyards en répétant leur chanson : celui-ci aimoit à entendre chanter ; et lorsqu'il voyoit danser, il sautoit aussi, mais de la plus mauvaise grâce du monde, portant les pattes en dedans et retombant lourdement ; c'étoit là sa plus grande gaieté ; on lui voyoit aussi une joie folle et un babil intarissable dans l'ivresse ; car tous les Perroquets aiment le vin, particulièrement le vin d'Espagne et le muscat, et l'on avoit déjà remarqué du temps de Pline les accès de gaieté que leur donnent les fumées de cette liqueur. L'hiver il cherchoit le feu ; son grand plaisir dans cette saison étoit d'être sur la cheminée, et dès qu'il s'y étoit réchauffé, il marquoit son bien-être par plusieurs signes de joie. Les pluies d'été lui faisoient autant de plaisir ; il s'y tenoit des

heures entières ; et pour que l'arrosement pénétrât mieux, il étendoit ses ailes et ne demandoit à rentrer que lorsqu'il étoit mouillé jusqu'à la peau. De retour sur sa perche, il passoit toutes ses plumes dans son bec les unes après les autres ; au défaut de la pluie il se baignoit avec plaisir dans une cuvette d'eau, y rentroit plusieurs fois de suite, mais avoit toujours grand soin que sa tête ne fût pas mouillée; autant il aimoit à se baigner en été, autant il le craignoit en hiver : en lui montrant dans cette saison un vase plein d'eau, on le faisoit fuir et même crier. »

« Quelquefois on le voyoit bâiller, et ce signe étoit presque toujours celui de l'ennui. Il siffloit avec plus de force et de netteté qu'un homme ; mais quoiqu'il donnât plusieurs tons, il n'a jamais pu apprendre à siffler un air. Il imitoit parfaitement les cris des animaux sauvages et domestiques, particulièrement celui de la corneille, qu'il contrefaisoit à s'y méprendre. Il ne jasoit presque jamais dans une chambre où il y avoit du monde ; mais seul dans la chambre voisine, il parloit et crioit d'autant plus qu'on faisoit plus de bruit dans l'autre; il paroissoit même s'exciter et répéter de suite et précipitamment tout ce qu'il savoit, et il n'étoit jamais plus bruyant et plus animé : le soir venu il se rendoit volontairement à sa cage qu'il fuyoit le jour ; alors une patte retirée dans les plumes ou accrochée aux barreaux de la cage, et la tête sous l'aile, il dormoit jusqu'à ce qu'il revît le jour du lendemain; cependant il veilloit souvent aux lumières : c'étoit le temps où il descendoit sur sa planche pour aiguiser ses pattes, en faisant le même mouvement qu'une poule

qui a gratté; quelquefois il lui arrivoit de siffler ou de parler la nuit lorsqu'il voyoit de la clarté ; mais dans l'obscurité il étoit tranquille et muet (1). »

L'espèce de société que le Perroquet contracte avec nous par le langage, est plus étroite et plus douce que celle à laquelle le singe peut prétendre par son imitation capricieuse de nos mouvemens et de nos gestes : si celles du chien, du cheval ou de l'éléphant sont plus intéressantes par le sentiment et par l'utilité, la société de l'oiseau parleur est quelquefois plus attachante par l'agrément; il récrée, il distrait, il amuse; dans la solitude il est compagnie; dans la conversation il est interlocuteur, il répond, il appelle, il accueille, il jette l'éclat des ris, il exprime l'accent de l'affection, il joue la gravité de la sentence; ses petits mots tombés au hasard égaient par les disparates, ou quelquefois surprennent par la justesse (2). Ce jeu d'un langage sans idée a je ne sais quoi de bizarre et de grotesque, et sans être plus vide que tant d'autres propos, il est toujours plus amusant. Avec cette imitation de nos

(1) Note communiquée par madame Nadault ma sœur, à laquelle appartenoit ce perroquet.

(2) Willulghby parle, d'après Clusius, d'un perroquet qui, lorsqu'on lui disoit *riez perroquet*, *riez*, rioit effectivement, et l'instant d'après s'écrioit, avec un grand éclat : *ô le grand sot qui me fait rire !* Nous en avons vu un autre qui avoit vieilli avec son maître, et partageoit avec lui les infirmités du grand âge : accoutumé à ne plus guère entendre que ces mots, *je suis malade ;* lorsqu'on lui demandoit; *quas-tu perroquet, qu'as-tu ? — Je suis malade,* répondoit-il d'un ton douloureux, et en s'étendant sur le foyer, *je suis malade.*

paroles, le Perroquet semble prendre quelque chose de nos inclinations et de nos mœurs; il aime et il hait; il a des attachemens, des jalousies, des préférences, des caprices; il s'admire, s'applaudit, s'encourage; il se réjouit et s'attriste; il semble s'émouvoir et s'attendrir aux caresses; il donne des baisers affectueux; dans une maison de deuil il apprend à gémir (1); et souvent accoutumé à répéter le nom chéri d'une personne regrettée, il rappelle à des cœurs sensibles et leurs plaisirs et leurs chagrins (2).

L'aptitude à rendre les accens de la voix articulée, portée dans le Perroquet au plus haut degré, exige dans l'organe une structure particulière et plus parfaite; la sûreté de sa mémoire, quoiqu'étrangère à l'intelligence, suppose néanmoins un degré d'attention et une force de réminiscence mécanique dont nul oiseau n'est autant doué. Aussi les Naturalistes ont tous remarqué la forme particulière du bec, de la langue et de la tête du Perroquet; son bec arrondi en dehors, creusé et concave en dedans, offre en quelque manière la capacité d'une bouche dans laquelle la langue se meut librement; le son venant frapper contre le bord

(1) *Voyez* dans les annales de Constantin Manassés, l'histoire du jeune prince Léon, fils de l'empereur Basile, condamné à la mort par ce père impitoyable, que les gémissemens de tout ce qui l'environnoit ne pouvoient toucher, et dont les accens de l'oiseau qui avoit appris à déplorer la destinée du jeune prince, émurent enfin le cœur barbare.

(2) *Voyez* dans Aldrovande (page 662) une pièce gracieuse et touchante, qu'un poète qui pleure sa maîtresse, adresse à son perroquet qui en répétoit sans cesse le nom.

circulaire de la mandibule inférieure, s'y modifie comme il feroit contre une file de dents, tandis que de la concavité du bec supérieur il se réfléchit comme d'un palais; ainsi le son ne s'échappe ni ne fuit pas en sifflement, mais se remplit et s'arrondit en voix. Au reste c'est la langue qui plie en tons articulés les sons vagues qui ne seroient que des chants ou des cris : cette langue est ronde et épaisse, plus grosse même dans le Perroquet à proportion que dans l'homme; elle seroit plus libre pour le mouvement, si elle n'étoit d'une substance plus dure que la chair, et recouverte d'une membrane forte et comme cornée.

Mais cette organisation si ingénieusement préparée, le cède encore à l'art qu'il a fallu à la Nature pour rendre le demi-bec supérieur du Perroquet mobile, pour donner à ses mouvemens la force et la facilité, sans nuire en même temps à son ouverture, et pour muscler puissamment un organe auquel on n'aperçoit pas même où elle a pu attacher des tendons; ce n'est ni à la racine de cette pièce où ils eussent été sans force, ni à ses côtés, où ils eussent fermé son ouverture, qu'ils pouvoient être placés; la Nature a pris un autre moyen; elle a attaché au fond du bec deux os qui, des deux côtés et sous les deux joues, forment pour ainsi dire des prolongemens de sa substance; des faisceaux épais de muscles partant de l'occiput et attachés à ces os, les meuvent et le bec avec eux. Il faut voir avec plus de détail dans Aldrovande, l'artifice et l'assortiment de toute cette mécanique admirable.

Ce Naturaliste fait remarquer avec raison depuis l'œil à la mâchoire inférieure, un espace qu'on peut

ici plus proprement appeler une joue que dans tout autre oiseau, où il est occupé par la coupe du bec; cet espace représente encore mieux dans le Perroquet une véritable joue par les faisceaux des muscles qui le traversent et servent à fortifier le mouvemeut du bec autant qu'à faciliter l'articulation.

Ce bec est très-fort; le Perroquet casse aisément les noyaux des fruits rouges; il ronge le bois et même il fausse avec son bec et écarte les barreaux de sa cage pour peu qu'ils soient foibles et qu'il soit las d'y être renfermé; il s'en sert plus que de ses pattes pour se suspendre et s'aider en montant; il s'appuie dessus en descendant, comme sur un troisième pied qui affermit sa démarche lourde, et se présente lorsqu'il s'abat pour soutenir le premier choc de la chûte. Cette partie est pour lui comme un second organe du toucher, et lui est aussi utile que ses doigts pour grimper ou pour saisir.

Il doit à la mobilité du demi-bec supérieur la faculté que n'ont pas les autres oiseaux de mâcher ses alimens: tous les oiseaux granivores et carnivores n'ont dans leur bec pour ainsi dire qu'une main avec laquelle ils prennent leur nourriture et la jettent dans le gosier, ou une arme dont ils la percent et la déchirent; le bec du Perroquet est une bouche à laquelle il porte les alimens avec les doigts; il présente le morceau de côté et le ronge à l'aise; la mâchoire inférieure a peu de mouvement; le plus marqué est de droite à gauche; souvent l'oiseau se le donne sans avoir rien à manger et semble mâcher à vide, ce qui a fait imaginer qu'il ruminoit; il y a plus d'apparence qu'il aiguise alors la

tranche de cette moitié du bec qui lui sert à couper et à ronger.

Le Perroquet appète à peu près également toute espèce de nourriture : dans son pays natal, il vit de presque toutes les sortes de fruits et de graines ; en domesticité il mange presque de tous nos alimens, mais la viande, qu'il préféreroit, lui est extrêmement contraire ; elle lui donne une maladie qui est une espèce d'appétit contre nature, qui le force à sucer, à ronger ses plumes, et à les arracher brin à brin partout où son bec peut atteindre. Ce perroquet cendré de Guinée est particulièrement sujet à cette maladie ; il déchire ainsi les plumes de son corps et même celles de sa belle queue, et lorsque celles-ci sont une fois tombées, elles ne renaissent pas avec le rouge vif qu'elles avoient auparavant.

Le Perroquet cendré est, comme plusieurs autres espèces de ce genre, sujet à l'épilepsie et à la goutte ; néanmoins il est très-vigoureux et vit longtemps ; Salerne assure en avoir vu un à Orléans, âgé de plus de soixante ans, et encore vif et gai (1).

Il est assez rare de voir des Perroquets produire dans nos contrées tempérées, il ne l'est pas de leur voir pondre des œufs clairs et sans germe ; cependant on a quelques exemples de Perroquets nés en France qui pendant cinq ou six années, n'ont pas manqué chaque

---

(1) Vosmaër dit qu'il connoît dans une famille un perroquet qui depuis cent ans passe de père en fils. Mais Olina plus croyable et plus instruit, n'attribue que vingt ans de vie moyenne au Perroquet.

printemps de faire une ponte qui a réussi et donné des petits, que le père et la mère ont élevés. Chaque ponte étoit de quatre œufs, dont il y en avoit toujours trois de bons et un de clair. La manière de les faire couver à leur aise fut de les mettre dans une chambre où il n'y avoit autre chose qu'un baril défoncé par un bout, et rempli de sciure de bois; des bâtons étoient ajustés en dedans et en dehors du baril, afin que le mâle pût y monter également de toutes façons, et coucher auprès de sa compagne. Une attention nécessaire étoit de n'entrer dans cette chambre qu'avec des bottines, pour garantir les jambes des coups de bec du perroquet jaloux, qui déchiroit tout ce qu'il voyoit approcher de sa femelle. Le P. Labat fait aussi l'histoire de deux perroquets qui eurent plusieurs fois des petits à Paris (1).

---

(1) Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique. *Paris*, 1722, tom. II, p. 159.

DES





De Seve, Del. L'Epine Sculp

DU LORI-NOIRA.

On a donné le nom de Loris dans les Indes orientales à une famille de perroquets, dont le cri exprime assez bien le mot *lori*. Ils ne sont guère distingués des autres oiseaux de ce genre que par leur plumage, dont la couleur dominante est un rouge plus ou moins foncé. Outre cette différence principale, on peut aussi remarquer que les Loris ont en général le bec plus petit, moins courbé et plus aigu que les autres perroquets. Ils ont de plus le regard vif, la voix perçante et les mouvemens prompts : ils sont, dit Edwards, les plus agiles de tous les perroquets, et les seuls qui sautent sur leur bâton jusqu'à un pied de hauteur. Ces qualités bien constatées démentent la tristesse silencieuse qu'un voyageur leur attribue (1).

Ils apprennent très-facilement à siffler et articuler des paroles. On les apprivoise aussi fort aisément, et ce qui est assez rare dans tous les animaux, ils conservent de la gaieté dans la captivité ; mais ils sont en général très-délicats et très-difficiles à transporter et à nourrir dans nos climats tempérés où ils ne peuvent vivre longtemps. Ils sont sujets, même dans le pays natal, à des accès épileptiques comme les aras et autres Perroquets ; mais il est probable que les uns et les autres ne ressentent cette maladie que dans la captivité.

L'une des principales espèces de Loris est le Lori-noira, indiqué d'abord sous la dénomination de Lori des Moluques ; mais cette dénomination est trop vague,

(1) Histoire générale des voyages, *tom.* X, *page* 459.

puisque presque toutes les espèces de Loris viennent de ces iles. Celui-ci se trouve à Ternate, à Céram et à Java : le nom de Noira est celui que les Hollandois lui donnent, et sous lequel il est connu dans ces îles.

Cette espèce est si recherchée dans les Indes, qu'on donne volontiers jusqu'à dix réaux de huit pour un noira. On lit dans les premiers voyages des Hollandois à Java, que pendant longtemps on avoit tenté inutilement de transporter quelques-uns de ces beaux oiseaux en Europe; ils périssoient tous dans la traversée : cependant les Hollandois du second voyage en apportèrent un à Amsterdam. On en a vu plus fréquemment depuis. Le Noira marque à son maître de l'attachement et même de la tendresse; il le caresse avec son bec, lui passe les cheveux brin à brin avec une douceur et une familiarité surprenantes; et en même temps il ne peut souffrir les étrangers et les mord avec une sorte de fureur. Les Indiens de Java nourrissent un grand nombre de ces oiseaux; en général il paroît que la coutume de nourrir et d'élever des perroquets en domesticité est très-ancienne chez les Indiens, puisque Elien en fait mention.

Le perroquet de Java, que les insulaires appellent *nor*, c'est-à-dire brillant, et dont Aldrovande a parlé, nous paroît, ainsi que le lori de Céram, de Brisson, se rapporter à l'espèce du Noira.

DU KAKATOËS A HUPPE JAUNE.

LES Kakatoës sont tous originaires de l'ancien continent, et paroissent être naturels aux climats de l'Asie méridionale. Nous ne savons pas s'il y en a dans les terres de l'Afrique ; mais il est sûr qu'il ne s'en trouve point en Amérique : ils paroissent répandus dans les régions des Indes méridionales et dans toutes les îles de l'Océan indien, à Ternate, aux Philippines, aux îles de la Sonde. Leur nom de Kakatoës, Catacua et Cacatou, vient de la ressemblance de ce mot à leur cri. On les distingue aisément des autres perroquets par leur plumage blanc, et par leur bec plus crochu et plus arrondi, et particulièrement par une huppe de longues plumes dont leur tête est ornée, et qu'ils élèvent et abaissent à volonté ; ce sont les plus grands perroquets de l'ancien continent.

Ces perroquets Kakatoës apprennent difficilement à parler ; il y a même des espèces qui ne parlent jamais, mais on en est dédommagé par la facilité de leur éducation ; on les apprivoise tous aisément; ils semblent même être devenus domestiques en quelques endroits des Indes, car ils font leurs nids sur le toit des maisons, et cette facilité d'éducation vient du degré de leur intelligence qui paroît supérieure à celle des autres perroquets : ils écoutent, entendent et obéissent mieux ; mais c'est vainement qu'ils font les mêmes efforts pour répéter ce qu'on leur dit ; ils semblent vouloir y suppléer par d'autres expressions de sentiment et par des caresses affectueuses ; ils ont dans tous leurs mouvemens une douceur et une grâce qui ajoutent encore à

leur beauté. On en a vu deux, l'un mâle et l'autre femelle, au mois de mars 1775, à la foire Saint-Germain à Paris, qui obéissoient avec beaucoup de docilité, soit pour étaler leur huppe, soit pour saluer les personnes d'un signe de tête, soit pour toucher les objets de leur bec ou de leur langue, ou pour répondre aux questions de leur maître, avec le signe d'assentiment qui exprimoit parfaitement un *oui* muet; ils indiquoient aussi par des signes réitérés le nombre des personnes qui étoient dans la chambre, l'heure qu'il étoit, la couleur des habits; ils se baisoient en se prenant le bec réciproquement; ils se caressoient ainsi d'eux-mêmes : ce prélude marquoit l'envie de s'apparier, et le maître assura qu'en effet ils s'apparioient souvent, même dans notre climat. Quoique les Kakatoës se servent, comme les autres perroquets, de leur bec pour monter et descendre, ils n'ont pas leur démarche lourde et désagréable; ils sont au contraire très-agiles et marchent de bonne grâce, en trottant et par petits sauts vifs.

L'une des espèces les plus remarquables du Kakatoës est le Kakatoës à huppe jaune. Aldrovande qui décrit cet oiseau, admire son élégance et sa beauté.

Nous avons vu nous-mêmes ce beau kakatoës vivant : la manière dont il témoigne sa joie est de secouer vivement la tête plusieurs fois de haut en bas, faisant un peu craquer son bec et relevant sa belle huppe. Il rend caresse pour caresse; il touche le visage de sa langue et semble vous lécher; il donne des baisers doux et savourés; mais une sensation particulière est celle qu'il paroit éprouver lorsque l'on met la main à plat dessous son corps, et que de l'autre main on le touche sur le dos,

ou que simplement on approche la bouche pour le baiser ; alors il s'appuie fortement sur la main qui le soutient ; il bat des ailes, et le bec à demi ouvert, il souffle en haletant, et semble jouir de la plus grande volupté. On lui fait répéter ce petit manége autant que l'on veut : un autre de ses plaisirs est de se faire gratter ; il montre sa tête avec la patte ; il soulève l'aile pour qu'on la lui frotte ; il aiguise souvent son bec en rongeant et cassant le bois ; il ne peut supporter d'être en cage, mais il n'use de sa liberté que pour se mettre à portée de son maître qu'il ne perd pas de vue ; il vient lorsqu'on l'appelle, et s'en va lorsqu'on le lui commande ; il témoigne alors la peine que cet ordre lui fait en se retournant souvent, et regardant si on ne lui fait pas signe de revenir ; il est de la plus grande propreté ; tous ses mouvemens sont pleins de grâces, de délicatesse et de mignardise : il mange des fruits, des légumes, toutes les graines farineuses, de la pâtisserie, des œufs, du lait et de tout ce qui est doux sans être trop sucré.

PERROQUETS
DU NOUVEAU MONDE.

DES ARAS.

De tous les perroquets, l'Ara est le plus grand et le plus magnifiquement paré; le pourpre, l'or et l'azur brillent sur son plumage; il a l'œil assuré, la contenance ferme, la démarche grave et même l'air désagréablement dédaigneux, comme s'il sentoit son prix et connoissoit trop sa beauté; néanmoins son naturel paisible le rend aisément familier et même susceptible de quelque attachement; on peut le rendre domestique sans en faire un esclave, il n'abuse pas de la liberté qu'on lui donne; la douce habitude le rappelle auprès de ceux qui le nourrissent, et il revient assez constamment au domicile qu'on lui fait adopter.

Tous les Aras sont naturels aux climats du nouveau monde, situés entre les deux tropiques, dans le continent comme dans les îles, et aucun ne se trouve en Afrique ni dans les grandes Indes. On les rencontre jusque dans les îles désertes; et partout ils font le plus bel ornement de ces sombres forêts qui couvrent la terre abandonnée à la seule Nature. Dès que ces perroquets parurent en Europe ils y furent regardés avec admiration, et nous voyons que les princes les donnoient et les recevoient comme un présent aussi beau que rare.

Les caractères qui distinguent les Aras des autres perroquets du nouveau monde sont la grandeur et la grosseur du corps, la longueur de la queue, enfin la

peau nue et d'un blanc sale qui recouvre la tête. Cette peau nue au milieu de laquelle sont situés les yeux, donne à ces oiseaux une physionomie désagréable; leur voix l'est aussi, et n'est qu'un cri qui semble articuler *ara* d'un ton rauque, grasseyant, et si fort qu'il offense l'oreille.

Nous connoissons quatre espèces d'Aras; le rouge, le bleu, le vert et le noir.

L'Ara rouge a près de trente pouces de longueur, mais celle de la queue en fait presque moitié. Tout le corps est d'un rouge vermeil, excepté les ailes, dont les grandes pennes sont d'un bleu turquin en dessus, et en dessous d'un rouge de cuivre sur fond noir. Dans les pennes moyennes le bleu et le vert sont alliés et fondus d'une manière admirable; les grandes couvertures sont d'un jaune-doré et terminées de vert; les couvertures supérieures et inférieures de la queue sont bleues; quatre des pennes latérales de chaque côté sont bleues en dessus, et toutes sont doublées d'un rouge de cuivre plus clair et plus métallique sous les quatre grandes pennes du milieu. Un toupet de plumes veloutées, rouge-mordoré, s'avance en bourlet sur le front. La gorge est d'un rouge brun; le bec est noirâtre ainsi que les pieds. Leur grandeur varie, mais les petits aras rouges sont plus rares que les grands.

La description de l'Ara bleu est aisée à faire. Il est entièrement bleu d'azur sur le dessus du corps, les ailes et la queue, et d'un beau jaune sous tout le corps. Ce jaune est vif et plein, et le bleu a des reflets et un lustre éblouissant. Les sauvages admirent ces aras et chantent leur beauté. Le refrain ordinaire de leur chan-

son est : *oiseau jaune, oiseau jaune que tu es beau !*

Les aras bleus ne se mèlent point avec les aras rouges, quoiqu'ils fréquentent les mêmes lieux sans chercher à se faire la guerre; ils ont quelque chose de différent dans la voix. Les sauvages reconnoissent les rouges et les bleus sans les voir et par leur seul cri; ils prétendent que ceux-ci ne prononcent pas si distinctement *ara*. Au reste, les uns et les autres se trouvent dans les mêmes climats, et ont absolument les mêmes habitudes naturelles. Ainsi ce que nous allons dire des uns peu s'appliquer aux autres.

Les Aras habitent les bois, dans les terreins humides plantés de palmiers, et ils se nourrissent principalement des fruits du palmier latanier, dont il y a de grandes forêts dans les savanes noyées. Ils vont ordinairement par paires et rarement en troupes; quelquefois néanmoins ils se rassemblent le matin pour crier tous ensemble et se font entendre de très-loin; ils jettent les mêmes cris lorsque quelque objet les effraie ou les surprend; ils ne manquent jamais aussi de crier en volant, et de tous les Perroquets ce sont ceux qui volent le mieux; ils traversent les lieux découverts, mais ne s'y arrêtent pas; ils se perchent toujours sur la cime ou sur la branche la plus élevée des arbres; ils vont le jour chercher leur nourriture au loin, mais tous les soirs ils reviennent au même endroit, dont ils ne s'éloignent qu'à la distance d'une lieue environ, pour chercher des fruits mûrs. Dutertre dit que quand ils sont pressés de la faim, ils mangent le fruit du mancenilier qui, comme l'on sait, est un poison pour l'homme, et vraisemblablement pour la plupart des animaux; il

ajoute que la chair de ces aras qui ont mangé des pommes de mancenilier est mal-saine et même vénéneuse; néanmoins on mange tous les jours des aras à la Guiane et au Brésil sans qu'on s'en trouve incommodé, soit qu'il n'y ait pas de mancenilier dans ces contrées, soit que les Aras trouvant une nourriture plus abondante et qui leur convient mieux, ne mangent point les fruits de cet arbre de poison.

Il paroît que les Perroquets dans le nouveau monde étoient tels à peu près qu'on a trouvé tous les animaux dans les terres désertes, c'est-à-dire confians et familiers, et nullement intimidés à l'aspect de l'homme, qui mal armé et peu nombreux dans ces régions, n'y avoit point encore fait connoître son empire. Les perroquets s'y laissoient prendre au lacet et presqu'à la main du chasseur; le bruit des armes ne les effrayoit guère, et ils ne fuyoient pas en voyant leurs compagnons tomber morts; ils préféroient à la solitude des forêts les arbres plantés près des maisons; c'est là que les Indiens les prenoient trois ou quatre fois l'année pour s'approprier leurs belles plumes, sans que cette espèce de violence parût leur faire déserter ce domicile de leur choix; et c'est de-là qu'Aldrovande, sur la foi de toutes les premières relations de l'Amérique, a dit que ces oiseaux s'y montroient naturellement amis de l'homme, ou du moins ne donnoient pas des signes de crainte; ils s'approchoient des cases en suivant les Indiens lorsqu'ils les y voyoient rentrer, et paroissoient s'affectionner aux lieux habités par ces hommes paisibles.

Les Aras font leurs nids dans des trous de vieux arbres pourris, qui ne sont pas rares dans leur pays

natal, où il y a plus d'arbres tombant de vétusté, que d'arbres jeunes et sains; ils agrandissent le trou avec leur bec lorsqu'il est trop étroit; ils en garnissent l'intérieur avec des plumes. La femelle fait deux pontes par an, comme tous les autres perroquets d'Amérique, et chaque ponte est ordinairement de deux œufs qui, selon Dutertre, sont gros comme des œufs de pigeon et tachés comme ceux de perdrix; il ajoute que les jeunes ont deux petits vers dans les narines, et un troisième dans un petit bubon qui leur vient au-dessus de la tête, et que ces petits vers meurent d'eux-mêmes lorsque ces oiseaux commencent à se couvrir de plumes : ces vers dans les narines des oiseaux ne sont pas particuliers aux Aras; les autres perroquets, les cassiques et plusieurs autres oiseaux en ont de même tant qu'ils sont dans leur nid : il y a aussi plusieurs quadrupèdes, et notamment les singes qui ont des vers dans le nez et dans d'autres parties du corps; on connoît ces insectes en Amérique sous le nom de vers macaques; ils s'insinuent quelquefois dans la chair des hommes, et produisent des abcès difficiles à guérir : on a vu des chevaux mourir de ces abcès causés par les vers macaques, ce qui peut provenir de la négligence avec laquelle on traite les chevaux dans ce pays, où on ne les loge ni ne les panse.

Le mâle et la femelle ara couvent alternativement leurs œufs et soignent les petits; ils leur apportent également à manger; tant qu'ils ont besoin d'éducation, le père et la mère, qui ne se quittent guère, ne les abandonnent point : on les voit toujours ensemble perchés à portée de leur nid.

Les jeunes aras s'apprivoisent aisément, et dans plusieurs contrées de l'Amérique, on ne prend ces oiseaux que dans le nid, et on ne tend point de piéges aux vieux, parce que leur éducation seroit trop difficile et peut-être infructueuse; cependant Dutertre raconte que les sauvages des Antilles avoient une singulière manière de prendre ces oiseaux vivans; ils épioient le moment où ils mangent à terre des fruits tombés; ils tâchoient de les environner, et tout-à-coup ils jetoient des cris, frappoient des mains et faisoient un si grand bruit, que ces oiseaux subitement épouvantés, oublioient l'usage de leurs ailes, et se renversoient sur le dos pour se défendre du bec et des ongles; les sauvages leur présentoient alors un bâton qu'ils ne manquoient pas de saisir, et dans le moment on les attachoit avec une petite liane au bâton; il prétend de plus qu'on peut les apprivoiser quoiqu'adultes et pris de cette manière violente; mais ces faits me paroissent un peu suspects, d'autant que tous les aras s'enfuient actuellement à la vue de l'homme, et qu'à plus forte raison ils s'enfuiroient au grand bruit. Waffer dit que les Indiens de l'isthme de l'Amérique apprivoisent les Aras comme nous apprivoisons les pies; qu'ils leur donnent la liberté d'aller se promener le jour dans les bois, d'où ils ne manquent pas de revenir le soir; que ces oiseaux imitent la voix de leur maître et le chant d'un oiseau qu'il appelle *chicali:* Fernandez rapporte qu'on peut leur apprendre à parler, mais qu'ils ne prononcent que d'une manière grossière et désagréable; que quand on les tient dans les maisons, ils y élèvent leurs petits comme les au-

tres oiseaux domestiques. Il est très-sûr en effet qu'ils ne parlent jamais aussi-bien que les autres perroquets, et que quand ils sont apprivoisés, ils ne cherchent point à s'enfuir.

Les Indiens se servent de leurs plumes pour faire des bonnets de fètes et d'autres parures; ils se passent quelques-unes de ces belles plumes à travers les joues, la cloison du nez et les oreilles. La chair des Aras, quoiqu'ordinairement dure et noire, n'est pas mauvaise à manger; elle fait de bon bouillon, et les perroquets en général sont le gibier le plus commun des terres de Cayenne, et celui qu'on mange le plus ordinairement.

L'Ara est, peut-être plus qu'aucun autre oiseau, sujet au mal caduc, qui est plus violent et plus immédiatement mortel dans les climats chauds que dans les pays tempérés.

C'est probablement la privation de leur femelle et la surabondance de nourriture qui leur cause ces accès épileptiques, auxquels les sauvages qui les élèvent dans leurs carbets pour faire commerce de leurs plumes, ont trouvé un remède bien simple; c'est de leur entamer l'extrémité d'un doigt et d'en faire couler une goutte de sang; l'oiseau paroît guéri sur le champ, et ce même secours réussit également sur plusieurs autres oiseaux, qui sont en domesticité sujets aux mêmes accidens.

On appelle crampe dans les colonies, cet accident épileptique, et on assure qu'il ne manque pas d'arriver à tous les perroquets en domesticité, lorsqu'ils se perchent sur un morceau de fer, comme sur un clou ou sur

une tringle, en sorte qu'on a grand soin de ne leur permettre de se poser que sur du bois : ce fait qui, dit-on, est reconnu pour vrai, semble indiquer que cet accident qui n'est qu'une forte convulsion dans les nerfs, tient assez près à l'électricité, dont l'action est, comme l'on sait, bien plus violente dans le fer que dans le bois.

La troisième espèce d'Ara est l'Ara vert; il est bien plus rare que l'ara rouge et que l'ara bleu; il est aussi bien plus petit. Sa longueur, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue, est d'environ seize pouces, et son corps est d'un vert qui, sous les différens aspects, paroît ou éclatant et doré, ou olive foncé. Les grandes et petites pennes de l'aile sont d'un bleu d'aigue-marine sur fond brun doublé d'un rouge de cuivre; le dessous de la queue est de ce même rouge, et le dessus est peint de bleu d'aigue-marine fondu dans du vert d'olive.

Cet oiseau aussi beau que rare est encore aimable par ses mœurs sociales et par la douceur de son naturel; il est bientôt familiarisé avec les personnes qu'il voit fréquemment; il aime leur accueil, leurs caresses, et semble chercher à les leur rendre; mais il repousse celles des étrangers, et sur-tout celles des enfans qu'il poursuit vivement et sur lesquels il se jette; il ne connoît que ses amis : comme tous les perroquets élevés en domesticité, il se met sur le doigt dès qu'on le lui présente; il se tient aussi sur le bois; mais en hiver et même en été, dans les temps frais et pluvieux, il préfère d'être sur le bras ou sur l'épaule, sur-tout si les habillemens sont de laine; car en général il semble se plaire beaucoup sur le drap ou sur les autres étoffes de cette nature qui garantissent le mieux

du froid. Il se plaît aussi sur les fourneaux de la cuisine, lorsqu'ils ne sont pas tout-à-fait refroidis et qu'ils conservent encore une chaleur douce. Par la même raison il semble éviter de se poser sur les corps durs qui communiquent du froid, tels que le fer, le marbre, le verre; et même dans les temps froids et pluvieux de l'été, il frissonne et il tremble si on lui jette de l'eau sur le corps; cependant il se baigne volontiers pendant les grandes chaleurs, et trempe souvent sa tête dans l'eau.

Lorsqu'on le gratte légèrement, il étend les ailes en s'accrouppissant, et il fait alors entendre un son désagréable, assez semblable au cri d'un geai, en soulevant les ailes et hérissant ses plumes, et ce cri habituel paroît être l'expression du plaisir comme celui de l'ennui : d'autres fois il fait un cri bref et aigu qui est moins équivoque que le premier, et qui exprime la joie ou la satisfaction; car il le fait ordinairement entendre lorsqu'on lui fait accueil ou lorsqu'il voit venir à lui les personnes qu'il aime; c'est cependant par ce même dernier cri qu'il manifeste ses petits momens d'impatience et de mauvaise humeur. Au reste, il n'est guère possible de rien statuer de positif sur les différens cris de cet oiseau et de ses semblables, parce qu'on sait que ces animaux, qui sont organisés de manière à pouvoir contrefaire les sifflemens, les cris et même la parole, changent de voix presque toutes les fois qu'ils entendent quelques sons qui leur plaisent et qu'ils peuvent imiter.

Celui-ci est jaloux; il l'est sur-tout des petits enfans qu'il voit avoir quelque part aux caresses ou aux bien-

faits de sa maîtresse ; s'il en voit un sur elle, il cherche aussitôt à s'élancer de son côté en étendant les ailes ; mais comme il n'a qu'un vol court et pesant, et qu'il semble craindre de tomber en chemin, il se borne à lui témoigner son mécontentement par des gestes et des mouvemens inquiets, et par des cris perçans et redoublés, et il continue ce tapage jusqu'à ce qu'il plaise à sa maîtresse de quitter l'enfant et d'aller le reprendre sur son doigt : alors il lui en témoigne sa joie par un murmure de satisfaction, et quelquefois par une sorte d'éclat qui imite parfaitement le rire grave d'une personne âgée ; il n'aime pas non plus la compagnie des autres perroquets, et si on en met un dans la chambre qu'il habite, il n'a point de bien qu'on ne l'en ait débarrassé. Il semble donc que cet oiseau ne veuille partager avec qui que ce soit, la moindre caresse ni le plus petit soin de ceux qu'il aime, et que cette espèce de jalousie ne lui est inspirée que par l'attachement ; ce qui le fait croire, c'est que si un autre que sa maîtresse caresse le même enfant, contre lequel il se met de si mauvaise humeur, il ne paroît pas s'en soucier et n'en témoigne aucune inquiétude.

Il mange à-peu-près de tout ce que nous mangeons ; le pain, la viande de bœuf, le poisson frit, la pâtisserie et le sucre sur-tout sont fort de son goût ; néanmoins il semble leur préférer les pommes cuites qu'il avale avidement, ainsi que les noisettes qu'il casse avec son bec et épluche ensuite fort adroitement entre ses doigts, afin de n'en prendre que ce qui est mangeable ; il suce les fruits tendres au lieu de les mâcher, en les pressant avec sa langue contre la mandibule supérieure du bec,

et pour les autres nourritures moins tendres, comme le pain, la pâtisserie, il les broie ou les mâche, en appuyant l'extrémité du demi-bec inférieur, contre l'endroit le plus concave du supérieur ; mais quels que soient ses alimens, ses excrémens ont toujours été d'une couleur verte et mêlée d'une espèce de craie blanche, comme ceux de la plupart des autres oiseaux, excepté les temps où il a été malade, qu'ils étoient d'une couleur orangée ou jaunâtre foncé.

Au reste, cet ara, comme tous les autres perroquets, se sert très-adroitement de ses pattes ; il ramène en avant le doigt postérieur pour saisir et retenir les fruits et les autres morceaux qu'on lui donne, et pour les porter ensuite à son bec. On peut donc dire que les Perroquets se servent de leurs doigts, à-peu-près comme les écureuils ou les singes ; ils s'en servent aussi pour se suspendre et s'accrocher : l'ara vert, dont il est ici question, dormoit presque toujours ainsi accroché dans les fils de fer de sa cage. Les Perroquets ont une autre habitude commune que nous avons remarquée sur plusieurs espèces différentes ; ils ne marchent, ne grimpent ni ne descendent jamais sans commencer par s'accrocher ou s'aider avec la pointe de leur bec ; ensuite ils portent leurs pattes en avant pour servir de second point d'appui ; ainsi ce n'est que quand ils marchent à plat qu'ils ne font point usage de leur bec pour changer de lieu.

Les narines, dans cet ara, ne sont point visibles comme celles de la plupart des autres perroquets ; au lieu d'être sur la corne apparente du bec, elles sont cachées dans les premières petites plumes qui recouvrent

vrent la base de la mandibule supérieure qui s'élève et forme une cavité à sa racine, quand l'oiseau fait effort pour imiter quelques sons difficiles; on remarque aussi que sa langue se replie alors vers l'extrémité, et lorsqu'il mange il la replie de même; faculté refusée aux oiseaux qui ont le bec droit et la langue pointue, et qui ne peuvent la faire mouvoir qu'en la retirant ou en l'avançant dans la direction du bec. Au reste, ce petit ara vert est aussi et peut être plus robuste que la plupart des autres perroquets; il apprend bien plus aisément à parler, et prononce bien plus distinctement que l'ara rouge et l'ara bleu; il écoute les autres perroquets et s'instruit avec eux; son cri est presque semblable à celui des autres aras; seulement il n'a pas la voix si forte à beaucoup près, et ne prononce pas si distinctement *ara*.

On prétend que les amandes amères font mourir les perroquets, mais je ne m'en suis pas assuré; je sais seulement que le persil pris même en petite quantité, et qu'ils semblent aimer beaucoup, leur fait grand mal. Dès qu'ils en ont mangé, il coule de leur bec une liqueur épaisse et gluante, et ils meurent ensuite en moins d'une heure ou deux.

Nous ne pouvons qu'indiquer la quatrième espèce d'Ara qui est connue des sauvages de la Guiane, mais que nous n'avons pu nous procurer : nous savons seulement que cet oiseau diffère des autres aras par quelques habitudes naturelles. Il ne vient jamais près des habitations, et ne se tient que sur les sommets secs et stériles des montagnes de roche et de pierre. Cet ara a le plumage noir avec des reflets d'un vert luisant. Il

paroît que c'est cet ara noir dont Delaët a parlé sous le nom de *Machao*, et dont il dit que le plumage est noir, mais si bien mêlé de vert qu'aux rayons du soleil, il brille admirablement.

En général les Aras étoient autrefois très-communs à Saint-Domingue : Je vois par une lettre de l'un de nos correspondans, que depuis que les établissemens françois ont été poussés sur le sommet des montagnes, ces oiseaux y sont moins fréquens. M. de la Borde remarque également que dans toutes les Antilles, les Aras sont devenus très-rares, parce que les habitans les détruisent à force d'en manger; il dit encore qu'ils se retirent dans les endroits les moins fréquentés, et qu'on ne les voit plus approcher des lieux cultivés.

Il paroît qu'il y a dans l'espèce de l'ara rouge et dans celle de l'ara vert, plusieurs variétés de races ou d'individus. Tous les nomenclateurs, d'après Gesner et Aldrovande, ont fait deux espèces du grand et du petit ara rouge, quoique Marcgrave et tous les voyageurs, c'est-à-dire, tous ceux qui les ont vus et comparés, n'en aient fait avec raison qu'un seul et même oiseau qui se trouve dans tous les climats chauds de l'Amérique ; aux Antilles, au Mexique, aux terres de l'Isthme, au Pérou, à la Guiane, au Brésil, et cette espèce très-nombreuse et très-répandue en Amérique, ne se trouve nulle part dans l'ancien continent. Il doit donc paroître bien singulier que quelques auteurs aient, d'après Albin, appelé cet oiseau *perroquet de Macao*, et qu'ils aient cru qu'il venoit du Japon. Il est possible qu'on y en ait transporté quelques-uns d'Amérique, mais il est certain qu'ils n'en sont pas originaires.

DES AMAZONES ET DES CRIKS.

Nous appellerons perroquets Amazones ceux qui ont du rouge sur le fouet de l'aile; ils sont connus en Amérique sous ce nom, parce qu'ils viennent originairement du pays des Amazones. Nous appellerons Criks, du nom que les sauvages de la Guiane leur ont donné, ceux qui n'ont pas de rouge sur le fouet de l'aile, mais seulement sur l'aile. Ils diffèrent encore des Amazones en ce que le vert du plumage des Amazones est brillant et même éblouissant, tandis que le vert des Criks est mat et jaunâtre; en ce que les Amazones ont la tête couverte d'un beau jaune très-vif, au lieu que dans les Criks ce jaune est obscur et mêlé d'autres couleurs; en ce que les Criks sont un peu plus petits que les Amazones, lesquels sont eux-mêmes beaucoup plus petits que les aras; enfin en ce que les Amazones sont très-beaux et très-rares, et ne se trouvent guère que dans quelques contrées voisines de la rivière des Amazones; au lieu que les Criks se rencontrent par-tout, et sont les plus communs des perroquets et les moins beaux.

Mais les Criks ayant du rouge dans les ailes doivent être ici rapprochés des Amazones, dont ce rouge fait le caractère principal; ils ont aussi les mêmes habitudes naturelles; ils volent également en troupes nombreuses, se perchent en grand nombre dans les mêmes endroits, et jettent tous ensemble des cris qui se font entendre fort loin.

Les Amazones, les Criks et tous les autres perroquets d'Amérique font, comme les aras, leurs nids dans des trous de vieux arbres creusés par les pics ou

charpentiers, et ne pondent également que deux œufs deux fois par an, que le mâle et la femelle couvent alternativement. On assure qu'ils ne renoncent jamais leurs nids, et que quoiqu'on ait touché et manié leurs œufs ils ne se dégoûtent pas de les couver comme font la plupart des autres oiseaux. Ils s'attroupent dans la saison de leurs amours, pondent ensemble dans le même quartier, et vont de compagnie chercher leur nourriture; lorsqu'ils sont rassasiés, ils font un caquetage continuel et bruyant, changeant de place sans cesse, allant et revenant d'un arbre à l'autre, jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit et la fatigue du mouvement les forcent à se reposer et à dormir : le matin on les voit sur les branches dénuées de feuilles, dès que le soleil commence à paroître; ils y restent tranquilles jusqu'à ce que la rosée qui a humecté leurs plumes soit dissipée et qu'ils soient réchauffés; alors ils partent tous ensemble avec un bruit semblable à celui des corneilles grises, mais plus fort. Le temps de leurs nichées est la saison des pluies.

D'ordinaire les sauvages prennent les perroquets dans le nid, parce qu'ils sont plus aisés à élever et qu'ils s'apprivoisent mieux; cependant les Caraïbes, selon le P. Labat, les prennent aussi lorsqu'ils sont grands; ils observent, dit-il, les arbres sur lesquels ils se perchent en grand nombre le soir, et quand la nuit est venue, ils portent aux environs de l'arbre des charbons allumés sur lesquels ils mettent de la gomme avec du piment vert; cela fait une fumée épaisse qui étourdit ces oiseaux et les fait tomber à terre; ils les prennent alors, leur lient les pieds et les font revenir de leur étour-

dissement en leur jetant de l'eau sur la tête; ils les abattent aussi, sans les blesser beaucoup, à coups de flèches émoussées.

Mais lorsqu'on les prend ainsi vieux, ils sont difficiles à priver; il n'y a qu'un seul moyen de les rendre doux au point de pouvoir les manier, c'est de leur souffler de la fumée de tabac dans le bec, ils en respirent assez pour s'enivrer à demi, et ils sont doux tant qu'ils sont ivres; après quoi on réitère le même camouflet s'ils deviennent méchans, et ordinairement ils cessent de l'être en peu de jours; au reste, on n'a pas l'idée de la méchanceté des perroquets sauvages; ils mordent cruellement et ne démordent pas, et cela sans être provoqués. Ces perroquets pris vieux n'apprennent jamais que très-imparfaitement à parler. On fait la même opération de la fumée de tabac pour les empêcher de *cancaner*; c'est le mot dont se servent les François d'Amérique pour exprimer leur vilain cri, et ils cessent en effet de crier lorsqu'on leur a donné un grand nombre de camouflets.

Quelques auteurs ont prétendu que les femelles des perroquets n'apprenoient point à parler, mais c'est en même-temps une erreur et une idée contre nature; on les instruit aussi aisément que les mâles, et même elles sont plus dociles et plus douces. Au reste, de tous les perroquets de l'Amérique, les Amazones et les Criks sont ceux qui sont les plus susceptibles d'éducation et de l'imitation de la parole, sur-tout quand ils sont pris jeunes.

Comme les sauvages font commerce entr'eux des plumes de perroquet, ils s'emparent d'un certain

nombre d'arbres sur lesquels ces oiseaux viennent faire leurs nids ; c'est une espèce de propriété dont ils tirent le revenu en vendant les perroquets aux étrangers, et commerçant des plumes avec les autres sauvages; ces arbres aux perroquets passent de père en fils, et c'est souvent le meilleur immeuble de la succession.

Nous devons observer que comme les Criks sont les perroquets les plus communs, et en même-temps ceux qui parlent le mieux, les sauvages se sont amusés à les nourrir et à faire des expériences pour varier leur plumage ; ils se servent pour cette opération du sang d'une petite grenouille, dont l'espèce est bien différente de celle de nos grenouilles d'Europe; elle est de moitié plus petite et d'un beau bleu d'azur, avec des bandes longitudinales de couleur d'or; c'est la plus jolie grenouille du monde : elle se tient rarement dans les marécages, mais toujours dans les forêts éloignées des habitations. Les sauvages commencent par prendre un jeune crik au nid et lui arrachent quelques-unes des plumes scapulaires et quelques autres plumes du dos : ensuite ils frottent du sang de cette grenouille le perroquet à demi-plumé; les plumes qui renaissent après cette opération, au lieu de vertes qu'elles étoient, deviennent d'un beau jaune ou d'un très-beau rouge; c'est ce qu'on appelle en France perroquets tapirés. C'est un usage ancien chez les sauvages, car Marcgrave en parle; ceux de la Guiane comme ceux de l'Amazone, pratiquent cet art de tapirer le plumage des perroquets. Au reste, l'opération d'arracher les plumes fait beaucoup de mal à ces oiseaux, et même ils en meurent si souvent, que ces perroquets tapirés

sont fort rares, quoique les sauvages les vendent beaucoup plus cher que les autres.

On compte sept espèces de Criks dans lesquelles nous avons remarqué le Crik à tête et à gorge jaune. Ce Crik a la tête entière, la gorge et le bas du cou d'un beau jaune, le dessous du corps d'un vert brillant, et le dessus d'un vert un peu jaunâtre ; le fouet de l'aile est jaune, au lieu que dans les amazones le fouet de l'aile est rouge; le premier rang des couvertures de l'aile est rouge et jaune; les autres rangs sont d'un beau vert : les pennes des ailes et de la queue sont variées de vert, de noir, de bleu-violet, de jaunâtre et de rouge ; l'iris des yeux est jaune ; le bec et les pieds sont blanchâtres.

Un observateur nous a donné le détail suivant sur le naturel et les mœurs du Crik à gorge jaune. « Il se montre très-capable d'attachement pour son maître : il l'aime, mais à condition d'en être souvent caressé ; il semble être fâché si on le néglige, et vindicatif si on le chagrine ; il a des accès de désobéissance ; il mord dans ses caprices, et rit avec éclat après avoir mordu, comme pour s'applaudir de sa méchanceté ; les châtimens ou la rigueur des traitemens ne font que le révolter, l'endurcir et le rendre plus opiniâtre; on ne le ramène que par la douceur. »

L'envie de dépecer, le besoin de ronger, en font un oiseau destructeur de tout ce qui l'environne ; il coupe les étoffes des meubles, entame les bois des chaises, et déchire le papier et les plumes; si on l'ôte d'un endroit, l'instinct de contradiction, l'instant d'après, l'y ramène; il rachette ses mauvaises qualités par des agrémens : il retient aisément tout ce qu'on

veut lui faire dire ; avant d'articuler il bat des ailes, s'agite et se joue sur sa perche ; la cage l'attriste et le rend muet ; il ne parle bien qu'en liberté : du reste, il cause moins en hiver qu'en la belle saison, où du matin au soir il ne cesse de jaser, tellement qu'il en oublie la nourriture. »

« Dans ces jours de gaieté il est affectueux ; il reçoit et rend les caresses, obéit et écoute ; mais un caprice interrompt souvent et fait cesser cette belle humeur ; il semble être affecté des changemens de temps : il devient alors silencieux ; le moyen de le ranimer est de chanter près de lui ; il s'éveille alors et s'efforce de surpasser par ses éclats et par ses cris, la voix qui l'excite ; il aime les enfans, et en cela il diffère du naturel des autres perroquets ; il en affectionne quelques-uns de préférence ; ceux-là ont droit de le prendre et de le transporter impunément ; il les caresse, et si quelque grande personne le touche dans ce moment, il la mord très-serré ; lorsque ses amis enfans le quittent, il s'afflige, les suit, et les rappelle à haute voix ; dans le temps de la mue, il paroît souffrant et abattu, et cet état de forte mue dure environ trois mois. »

« On lui donne pour nourriture ordinaire du chenevis, des noix, des fruits de toute espèce et du pain trempé dans du vin ; il préféreroit la viande, si on vouloit lui en donner ; mais on a éprouvé que cet aliment le rend lourd et triste, et lui fait tomber les plumes au bout de quelque temps : on a aussi remarqué qu'il conserve son manger dans des poches ou abajoues, d'où il le fait sortir ensuite par une espèce de rumination. »

LES OISEAUX CHANTEURS.

DU ROSSIGNOL (1).

PAR MONTBEILLARD.

Il n'est point d'homme bien organisé à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps, où le ciel étant serein, l'air calme, toute la Nature en silence, et pour ainsi dire attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chantre des forêts. On pourroit citer quelques autres oiseaux chanteurs dont la voix le dispute à certains égards à celle du Rossignol; les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique se font écouter avec plaisir lorsque le Rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux, d'autres ont des tours de gosiers aussi flatteurs; mais il n'en est pas un seul que le Rossignol n'efface par la réunion complète de ces talens divers, et par la prodigieuse variété de son ramage; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du Rossignol : le Rossignol charme toujours et ne se répète

(1) Lat. *Luscinia*; it. *Uscigniuolo*; all. *Nacht-gull.*

jamais, du moins jamais servilement; s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agrémens; il réussit dans tous les genres; il rend toutes les expressions, il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la Nature, il commence par un prélude timide, par des tons foibles, presque indécis, comme s'il vouloit essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent; mais ensuite prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe: coups de gosier éclatans, batteries vives et légères; fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût; accens plaintifs cadencés avec mollesse; sons filés sans art, mais enflés avec ame, sons enchanteurs et pénétrans; vrais soupirs d'amour et de volupté qui semblent sortir du cœur et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante: c'est dans ces tons passionnés que l'on reconnoît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer; tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, mais moins expressives, on reconnoît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer de-

vant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur.

Ces différentes phrases sont entremêlées de silences, de ces silences qui, dans tout genre de mélodies, concourent si puissamment aux grands effets; on jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille; on en jouit mieux, parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles; bientôt on attend, on desire une autre reprise : on espère que ce sera celle qui plaît; si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront. Au reste, une des raisons pourquoi le chant du Rossignol est plus remarqué et produit plus d'effet, c'est parce que chantant la nuit, qui est le temps le plus favorable, et chantant seul, sa voix a tout son éclat, et n'est offusquée par aucune autre voix : il efface tous les autres oiseaux par ses sons moëleux et flûtés, et par la durée non interrompue de son ramage qu'il soutient quelquefois pendant vingt secondes; un observateur a compté dans ce ramage seize reprises différentes, bien déterminées par leurs premières et dernières notes, et dont l'oiseau sait varier avec goût les notes intermédiaires : enfin il s'est assuré que la sphère que remplit la voix d'un rossignol, n'a pas moins d'un mille de diamètre, surtout lorsque l'air est calme; ce qui égale au moins la portée de la voix humaine.

Il est étonnant qu'un si petit oiseau, qui ne pèse pas une demi-once, ait tant de force dans les organes de la

voix : aussi a-t-on observé que les muscles du larynx, ou si l'on veut du gosier, étoient plus forts à proportion dans cette espèce que dans toute autre; et même plus forts dans le mâle qui chante que dans la femelle qui ne chante point.

Aristote, et Pline d'après lui, disent que le chant du Rossignol dure dans toute sa force quinze jours et quinze nuits sans interruption, dans le temps où les arbres se couvrent de verdure, ce qui doit ne s'entendre que des rossignols sauvages et n'être pas pris à la rigueur; car ces oiseaux ne sont pas muets avant ni après l'époque fixée par Aristote; à la vérité ils ne chantent pas alors avec autant d'ardeur ni aussi constamment; ils commencent d'ordinaire au mois d'avril et ne finissent tout-à-fait qu'au mois de juin vers le solstice; mais la véritable époque où leur chant diminue beaucoup, c'est celle où leurs petits viennent à éclore, parce qu'ils s'occupent alors du soin de les nourrir, et que dans l'ordre des instincts, la Nature a donné la prépondérance à ceux qui tendent à la conservation des espèces. Les rossignols captifs continuent de chanter pendant neuf ou dix mois, et leur chant est non-seulement plus longtemps soutenu, mais encore plus parfait et mieux formé; d'où il faut conclure que dans cette espèce, ainsi que dans bien d'autres, le mâle ne chante pas pour amuser sa femelle, ni pour charmer ses ennuis durant l'incubation. En effet la femelle qui couve remplit cette fonction par un instinct ou plutôt par une passion plus forte en elle que la passion même de l'amour; elle y trouve des jouissances intérieures dont nous ne pouvons bien juger, mais qu'elle paroît

sentir vivement, et qui ne permettent pas de supposer que dans ces momens elle ait besoin de consolation. Or puisque ce n'est ni par devoir ni par vertu que la femelle couve, ce n'est point non plus par procédé que le mâle chante; il ne chante pas en effet durant la seconde incubation : c'est l'amour, et sur-tout le premier période de l'amour, qui inspire aux oiseaux leur ramage : c'est au printemps qu'ils éprouvent et le besoin d'aimer et celui de chanter; ce sont les mâles qui ont le plus de desirs, et ce sont eux qui chantent le plus : ils chantent la plus grande partie de l'année, lorsqu'on sait faire régner autour d'eux un printemps perpétuel qui renouvelle incessamment leur ardeur, sans leur offrir aucune occasion de l'éteindre; c'est ce qui arrive aux rossignols que l'on tient en cage, et même comme nous le dirons bientôt, à ceux que l'on prend adultes; on en a vu qui se sont mis à chanter de toutes leurs forces peu d'heures après avoir été pris. Il s'en faut bien cependant qu'ils soient insensibles à la perte de leur liberté, sur-tout dans les commencemens; ils se laisseroient mourir de faim les sept ou huit premiers jours, si on ne leur donnoit la becquée, et ils se casseroient la tête contre le plafond de leur cage, si on ne leur attachoit les ailes; mais à la longue la passion de chanter l'emporte, parce qu'elle est entretenue par une passion plus profonde. Le chant des autres oiseaux, le son des instrumens, les accens d'une voix douce et sonore les excitent aussi beaucoup; ils accourent, ils s'approchent attirés par les beaux sons; mais les duos semblent les attirer encore plus puissamment, ce qui prouveroit qu'ils ne sont pas insensibles aux effets de

l'harmonie; ce ne sont point des auditeurs muets; ils se mettent à l'unisson et font tous leurs efforts pour éclipser leurs rivaux, pour couvrir toutes les autres voix et même tous les autres bruits; on prétend qu'on en a vu tomber morts aux pieds de la personne qui chantoit; on en a vu un autre qui s'agitoit, gonfloit sa gorge et faisoit entendre un gazouillement de colère toutes les fois qu'un serin qui étoit près de lui se disposoit à chanter, et il étoit venu à bout par ses menaces de lui imposer silence, tant il est vrai que la supériorité n'est pas toujours exempte de jalousie! Seroit-ce par une suite de cette passion de primer, que ces oiseaux sont si attentifs à prendre leurs avantages, et qu'ils se plaisent à chanter dans un lieu résonnant ou bien à portée d'un écho?

Tous les rossignols ne chantent pas également bien; il y en a dont le ramage est si médiocre que les amateurs ne veulent point les garder; on a même cru s'apercevoir que les rossignols d'un pays ne chantoient pas comme ceux d'un autre; cette diversité de ramage dans des oiseaux d'une même espèce a été comparée, avec raison, aux différences qui se trouvent dans les dialectes d'une même langue : il est difficile d'en assigner les vraies causes, parce que la plupart sont accidentelles. Un rossignol aura entendu, par hasard, d'autres oiseaux chanteurs, les efforts que l'émulation lui aura fait faire, auront perfectionné son chant; il l'aura transmis ainsi perfectionné à ses descendans; car chaque père est le maître à chanter de ses petits; et l'on sent combien dans la suite des générations, ce même chant peut être encore perfectionné ou

modifié diversement par d'autres hasards semblables.

Passé le mois de juin, le Rossignol ne chante plus; il ne lui reste qu'un cri rauque, une sorte de croassement, où l'on ne reconnoît point du tout la mélodieuse Philomèle; et il n'est pas surprenant qu'autrefois en Italie on lui donnât un autre nom dans cette circonstance; c'est en effet un autre oiseau, un oiseau absolument différent, du moins quant à la voix, et même un peu quant aux couleurs du plumage.

Dans l'espèce du Rossignol, comme dans toutes les autres, il se trouve quelquefois des femelles qui participent à la constitution du mâle, à ses habitudes, et spécialement à celle de chanter. J'ai vu une de ces femelles chantantes qui étoit privée; son ramage ressembloit à celui du mâle; cependant il n'étoit ni aussi fort ni aussi varié : elle le conserva jusqu'au printemps; mais alors subordonnant l'exercice de ce talent qui lui étoit étranger, aux véritables fonctions de son sexe, elle se tut pour faire son nid et sa ponte, quoiqu'elle n'eût point de mâle. Il semble que dans les pays chauds, tels que la Grèce, il est assez ordinaire de voir de ces femelles chantantes, et dans cette espèce et dans beaucoup d'autres; du moins c'est ce qui résulte d'un passage d'Aristote.

Un musicien, dit Frisch, devroit étudier le chant du Rossignol et le noter; c'est ce qu'essaya jadis le jésuite Kirker, et ce qu'on a tenté nouvellement, mais sans aucun succès : ces airs notés, étant exécutés par le plus habile joueur de flûte, ne ressembloient point du tout au chant du Rossignol. On a pensé que la difficulté venoit de ce qu'on ne peut apprécier au juste la durée

relative, ou si l'on veut la valeur de chaque note : cependant quoiqu'il ne soit point aisé de déterminer la mesure que suit le Rossignol lorsqu'il chante, de saisir ce rythme si varié dans ses mouvemens, si nuancé dans ses transitions, si libre dans sa marche, si indépendant de toutes nos règles de convention, et par cela même si convenable au chantre de la Nature ; ce rythme, en un mot, fait pour être finement senti par un organe délicat, et non pour être marqué à grand bruit par un bâton d'orchestre ; il me paroît encore plus difficile d'imiter avec un instrument mort les sons du Rossignol, ses accens si pleins d'ame et de vie, ses tours de gosier, son expression, ses soupirs ; il faut pour cela un instrument vivant, et d'une perfection rare, je veux dire une voix sonore, harmonieuse et légère, un timbre pur, moëleux, éclatant ; un gosier de la plus grande flexibilité, et tout cela guidé par une oreille juste, soutenu par un tact sûr, et vivifié par une sensibilité exquise : voilà les instrumens avec lesquels on peut rendre le chant du Rossignol. J'ai vu deux personnes qui n'en auroient pas noté un seul passage, et qui cependant l'imitoient dans toute son étendue, et de manière à faire illusion : c'étoient deux hommes ; ils siffloient plutôt qu'ils ne chantoient ; mais l'un siffloit si naturellement, qu'on ne pouvoit distinguer à la conformation de ses lèvres, si c'étoit lui ou son voisin qu'on entendoit : l'autre siffloit avec plus d'effort ; il étoit même obligé de prendre une attitude contrainte ; mais quant à l'effet, son imitation n'étoit pas moins parfaite : enfin on voyoit, il y a fort peu d'années, à Londres, un homme qui, par son chant, savoit attirer

les

les rossignols, au point qu'ils venoient se percher sur lui et se laissoient prendre à la main.

Comme il n'est pas donné à tout le monde de s'approprier le chant du rossignol par une imitation fidelle et que tout le monde est curieux d'en jouir, plusieurs ont tâché de se l'approprier d'une manière plus simple, je veux dire en se rendant maîtres du rossignol lui-même, et le réduisant à l'état de domesticité; mais c'est un domestique d'une humeur difficile, et dont on ne tire le service desiré qu'en ménageant son caractère. L'amour et la gaieté ne se commandent pas, encore moins les chants qu'ils inspirent : si l'on veut faire chanter le rossignol captif, il faut le bien traiter dans sa prison, il faut en peindre les murs de la couleur de ses bosquets, l'environner, l'ombrager de feuillages, étendre de la mousse sous ses pieds, le garantir du froid et des visites importunes (1), lui donner une nourriture abondante et qui lui plaise; en un mot, il faut lui faire illusion sur sa captivité, et tâcher de la rendre aussi douce que la liberté, s'il étoit possible. A ces conditions le rossignol chantera dans la cage; si c'est un vieux, pris dans le commencement du printemps, il chantera au bout de huit jours et même plutôt (2), et il recommencera à chanter tous les ans

(1) On recommande même de le nétoyer rarement lorsqu'il chante.

(2) Ceux qu'on prend, après le 15 de mai, chantent rarement le reste de la saison : ceux qui ne chantent pas au bout de quinze jours, ne chantent jamais bien, et souvent sont des femelles.

au mois de mai et sur la fin de décembre ; si ce sont des jeunes de la première ponte, élevés à la brochette, ils commenceront à gazouiller dès qu'ils commenceront à manger seuls, leur voix se haussera, se formera par degrés ; elle sera dans toute sa force sur la fin de décembre, et ils l'exerceront tous les jours de l'année, excepté au temps de la mue : ils chanteront beaucoup mieux que les rossignols sauvages, ils embelliront leur chant naturel de tous les passages qui leur plairont dans le chant des autres oiseaux qu'on leur fera entendre, et de tous ceux que leur inspirera l'envie de les surpasser ; ils apprendront à chanter des airs si on a la patience et le mauvais goût de les siffler avec la rossignolette ; ils apprendront même à chanter alternativement avec un chœur, et à répéter leur couplet à propos ; enfin ils apprendront à parler quelle langue on voudra. Les fils de l'empereur Claude en avoient qui parloient grec et latin ; mais ce qu'ajoute Pline est plus merveilleux, c'est que tous les jours ces oiseaux préparoient de nouvelles phrases, et même des phrases assez longues, dont ils régaloient leurs maîtres ; l'adroite flatterie a pu faire croire cela à de jeunes princes, mais un philosophe tel que Pline ne devoit se permettre ni de le croire, ni de chercher à le faire croire, parce que rien n'est plus contagieux que l'erreur appuyée d'un grand nom : aussi plusieurs écrivains se prévalant de l'autorité de Pline, ont renchéri sur le merveilleux de son récit. Gesner, entre autres, rapporte la lettre d'un homme digne de foi (comme on va le voir), où il est question de deux rossignols appartenans à un maître d'hôtellerie de Ra-

lisbonne, lesquels passoient les nuits à converser en allemand sur les intérêts politiques de l'Europe, sur ce qui s'étoit passé, sur ce qui devoit arriver bientôt, et qui arriva en effet; à la vérité, pour rendre la chose plus croyable, l'auteur de la lettre avoue que ces rossignols ne faisoient que répéter ce qu'ils avoient entendu dire à quelques militaires ou à quelques députés de la diète qui fréquentoient la même hôtellerie; mais avec cet adoucissement même, c'est encore une histoire absurde et qui ne mérite pas d'être réfutée sérieusement.

J'ai dit que les vieux prisonniers avoient deux saisons pour chanter, le mois de mai et celui de décembre; mais ici l'art peut encore faire une seconde violence à la Nature, et changer à son gré l'ordre de ces saisons, en tenant les oiseaux dans une chambre rendue obscure par degrés, tant que l'on veut qu'ils gardent le silence, et leur redonnant le jour, aussi par degrés, quelque temps avant celui où l'on veut les entendre chanter; le retour ménagé de la lumière, joint à toutes les autres précautions indiquées ci-dessus, aura sur eux les effets du printemps. Ainsi l'art est parvenu à leur faire chanter et dire ce qu'on veut et quand on veut; et si l'on a un assez grand nombre de ces vieux captifs, et qu'on ait la petite industrie de retarder et d'avancer le temps de la mue, on pourra en les tirant successivement de la chambre obscure, jouir de leur chant toute l'année sans aucune interruption. Parmi les jeunes qu'on élève, il s'en trouve qui chantent la nuit; mais la plupart commencent à se faire entendre le matin sur les huit à neuf heures dans le temps des courts jours, et

toujours plus matin à mesure que les jours croissent.

On ne se douteroit pas qu'un chant aussi varié que celui du Rossignol, est renfermé dans les bornes étroites d'une seule octave; c'est cependant ce qui résulte de l'observation attentive d'un homme de goût qui joint la justesse de l'oreille aux lumières de l'esprit : à la vérité, il a remarqué quelques sons aigus qui alloient à la double octave, et passoient comme des éclairs; mais cela n'arrive que très-rarement (1), et lorsque l'oiseau, par un effort du gosier, fait octavier sa voix, comme un flûteur fait octavier sa flûte en forçant le vent.

Cet oiseau est capable à la longue de s'attacher à la personne qui a soin de lui; lorsqu'une fois la connoissance est faite, il distingue son pas avant de la voir, il la salue d'avance par un cri de joie, et s'il est en mue, on le voit se fatiguer en efforts inutiles pour chanter et suppléer par la gaieté de ses mouvemens, par l'ame qu'il met dans ses regards, à l'expression que son gosier lui refuse; lorsqu'il perd sa bienfaitrice, il meurt quelquefois de regret; s'il survit, il lui faut longtemps pour s'accoutumer à une autre; il s'attache fortement parce qu'il s'attache difficilement, comme font tous les caractères timides et sauvages; il est aussi très-soli-

---

(1) Cet observateur a reconnu dans le chant du Rossignol des batteries à la tierce, à la quarte et à l'octave, mais toujours de l'aigu au grave; des cadences toujours mineures, sur presque tous les tons, mais point d'arpèges ni de dessin suivi. Un autre observateur a donné une balance des oiseaux chanteurs, où il a exprimé en nombres ronds les degrés de perfection du chant propre à chaque espèce.

taire; les rossignols voyagent seuls, arrivent seuls aux mois d'avril et de mai, s'en retournent seuls au mois de septembre; et lorsqu'au printemps le mâle et la femelle s'apparient pour nicher, cette union particulière semble fortifier encore leur aversion pour la société générale; car ils ne souffrent alors aucun de leurs pareils dans le terrein qu'ils se sont approprié; on croit que c'est afin d'avoir une chasse assez étendue pour subsister eux et leur famille; et ce qui le prouve, c'est que la distance des nids est beaucoup moindre dans un pays où la nourriture abonde; cela prouve aussi que la jalousie n'entre pour rien dans leurs motifs, comme quelques-uns l'ont dit; car on sait que la jalousie ne trouve jamais les distances assez grandes, et que l'abondance des vivres ne diminue ni ses ombrages ni ses précautions.

Chaque couple commence à faire son nid vers la fin d'avril et au commencement de mai; ils le construisent de feuilles, de joncs, de brins d'herbe grossière en dehors, de petites fibres, de racines, de crin et d'une espèce de bourre en dedans; ils le placent à une bonne exposition, un peu tournée au levant et dans le voisinage des eaux; ils le posent ou sur les branches les plus basses des arbustes, tels que les groseilliers, les épines blanches, les pruniers sauvages, les charmilles, ou sur une touffe d'herbe, et même à terre au pied de ces arbustes; c'est ce qui fait que leurs œufs ou leurs petits, et quelquefois la mère, sont la proie des chiens de chasse, des renards, des fouines, des belettes, des couleuvres.

Dans notre climat, la femelle pond ordinairement cinq œufs, d'un brun verdâtre uniforme, excepté que

le brun domine au gros bout, et le verdâtre au petit bout : la femelle couve seule ; elle ne quitte son poste que pour chercher à manger, et elle ne le quitte que sur le soir, et lorsqu'elle est pressée par la faim : pendant son absence, le mâle semble avoir l'œil sur le nid. Au bout de dix-huit ou vingt jours d'incubation, les petits commencent à éclore : le nombre des mâles est communément plus que double de celui des femelles ; aussi lorsqu'au mois d'avril on prend un mâle apparié, il est bientôt remplacé auprès de la veuve par un autre, et celui-ci par un troisième ; en sorte qu'après l'enlèvement successif de trois ou quatre mâles, la couvée n'en va pas moins bien. La mère dégorge la nourriture à ses petits ; elle est aidée par le père dans cette intéressante fonction : c'est alors que celui-ci cesse de chanter, pour s'occuper sérieusement du soin de la famille : on dit même que, durant l'incubation, il chante rarement près du nid, de peur de le faire découvrir ; mais lorsqu'on approche de ce nid, la tendresse paternelle se trahit par des cris que lui arrache le danger de la couvée, et qui ne font que l'augmenter. En moins de quinze jours les petits sont couverts de plumes, et c'est alors qu'il faut sevrer ceux qu'on veut élever : lorsqu'ils volent seuls, les père et mère recommencent une autre ponte, et après cette seconde, une troisième ; mais pour que cette dernière réussisse, il faut que les froids ne surviennent pas de bonne heure : dans les pays chauds, ils font jusqu'à quatre pontes, et par-tout les dernières sont les moins nombreuses.

L'homme qui ne croit posséder que lorsqu'il peut

user et abuser de ce qu'il possède, a trouvé le moyen de faire nicher les rossignols dans la prison; le plus grand obstacle étoit l'amour de la liberté, qui est très-vif dans ces oiseaux; mais on a su contrebalancer ce sentiment naturel par des sentimens aussi naturels et plus forts, le besoin d'aimer et de se reproduire; on prend un mâle et une femelle appariés, et on les lâche dans une grande volière, ou plutôt dans un coin de jardin planté d'ifs, de charmilles et autres arbrisseaux, et dont on aura fait une volière, en l'environnant de filets: c'est la manière la plus douce et la plus sûre d'obtenir de leur race; on peut encore y réussir, mais plus difficilement, en plaçant ce mâle et cette femelle dans un cabinet peu éclairé, chacun dans une cage séparée, leur donnant tous les jours à manger aux mêmes heures, laissant quelquefois les cages ouvertes, afin qu'ils fassent connoissance avec le cabinet, la leur ouvrant tout-à-fait au mois d'avril pour ne la plus fermer, et leur fournissant alors les matériaux qu'ils ont coutume d'employer à leurs nids, tels que feuilles de chêne, mousse, chiendent épluché, bourre de cerf, des crins, de la terre, de l'eau; mais on aura soin de retirer l'eau quand la femelle couvera. On a aussi cherché le moyen d'établir des rossignols dans un endroit où il n'y en a point encore eu; pour cela, on tâche de prendre le père, la mère et toute la couvée avec le nid, on transporte ce nid dans un site qu'on aura choisi le plus semblable à celui d'où on l'aura enlevé; on tient les deux cages qui renferment le père et la mère à portée des petits, jusqu'à ce qu'ils aient entendu leur cri d'appel; alors on leur

ouvre la cage, sans se montrer; le mouvement de la Nature les porte droit au lieu où ils ont entendu crier leurs petits; ils leur donnent tout de suite la becquée, ils continueront de les nourrir tant qu'il sera nécessaire, et l'on prétend que l'année suivante ils reviendront au même endroit; ils y reviendront, sans doute, s'ils y trouvent une nourriture convenable et les commodités pour nicher; car sans cela tous les autres soins seroient à pure perte, et avec cela ils seront à-peu-près superflus (1).

Si l'on veut élever soi-même de jeunes rossignols, il faut préférer ceux de la première ponte, et leur donner tel instituteur que l'on jugera à propos; mais les meilleurs, à mon avis, ce sont d'autres rossignols, sur-tout ceux qui chantent le mieux.

Au mois d'août les vieux et les jeunes quittent les bois pour se rapprocher des buissons, des haies vives, des terres nouvellement labourées, où ils trouvent plus de vers et d'insectes; peut-être aussi ce mouvement général a-t-il quelque rapport à leur prochain départ: il n'en reste point en France pendant l'hiver, non plus qu'en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Grèce; et comme on assure qu'il n'y en a point en Afrique, on peut juger qu'ils se retirent en Asie. Cela est d'autant plus vraisemblable que l'on en trouve en Perse, à la Chine et même au Japon, où ils sont fort recherchés, puisque ceux qui ont la voix belle, s'y vendent,

(1) Lorsqu'il y a, dans un endroit, nourriture abondante et commodités pour nicher, on a beau prendre ou détruire les rossignols, il en revient toujours d'autres, dit Frisch.

dit-on, vingt cobangs. Ils sont généralement répandus dans toute l'Europe, jusqu'en Suède et en Sibérie, où ils chantent très-agréablement; mais en Europe comme en Asie, il y a des contrées qui ne leur conviennent point, et où ils ne s'arrêtent jamais. Partout ils sont connus pour des oiseaux voyageurs; et cette habitude innée est si forte en eux, que ceux que l'on tient en cage, s'agitent beaucoup au printemps et en automne, sur-tout la nuit, aux époques ordinaires marquées pour leurs migrations : il faut donc que cet instinct qui les porte à voyager soit indépendant de celui qui les porte à éviter le grand froid, et à chercher un pays où ils puissent trouver une nourriture convenable; car dans la cage ils n'éprouvent ni froid ni disette, et cependant ils s'agitent.

Comme les Rossignols, du moins les mâles, passent toutes les nuits du printemps à chanter, les anciens s'étoient persuadés qu'ils ne dormoient point dans cette saison; de cette conséquence peu juste sont nées plusieurs erreurs, et ces erreurs gagnant du terrein et passant dans les arts, le Rossignol est devenu l'emblème de la vigilance; mais les modernes qui ont observé de plus près ces oiseaux, se sont aperçus que dans la saison du chant ils dormoient pendant le jour, et que ce sommeil du jour, sur-tout en hiver, annonçoit qu'ils étoient prêts à reprendre leur ramage. Non-seulement ils dorment, mais ils rèvent, et d'un rêve de rossignol, car on les entend gazouiller à demi voix et chanter tout bas. Au reste, on a débité beaucoup d'autres fables sur cet oiseau, comme on fait sur tout ce qui a de la célébrité; on a dit qu'une vipère, ou selon d'autres,

un crapaud, le fixant lorsqu'il chante, le fascine par le seul ascendant de son regard, au point qu'il perd insensiblement la voix et finit par tomber dans la gueule béante du reptile. On a dit que les père et mère ne soignoient parmi leurs petits que ceux qui montroient du talent, et qu'ils tuoient les autres ou les laissoient périr d'inanition (il faut supposer qu'ils savent excepter les femelles). On a dit qu'ils chantoient beaucoup mieux lorsqu'on les écoutoit que lorsqu'ils chantoient pour leur plaisir. Toutes ces erreurs dérivent d'une source commune, de l'habitude où sont les hommes de prêter aux animaux leurs foiblesses, leurs passions et leurs vices.

Les rossignols qu'on tient en cage ont coutume de se baigner après qu'ils ont chanté. On a remarqué que c'étoit la première chose qu'ils faisoient le soir, au moment où l'on allumoit la chandelle; on a aussi observé un autre effet de la lumière sur ces oiseaux dont il est bon d'avertir : un mâle qui chantoit très-bien s'étant échappé de sa cage, s'élança dans le feu où il périt avant qu'on pût lui donner aucun secours.

Ces oiseaux ont une espèce de balancement du corps qu'ils élèvent et abaissent tour à tour, et presque parallèlement au plan de position. Les mâles que j'ai vus avoient ce balancement singulier; mais une femelle que j'ai gardée deux ans ne l'avoit pas : dans tous, la queue a un mouvement propre de haut en bas, fort marqué, et qui sans doute a donné occasion à Linnæus de les ranger parmi les hoche-queues ou motacilles.

Les Rossignols se cachent au plus épais des buissons : ils se nourrissent d'insectes aquatiques et autres, de

petits vers, d'œufs ou plutôt de nymphes de fourmis; ils mangent aussi des figues, des baies; mais comme il seroit difficile de fournir habituellement ces sortes de nourritures à ceux que l'on tient en cage, on a imaginé différentes pâtées dont ils s'accommodent fort bien (1). J'ai vu un rossignol qui, avec la nourriture indiquée dans la note, a vécu jusqu'à sa dix-septième année. Ce vieillard avoit commencé à grisonner dès l'âge de sept ans; à quinze il avoit des pennes entièrement blanches aux ailes et à la queue; ses jambes ou plutôt ses tarses avoient beaucoup grossi, par l'accroissement extraordinaire qu'avoient pris les lames dont ces parties sont recouvertes dans les Oiseaux; enfin il avoit des espèces de nodus aux doigts comme les goutteux, et on étoit obligé de temps en temps de lui rogner la pointe du bec supérieur (2); mais il n'avoit que cela des incom-

(1) Celle du premier âge est composée de cœur de mouton, mie de pain, chenevis et persil, parfaitement pilés et mêlés; il en faut tous les jours de la nouvelle. La seconde consiste en parties égales d'omelette hachée et de mie de pain, avec une pincée de persil hachée. La troisième est plus composée et demande plus de façon : prenez deux livres de bœuf maigre, une demi-livre de pois-chiches, autant de millet jaune ou écorcé, de semence de pavot blanc et d'amandes douces, une livre de miel blanc, deux onces de fleur de farine, douze jaunes d'œufs frais, deux ou trois onces de beurre frais et un gros et demi de safran en poudre; le tout séché, chauffé longtemps en remuant toujours, et réduit en une poussière très-fine, passée au tamis de soie. Cette poudre se conserve et sert pendant un an.

(2) Les ongles des rossignols que l'on tient en cage, crois-

modités de la vieillesse ; il étoit toujours gai, toujours chantant comme dans son plus bel âge, toujours caressant la main qui le nourrissoit. Il faut remarquer que ce rossignol n'avoit jamais été apparié. L'amour semble abréger les jours, mais il les remplit ; il remplit de plus le vœu de la Nature ; sans lui les sentimens si doux de la paternité seroient inconnus ; enfin il étend l'existence dans l'avenir, et procure au moyen des générations qui se succèdent, une sorte d'immortalité ; grands et précieux dédommagemens de quelques jours de tristesse et d'infirmités qu'il retranche peut-être à la vieillesse !

On a reconnu que les drogues échauffantes et les parfums excitoient les Rossignols à chanter ; que les vers de farine et ceux du fumier leur convenoient lorsqu'ils étoient trop gras, et les figues lorsqu'ils étoient trop maigres ; enfin que les araignées étoient pour eux un purgatif : on conseille de leur faire prendre tous les ans ce purgatif au mois d'avril ; une demi-douzaine d'araignées sont la dose ; on recommande aussi de ne leur rien donner de salé.

Lorsqu'ils ont avalé quelque chose d'indigeste, ils le rejettent sous la forme de pilules ou de petites pelotes, comme font les oiseaux de proie ; et ce sont en effet des oiseaux de proie très-petits, mais très-féroces,

---

sent aussi beaucoup dans les commencemens, et au point qu'ils leur deviennent embarrassans par leur excessive longueur : j'en ai vu qui formoient un demi-cercle de cinq lignes de diamètre ; mais dans la grande vieillesse il ne leur en reste presque point.

puisqu'ils ne vivent que d'êtres vivans. Il est vrai que Belon admire «la *providence* qu'ils ont de n'avaler aucun petit ver qu'ils ne l'aient premièrement fait mourir ; » mais c'est apparemment pour éviter la sensation désagréable que leur causeroit une proie vivante, et qui pourroit continuer de vivre dans leur estomac à leurs dépens.

Tous les piéges sont bons pour les Rossignols ; ils sont peu défians quoiqu'assez timides : si on les lâche dans un endroit où il y a d'autres oiseaux en cage, ils vont droit à eux, et c'est un moyen entre beaucoup d'autres pour les attirer : le chant de leurs camarades, le son des instrumens de musique, celui d'une belle voix, comme on l'a vu plus haut, et même des cris désagréables, tels que ceux d'un chat attaché au pied d'un arbre, et que l'on tourmente exprès, tout cela les fait venir également ; ils sont curieux et même badauds ; ils admirent tout et sont dupes de tout ; on les prend à la pipée, aux gluaux, avec le trébuchet des mésanges, dans des reginglettes tendues sur la terre nouvellement remuée, où l'on a répandu des nymphes de fourmis, des vers de farine, ou bien ce qui y ressemble, comme de petits morceaux de blancs d'œufs durcis. Il faut avoir l'attention de faire ces reginglettes et autres piéges de même genre avec du taffetas, et non avec du filet où leurs plumes s'embarrasseroient, et où ils en pourroient perdre quelques-unes, ce qui retarderoit leur chant ; il faut au contraire, pour l'avancer au temps de la mue, leur arracher les pennes de la queue, afin que les nouvelles soient plutôt revenues ; car tant que la Nature travaille à reproduire ces plumes, elle leur interdit le chant.

Ces oiseaux sont fort bons à manger lorsqu'ils sont gras, et le disputent aux ortolans; on les engraisse en Gascogne pour la table; cela rappelle la fantaisie d'Héliogabale qui mangeoit des langues de rossignols et de paons, et le plat fameux du comédien Ésope, composé d'une centaine d'oiseaux tous recommandables par leur talent de chanter ou par celui de parler.

Comme il est fort essentiel de ne pas perdre son temps à élever des femelles, on a indiqué beaucoup de marques distinctives pour reconnoître les mâles; ils ont, dit-on, l'œil plus grand, la tète plus ronde, le bec plus long, plus large à sa base, sur-tout étant vu par dessous: le plumage plus haut en couleur, le ventre moins blanc, la queue plus touffue et plus large lorsqu'ils la déploient; ils commencent plutôt à gazouiller, et leur gazouillement est plus soutenu: ils ont l'anus plus gonflé dans la saison de l'amour, et ils se tiennent longtemps en la même place, portés sur un seul pied, au lieu que la femelle court çà et là dans la cage; au reste, cette femelle a dans la queue le même mouvement que le mâle, et lorsqu'elle est en joie, elle sautille comme lui au lieu de marcher.

Il s'en faut bien que le plumage de cet oiseau réponde à son ramage; il a tout le dessus du corps d'un brun plus ou moins roux; la gorge, la poitrine et le ventre d'un gris-blanc; le devant du cou d'un gris plus foncé; les couvertures inférieures de la queue et des ailes d'un blanc-roussâtre, plus roussâtre dans les mâles; les pennes des ailes d'un gris-brun, tirant au roux, la queue d'un brun plus roux; le bec brun, les pieds aussi, mais avec une teinte de couleur de chair;





De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

le fond des plumes cendré-foncé. L'oiseau a six pouces un quart de long et neuf pouces de vol.

On prétend que les rossignols qui sont nés dans les contrées méridionales ont le plumage plus obscur, et que ceux des contrées septentrionales ont plus de blanc: les jeunes mâles sont aussi, dit-on, plus blanchâtres que les jeunes femelles; en général la couleur des jeunes est plus variée avant la mue, c'est-à-dire, avant la fin de juillet, et elle est si semblable à celle des jeunes rouge-queues, qu'on les distingueroit à peine s'ils n'avoient pas un cri différent; aussi ces deux espèces sont-elles amies.

Il existe, suivant plusieurs Naturalistes, une race ou même plusieurs races de grands rossignols, mais qui ne sont point attachés à une demeure bien fixe. Le grand rossignol est le plus commun en Silésie; il a le plumage cendré avec un mélange de roux, et il passe pour chanter mieux que le petit.

On peut encore regarder comme une variété du Rossignol, le rossignol blanc. Cette variété étoit fort rare à Rome. Pline rapporte qu'on en fit présent à Agrippine, femme de l'empereur Claude, et que l'individu qui lui fut offert coûta six mille sesterces, que Budé évalue à quinze mille écus de notre monnoie, sur le pied où elle étoit de son temps, et qui s'évalueroit aujourd'hui à une somme numéraire presque double. Cependant Aldrovande prétend qu'il y a erreur dans les chiffres, et que la somme doit être plus grande.

DU SERIN DES CANARIES.

PAR BUFFON.

Si le rossignol est le chantre des bois, le Serin est le musicien de la chambre. Le premier tient tout de la Nature, le second participe à nos arts; avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le Serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire; et comme la différence du caractère, sur-tout dans les animaux, tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le Serin dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier. Il est capable de connoissance et même d'attachement. Ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocens, et sa colère ne blesse ni n'offense: ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous, il se nourrit de graines comme nos autres oiseaux domestiques; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation plus facile est aussi plus heureuse; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instrumens: il applaudit, il accompagne et nous rend au-delà de ce qu'on peut lui donner. Le rossignol plus fier de son talent, semble vouloir le conserver dans toute sa pureté; au moins paroît-il faire assez peu de cas des nôtres:

nôtres : ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le Serin peut parler et siffler, le rossignol méprise la parole autant que le sifflet et revient sans cesse à son brillant ramage. Son gosier, toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la Nature auquel l'art humain ne peut rien changer, rien ajouter ; celui du Serin est un modèle de grâces, d'une trempe moins ferme que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agrémens de la société ; le Serin chante en tout temps, il nous récrée dans les jours les plus sombres, il contribue même à notre bonheur ; car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes, les délices des recluses ; il charme au moins les ennuis du cloître, porte de la gaieté dans les ames innocentes et captives ; et ses petites amours, qu'on peut considérer de près en le faisant nicher, ont rappelé mille et mille fois à la tendresse des cœurs sacrifiés ; c'est faire autant de bien que nos vautours savent faire de mal.

C'est dans le climat heureux des Hespérides que cet oiseau charmant semble avoir pris naissance, ou du moins avoir acquis toutes ses perfections. Sa couleur, ordinaire est uniforme, d'un jaune citron sur tout le corps et même sur le ventre ; ce n'est cependant qu'à leur extrémité que les plumes sont teintes de cette belle couleur ; elles sont blanches dans tout le reste de leur étendue. La femelle est d'un jaune plus pâle que le mâle ; mais cette couleur citron tirant plus ou moins sur le blanc que le Canari prend dans notre climat, n'est pas la couleur qu'il porte dans son pays natal, et elle varie suivant les différentes températures. Elle

peut varier aussi par la diversité des alimens, par la captivité et sur-tout par les assortimens des différentes races. Les plus apparentes de toutes ces variétés sont celles qui proviennent du mélange du Canari avec les tarins, les chardonnerets, les linottes, les bruans, les pinçons, on prétend même avec les moineaux. Ces espèces d'oiseaux, quoique très-différentes et en apparence assez éloignées de celles des Canaris, ne laissent pas de s'unir et de produire ensemble, lorsqu'on prend les précautions et les soins nécessaires pour les apparier. La première attention est de séparer les Canaris de tous ceux de leur espèce; et la seconde d'employer à ces essais la femelle plutôt que le mâle. On s'est assuré que la serine de Canarie produit avec les oiseaux que nous venons de nommer; mais il n'est pas également certain que le mâle canari puisse produire avec les femelles de tous ces mêmes oiseaux. Le tarin et le chardonneret sont les seuls sur lesquels il me paroît que la production de la femelle avec le mâle canari soit bien constatée. La Nature est donc plus ambiguë et moins constante, et le type de l'espèce moins ferme dans la femelle que dans le mâle. Celui-ci en est le vrai modèle; la trempe en est beaucoup plus forte que celle de la femelle.

Ces oiseaux bâtards qui proviennent du mélange des Canaris avec les autres espèces dont nous avons parlé, ne sont pas des mulets stériles, mais des métis féconds qui peuvent s'unir et produire non-seulement avec leur race maternelle ou paternelle, mais même reproduire entr'eux des individus féconds dont les variétés peuvent aussi se mêler et se perpétuer; mais il faut

convenir que le produit de la génération n'est pas aussi certain ni aussi nombreux dans ces métis que dans les espèces pures. Ils ne font ordinairement qu'une ponte par an et rarement deux ; souvent les œufs sont clairs et la production réelle dépend de plusieurs petites circonstances qu'il n'est pas possible de reconnoître et moins encore d'indiquer précisément. On remarque encore que ces oiseaux métis qui sont plus forts et qui ont la voix plus perçante, l'haleine plus longue que les Canaris de l'espèce pure, vivent aussi plus longtemps. Mais il y a une observation constante qui porte sur les uns et sur les autres ; c'est que plus ils travaillent à la propagation et plus ils abrègent leur vie. Un serin mâle, élevé seul et sans communication avec une femelle, vivra communément treize ou quatorze ans; un métis provenant du chardonneret, traité de même, vit dix-huit et même dix-neuf ans. Un métis provenant du tarin, et également privé de femelles, vivra quinze ou seize ans, tandis que le serin mâle, auquel on donne une femelle ou plusieurs, ne vit guère que dix ou onze ans, le métis tarin onze ou douze ans, et le métis chardonneret quatorze ou quinze : encore faut-il avoir l'attention de les séparer tous de leurs femelles après les pontes, c'est-à-dire depuis le mois d'août jusqu'au mois de mars; sans cela leur passion les use, et leur vie se raccourcit encore de deux ou trois années.

Dans les animaux comme dans l'homme, et même dans nos petits oiseaux, la disconvenance des caractères, ou si l'on veut la différence des qualités morales nuit souvent à la convenance des qualités physiques ; si quelque chose peut prouver que le caractère est une

impression bonne ou mauvaise donnée par la Nature, et dont l'éducation ne peut changer les traits, c'est l'exemple de nos serins : il y en a qui sont sauvages, farouches, indépendans, qui ne veulent être ni touchés, ni caressés, qu'il faut laisser tranquilles, et qu'on ne peut gouverner ni traiter comme les autres; pour peu qu'on se mêle de leur ménage, ils refusent de produire ; il ne faut ni toucher à leur cabane, ni leur ôter les œufs, et ce n'est qu'en les laissant vivre à leur fantaisie qu'ils s'uniront et produiront. Il y en a d'autres enfin qui sont très-paresseux ; par exemple, les gris ne font presque jamais de nid, il faut que celui qui les soigne fasse leur nid pour eux (1). Tous ces caractères sont, comme l'on voit, très-distincts entr'eux, et très-différens de celui de nos serins fa-

(1) On a encore remarqué qu'il y a des mâles d'un tempérament toujours triste, rêveurs pour ainsi dire, et presque toujours bouffis, chantant rarement et ne chantant que d'un ton lugubre. Ces mêmes serins sont souvent d'un naturel si malpropre, qu'ils ont toujours les pattes et la queue sales ; ils ne peuvent plaire à la femelle, qu'ils ne réjouissent jamais par leur chant, même dans le temps que ses petits viennent d'éclore, et d'ordinaire ces petits ne valent pas mieux que leur père. Il y a d'autres serins qui sont si mauvais, qu'ils tuent la femelle qu'on leur donne, et qu'il n'y a d'autre moyen de les dompter qu'en leur en donnant deux ; elles se réuniront pour leur défense commune, et l'ayant d'abord vaincu par la force, elles le vaincront ensuite par l'amour. Il y en a d'autres d'une inclination si barbare, qu'ils cassent et mangent les œufs, lorsque la femelle les a pondus, et si ce père dénaturé les laisse couver, à peine les petits sont-ils éclos, qu'il les saisit avec le bec, les traîne dans la cabane et les tue.

voris, toujours gais, toujours chantans, si familiers, si aimables, si bons maris, si bons pères, et en tout d'un caractère si doux, d'un naturel si heureux, qu'ils sont susceptibles de toutes les bonnes impressions et doués des meilleures inclinations : ils récréent sans cesse leur femelle par leur chant; ils la soulagent dans la pénible assiduité de couver; ils l'invitent à changer de situation, à leur céder la place, et couvent eux-mêmes tous les jours pendant quelques heures; ils nourrissent aussi leurs petits, et enfin ils apprennent tout ce qu'on veut leur montrer. C'est par ceux-ci seuls qu'on doit juger l'espèce, et je n'ai fait mention des autres que pour démontrer que le caractère, même dans les animaux, vient de la Nature, et n'appartient pas à l'éducation.

Au reste, le mauvais naturel apparent qui leur fait casser les œufs et tuer leurs petits, vient souvent de leur tempérament et de leur trop grande pétulance en amour; c'est pour jouir de leur femelle plus pleinement et plus souvent, qu'ils la chassent du nid et lui ravissent les plus chers objets de son affection. Aussi la meilleure manière de faire nicher ces oiseaux, n'est pas de les séparer et de les mettre en cabane; il vaut beaucoup mieux leur donner une chambre bien exposée au soleil et au levant d'hiver : ils s'y plaisent davantage et y multiplient mieux, car s'ils sont en cage ou en cabane avec une seule femelle, ils lui casseront ses œufs pour en jouir de nouveau : dans la chambre, au contraire, où il doit y avoir plus de femelles que de mâles, ils en chercheront une autre, et laisseront la première couver tranquillement. D'ail-

leurs les mâles par jalousie ne laissent pas de se donner entr'eux de fortes distractions; et lorsqu'ils en voient un trop ardent tourmenter sa femelle et vouloir casser les œufs, ils le battent assez pour amortir ses desirs.

On leur donnera pour faire les nids, de la charpie de linge fin, de la bourre de vache ou de cerf, qui n'ait pas été employée à d'autres usages, de la mousse et du petit-foin sec et très-menu. Les chardonnerets et les tarins, qu'on met avec les serines, lorqu'on veut se procurer des métis, emploient le petit-foin et la mousse de préférence; mais les Serins se servent plutôt de la bourre et de la charpie : il faut qu'elle soit bien hachée, crainte qu'ils n'enlèvent les œufs avec cette espèce de filasse qui s'embarrasseroit dans leurs pieds.

Pour les nourrir, on établit, dans la chambre, une trémie percée tout à l'entour, de manière qu'ils puissent y passer la tête. On mettra dans cette trémie une portion du mélange suivant : trois pintes de navette, deux d'avoine, deux de millet, et enfin une pinte de chenevis, et tous les douze ou treize jours on regarnira la trémie, prenant garde que toutes ces graines soient bien nettes et bien vannées. Voilà leur nourriture tant qu'ils n'ont que des œufs; mais la veille que les petits doivent éclore, on leur donnera un échaudé sec et pétri sans sel, qu'on leur laissera jusqu'à ce qu'il soit mangé, après quoi on leur donnera des œufs cuits durs : on ne leur donnera ni salade ni verdure pendant qu'ils nourrissent, cela affoibliroit beaucoup les petits; mais pour varier un peu leurs alimens, et les réjouir par un nouveau mets, vous leur donnerez tous les trois jours, sur une assiette, au

lieu de l'échaudé, un morceau de pain blanc trempé dans l'eau et pressé dans la main ; ce pain, qu'on ne leur donnera qu'un seul jour sur trois, étant pour ces oiseaux une nourriture moins substantielle que l'échaudé, les empêchera de devenir trop gras pendant leur ponte : on fera bien aussi de leur fournir, dans le même temps, quelques graines d'alpis, et seulement tous les deux jours, crainte de les trop échauffer ; le biscuit sucré produit ordinairement cet effet, qui est suivi d'un autre encore plus préjudiciable, c'est qu'étant nourris de biscuit, ils font souvent des œufs clairs ou des petits foibles et trop délicats. Lorsqu'ils auront des petits, on leur fera tous les jours bouillir de la navette, afin d'en ôter l'âcreté.

Après leur ponte, il faut leur donner du plantain et de la graine de laitue pour les purger ; mais il faut en même temps ôter tous les jeunes oiseaux, qui s'affoibliroient beaucoup par cette nourriture, qu'on ne doit fournir que pendant deux jours aux pères et mères. Quand vous voudrez élever des serins à la brochette, il ne faudra pas, comme le conseillent la plupart des oiseleurs, les laisser à leur mère jusqu'au onzième ou douzième jour ; il vaut mieux lui ôter ses petits dès le huitième jour; on les enlèvera avec le nid, et on ne lui laissera que le panier. On les nourrira avec une pâtée composée de navette bouillie, d'un jaune d'œuf et de mie d'échaudé, mêlée et pétrie avec un peu d'eau, dont on leur donnera des becquées toutes les deux heures; il ne faut pas que cette pâtée soit trop liquide, et l'on doit, crainte qu'elle ne s'aigrisse, la renouveler chaque jour, jusqu'à ce que les petits mangent seuls.

Dans ces oiseaux captifs, la production n'est pas aussi constante, mais paroît néanmoins plus nombreuse qu'elle ne le seroit probablement dans leur état de liberté; car il y a quelques femelles qui font quatre, et même cinq pontes par an, chacune de quatre, cinq, six et quelquefois sept œufs : communément elles font trois pontes, et la mue les empêche d'en faire davantage. Le temps de l'incubation est de treize jours; et lorsqu'il y a un jour de plus ou de moins, cela paroît venir de quelque circonstance particulière : le froid retarde l'exclusion des petits, et le chaud l'accélère.

On fera bien de séparer les mauvais œufs des bons; mais pour les reconnoître d'une manière sûre, il faut attendre qu'ils aient été couvés pendant huit ou neuf jours; on prend doucement chaque œuf par les deux bouts, crainte de les casser, on les mire au grand jour ou à la lumière d'une chandelle, et l'on rejette tous ceux qui sont clairs; ils ne feroient que fatiguer la femelle si on les lui laissoit : en triant ainsi les œufs clairs, on peut assez souvent de trois couvées n'en faire que deux; la troisième femelle se trouvera libre, et travaillera bientôt à une seconde nichée (1). Une pra-

(1) Lorsqu'on distribue les œufs d'une femelle à d'autres, il faut qu'ils soient tous bons; les femelles panachées auxquelles on donneroit des œufs clairs ou mauvais, ne manqueroient pas de les jeter elles-mêmes hors du nid au lieu de les couver, et lorsque le nid est trop profond pour qu'elles puissent les faire couler à terre, elles ne cessent de les becqueter jusqu'à ce qu'ils soient cassés, ce qui gâte les autres œufs et souvent infecte le nid et fait avorter la couvée entière; les femelles d'autres couleurs couvent les œufs clairs qu'on leur donne.

tique fort recommandée par les oiseleurs, c'est d'enlever les œufs à la femelle à mesure qu'elle les pond, et de leur substituer des œufs d'ivoire, afin que tous les œufs puissent éclore en même temps; on attend le dernier œuf, avant de rendre les autres à la femelle et de lui ôter ceux d'ivoire. D'ordinaire le moment de la ponte est à six ou sept heures du matin; on prétend que quand elle retarde seulement d'une heure, c'est que la femelle est malade; la ponte se fait ainsi successivement (1); il est donc aisé de se saisir des œufs à mesure qu'ils sont produits. Néanmoins cette pratique, qui est plutôt relative à la commodité de l'homme qu'à celle de l'oiseau, est contraire au procédé de la Nature; elle fait subir à la mère une plus grande déperdition de chaleur, et la surcharge tout-à-la-fois de cinq ou six petits, qui, venant tous ensemble, l'inquiètent plus qu'ils ne la réjouissent; tandis qu'en les voyant éclore successivement les uns après les autres, ses plaisirs se multiplient, et soutiennent ses forces et son courage; aussi des oiseleurs très-intelligens m'ont assuré qu'en n'ôtant pas les œufs à la femelle, et les laissant éclore successivement, ils avoient toujours mieux réussi que par cette substitution des œufs d'ivoire.

---

(1) La ponte se fait toujours à la même heure, si la femelle est dans le même état de santé; cependant il faut faire une exception pour le dernier œuf, qui est ordinairement retardé de quelques heures et quelquefois d'un jour. Ce dernier œuf est constamment plus petit que les autres, et l'on m'a assuré que le petit qui en provient, est toujours un mâle : il seroit bon de constater ce fait singulier.

Au reste nous devons dire qu'en général les pratiques trop recherchées et les soins scrupuleux que nos écrivains conseillent de donner à l'éducation de ces oiseaux sont plus nuisibles qu'utiles; il faut, autant qu'il est possible, se rapprocher en tout de la Nature. Dans leur pays natal, les serins se tiennent sur les bords des petits ruisseaux ou des ravines humides (1); il ne faut donc jamais les laisser manquer d'eau tant pour boire que pour se baigner. Comme ils sont originaires d'un climat très-doux, il faut les mettre à l'abri de la rigueur de l'hiver; il paroît même qu'étant déjà assez anciennement naturalisés en France, ils se sont habitués au froid de notre pays; car on peut les conserver en les logeant dans une chambre sans feu, dont il n'est pas même nécessaire que la fenêtre soit vitrée; une grille maillée pour les empêcher de fuir suffira. Je connois plusieurs oiseleurs qui m'ont assuré qu'en les traitant ainsi on en perd moins que quand on les tient dans des chambres échauffées par le feu. Il en est de même de la nourriture; on pourroit la rendre plus simple, et peut-être ils ne s'en porteroient que mieux. Une attention qui paroît plus nécessaire qu'aucune autre, c'est de ne jamais presser le temps de la première nichée. On a coutume de permettre à ces oiseaux de s'unir vers le 20 ou le 25 de mars, et l'on feroit mieux d'attendre le 12 ou le 15 d'avril; car lors-

---

(1) Les serins de Canarie, qu'on apporte en Angleterre, sont nés dans les Barancos, ou les ravins que l'eau forme en descendant des montagnes. *Histoire générale des voyages*, tome II, page 241.

qu'on les met ensemble dans un temps encore froid, ils se dégoûtent souvent l'un de l'autre; et si par hasard les femelles font des œufs, elles les abandonnent à moins que la saison ne devienne plus chaude. On perd donc une nichée toute entière en voulant avancer le temps de la première.

A mesure que l'oiseau avance en âge, la disposition et les nuances de couleur changent. On distingue les vieux des jeunes par la force, la couleur et le chant. Les vieux ont constamment les couleurs plus foncées et plus vives que les jeunes. La femelle ressemble quelquefois si fort au mâle qu'il n'est pas aisé de les distinguer au premier coup d'œil : cependant le mâle a toujours les couleurs plus fortes que la femelle, la tête un peu plus grosse et plus longue, les tempes d'un jaune plus orangé, et sous le bec une espèce de flamme jaune qui descend plus bas que sous le bec de la femelle; il a aussi les jambes plus longues. Après la première mue, les serins mâles commencent dès-lors à déclarer leur sexe par le chant.

Toute expression subite de la voix est dans les animaux un indice vif de passion; et comme l'amour est de toutes les émotions intérieures celle qui les remue le plus souvent et qui les transporte le plus puissamment, ils ne manquent guère de manifester leur ardeur. Les oiseaux par leur chant, le taureau par son mugissement, le cheval par le hennissement, l'ours par son gros murmure, annoncent tous un seul et même desir. L'ardeur de ce desir n'est pas à beaucoup près aussi grande, aussi vive dans la femelle que dans le mâle; aussi ne l'exprime-t-elle que rarement par la

voix : celle de la serine n'est tout au plus qu'un petit ton de tendre satisfaction, un signe de contentement qui n'échappe qu'après avoir écouté longtemps et après s'être laissé pénétrer de la prière ardente du mâle, qui s'efforce d'exciter ses desirs en lui transmettant les siens. Néanmoins cette femelle a, comme toutes les autres, grand besoin de l'usage de l'amour dès qu'elle est une fois excitée; car elle tombe malade et meurt, lorsqu'étant séparés, celui qui a fait naître sa passion ne peut la satisfaire.

Il est rare que les serins élevés en chambre tombent malades avant la ponte; il y a seulement quelques mâles qui s'excèdent et meurent d'épuisement : si la femelle devient malade pendant la couvée, il faut lui ôter ses œufs et les donner à une autre ; car quand même elle se rétabliroit promptement, elle ne les couveroit plus. Le premier symptôme de la maladie, surtout dans le mâle, est la tristesse ; dès qu'on ne lui voit plus sa gaieté ordinaire, il faut le mettre seul dans une cage, et le placer au soleil dans la chambre où réside sa femelle. S'il devient bouffi, on regardera s'il n'a pas un bouton au-dessus de la queue : lorsque ce bouton est mûr et blanc, l'oiseau le perce souvent lui-même avec le bec; mais si la suppuration tarde trop, on pourra ouvrir le bouton avec une grosse aiguille, et ensuite étuver la plaie avec de la salive sans y mêler de sel, ce qui la rendroit trop cuisante sur la plaie. Le lendemain, on lâchera l'oiseau malade, et l'on reconnoîtra, par son maintien et son empressement auprès de sa femelle, s'il est guéri ou non. Dans ce dernier cas, il faut le reprendre, lui souffler, avec un petit

tuyau de plume, du vin blanc sous les ailes, le remettre au soleil, et reconnoître, en le lâchant, le lendemain, l'état de sa santé : si la tristesse et le dégoût continuent après ces petits remèdes, on ne peut guère espérer de le sauver; il faudra dès-lors le remettre en cage séparée, et donner à sa femelle un autre mâle ressemblant à celui qu'elle perd, ou si cela ne se peut, on tâchera de lui donner un mâle de la même espèce qu'elle; il y a ordinairement plus de sympathie entre ceux qui se ressemblent qu'avec les autres, à l'exception des serins isabelles, qui donnent la préférence à des femelles d'autre couleur. Mais il faut que ce nouveau mâle, qu'on veut substituer au premier, ne soit point un novice en amour, et que par conséquent il ait déjà niché. Si la femelle tombe malade, on lui fera le même traitement qu'au mâle.

La cause la plus ordinaire des maladies, est la trop abondante ou la trop bonne nourriture : lorsqu'on fait nicher ces oiseaux en cage ou en cabane, souvent ils mangent trop ou prennent de préférence les alimens succulens destinés aux petits; et la plupart tombent malades de réplétion ou d'inflammation. En les tenant en chambre, on prévient en grande partie cet inconvénient, parce qu'étant en nombre, ils s'empêchent réciproquement de s'excéder. Un mâle qui mange longtemps est sûr d'être battu par les autres mâles; il en est de même des femelles : ces débats leur donnent du mouvement, des distractions et de la tempérance par nécessité; c'est principalement pour cette raison qu'ils ne sont presque jamais malades en chambre pendant le temps de la nichée; ce n'est qu'après

celui de la couvée que les infirmités et les maux se déclarent ; la plupart ont d'abord le bouton dont nous venons de parler, ensuite tous sont sujets à la mue ; les uns soutiennent assez bien ce changement d'état, et ne laissent pas de chanter un peu chaque jour ; mais la plupart perdent la voix, et quelques-uns dépérissent et meurent. Dès que les femelles ont atteint l'âge de six ou sept ans, il en périt beaucoup dans la mue ; les mâles supportent plus aisément cette espèce de maladie, et subsistent trois ou quatre années de plus. Cependant, comme la mue est un effet dans l'ordre de la Nature plutôt qu'une maladie accidentelle, ces oiseaux n'auroient pas besoin de remèdes, ou les trouveroient eux-mêmes s'ils étoient élevés par leurs pères et mères dans l'état de nature et de liberté ; mais étant contraints, nourris par nous, et devenus plus délicats, la mue qui, pour les oiseaux libres, n'est qu'une indisposition, un état de santé moins parfaite, devient pour ces captifs une maladie grave et très-souvent funeste, à laquelle même il y a peu de remèdes (1). Au reste, la mue est d'autant moins dangereuse qu'elle arrive plutôt, c'est-à-dire, en meilleure saison. Les jeunes serins muent dès la première année, six semaines après qu'ils sont nés ; ils devien-

---

(1) Pour la mue, il faut un morceau d'acier, et non de fer, dans leur eau, qu'on changera trois fois par semaine ; il faut aussi mettre un peu plus de chenevis dans leur nourriture ordinaire pendant ce temps critique. On ne recommande ici l'acier au lieu de fer, que pour être sûr qu'on ne mettra pas dans l'eau du fer rouillé, qui feroit plus de mal que de bien.

nent tristes, paroissent bouffis, et mettent la tête dans leurs plumes; leur duvet tombe dans cette première mue, et à la seconde, c'est-à-dire l'année suivante les grosses plumes, même celles des ailes et de la queue, tombent aussi. Les jeunes oiseaux des dernières couvées, qui ne sont nés qu'en septembre au plus tard, souffrent donc beaucoup plus de la mue que ceux qui sont nés au printemps; le froid est très-contraire a cet état, et ils périroient tous si on n'avoit soin de les tenir alors dans un lieu tempéré et même sensiblement chaud. Tant que dure la mue, c'est-à-dire pendant six semaines ou deux mois, la Nature travaille à produire des plumes nouvelles, et les molécules organiques, qui étoient précédemment employées à faire le fond de la liqueur séminale, se trouvent absorbées pour cette autre production: c'est par cette raison que, dans ce même temps de mue, les oiseaux ne se cherchent ni ne s'accouplent, et qu'ils cessent de produire; car ils manquent alors de ce surplus de vie, dont tout être a besoin pour pouvoir la communiquer à d'autres.

La maladie la plus funeste et la plus ordinaire, sur-tout aux jeunes serins, est celle qu'on appelle l'avalure; il semble en effet que leurs boyaux soient alors avalés, et descendus jusqu'à l'extrémité de leur corps. On voit les intestins à travers la peau du ventre, dans un état d'inflammation, de rougeur et de distension: les plumes de cette partie cessent de croître, et tombent; l'oiseau maigrit, ne mange plus, et cependant se tient toujours dans la mangeoire; enfin il meurt en peu de jours. Tous les remèdes sont inu-

tiles ; il n'y a que par la diète qu'on peut sauver quelques-uns de ces malades dans un très-grand nombre. On met l'oiseau dans une cage séparée, on ne lui donne que de l'eau et de la graine de laitue ; ces alimens rafraîchissans et purgatifs tempèrent l'ardeur qui le consume, et opèrent quelquefois des évacuations qui lui sauvent la vie. Au reste, cette maladie et la plupart de celles qui lui arrivent, ne viennent pas de la Nature, mais de l'art que nous mettons à élever ces oiseaux ; car il est très-rare que ceux qu'on laisse nourrir par leurs pères et mères en soient atteints. On doit donc avoir la plus grande attention à ne leur donner que très-peu de chose en les élevant à la brochette ; de la navette bouillie, un peu de mouron, et point du tout de sucre ni de biscuit ; et en tout, plutôt moins que trop de nourriture.

Lorque le serin fait un petit cri fréquent, qui paroît sortir du fond de la poitrine, on dit qu'il est asthmatique ; il est encore sujet à une certaine extinction de voix, sur-tout après la mue : on guérit cette espèce d'asthme en lui donnant de la graine de plantain et du biscuit dur trempé dans du vin blanc, et on fait cesser l'extinction de voix en lui fournissant de bonnes nourritures, comme du jaune d'œuf haché avec de la mie de pain, et pour boisson de la tisane de réglisse, c'est-à-dire, de l'eau où l'on fera tremper et bouillir de cette racine.

Les mittes et la galle dont ces petits oiseaux sont souvent infectés, ne leur viennent ordinairement que de la malpropreté dans laquelle on les tient ; il faut avoir soin de les bien nétoyer, de leur donner de l'eau

l'eau pour se baigner, de ne jamais les mettre dans des cages ou des cabanes de vieux ou de mauvais bois, ne les couvrir qu'avec des étoffes neuves et propres, où les teignes n'aient point travaillé; il faut bien vanner, bien laver les graines et les herbes qu'on leur fournit. On leur doit ces petits soins si l'on veut qu'ils soient propres et sains : ils le seroient s'ils avoient leur liberté; mais captifs et souvent mal soignés, ils sont, comme tous les prisonniers, sujets aux maux de la misère. De tous ceux que nous venons d'exposer, aucun ne paroît donc leur être naturel, à l'exception de la mue. Il y a même plusieurs de ces oiseaux qui, dans ce malheureux état de captivité, ne sont jamais malades, et dans lesquels l'habitude semble avoir formé une seconde nature. En général, leur tempérament ne pèche que par trop de chaleur ; ils ont toujours besoin d'eau: dans leur état de liberté, on les trouve près des ruisseaux ou dans des ravines humides ; le bain leur est très-nécessaire, même en toute saison; car si l'on met dans leur cabane ou dans leur volière un plat chargé de neige, ils se coucheront dedans, et s'y tourneront plusieurs fois avec une expression de plaisir, et cela dans le temps même des plus grands froids; ce fait prouve assez qu'il est plus nuisible qu'utile de les tenir dans des endroits bien chauds.

Mais il y a encore une maladie à laquelle les Serins, comme plusieurs autres oiseaux, paroissent être sujets, sur-tout dans l'état de captivité, c'est l'épilepsie : les serins jaunes en particulier tombent plus souvent que les autres de ce mal caduc qui les saisit tout-

à-coup, et dans le temps même qu'ils chantent le plus fort : on prétend qu'il ne faut pas les toucher ni les prendre dans le moment qu'ils viennent de tomber, qu'on doit regarder seulement s'ils ont jeté une goutte de sang par le bec ; que dans ce cas on peut les prendre, qu'ils reviennent d'eux-mêmes, et reprennent en peu de temps leurs sens et la vie : ce qu'il y a de certain, c'est que, quand ils ne périssent pas du premier accident, c'est-à-dire, dans le premier accès de cette espèce d'épilepsie, ils ne laissent pas de vivre longtemps, et quelquefois autant que ceux qui ne sont pas atteints de cette maladie ; je crois néanmoins qu'on pourroit les guérir tous en leur faisant une petite blessure aux pattes, car c'est ainsi que l'on guérit les perroquets de l'épilepsie.

Que de maux à la suite de l'esclavage ! Ces oiseaux en liberté seroient-ils asthmatiques, galeux, épileptiques? auroient-ils des inflammations, des abcès, des chancres ? et la plus triste des maladies, celle qui a pour cause l'amour non satisfait, n'est-elle pas commune à tous les êtres captifs? Les femelles sur-tout plus profondément tendres, plus délicatement susceptibles, y sont plus sujètes que les mâles. On a remarqué qu'assez souvent la serine tombe malade au commencement du printemps, avant qu'on l'ait appariée; elle se dessèche, languit et meurt en peu de jours. Les émotions vaines et les desirs vides sont la cause de la langueur qui la saisit subitement, lorsqu'elle entend plusieurs mâles chanter à ses côtés, et qu'elle ne peut s'approcher d'aucun. Le mâle, quoique premier moteur du desir, quoique plus ardent en apparence, résiste mieux









De Seve. Del. L'Epine, Direx.

que la femelle au mal du célibat; il meurt rarement de privation, mais fréquemment d'excès.

Au reste, le physique du tempérament dans la serine, est le même que dans les femelles des autres oiseaux; elle peut, comme les poules, produire des œufs sans communication avec le mâle. L'œuf en lui-même n'est qu'une matrice que l'oiseau femelle jette au dehors; cette matrice demeure inféconde, si elle n'a pas auparavant été imprégnée de la semence du mâle, et la chaleur de l'incubation corrompt l'œuf, au lieu de le vivifier. On a de plus observé que les femelles privées de mâles ne font que rarement des œufs, si elles sont absolument sequestrées, c'est-à-dire si elles ne peuvent les voir ni les entendre; qu'elles en font plus souvent et en plus grand nombre, lorsqu'elles sont à portée d'être excitées par l'oreille ou par la vue, c'est-à-dire, par la présence du mâle ou par son chant; tant les objets, même de loin, émeuvent les puissances dans tous les êtres sensibles! tant le feu de l'amour a de routes pour se communiquer!

Nous connoissons en Italie une espèce de serin plus petite que celle des Canaries, et en Provence une autre espèce presqu'aussi grande: ces trois espèces peuvent se mêler ensemble dans l'état de captivité; mais dans l'état de nature, ils paroissent se propager sans mélange chacun dans leur climat. Celui de Provence se nomme cini, et l'on appelle venturon celui d'Italie. Leur couleur dominante est d'un vert jaune sur le dessus du corps, et d'un jaune vert sur le ventre; leur chant est agréable et varié.

DE LA LINOTTE.

PAR MONTBEILLARD.

C'est la Nature elle-même qui semble avoir marqué la place de ces oiseaux immédiatement après les serins, puisque c'est en vertu des rapports établis par elle entre ces deux espèces, que leur mélange réussit mieux que celui de l'une des deux avec toute autre espèce voisine; et ce qui annonce encore une plus grande analogie, les individus qui résultent de ce mélange sont féconds, sur-tout lorsqu'on a eu soin de former la première union entre le linot mâle et la femelle canari.

Il est peu d'oiseaux aussi communs que la Linotte; mais il en est peut-être encore moins qui réunissent autant de qualités : ramage agréable, couleurs distinguées, naturel docile et susceptible d'attachement, tout lui a été donné, tout ce qui peut attirer l'attention de l'homme et contribuer à ses plaisirs : il étoit difficile avec cela que cet oiseau conservât sa liberté; mais il étoit encore plus difficile qu'au sein de la servitude où nous l'avons réduit, il conservât ses avantages naturels dans toute leur pureté. En effet la belle couleur rouge dont la Nature a décoré sa tête et sa poitrine, et qui dans l'état de liberté brille d'un éclat durable, s'efface par degrés et s'éteint bientôt dans nos cages et nos volières : il en reste à peine quelques vestiges obscurs après la première mue.

A l'égard de son chant nous le dénaturons; nous substituons aux modulations libres et variées que lui inspirent le printemps et l'amour, les phrases con-

traintes d'un chant apprêté qu'il ne répète qu'imparfaitement, et où l'on ne retrouve ni les agrémens de l'art ni le charme de la Nature. On est parvenu aussi à lui apprendre à parler différentes langues, c'est-à-dire à siffler quelques mots italiens, françois, anglois, quelquefois même à les prononcer assez franchement. Plusieurs curieux ont fait exprès le voyage de Londres à Kensington, pour avoir la satisfaction d'entendre la Linotte d'un apothicaire qui articuloit ces mots : *pretti boy*. C'étoit tout son ramage et même tout son cri, parce qu'ayant été enlevée du nid deux ou trois jours après qu'elle étoit éclose, elle n'avoit pas eu le temps d'écouter, de retenir le chant de ses père et mère, et que dans le moment où elle commençoit à donner de l'attention aux sons, les sons articulés de *pretti boy* furent apparemment les seuls qui frappèrent son oreille, les seuls qu'elle apprit à imiter. Ce fait joint à plusieurs autres, prouve assez bien ce me semble l'opinion de Barrington, que les oiseaux n'ont point de chant inné, et que le ramage propre aux diverses espèces d'oiseaux et ses variétés, ont eu à peu près la même origine que les langues des différens peuples et leurs dialectes divers.

La Linotte fait souvent son nid dans les vignes; c'est de-là que lui est venu le nom de linotte de vignes : quelquefois elle le pose à terre; mais plus fréquemment elle l'attache entre deux perches ou au sep même. Elle le fait aussi sur les genévriers, les groseilliers, les noisetiers, dans les jeunes taillis. Il est composé de petites racines, de petites feuilles et de mousse en dehors; d'un peu de plume, de crin et de beaucoup de laine

en dedans. Je n'y ai jamais trouvé plus de six œufs; ils sont d'un blanc sale, tachetés de rouge-brun au gros bout. Les linottes ne font ordinairement que deux pontes, à moins qu'on ne leur enlève leurs œufs ou qu'on ne les oblige de les renoncer; dans ce cas elles font jusqu'à quatre pontes. La mère, pour nourrir ses petits, leur dégorge dans le bec les alimens qu'elle leur a préparés en les avalant et les digérant à demi dans son jabot.

Lorsque les couvées sont finies et la famille élevée, les linottes vont par troupes nombreuses; ces troupes commencent à se former dès la fin d'août, temps auquel le chenevis parvient à sa maturité. On en a pris à cette époque jusqu'à soixante d'un seul coup de filet, et parmi ces soixante il y avoit quarante mâles. Elles continuent de vivre ainsi en société pendant tout l'hiver. Elles volent très-serrées, s'abattent et s'élèvent toutes ensemble, se posent sur les mêmes arbres, et vers le commencement du printemps on les entend chanter toutes à la fois. Leur asyle pour la nuit, ce sont des chênes, des charmes dont les feuilles, quoique sèches, ne sont point encore tombées. On les a vues sur des tilleuls, des peupliers dont elles piquoient les boutons. Elles vivent encore de toutes sortes de petites graines, notamment de celles de chardons; aussi les trouve-t-on indifféremment dans les terres en friche et dans les champs cultivés : elles marchent en sautillant; mais leur vol est suivi et ne va point par élans répétés comme celui du moineau.

Le chant de la Linotte s'annonce par une espèce de prélude. En Italie on préfère les linottes de l'Abruzze

ultérieure et de la Marche-d'Ancone, pour leur apprendre à chanter. On croit communément en France que le ramage de la linotte rouge est meilleur que celui de la linotte grise : cela est dans l'ordre; car l'oiseau qui a formé son chant au sein de la liberté, et d'après les impressions intérieures du sentiment, doit avoir des accens plus touchans, plus expressifs que l'oiseau qui chante sans objet, et seulement pour se désennuyer, ou par la nécessité d'exercer ses organes.

Les femelles ne chantent ni n'apprennent à chanter; les mâles adultes, pris au filet ou autrement, ne profiteroient point non plus des leçons qu'on pourroit leur donner ; les jeunes mâles pris au nid, sont les seuls qui soient susceptibles d'éducation. On les nourrit avec du gruau d'avoine et de la navette broyée dans du lait ou de l'eau sucrée. On les siffle le soir à la lueur d'une chandelle, ayant attention de bien articuler les mots qu'on veut leur faire dire : quelquefois, pour les mettre en train, on les prend sur le doigt, on leur présente un miroir, où ils se voient, et où ils croient voir un autre oiseau de leur espèce; bientôt ils croient l'entendre, et cette illusion produit une sorte d'émulation, des chants plus animés et des progrès réels. On a cru remarquer qu'ils chantoient plus dans une petite cage que dans une grande.

Le nom seul de ces oiseaux indique assez la nourriture qui leur convient : on ne les a nommés linottes (*Linariae*) que parce qu'ils aiment la graine de lin ; on y ajoute la navette, la graine de plantain, du mouron, quelques épis de bled, même un peu de sel, tout cela varié avec intelligence; ils cassent les petites

graines dans leur bec et rejettent les enveloppes ; il leur faut très-peu de chenevis, parce qu'il les engraisse trop, et que cette graisse excessive les fait mourir, ou tout au moins les empêche de chanter. Il faut surtout beaucoup d'attention sur le choix et la qualité des graines que l'on donne à ces oiseaux, beaucoup de propreté dans la nourriture, le breuvage, la volière. Avec tous ces soins on peut les faire vivre en captivité cinq ou six années ; et non-seulement on leur apprendra les airs que l'on voudra avec une serinette, un flageolet, mais on les apprivoisera. Ils reconnoissent les personnes qui les soignent, ils s'y attachent, viennent se poser sur elles par préférence, et les regardent avec l'air de l'affection. On peut, si l'on veut, abuser de leur docilité, les accoutumer à l'exercice de la galère; ils en prennent les habitudes aussi facilement que le tarin et le chardonneret. Ils entrent en mue vers la canicule, et quelquefois plus tard.

La Linotte est un oiseau pulvérateur, et on fera bien de garnir le fond de sa cage d'une couche de petit sable qu'on renouvellera de temps en temps. Il lui faut aussi une petite baignoire ; car elle aime également à se poudrer et à se baigner. Sa longueur totale est de cinq pouces quelques lignes; vol, près de neuf pouces ; bec, cinq lignes ; queue, deux pouces, un peu fourchue, dépassant les ailes d'un pouce.

Dans le mâle, le sommet de la tête et la poitrine sont rouges, la gorge et le dessous du corps d'un blanc roussâtre, le dessus couleur de marron, presque toutes les pennes de la queue et des ailes, noires bordées de blanc ; communément la femelle n'a point de rouge.

DU CHARDONNERET (1).

PAR MONTBEILLARD.

Beauté du plumage, douceur de la voix, finesse de l'instinct, adresse singulière, docilité à l'épreuve, ce charmant petit oiseau réunit tout, et il ne lui manque que d'être rare et de venir d'un pays éloigné pour être estimé ce qu'il vaut.

Le rouge-cramoisi, le noir-velouté, le blanc, le jaune-doré, sont les principales couleurs qu'on voit briller sur son plumage, et le mélange bien entendu de teintes plus douces ou plus sombres leur donne encore plus d'éclat. Il se fait sur-tout remarquer par la plaque jaune dont ses ailes sont décorées, et par le rouge de sa tête et de sa gorge. Lorsque ses ailes sont dans leur état de repos, chacune présente une suite de points blancs, d'autant plus apparens qu'ils se trouvent sur un fond noir. Les pennes de la queue sont d'un noir encore plus foncé; les six intermédiaires sont terminées de blanc, et les deux dernières ont de chaque côté, sur leurs barbes intérieures, une tache blanche ovale très-remarquable. Au reste, tous ces points blancs ne sont pas toujours en même nombre, ni distribués de la même manière, et il faut avouer qu'en général le plumage des Chardonnerets est fort variable.

La femelle a moins de rouge que le mâle, et n'a point du tout de noir; les jeunes ne prennent leur beau rouge que la seconde année. Dans les premiers temps leurs couleurs sont ternes et indécises.

---

(1) Lat. *Carduelis*; it. *Cardello*.

Les mâles ont un ramage très-agréable et très-connu; ils commencent à le faire entendre vers les premiers jours du mois de mars, et ils continuent pendant la belle saison; ils le conservent même l'hiver dans les poêles où ils trouvent la température du printemps.

Ces oiseaux sont, avec les pinçons, ceux qui savent le mieux construire leurs nids, en rendre le tissu plus solide, lui donner une forme plus arrondie, je dirois volontiers plus élégante. Les matériaux qu'ils y emploient sont pour le dehors la mousse fine, les lichens, les joncs, les petites racines, la bourre des chardons, tout cela entremêlé avec beaucoup d'art; et pour l'intérieur l'herbe sèche, le crin, la laine et le duvet; ils le posent sur les arbres et par préférence sur les pruniers et noyers: ils choisissent d'ordinaire les branches foibles et qui ont beaucoup de mouvement; quelquefois ils nichent dans les taillis, d'autres fois dans les buissons épineux, et on prétend que les jeunes chardonnerets qui proviennent de ces dernières nichées, ont le plumage un peu plus rembruni, mais qu'ils sont plus gais et qu'ils chantent mieux que les autres. La femelle commence à pondre vers le milieu du printemps; cette première ponte est de cinq œufs tachetés de brun-rougeâtre vers le gros bout; lorsqu'ils ne viennent pas à bien, elle fait une seconde ponte, et même une troisième lorsque la seconde ne réussit pas; mais le nombre des œufs va toujours en diminuant à chaque ponte. Je n'ai jamais vu plus de quatre œufs dans les nids qu'on m'a apportés au mois de juillet, ni plus de deux dans les nids du mois de septembre.

Ces oiseaux ont beaucoup d'attachement pour leurs

petits, ils les nourrissent avec des chenilles et d'autres insectes, et si on les prend tous à la fois et qu'on les renferme dans la même cage, ils continueront d'en avoir soin. Il est vrai que de quatre jeunes chardonnerets que j'ai fait ainsi nourrir en cage par leurs père et mère prisonniers, aucun n'a vécu plus d'un mois; j'ai attribué cela à la nourriture qui ne pouvoit être aussi bien choisie qu'elle l'est dans l'état de liberté, et non à un prétendu désespoir héroïque qui porte, dit-on, les Chardonnerets à faire mourir leurs petits lorsqu'ils ont perdu l'espérance de les rendre à la liberté pour laquelle ils étoient nés.

Il ne faut qu'une seule femelle au mâle chardonneret, et pour que leur union soit féconde, il est à propos qu'ils soient tous deux libres : ce qu'il y a de singulier, c'est que ce mâle se détermine beaucoup plus difficilement à s'apparier efficacement dans une volière avec sa femelle propre qu'avec une femelle étrangère, par exemple, avec une serine de Canarie, ou toute autre femelle, qui étant originaire d'un climat plus chaud, aura plus de ressource pour l'exciter.

On a vu quelquefois la femelle chardonneret nicher avec le mâle canari, mais cela est rare; et l'on voit au contraire fort souvent la femelle canari privée de tout autre mâle, se joindre avec le mâle chardonneret: c'est cette femelle canari qui entre en amour la première, et qui n'oublie rien pour échauffer son mâle du feu dont elle brûle : ce n'est qu'à force d'invitations et d'agaceries, ou plutôt c'est par l'influence de la belle saison, plus forte ici que toutes les agaceries, que ce mâle froid devient capable de s'unir à

l'étrangère, et de consommer cette espèce d'adultère physique; encore faut-il qu'il n'y ait dans la volière aucune femelle de son espèce. Les préliminaires durent ordinairement six semaines, pendant lesquelles la serine a tout le temps de faire une ponte entière d'œufs clairs, dont elle n'a pu obtenir la fécondation, quoiqu'elle n'ait cessé de la solliciter; car ce qu'on peut appeler le libertinage dans les animaux, est presque toujours subordonné au grand but de la Nature, qui est la reproduction des êtres. Le P. Bougot, qui a suivi avec attention le petit manège d'une serine panachée en pareille circonstance, l'a vue s'approcher souvent du mâle chardonneret, s'accroupir comme la poule, mais avec plus d'expression, appeler ce mâle qui d'abord ne paroît point l'écouter, qui commence ensuite à y prendre intérêt, puis s'échauffe doucement et avec toute la lenteur des gradations : il se pose un grand nombre de fois sur elle avant d'en venir à l'acte décisif, et à chaque fois elle épanouit ses ailes et fait entendre de petits cris; mais lorsqu'enfin cette femelle si bien préparée est devenue mère, il est fort assidu à remplir les devoirs de père, soit en l'aidant à faire le nid, soit en lui portant la nourriture, tandis qu'elle couve ses œufs ou qu'elle élève ses petits.

Quoique les couvées réussissent quelquefois entre une serine et un chardonneret sauvage pris au battant, néanmoins on conseille d'élever ensemble ceux dont on veut tirer de la race, et de ne les apparier qu'à l'âge de deux ans; les métis qui résultent de ces unions forcées, ressemblent plus à leur père par la forme du bec, par les couleurs de la tête, des ailes, en un mot par

les extrémités, et à leur mère par le reste du corps; on a encore observé qu'ils étoient plus forts et vivoient plus longtemps; que leur ramage naturel avoit plus d'éclat, mais qu'ils adoptoient difficilement le ramage artificiel de notre musique.

Ces métis ne sont point inféconds, et lorsque l'on vient à bout de les apparier avec une serine, la seconde génération qui provient de ce mélange, se rapproche sensiblement de l'espèce du chardonneret, tant l'empreinte masculine a de prépondérance dans l'œuvre de la génération.

Le Chardonneret a le vol bas, mais suivi et filé comme celui de la linotte, et non pas bondissant et sautillant comme celui du moineau. C'est un oiseau actif et laborieux; s'il n'a pas quelques têtes de pavots, de chanvre ou de chardons à éplucher, pour le tenir en action, il portera et rapportera sans cesse tout ce qu'il trouvera dans sa cage. Il ne faut qu'un mâle vacant de cette espèce dans une volière de canaris, pour faire manquer toutes les pontes; il inquiétera les couveuses, se battra avec les mâles, défera les nids, cassera les œufs. On ne croiroit pas qu'avec tant de vivacité et de pétulance, les Chardonnerets fussent si doux et même si dociles. Ils vivent en paix les uns avec les autres; ils se recherchent, se donnent des marques d'amitié en toute saison, et n'ont guère de querelles que pour la nourriture. Ils sont moins pacifiques à l'égard des autres espèces; ils battent les serins et les linottes, mais ils sont battus à leur tour par les mésanges. Ils ont le singulier instinct de vouloir toujours se coucher au plus haut de la volière, et l'on sent bien que c'est

une occasion de rixe lorsque d'autres oiseaux ne veulent point leur céder la place.

A l'égard de la docilité du Chardonneret, elle est connue; on lui apprend, sans beaucoup de peine, à exécuter divers mouvemens avec précision, à faire le mort, à mettre le feu à un pétard, à tirer de petits seaux qui contiennent son boire et son manger; mais pour lui apprendre ce dernier exercice, il faut savoir l'habiller. Son habillement consiste dans une petite bande de cuir doux de deux lignes de large, percée de quatre trous par lesquels on fait passer les ailes et les pieds, et dont les deux bouts se rejoignant sous le ventre, sont maintenus par un anneau auquel s'attache la chaîne du petit galérien. Dans la solitude où il se trouve, il prend plaisir à se regarder dans le miroir de sa galère, croyant voir un autre oiseau de son espèce; et ce besoin de société paroît chez lui aller de front avec ceux de première nécessité : on le voit souvent prendre son chenevis grain à grain, et l'aller manger au miroir, croyant sans doute le manger en compagnie.

Pour réussir dans l'éducation des chardonnerets, il faut les séparer et les élever seul à seul, ou tout au plus avec la femelle qu'on destine à chacun.

On a remarqué que si on élève une nichée entière, les jeunes chardonnerets ne sont familiers que jusqu'à un certain âge, et qu'ils deviennent, avec le temps, presque aussi sauvages que ceux qui ont été élevés en pleine campagne par les père et mère. Cela est dans la Nature; la société de l'homme ne peut être, n'est en effet que leur pis-aller, et ils doivent y renoncer dès qu'ils trouvent une autre société qui leur convient da-

vantage; mais ce n'est point là le seul inconvénient de l'éducation commune; ces oiseaux accoutumés à vivre ensemble, prennent un attachement réciproque les uns pour les autres, et lorsqu'on les sépare pour les apparier avec une femelle canari, ils font mal les fonctions qu'on exige d'eux, ayant le regret dans le cœur, et ils finissent ordinairement par mourir de chagrin.

L'automne, les Chardonnerets commencent à se rassembler; on en prend beaucoup en cette saison parmi les oiseaux de passage qui fourragent alors les jardins; leur vivacité naturelle les précipite dans tous les piéges; mais pour faire de bonnes chasses, il faut avoir un mâle qui soit bien en train de chanter. Au reste, ils ne se prennent point à la pipée, et ils savent échapper à l'oiseau de proie en se réfugiant dans les buissons. L'hiver ils vont par troupes fort nombreuses, au point que l'on peut en tuer sept ou huit d'un seul coup de fusil : ils s'approchent des grands chemins, à portée des lieux où croissent les chardons, la chicorée sauvage : ils savent fort bien en éplucher la graine, ainsi que les nids de chenilles, en faisant tomber la neige : en Provence, ils se réunissent en grand nombre sur les amandiers. Lorsque le froid est rigoureux, ils se cachent dans les buissons fourrés, et toujours à portée de la nourriture qui leur convient. On donne communément du chenevis à ceux que l'on tient en cage (1). Ils vivent fort longtemps : Gesner

(1) Quoiqu'il soit vrai, en général, que les granivores vivent de grain, il n'est pas moins vrai qu'ils vivent aussi de chenilles, de petits scarabées et autres insectes, et même que

en a vu un à Mayence âgé de vingt-trois ans : on étoit obligé toutes les semaines de lui rogner les ongles et le bec, pour qu'il pût boire, manger et se tenir sur son bâton; sa nourriture ordinaire étoit la graine de pavots; toutes ses plumes étoient devenues blanches; il ne voloit plus, et il restoit dans toutes les situations qu'on vouloit lui donner; on en a vu, dans le pays que j'habite, vivre seize à dix-huit ans.

Ils sont sujets à l'épilepsie, à la gras-fondure, et souvent la mue est pour eux une maladie mortelle.

Le Chardonneret a huit à neuf pouces de vol, et sa longueur totale est d'environ cinq pouces; la queue longue de deux pouces est composée de douze pennes, un peu fourchues, et elle dépasse les ailes d'environ dix à onze lignes; il a le bec alongé, les bords de l'inférieur rentrans et reçus dans le supérieur; les narines couvertes de petites plumes noires; le doigt extérieur uni au doigt du milieu jusqu'à la première articulation.

Aldrovande donne aux Chardonnerets le second rang parmi les oiseaux chanteurs.

---

c'est cette dernière nourriture qu'ils donnent à leurs petits. Ils mangent aussi avec grande avidité de petits filets de veau cuit; mais ceux qu'on élève préfèrent, au bout d'un certain temps, la graine de chenevis et de navette à toute autre nourriture.

DU

DU TARIN.

PAR MONTBEILLARD.

De tous les granivores le Tarin est celui qui passe pour avoir le plus de rapports avec le chardonneret. Tous deux ont le bec un peu alongé, un peu grèle vers la pointe ; tous deux ont les mœurs douces, le naturel docile et les mouvemens vifs. Quelques Naturalistes frappés de ces traits de ressemblance et de la grande analogie de nature qui se trouve entre ces oiseaux, puisqu'ils s'apparient et produisent ensemble des métis féconds, les ont regardés comme deux espèces voisines appartenantes au même genre.

Le Tarin est plus petit que le Chardonneret, il a le bec un peu plus court à proportion, et son plumage est tout différent. Il n'a point de rouge sur la tète, mais du noir ; la gorge brune ; le devant du cou, la poitrine et les pennes latérales de la queue jaunes ; le ventre blanc jaunâtre ; le dessus du corps d'un vert d'olive moucheté de noir, qui prend une teinte de jaune sur le croupion et plus encore sur les couvertures supérieures de la queue.

A l'égard des qualités plus intérieures et qui dépendent immédiatement de l'organisation de l'instinct, les différences sont encore plus grandes. Le Tarin a un chant qui lui est particulier, et qui ne vaut pas celui du chardonneret ; il recherche beaucoup la graine de l'aune à laquelle le chardonneret ne touche point, et il ne lui dispute guère celle de chardon ; il grimpe le long des branches et se suspend

à leur extrémité comme la mésange ; en sorte qu'on pourroit le regarder comme une espèce moyenne entre la mésange et le chardonneret : de plus, il est oiseau de passage, et dans ses migrations il a le vol fort élevé ; on l'entend plutôt qu'on ne l'aperçoit ; au lieu que le chardonneret reste toute l'année dans nos pays et ne vole jamais bien haut : enfin l'on ne voit pas ces deux races faire volontairement société entr'elles.

Le Tarin apprend à faire aller la galère comme le chardonneret ; il n'a pas moins de docilité que lui, et quoique moins agissant, il est plus vif à certains égards, et vif par gaieté : toujours éveillé le premier dans la volière, il est aussi le premier à gazouiller et à mettre les autres en train ; mais comme il ne cherche point à nuire, il est sans défiance et donne dans tous les piéges, gluaux, trébuchets, filets : on l'apprivoise plus facilement qu'aucun autre oiseau pris dans l'âge adulte; il ne faut pour cela que lui présenter habituellement dans la main une nourriture mieux choisie que celle qu'il a à sa disposition, et bientôt il sera aussi apprivoisé que le serin le plus familier : on peut même l'accoutumer à venir se poser sur la main au bruit d'une sonnette : il ne s'agit que de la faire sonner dans les commencemens, chaque fois qu'on lui donne à manger ; car la mécanique subtile de l'association des perceptions a aussi lieu chez les animaux. Quoique le Tarin semble choisir avec soin sa nourriture, il ne laisse pas de manger beaucoup, et les perceptions qui tiennent de la gourmandise, paroissent avoir une grande influence sur lui; cependant ce n'est point là sa pas-

sion dominante, ou du moins elle est subordonnée à une passion plus noble : il se fait toujours un ami dans la volière parmi ceux de son espèce, et à leur défaut parmi d'autres espèces ; il se charge de nourrir cet ami comme son enfant, et de lui donner la becquée. Il est assez singulier que sentant si vivement le besoin de consommer, il sente encore plus vivement le besoin de donner. Au reste, il boit autant qu'il mange, ou du moins il boit très-souvent, mais il se baigne peu. On a observé qu'il entre rarement dans l'eau, mais qu'il se met sur le bord de la baignoire, et qu'il y plonge seulement le bec et la poitrine, sans faire beaucoup de mouvemens, excepté peut-être dans les grandes chaleurs.

Son nid est fort difficile à trouver, et personne ne nous a donné des détails sur la ponte. Si l'on vouloit prendre une idée de ses procédés dans les diverses opérations qui ont rapport à la multiplication de l'espèce, il n'y auroit qu'à le faire nicher dans une chambre; cela est possible, quoiqu'on l'ait tenté plusieurs fois sans succès; mais il est plus ordinaire et plus aisé de croiser cette race avec celle des serins. Il y a une sympathie marquée entre ces deux races, au point que si on lâche un Tarin dans un endroit où il y ait des canaris en volière, il ira droit à eux, s'en approchera autant qu'il sera possible, et que ceux-ci le rechercheront aussi avec empressement; et si on lâche dans la même chambre un mâle et une femelle Tarin avec bon nombre de canaris, ces derniers, comme on l'a déjà remarqué, s'apparieront indifféremment entre eux et avec les tarins, sur-tout avec la femelle; car le mâle reste quelquefois vacant.

Lorsqu'un Tarin s'est apparié avec une femelle canari, il partage tous ses travaux avec beaucoup de zèle; il l'aide assidûment à porter les matériaux du nid et à les employer, et ne cesse de lui dégorger la nourriture tandis qu'elle couve; mais malgré toute cette bonne intelligence, il faut avouer que la plupart des œufs restent clairs. Ce n'est point assez de l'union des cœurs pour opérer la fécondation, il faut de plus un certain accord dans les tempéramens, et à cet égard le Tarin est fort au-dessous de la femelle canari. Le peu de métis qui proviennent de leur union tiennent du père et de la mère.

En Allemagne, le passage des tarins commence en octobre ou même plutôt; ils mangent alors les graines du houblon au grand préjudice des propriétaires; on reconnoît les endroits où ils se sont arrêtés à la quantité de feuilles dont la terre est jonchée; ils disparoissent tout-à-fait au mois de décembre et reviennent au mois de février. Chez nous ils arrivent au temps de la vendange, et repassent lorsque les arbres sont en fleurs; ils aiment sur-tout la fleur du pommier. En Provence, ils quittent les bois et descendent des montagnes sur la fin de l'automne. On en trouve alors des volées de deux cents et plus, qui se posent tous sur le même arbre ou ne s'éloignent que très-peu. Le passage dure quinze ou vingt jours, après quoi on n'en voit presque plus. Le Tarin de Provence diffère du nôtre en ce qu'il est un peu plus grand et d'un plus beau jaune; c'est une petite variété de climat.

Le ramage du Tarin n'est point désagréable, quoique fort inférieur à celui du chardonneret, qu'il s'ap-

proprie, dit-on, assez facilement. Il s'approprieroit de même celui du serin, de la linotte et de la fauvette, s'il étoit à portée de les entendre dès le premier âge.

Suivant Olina cet oiseau vit jusqu'à dix ans; il est peu sujet aux maladies, si ce n'est à la gras-fondure, lorsqu'on ne le nourrit que de chenevis.

Le mâle tarin a le sommet de la tête noir, le reste du dessus du corps olivâtre, un peu varié de noirâtre; le croupion teinté de jaune; les petites couvertures supérieures de la queue tout-à-fait jaunes: les grandes, olivâtres terminées de cendré; quelquefois la gorge brune, et même noire; les joues, le devant du cou, la poitrine et les couvertures inférieures de la queue d'un beau jaune-citron; le ventre blanc-jaunâtre; les flancs aussi, mais mouchetés de noir; deux raies transversales olivâtres ou jaunes sur les ailes, dont les pennes sont noirâtres, bordées extérieurement de vert d'olive; les pennes de la queue jaunes, excepté les deux intermédiaires qui sont noirâtres, bordées de vert d'olive; toutes ont la côte noire; le bec long de cinq lignes, a la pointe brune; le reste est blanc et les pieds sont gris. La longueur totale du Tarin est de quatre pouces trois quarts, et le vol de sept pouces deux tiers.

La femelle n'a pas le dessus de la tête noir comme le mâle, mais un peu varié de gris, et elle n'a la gorge ni jaune, ni brune, ni noire, mais blanche.

DU BOUVREUIL (1).

PAR MONTBEILLARD.

La Nature a bien traité cet oiseau ; car elle lui a donné un beau plumage et une belle voix. Le plumage a toute sa beauté d'abord après la première mue ; mais la voix a besoin des secours de l'art pour acquérir sa perfection. Un Bouvreuil qui n'a point eu de leçons, n'a que trois cris, tous fort peu agréables : le premier, je veux dire celui par lequel il débute ordinairement, est une espèce de coup de sifflet : il n'en fait d'abord entendre qu'un seul, puis deux de suite, puis trois et quatre. Le son de ce sifflet est pur ; et quand l'oiseau s'anime, il semble articuler cette syllabe répétée *tui, tui, tui,* et ses sons ont plus de force. Ensuite il fait entendre un ramage plus suivi, mais plus grave, presqu'enroué et dégénérant en fausset (2). Enfin dans les intervalles, il a un petit cri intérieur, sec et coupé, fort aigu, mais en même temps fort doux, et si doux qu'à peine on l'entend. Il exécute ce son, fort ressemblant à celui d'un ventriloque, sans aucun mouvement apparent du bec ni du gosier ; mais seulement avec un mouvement sensible dans les muscles de l'ab-

---

(1) Lat. *Pyrrula* ; it. *Franguello* ; all. *Blut Finch.*

(2) Voici ce ramage, autant que l'on peut noter le ramage d'un oiseau : sī, ŭt, ŭt, ŭt, ŭt, sī, rĕ, ūt, ūt, ŭt, ŭt, ŭt, ŭt, sī, rĕ, ūt. Il disoit encore avec cette même voix, ut, la, ut, mi, ut, la ; quelquefois ces passages étoient précédés d'un ton traîné dans le même genre, mais sans aucune inflexion, et qui ressembloit à une espèce de miaulement.

domen. Tel est le chant du Bouvreuil de la Nature ; c'est-à-dire, du Bouvreuil sauvage abandonné à lui-même, et n'ayant eu d'autre modèle que ses père et mère aussi sauvages que lui ; mais lorsque l'homme daigne se charger de son éducation, lorsqu'il veut bien lui donner des leçons de goût, lui faire entendre avec méthode des sons plus beaux, plus moëleux, mieux filés, l'oiseau docile, soit mâle, soit femelle, non seulement les imite avec justesse, mais quelquefois les perfectionne et surpasse son maître, sans oublier pour cela son ramage naturel. Il apprend aussi à parler sans beaucoup de peine, et à donner à ses petites phrases un accent pénétrant, une expression intéressante, qui feroit presque soupçonner en lui une ame sensible, et qui peut bien nous tromper dans le disciple, puisqu'elle nous trompe si souvent dans l'instituteur. Au reste, le Bouvreuil est très-capable d'attachement personnel, et même d'un attachement très-fort et très-durable. On en a vu d'apprivoisés s'échapper de la volière, vivre en liberté dans les bois pendant l'espace d'une année, et au bout de ce temps, reconnoître la voix de la personne qui les avoit élevés, et revenir à elle, pour ne la plus abandonner (1). On en a vu d'autres qui, ayant été forcés de quitter leur premier maître, se sont laissé mourir de regret. Ces oiseaux se souviennent fort bien et quelquefois trop bien de ce

(1) Un de ces oiseaux qui revint à sa maîtresse, après avoir vécu un an dans les bois, avoit toutes les plumes chiffonnées et tortillées. La liberté a ses inconvéniens, sur-tout pour un animal dépravé par l'esclavage.

qui leur a nui : un d'eux ayant été jeté par terre, avec sa cage, par des gens de la plus vile populace, n'en parut pas fort incommodé d'abord; mais dans la suite, on s'aperçut qu'il tomboit en convulsion toutes les fois qu'il voyoit des gens mal vêtus, et il mourut dans un de ces accès huit mois après le premier événement.

Les Bouvreuils passent la belle saison dans les bois ou sur les montagnes : ils y font leur nid sur les buissons, à cinq ou six pieds de haut, et quelquefois plus bas. Le nid est de mousse en dehors, et de matières plus mollettes en dedans : il a, dit-on, son ouverture du côté le moins exposé au mauvais vent. La femelle y pond de quatre à six œufs d'un blanc sale un peu bleuâtre ; elle dégorge la nourriture à ses petits, ainsi que les chardonnerettes et les linottes, et le mâle a aussi grand soin de sa femelle. Linnæus dit qu'il tient quelquefois fort longtemps une araignée dans son bec, pour la donner à sa compagne. Les petits ne commencent à siffler que lorsqu'ils commencent à manger seuls; et dès-lors ils ont l'instinct de la bienfaisance, si ce que l'on m'a assuré est vrai, que de quatre jeunes bouvreuils d'une même nichée, tous quatre élevés ensemble, les trois aînés qui savoient manger seuls, donnoient la becquée au plus jeune qui ne le savoit pas encore. Après que l'éducation est finie, les père et mère restent appariés et le sont encore tout l'hiver ; car on les voit toujours deux à deux, soit qu'ils voyagent, soit qu'ils restent; mais ceux qui restent dans le même pays, quittent les bois au temps des neiges, descendent de leurs montagnes, abandonnent les vignes

où ils se jettent sur l'arrière-saison, et s'approchent des lieux habités, ou bien se tiennent sur les haies le long des chemins; ceux qui voyagent partent avec les bécasses au commencement de l'hiver, et reviennent dans le mois d'avril : ils se nourrissent en été de toutes sortes de graines, de baies, d'insectes, de prunelles; et l'hiver, de grains de genièvre, des bourgeons du tremble, de l'aune, du chêne, des arbres fruitiers, du marsaule, d'où leur est venu le nom d'ébourgeonneux (1) : on les entend, pendant cette saison, siffler, se répondre, et égayer par leur chant, quoiqu'un peu triste, le silence encore plus triste qui règne alors dans la Nature.

Ces oiseaux passent, auprès de quelques personnes, pour être attentifs et réfléchis; du moins ils ont l'air pesant, et à juger par la facilité qu'ils ont d'apprendre, on ne peut nier qu'ils ne soient capables d'attention jusqu'à un certain point : mais aussi, à juger par la facilité avec laquelle ils se laissent approcher et se prennent dans les différens piéges, on ne peut s'empêcher d'avouer que leur attention est souvent en défaut. Comme ils ont la peau très-fine, ceux qui se prennent aux gluaux perdent en se débattant une partie de leurs plumes et même de leurs pennes, à moins que l'on n'aille les débarrasser promptement. Il faut encore remarquer que les individus dont le plumage sera le plus beau, seront ceux qui auront le moins de disposition pour apprendre à siffler ou à chanter, parce que ce

---

(1) En cage ils mangent du chenevis, du biscuit, des prunes et de la salade.

seront les plus vieux et par conséquent les moins dociles : au reste, quoique vieux, ils s'accoutument facilement à la cage, pourvu que dans les premiers jours de leur captivité on leur donne à manger largement : ils se privent aussi très-bien, comme je l'ai dit plus haut, mais il y faut du temps, de la patience et des soins raisonnés : c'est pourquoi l'on n'y réussit pas toujours. Il est rare que l'on n'en prenne qu'un seul à la fois; le second se fait bientôt prendre pour peu qu'il entende son camarade : ils redoutent moins l'esclavage qu'ils ne craignent de se séparer.

On a dit, on a écrit que le serin qui s'allie avec tant d'autres espèces, ne s'allioit jamais avec celle du Bouvreuil, et on en a donné pour raison que le mâle Bouvreuil ouvre le bec lorsqu'il est en amour, et que cela fait peur à la serine; mais c'est une nouvelle preuve du risque que l'on court en avançant légèrement des propositions négatives, qu'un seul fait peut réfuter et détruire. Un observateur digne de foi m'a assuré avoir vu un Bouvreuil mâle apparié avec une femelle canari; que de cette union il résulta cinq petits qui étoient éclos vers le commencement d'avril : ils avoient le bec plus gros que les petits serins du même âge, et ils commençoient à se revêtir d'un duvet noirâtre, ce qui donnoit lieu de croire qu'ils tiendroient plus du père que de la mère : malheureusement ils moururent tous dans un petit voyage qu'on tenta de leur faire faire. Et ce qui donne du poids à cette observation, c'est que Frisch indique la manière d'apparier le mâle bouvreuil avec la femelle canari : il conseille de prendre ce mâle de la plus petite taille parmi ceux de son espèce, et de le te-







De Seve, Del. *L'Epine, Sculp.*

nir longtemps dans la même volière avec la femelle canari : il ajoute qu'il se passe souvent une année entière avant que cette femelle le laisse approcher et lui permette de manger dans son auget; ce qui suppose que cette union est difficile, mais qu'elle n'est pas impossible.

On a remarqué que les Bouvreuils avoient dans la queue un mouvement brusque de haut en bas comme la lavandière, mais moins marqué. Ils vivent cinq à six ans; ils sont de la grosseur de notre moineau; ils ont le dessus de la tête, le tour du bec et la naissance de la gorge d'un beau noir lustré, qui s'étend plus ou moins, soit en avant, soit en arrière; le devant du cou, la poitrine et le haut du ventre d'un beau rouge; le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue et des ailes blancs, le dos cendré, le croupion blanc, les couvertures supérieures et les pennes de la queue d'un beau noir tirant sur le violet; celles des ailes d'un cendré noirâtre, d'autant plus foncé qu'elles sont plus voisines du corps; la dernière de toutes, rouge en dehors; le bec noirâtre et les pieds bruns. Presque tout ce qui est rouge dans le mâle est d'un cendré vineux dans la femelle. L'oiseau a six pouces de long et neuf pouces un quart de vol.

DE L'ALOUETTE (1).

PAR MONTBEILLARD.

Cet oiseau qui est fort répandu aujourd'hui, semble l'avoir été plus anciennement dans nos Gaules qu'en Italie, puisque son nom latin *alauda*, selon les auteurs latins les plus instruits, est d'origine gauloise. Les Grecs connoissoient deux espèces d'Alouettes; l'une qui avoit une huppe sur la tête, l'autre qui n'avoit point de huppe, et dont il s'agit dans cet article. Olina la met au nombre des alouettes qui chantent le mieux, et l'on s'est fait une étude de l'élever en volière pour jouir de son ramage en toute saison, et par elle, du ramage de tout autre oiseau qu'elle prend fort vîte, pour peu qu'elle ait été à portée de l'entendre quelque temps, et cela même après que son chant propre est fixé : aussi l'a-t-on appelée oiseau moqueur, imitateur; mais elle imite avec cette pureté d'organe, cette flexibilité de gosier qui se prête à tous les accens, et qui les embellit; si l'on veut que son ramage, acquis ou naturel, soit vraiment pur, il faut que ses oreilles ne soient frappées que d'une seule espèce de chant, sur-tout dans le temps de la jeunesse, sans quoi ce ne seroit plus qu'un composé bizarre et mal assorti de tous les ramages qu'elle auroit entendus.

Lorsqu'elle est libre, elle commence à chanter dès les premiers jours du printemps, qui sont pour elle le temps de l'amour, et elle continue pendant toute

(1) Lat. *Alauda*; it. *Lodola*; all. *Lerck*.

la belle saison ; Aldrovande prétend que le matin et le soir sont les temps de la journée où elle se fait le plus entendre, et le milieu du jour, celui où on l'entend le moins (1). Elle est du petit nombre des oiseaux qui chantent en volant ; plus elle s'élève, plus elle force la voix, et souvent elle la force à un tel point, que quoiqu'elle se soutienne au haut des airs et à perte de vue, on l'entend encore distinctement, soit que ce chant ne soit qu'un simple accent d'amour ou de gaieté, soit que ces petits oiseaux ne chantent ainsi en volant que par une sorte d'émulation et pour se rappeler entr'eux. Un oiseau de proie, qui compte sur sa force et médite le carnage, doit aller seul, et garder dans sa marche un silence farouche, de peur que le moindre cri ne fût pour ses pareils un avertissement de venir partager sa proie, et pour les oiseaux foibles, un signal de se tenir sur leurs gardes ; c'est à ceux-ci à se rassembler, à s'avertir, à s'appuyer les uns les autres, et à se rendre, ou du moins à se croire forts par leur réunion. Au reste, l'Alouette chante rarement à terre, où néanmoins elle se tient toujours lorsqu'elle ne vole point ; car elle ne se perche jamais sur les arbres, et on doit la compter parmi les oiseaux pulvérateurs ; aussi ceux qui la tiennent en cage ont ils grand soin d'y mettre dans un coin une couche assez épaisse de sablon où elle puisse se poudrer à son aise, et trouver du soulagement contre la

(1) Cela peut être vrai dans les pays chauds, comme l'Italie et la Grèce ; car dans nos pays tempérés, on ne remarque point que l'Alouette se taise au milieu du jour.

vermine qui la tourmente ; ils y ajoutent du gazon frais souvent renouvelé, et ils ont l'attention que la cage soit un peu spacieuse.

Je ne m'arrèterai point à décrire un oiseau aussi connu, je remarquerai seulement qu'un de ses principaux attributs est d'avoir le doigt du milieu étroitement uni avec le plus extérieur de chaque pied, par sa première phalange ; j'ajouterai que les mâles sont un peu plus bruns que les femelles; qu'ils ont un collier noir, plus de blanc à la queue et la contenance plus fière ; qu'ils sont un peu plus gros, quoique cependant le plus gros de tous ne pèse pas deux onces ; enfin, qu'ils ont, comme dans presque toutes les autres espèces, le privilége exclusif du chant.

Lorsqu'aux premiers beaux jours du printemps, ce mâle est pressé de s'unir à sa femelle, il s'élève dans l'air en répétant sans cesse son cri d'amour et embrassant dans son vol un espace plus ou moins étendu, selon que le nombre des femelles est plus petit ou plus grand. Lorsqu'il a découvert celle qu'il cherche, il se précipite et s'accouple avec elle : cette femelle fécondée fait promptement son nid; elle le place entre deux mottes de terre; elle le garnit intérieurement d'herbes, de petites racines sèches, et prend beaucoup plus de soin pour le cacher que pour le construire; aussi trouve-t-on très-peu de nids d'alouettes, relativement à la quantité de ces oiseaux. Chaque femelle pond quatre ou cinq petits œufs qui ont des taches brunes sur un fond grisâtre ; elle ne les couve que pendant quinze jours au plus, et elle emploie encore moins de temps à conduire et à élever ses petits : cette promptitude a souvent

trompé ceux qui vouloient enlever des couvées qu'ils avoient découvertes, et Aldrovande tout le premier: elles disposent aussi à croire, d'après le témoignage du même Aldrovande et d'Olina, qu'elles peuvent faire jusqu'à trois couvées dans un été; la première, au commencement de mai, la seconde au mois de juillet, et la dernière au mois d'août; mais si cela a lieu, c'est surtout dans les pays chauds, dans lesquels il faut moins de temps aux œufs pour éclore, aux petits pour arriver au terme où ils peuvent se passer des soins de la mère, et à la mère elle-même pour recommencer une nouvelle couvée. En effet, Aldrovande et Olina qui parlent de trois couvées par an, écrivoient et observoient en Italie; Frisch, qui rend compte de ce qui se passe en Allemagne, n'en admet que deux, et Schwenckfeld n'en admet qu'une seule pour la Silésie.

Les petits se tiennent un peu séparés les uns des autres, car la mère ne les rassemble pas toujours sous ses ailes, mais elle voltige souvent au-dessus de la couvée, la suivant de l'œil avec une sollicitude vraiment maternelle, dirigeant tous ses mouvemens, pourvoyant à tous ses besoins, veillant à tous ses dangers.

L'instinct qui porte les alouettes femelles à élever et soigner ainsi une couvée, se déclare quelquefois de très-bonne heure, et même avant celui qui les dispose à devenir mères, et qui dans l'ordre de la Nature devroit, ce semble, précéder. On m'avoit apporté, dans le mois de mai, une jeune alouette qui ne mangeoit pas encore seule; je la fis élever, et elle étoit à peine sevrée, lorsqu'on m'apporta d'un autre endroit une couvée de trois ou quatre petits de la même espèce;

elle se prit d'une affection singulière pour ces nouveaux venus, qui n'étoient pas beaucoup plus jeunes qu'elle; elle les soignoit nuit et jour, les réchauffoit sous ses ailes, leur enfonçoit la nourriture dans la gorge avec le bec; rien n'étoit capable de la détourner de ces intéressantes fonctions; si on l'arrachoit de dessus ces petits, elle revoloit à eux dès qu'elle étoit libre, sans jamais songer à prendre sa volée, comme elle l'auroit pu cent fois : son affection ne faisant que croître, elle en oublia à la lettre le boire et le manger, elle ne vivoit plus que de la becquée qu'on lui donnoit en même temps qu'à ses petits adoptifs, et elle mourut enfin consumée par cette espèce de passion maternelle : aucun de ces petits ne lui survécut; ils moururent tous les uns après les autres, tant ses soins leur étoient devenus nécessaires ! tant ces mêmes soins étoient non-seulement affectionnés, mais bien entendus !

La nourriture la plus ordinaire des jeunes alouettes sont les vers, les chenilles, les œufs de fourmis, et même de sauterelles; ce qui leur a attiré, et à juste titre, beaucoup de considération dans les pays qui sont exposés aux ravages de ces insectes destructeurs : lorsqu'elles sont adultes, elles vivent principalement de graines, d'herbe, en un mot, de matières végétales.

Il faut, dit-on, prendre en octobre ou novembre celles que l'on veut conserver pour le chant, préférant les mâles autant qu'il est possible, et leur liant les ailes lorsqu'elles sont trop farouches, de peur qu'en s'élançant trop vivement, elles ne se cassent la tête contre le plafond de leur cage. On les apprivoise assez facilement

ment; elles deviennent même familières jusqu'à venir manger sur la table et se poser sur la main; mais elles ne peuvent se tenir sur le doigt à cause de la conformation de l'ongle postérieur trop long et trop droit pour pouvoir l'embrasser. C'est sans doute par la même raison qu'elles ne se perchent pas sur les arbres. D'après cela on juge bien qu'il ne faut point de bâtons en travers dans la cage où on les tient. Il paroît qu'on peut les nourrir avec toute sorte de graines, et même avec tout ce qui se sert sur nos tables, et en faire des oiseaux domestiques. Au reste, elles sont susceptibles d'apprendre à chanter et d'orner leur ramage naturel de tous les agrémens que notre mélodie artificielle peut y ajouter. On a vu de jeunes mâles retenir en fort peu de temps des airs entiers, et les répéter plus agréablement qu'aucune linotte n'auroit su faire. Celles qui restent dans l'état de sauvage, habitent pendant l'été les terres les plus élevées et les plus sèches; l'hiver elles descendent dans la plaine, se réunissent par troupes nombreuses et deviennent alors très-grasses; parce que dans cette saison, étant presque toujours à terre, elles mangent, pour ainsi dire, continuellement. Au contraire, elles sont fort maigres en été, temps où elles sont presque toujours deux à deux volant sans cesse, chantant beaucoup, mangeant peu et ne se posant guère à terre que pour faire l'amour. Dans les plus grands froids, et sur-tout lorsqu'il y a beaucoup de neige, elles se réfugient de toutes parts au bord des fontaines qui ne gèlent point; c'est alors qu'on leur trouve de l'herbe dans le gésier; quelquefois même elles sont réduites à chercher leur nourriture dans le

fumier de cheval qui tombe le long des grands chemins ; et malgré cela, elles sont encore plus grasses alors que dans aucun temps de l'été.

Leur manière de voler est de s'élever presque perpendiculairement et par reprises, et de se soutenir à une grande hauteur, d'où, comme je l'ai dit, elles savent très-bien se faire entendre : elles descendent au contraire en filant pour se poser à terre, excepté lorsqu'elles sont menacées par l'oiseau de proie, ou attirées par une compagne chérie ; car dans ces deux cas elles se précipitent comme une pierre qui tombe.

On en voit presqu'en toute saison dans notre pays ; dans la Beauce, dans la Picardie et beaucoup d'autres endroits, on en prend en hiver des quantités considérables. C'est même une opinion générale en ces endroits, qu'elles ne sont point oiseaux de passage ; que si elles s'absentent quelques jours pendant la plus grande rigueur du froid, et sur-tout lorsque la neige tient longtemps, c'est le plus souvent parce qu'elles vont sous quelque rocher, dans quelque caverne, à une bonne exposition et près des fontaines chaudes ; souvent même elles disparoissent subitement au printemps, lorsqu'après des jours doux qui les ont fait sortir de leurs retraites, il survient des froids vifs qui les y font rentrer. Cette occultation de l'Alouette étoit connue d'Aristote, et Klein dit qu'il s'en est assuré par sa propre observation.

On trouve cet oiseau dans presque tous les pays habités des deux continens et jusqu'au cap de Bonne-Espérance, selon Kolbe : il pourroit même subsister dans les terres incultes qui abonderoient en bruyères et en gené-

vriers; car il se plaît beaucoup sous ces arbrisseaux qui le mettent à l'abri, lui et sa couvée, contre les atteintes de l'oiseau de proie.

Tout le monde connoît les différens piéges dont on se sert ordinairement pour prendre les alouettes; mais il en est un qu'on emploie plus communément, et qui en a tiré sa dénomination de filet d'alouette. Pour réussir à cette chasse, il faut une matinée fraîche, un beau soleil, un miroir tournant sur son pivot, et une ou deux alouettes vivantes qui rappellent les autres; car on ne sait pas encore imiter leur chant d'assez près pour les tromper; mais elles paroissent attirées sensiblement par le jeu du miroir, non sans doute qu'elles cherchent à se mirer, comme on les en a accusées d'après l'instinct qui leur est commun avec presque tous les autres oiseaux de volière, de chanter devant une glace avec un redoublement de vivacité et d'émulation; mais parce que les éclairs de lumière que jette de toutes parts ce miroir en mouvement, excite leur curiosité, ou parce qu'elles croient cette lumière renvoyée par la surface mobile des eaux vives qu'elles recherchent dans cette saison; aussi en prend-on tous les ans des quantités considérables pendant l'hiver aux environs des fontaines chaudes où j'ai dit qu'elles se rassembloient; mais aucune chasse n'en détruit autant à la fois que la chasse aux gluaux qui se pratique dans la Lorraine françoise et ailleurs, et dont je donnerai ici le détail, parce qu'elle est peu connue. On commence par préparer quinze cents ou deux mille gluaux : ces gluaux sont des branches de saule bien droites ou du moins bien dressées, longues d'environ

trois pieds dix pouces, aiguisées et même un peu brûlées par l'un des bouts : on les enduit de glu par l'autre de la longueur d'un pied : on les plante par rangs parallèles dans un terrein convenable, qui est ordinairement une plaine en jachère, et où l'on s'est assuré qu'il y a suffisamment d'alouettes pour indemniser des frais qui ne laissent pas d'être considérables; l'intervalle des rangs doit être tel, que l'on puisse passer entre deux sans toucher aux gluaux; l'intervalle des gluaux de chaque rang doit être d'un pied, et chaque gluau doit répondre aux intervalles des gluaux des rangs joignans.

L'art consiste à planter ces gluaux bien régulièrement, bien à-plomb, et de manière qu'ils puissent rester en situation tant que l'on n'y touche point, mais qu'ils puissent tomber pour peu qu'une alouette les touche en passant.

Lorsque tous ces gluaux sont plantés, ils forment un carré long qui présente l'un de ses côtés au terrein où sont les alouettes; c'est le front de la chasse : on plante à chaque bout un drapeau pour servir de point de vue aux chasseurs, et dans certains cas pour leur donner des signaux.

Le nombre des chasseurs doit être proportionné à l'étendue du terrein que l'on veut embrasser. Sur les quatre ou cinq heures du soir, selon que l'on est plus ou moins avancé dans l'automne, la troupe se partage en deux détachemens égaux, commandés chacun par un chef intelligent, lequel est lui-même subordonné à un commandant-général, qui se place au centre.

L'un de ces détachemens se rassemble au drapeau

de la droite, l'autre au drapeau de la gauche, et tous deux gardant un profond silence, s'étendent chacun de leur côté sur une ligne circulaire pour se rejoindre l'un à l'autre, à environ une demi-lieue du front de la chasse, et former un seul cordon qui se resserre toujours davantage en se rapprochant des gluaux, et pousse toujours les alouettes en avant.

Vers le coucher du soleil, le milieu du cordon doit se trouver à deux ou trois cents pas du front : c'est alors que l'on donne, c'est-à-dire, que l'on marche avec circonspection, que l'on s'arrête, que l'on se met ventre à terre, que l'on se relève et qu'on se remet en mouvement à la voix du chef; si toutes ces manoeuvres sont commandées à propos et bien exécutées, la plus grande partie des alouettes renfermées dans le cordon, et qui à cette heure-là ne s'élèvent que de trois ou quatre pieds, se jettent dans les gluaux, les font tomber, sont entraînées par leur chûte et se prennent à la main.

S'il y a encore du temps, on forme du côté opposé un second cordon de cinquante pas de profondeur, et l'on ramène les alouettes qui avoient échappé la première fois : cela s'appelle revirer.

Les curieux inutiles se tiennent aux drapeaux, mais un peu en arrière, afin d'éviter toute confusion.

On prend jusqu'à cent douzaines d'alouettes et plus dans une de ces chasses, et l'on regarde comme très-mauvaise celle où l'on n'en prend que vingt-cinq douzaines. On y prend aussi quelquefois des compagnies de perdrix et même des chouettes, mais on en est très-fâché, parce que ces événemens font enlever

les alouettes, ainsi que le passage d'un lièvre qui traverse l'enceinte, et tout autre mouvement ou bruit extraordinaire.

Les oiseaux voraces détruisent aussi beaucoup d'alouettes pendant l'été, et le coucou qui ne fait point de nid, tâche quelquefois de s'approprier celui de l'alouette, et de substituer ses œufs à ceux de la véritable mère : cependant malgré cette immense destruction, l'espèce paroît toujours fort nombreuse, ce qui prouve sa grande fécondité et ajoute un nouveau degré de vraisemblance à ce qu'on a dit de ces trois pontes par an. Il est vrai que cet oiseau vit assez longtemps pour un si petit animal; huit à dix ans selon Olina, douze ans selon d'autres, et jusqu'à vingt-quatre si l'on en croit Rzaczynski.

Les anciens ont prétendu que la chair de l'Alouette bouillie, grillée et même calcinée et réduite en cendre, étoit une sorte de spécifique contre la colique : il résulte au contraire de quelques observations modernes qu'elle la donne fort souvent, et Linnæus croit qu'elle est contraire aux personnes qui ont la gravelle. Ce qui paroît le mieux avéré, c'est que la chair des alouettes ou mauviettes est une nourriture fort saine et fort agréable lorsqu'elles sont grasses, et que les picotemens d'estomac ou d'entrailles qu'on éprouve quelquefois après en avoir mangé, viennent de ce qu'on a avalé, par mégarde, quelques fragmens de leurs petits os. L'Alouette a environ sept pouces de longueur et douze à treize pouces de vol; la queue un peu fourchue, composée de douze pennes, dépasse les ailes d'onze lignes.

DE LA CALANDRE OU GROSSE ALOUETTE.

PAR MONTBEILLARD.

CET oiseau est plus grand que l'alouette; il a aussi le bec plus court et plus fort; de plus l'espèce est moins nombreuse et moins répandue : à ces différences près, la Calandre ressemble tout-à-fait à notre alouette; même plumage, même conformation, mêmes mœurs et même voix, si ce n'est qu'elle est plus forte; mais elle est aussi agréable, et cela est si bien reconnu, qu'en Italie, on dit communément chanter comme une Calandre, pour dire chanter bien. De même que l'alouette ordinaire, elle joint à ce talent naturel celui de contrefaire parfaitement le ramage de plusieurs oiseaux, tels que le chardonneret, la linotte, le serin et même le piaulement des petits poussins, le cri d'appel de la chatte, en un mot tous les sons analogues à ses organes, et qui s'y sont imprimés lorsqu'ils étoient encore tendres.

Pour avoir des calandres qui chantent bien, il faut, selon Olina, prendre les jeunes dans le nid, ou du moins avant leur première mue, préférant, autant qu'il est possible, celle de la couvée du mois d'août. On les nourrira d'abord avec de la pâtée, composée en partie de cœur de mouton; on pourra leur donner ensuite des graines avec de la mie de pain, ayant soin qu'elles aient toujours dans leur cage un plâtras pour s'aiguiser le bec, et un petit tas de sablon pour s'y égayer lorsqu'elles sont tourmentées par la vermine.

Malgré toutes ces précautions, on n'en tirera pas beaucoup de plaisir la première année, car la Calandre est un oiseau sauvage, c'est-à-dire, ami de la liberté, et qui ne se façonne pas tout de suite à l'esclavage. Il faut même dans les commencemens ou lui lier les ailes, ou substituer au plafond de la cage une toile tendue; mais aussi lorsqu'elle est civilisée et qu'elle a pris le pli de sa condition, elle chante sans cesse, sans cesse elle répète ou son ramage propre ou celui des autres oiseaux, et elle se plaît tellement à cet exercice, qu'elle en oublie quelquefois la nourriture.

On distingue le mâle en ce qu'il est plus gros, et qu'il a plus de noir autour du cou; la femelle n'a qu'un collier fort étroit. La Calandre niche à terre comme l'alouette ordinaire, sous une motte de gazon bien fournie d'herbe, et elle pond quatre ou cinq œufs. Olina qui nous apprend ces détails, ajoute qu'elle ne vit pas plus de quatre ou cinq ans, et par-conséquent beaucoup moins que l'alouette ordinaire.

Cette espèce est commune en Provence, où elle se nomme *Coulassede* à cause de son collier noir, et où on a coutume de l'élever à cause de son chant. A l'égard de l'Allemagne, de la Pologne, de la Suède et des autres pays du nord, il ne paroît pas qu'elle y soit fréquente. On la trouve en Italie vers les Pyrénées et en Sardaigne; elle a sept pouces un quart de longueur, et treize pouces et demi de vol.

DU COCHEVIS OU DE LA GROSSE ALOUETTE HUPPÉE.

PAR MONTBEILLARD.

CETTE alouette a été nommée *Cochevis* parce qu'on a regardé l'aigrette de plumes dont sa tête est surmontée, comme une espèce de crête, et conséquemment comme un trait de ressemblance avec le coq.

Le Cochevis est un oiseau peu farouche, dit Belon, qui se réjouit à la vue de l'homme, et se met à chanter lorsqu'il le voit approcher. Il se tient dans les champs et les prairies, sur les revers des fossés et sur la crête des sillons; on le voit fort souvent au bord des eaux et sur les grands chemins, où il cherche sa nourriture dans le crottin de cheval, sur-tout pendant l'hiver : Frisch dit qu'on le rencontre aussi à l'entrée des bois, perché sur un arbre; mais cela est rare, et il est encore plus rare qu'il s'enfonce dans les grandes forêts; il se pose quelquefois sur les toits, les murs de clôture.

Cette alouette, sans être aussi commune que l'alouette ordinaire, est cependant répandue assez généralement dans l'Europe, si ce n'est dans la partie septentrionale.

Le chant des mâles est fort élevé, et cependant si agréable et si doux, qu'un malade le souffriroit dans sa chambre. Pour en pouvoir jouir à toute heure, on les tient en cage; ils l'accompagnent ordinairement du trémoussement de leurs ailes. Ils sont les premiers à annoncer chaque année le retour du printemps, et chaque jour le lever de l'aurore, sur-tout quand le ciel

est serein ; et même alors ils gazouillent quelquefois pendant la nuit, car c'est le beau temps qui est l'ame de leur chant et de leur gaieté; au contraire, un temps pluvieux et sombre leur inspire la tristesse et les rend muets : ils continuent ordinairement de chanter jusqu'à la fin de septembre. Au reste, comme ces oiseaux s'accoutument difficilement à la captivité, et qu'ils vivent fort peu de temps en cage, il est à propos de leur donner tous les ans la volée sur la fin de juin, qui est le temps où ils cessent de chanter, sauf à en reprendre d'autres au printemps suivant; ou bien on peut encore conserver le ramage en perdant l'oiseau; il ne faut pour cela que tenir quelque temps auprès d'eux une jeune alouette ordinaire ou un jeune serin, qui s'approprieront leur chant à force de l'entendre.

Outre la prérogative de mieux chanter qui distingue le mâle de la femelle, il s'en distingue encore par un bec plus fort, une tête plus grosse, et parce qu'il a plus de noir sur la poitrine. Sa manière de chercher sa femelle et de la féconder est la même que celle du mâle de l'espèce ordinaire, excepté qu'il décrit dans son vol un plus grand cercle, par la raison que l'espèce est moins nombreuse.

La femelle fait son nid comme l'alouette commune, mais le plus souvent dans le voisinage des grands chemins; elle pond quatre ou cinq œufs qu'elle couve assez négligemment; et l'on prétend qu'il ne faut en effet qu'une chaleur fort médiocre, jointe à celle du soleil, pour les faire éclore; mais les petits ont-ils percé leur coque, et commencent-ils à implorer son secours par leurs cris répétés, c'est alors qu'elle se

montre véritablement leur mère, et qu'elle se charge de pourvoir à leurs besoins jusqu'à ce qu'ils soient en état de prendre leur volée.

Frisch dit qu'elle fait deux pontes par an, et qu'elle établit son nid, par préférence, sous les genévriers : mais cela doit s'entendre principalement du pays où l'observation a été faite.

La première éducation des petits réussit d'abord fort aisément; mais dans la suite elle devient toujours plus difficile, et il est rare qu'on puisse les conserver en cage une année entière, même en leur donnant la nourriture qui leur convient le mieux, c'est-à-dire les œufs de fourmis, le cœur de bœuf ou de mouton haché menu, le chenevis écrasé, le millet : il faut avoir grande attention en leur donnant à manger, et en leur introduisant les petites boulettes dans le gosier, de ne pas leur renverser la langue, ce qui pourroit les faire périr.

L'automne est la bonne saison pour tendre des piéges à ces oiseaux; on les prend alors en grand nombre et en bonne chère à l'entrée des bois. Frisch remarque qu'ils suivent l'appeau, ce que ne font pas les alouettes communes : voici d'autres différences : le Cochevis ne vole point en troupes; son plumage est moins varié et a plus de blanc; il a le bec plus long, la queue et les ailes plus courtes; il s'élève moins en l'air; il est plus le jouet des vents, et reste moins de temps sans se poser : dans tout le reste les deux espèces sont semblables, même dans la durée de leur vie, je veux dire de leur vie sauvage et libre.

Il sembleroit, d'après ce que j'ai rapporté des mœurs

de l'Alouette huppée, qu'elle a le naturel plus indépendant, plus éloigné de la domesticité que les autres alouettes, puisque malgré son inclination prétendue pour l'homme, elle ne connoît point d'équivalent à la liberté, et qu'elle ne peut vivre longtemps dans la prison la plus douce et la plus commode; on diroit même qu'elle ne vit solitaire que pour ne point se soumettre aux assujétissemens inséparables de la vie sociale; cependant il est certain qu'elle a une singulière aptitude pour apprendre en peu de temps à chanter un air qu'on lui aura montré; qu'elle peut même en apprendre plusieurs et les répéter sans les brouiller et sans les mêler avec son ramage qu'elle semble oublier parfaitement.

Aldrovande donne la figure d'un cochevis fort âgé, dont le bec étoit blanc autour de sa base, le dos cendré, le dessous du corps blanchâtre et la poitrine aussi, mais pointillée de brun, les ailes presque toutes blanches et la queue noire. Il ne faut pas manquer l'occasion de reconnoître les effets de la vieillesse dans les animaux, sur-tout dans ceux qui nous sont utiles et auxquels nous ne donnons guère le temps de vieillir; d'ailleurs cette espèce a bien d'autres ennemis que l'homme; les plus petits oiseaux carnassiers lui donnent la chasse, et Albert en a vu dévorer un par un corbeau; aussi la présence d'un oiseau de proie l'effraie au point de venir se mettre à la merci de l'oiseleur qui lui semble moins à craindre, ou de rester immobile dans un sillon, jusqu'à se laisser prendre à la main. Il a six pouces trois quarts de longueur, et dix à onze pouces de vol.

DE LA FAUVETTE.

PAR BUFFON.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la Nature. Les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitans de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers; tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation; mais le retour des Oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la Nature vivante; et les feuillages renaissans et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleroient moins frais et moins touchans sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer et y chanter l'amour.

De ces hôtes des bois, les Fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables; vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvemens ont l'air du sentiment, tous leurs accens, le ton de la joie, et tous leurs jeux, l'intérèt de l'amour. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes; les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets, plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et

les animent par les mouvemens et les accens de leur tendre gaieté (1).

A ce mérite des grâces naturelles, nous voudrions réunir celui de la beauté; mais en leur donnant tant de qualités aimables, la Nature semble avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne, excepté deux ou trois espèces qui sont légèrement tachetées, toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres, de blanchâtre, de gris et de roussâtre.

La Fauvette proprement dite est de la grandeur du rossignol. Tout le manteau qui dans le rossignol est roux-brun, est gris-brun dans cette Fauvette, qui de plus est légèrement teinte de gris-roussâtre à la frange des couvertures des ailes et le long des barbes de leurs petites pennes; les grandes sont d'un cendré-noirâtre ainsi que les pennes de la queue. Son bec est très-légèrement échancré vers la pointe; le dedans du bec noir vers le bout est jaune dans le fond. Elle habite avec d'autres espèces de fauvettes plus petites, dans les jardins, les bocages et les champs semés de légumes, comme féves ou pois. Toutes se posent sur la ramée qui soutient ces légumes; elles s'y jouent, y placent leurs nids, sortent et rentrent sans cesse jusqu'à ce que le temps de la récolte, voisin de celui de leur départ, vienne les chasser de cet azyle ou plutôt de ce domicile d'amour.

---

(1) « L'on ne sauroit trouver l'esté en quelque lieu umbrageux le long des eaux, qu'on n'oye les fauvettes chantant à gorge desployée, si hault qu'on les oit d'un grand demi-quart de lieue, parquoi c'est un oiseau jà cogneu en toutes contrées. » *Belon*, *nat. des Oiseaux*, page 340.

C'est un petit spectacle de les voir s'égayer et se poursuivre; leurs attaques sont légères, et ces combats innocens se terminent toujours par quelques chansons. La Fauvette fut l'emblème des amours volages comme la tourterelle de l'amour fidèle; cependant la Fauvette vive et gaie n'en est ni moins aimante, ni moins fidèlement attachée, et la tourterelle triste et plaintive n'en est que plus scandaleusement libertine. Le mâle de la Fauvette prodigue à sa femelle mille petits soins pendant qu'elle couve; il partage sa sollicitude pour les petits qui viennent d'éclore, et ne la quitte pas même après l'éducation de la famille; son amour semble durer encore après ses desirs satisfaits.

Le nid est composé d'herbes sèches, de brins de chanvre et d'un peu de crin en dedans; il contient ordinairement cinq œufs que la mère abandonne lorsqu'on les a touchés, tant cette approche d'un ennemi lui paroît d'un mauvais augure pour sa future famille. Il n'est pas possible non plus de lui faire adopter des œufs d'un autre oiseau: elle les reconnoît, sait s'en défaire et les rejeter. Par quel charme donc, s'il en faut croire la multitude des oiseleurs, et même des observateurs, se peut-il faire que la fauvette couve l'œuf que le coucou dépose dans son nid, après avoir dévoré les siens; qu'elle se charge avec affection de cet ennemi qui vient de lui naître, et qu'elle traite comme sien ce hideux petit étranger? Au reste, c'est dans le nid de la fauvette babillarde que le coucou, dit-on, dépose le plus souvent son œuf; et dans cette espèce, le naturel pourroit être différent. Celle-ci est d'un caractère craintif; elle fuit devant des oiseaux

tout aussi foibles qu'elle, et fuit encore plus vîte et avec plus de raison devant la pie-grièche sa redoutable ennemie; mais l'instant du péril passé tout est oublié, et le moment d'après, notre fauvette reprend sa gaieté, ses mouvemens et son chant. C'est des rameaux les plus touffus qu'elle le fait entendre; elle s'y tient ordinairement couverte, ne se montre que par instans au bord des buissons, et rentre vîte à l'intérieur, sur-tout pendant la chaleur du jour. Le matin on la voit recueillir la rosée, et après ces courtes pluies qui tombent dans les jours d'été, courir sur les feuilles mouillées et se baigner dans les gouttes qu'elle secoue du feuillage.

Au reste, presque toutes les fauvettes partent en même temps au milieu de l'automne, et à peine en voit-on encore quelques-unes en octobre : leur départ se fait avant que les premiers froids viennent détruire les insectes et flétrir les petits fruits dont elles vivent. Car non-seulement on les voit chasser aux mouches, aux moucherons, et chercher les vermisseaux, mais encore manger des baies de lierre et de ronces; elles engraissent même beaucoup dans la saison de la maturité des graines du sureau et de l'hyèble.

De toutes les fauvettes la Fauvette à tête noire est celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu; il tient un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit bien plus longtemps, car plusieurs semaines après que ce chantre du printemps s'est tû, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces Fauvettes; leur voix est facile, pure et légère; et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues,

étendues, mais agréables, flexibles et nuancées; ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre; il en peint la tranquillité, il en exprime même le bonheur; car les cœurs sensibles n'entendent pas, sans une douce émotion, les accens inspirés par la Nature aux êtres qu'elle rend heureux.

Le mâle a pour sa femelle les plus tendres soins, non-seulement il lui apporte sur le nid des mouches, des vers et des fourmis, mais il la soulage de l'incommodité de sa situation; il couve alternativement avec elle : le nid est placé près de terre, dans un taillis soigneusement caché, et contient quatre ou cinq œufs fond verdâtre avec des taches d'un brun léger. Les petits grandissent en peu de jours, et pour peu qu'ils aient des plumes, ils sautent du nid dès qu'on les approche, et l'abandonnent. Cette fauvette ne fait communément qu'une ponte dans nos provinces; Olina dit qu'elle en fait deux en Italie, et il en doit être ainsi de plusieurs espèces d'oiseaux dans un climat plus chaud, et où la saison des amours est plus longue.

On l'élève aussi en cage, et de tous les oiseaux qu'on peut mettre en volière, cette fauvette est un des plus aimables. L'affection qu'elle marque pour son maître est touchante; elle a pour l'accueillir un accent particulier, une voix plus affectueuse; à son approche elle s'élance vers lui contre les mailles de sa cage, comme pour s'efforcer de rompre cet obstacle et de le joindre, et par un continuel battement d'ailes accompagné de petits cris, elle semble exprimer l'empressement et la reconnoissance.

Les petits élevés en cage, s'ils sont à portée d'enten-

dre le rossignol, perfectionnent leur chant et le disputent à leur maître. Dans la saison du départ, qui est à la fin de septembre, tous ces prisonniers s'agitent dans la cage, sur-tout pendant la nuit et au clair de la lune, comme s'ils savoient qu'ils ont un voyage à faire, et ce desir de changer de lieu est si profond et si vif, qu'ils périssent alors en grand nombre du regret de ne pouvoir se satisfaire.

Les petits de la fauvette à tête noire, sont pendant tout l'été très-semblables par le plumage au bec-figue; ce n'est qu'à la première mue qu'ils prennent leurs couleurs. Une calotte noire couvre, dans le mâle, le derrière de la tête et le sommet jusques sur les yeux; le dos est d'un gris-brun, plus clair aux barbes extérieures des pennes, plus foncé sur les inférieures et lavé d'une foible teinte olivâtre; il n'y a de différence entre le mâle et la femelle, que dans la couleur de la tête, noire dans le premier, et brune dans la seconde. L'oiseau a de longueur cinq pouces cinq lignes et huit pouces et demi de vol; il se trouve communément en Italie, en France, en Allemagne et jusqu'en Suède; cependant on prétend qu'il est assez rare en Angleterre.

La petite colombaude des Provençaux est une variété de cette fauvette; elle est seulement un peu plus grande et a tout le dessus du corps d'une couleur plus foncée et presque noirâtre; elle est leste et très-agile; elle aime les ombrages et les bois les plus touffus, et se délecte à la rosée qu'elle reçoit avidement.

DU COU-JAUNE.

PAR BUFFON.

Les habitans de Saint-Domingue ont donné le nom de Cou-jaune à un petit oiseau qui joint une jolie robe à une taille dégagée et à un ramage agréable ; il se tient sur les arbres qui sont en fleurs : c'est de-là qu'il fait résonner son chant ; sa voix est déliée et foible, mais elle est variée et délicate ; chaque phrase est composée de cadences brillantes et soutenues. Ce que ce petit oiseau a de charmant, c'est qu'il fait entendre son joli ramage, non-seulement pendant le printemps qui est la saison des amours, mais aussi dans presque tous les mois de l'année. On seroit tenté de croire que ses desirs amoureux seroient de toutes les saisons; et l'on ne seroit pas étonné qu'il chantât avec tant de constance un pareil don de la Nature. Dès que le temps se met au beau, le mâle déploie son gosier et en fait briller les sons pendant des heures entières ; la femelle chante aussi ; mais sa voix n'est pas aussi modulée, ni les accens aussi cadencés, ni d'aussi longue tenue que ceux du mâle.

La Nature qui peignit des plus riches couleurs la plupart des oiseaux du nouveau monde, leur refusa presqu'à tous l'agrément du chant, et ne leur donna, sur ces terres désertes, que des cris sauvages. Le Cou-jaune est du petit nombre de ceux dont le naturel vif et gai s'exprime par un chant gracieux, et dont en même temps le plumage est paré d'assez belles couleurs ; elles sont bien nuancées et relevées par le beau jaune qui

s'étend sur la gorge, le cou et la poitrine; le gris-noir domine sur la tête; cette couleur s'éclaircit en descendant sur le cou, et se change en gris foncé sur les plumes du dos. Le nombre des pennes est de seize à chaque aile; la queue est composée de douze; une peau écailleuse et fine d'un gris verdâtre couvre les pieds : l'oiseau a quatre pouces neuf lignes de longueur, huit pouces de vol, et pèse un gros et demi.

Sous cette jolie parure on reconnoît dans le Cou-jaune la figure et les proportions d'une fauvette; il en a aussi les habitudes naturelles. Les bords des ruisseaux, les lieux frais et retirés près des sources et des ravines humides, sont ceux qu'il habite de préférence, soit que la température de ces lieux lui convienne davantage, soit que plus éloignés du bruit, ils soient plus propres à sa vie chantante : on le voit voltiger de branche en branche, d'arbre en arbre, et tout en traversant les airs, il fait entendre son ramage. Il chasse aux papillons, aux mouches, aux chenilles, et cependant il entame dans la saison les fruits du goyavier, du sucrin, apparemment pour chercher dans l'intérieur de ces fruits les vers qui s'y engendrent, lorsqu'ils atteignent un certain degré de maturité. Il ne paroît pas qu'il voyage ni qu'il sorte de Saint-Domingue.

Cet oiseau, déjà très-intéressant par la beauté et la sensibilité que sa voix exprime, ne l'est pas moins par son intelligence et la sagacité avec laquelle on lui voit construire et disposer son nid; c'est proprement un petit matelas roulé en boule, assez épais et assez bien tissu partout pour n'être point percé par la pluie; et ce matelas roulé est attaché et suspendu à

des lianes pendantes, et bercé au gré des vents, sans en recevoir d'atteinte.

Mais ce seroit peu pour la prévoyance de cet oiseau de s'ètre mis à l'abri de l'injure des élémens, dans des lieux où il a tant d'autres ennemis. Aussi semble-t-il employer une industrie réfléchie pour garantir sa famille de leurs attaques; son nid, au lieu d'ètre ouvert par le haut ou dans le flanc, a son ouverture placée au plus bas; l'oiseau y entre en montant, et il n'y a précisément que ce qu'il lui faut de passage pour parvenir à l'intérieur où est la nichée, qui est séparée de cette espèce de corridor par une cloison qu'il faut surmonter pour descendre dans le domicile de la famille; par cette disposition industrieuse, l'oiseau de proie ni la couleuvre ne peuvent avoir d'accès dans le nid, et la couvée éclôt en sûreté. Aussi le père et la mère réussissent-ils assez communément à élever leurs petits jusqu'à ce qu'ils soient en état de prendre l'essor. Néanmoins c'est à ce moment qu'ils en voient périr plusieurs; les chats-marrons, les rats leur déclarent une guerre cruelle, et détruisent un grand nombre de ces petits oiseaux dont l'espèce reste toujours peu nombreuse; et il en est de même de toutes celles qui sont douces et foibles dans ces régions où les espèces malfaisantes dominent encore par le nombre.

La femelle du Cou-jaune ne pond que trois ou quatre œufs; elle répète ses pontes plus d'une fois par an, mais on ne le sait pas au juste.

DU ROSSIGNOL DE MURAILLE (1).

PAR BUFFON.

Le chant de cet oiseau n'a pas l'étendue ni la variété de celui du rossignol, mais il a quelque chose de sa modulation ; il est tendre et mêlé d'un accent de tristesse ; du moins c'est ainsi qu'il nous affecte ; car il n'est sans doute, pour le chantre lui-même, qu'une expression de joie et de plaisir, puisqu'il est l'expression de l'amour, et que ce sentiment intime est également délicieux pour tous les êtres. Cette ressemblance, ou plutôt ce rapport du chant, est le seul qu'il y ait entre le rossignol et cet oiseau ; car ce n'est point un rossignol, quoiqu'il en porte le nom ; il n'en a ni les mœurs, ni la taille, ni le plumage ; cependant nous sommes forcés par l'usage de lui laisser la dénomination de Rossignol de muraille, qui a été généralement adoptée par les oiseleurs et les Naturalistes.

Cet oiseau arrive avec les autres au printemps, et se pose sur les tours et les combles des édifices inhabités ; c'est de là qu'il fait entendre son ramage ; il sait trouver la solitude jusqu'au milieu des villes, dans lesquelles il s'établit sur le pignon d'un grand mur, sur un clocher, sur une cheminée, cherchant partout les lieux les plus élevés et les plus inaccessibles ; on le trouve aussi dans l'épaisseur des forêts les plus sombres ; il vole légèrement, et lorsqu'il s'est perché, il fait entendre un petit cri, secouant incessamment la queue

(1) Lat. *Phœnicurus ;* it. *Codirosso ;* all. *Rot Schwentzel.*

par un trémoussement assez singulier, non de bas en haut, mais horizontalement et de droite à gauche. Il aime les pays de montagne et ne paroît guère dans les plaines ; il est beaucoup moins gros que le rossignol ; sa taille est alongée ; un bandeau blanc masque son front ; un plastron noir lui couvre la gorge ; au-dessous un beau roux de feu garnit la poitrine ; le ventre est blanc, les pieds sont noirs, la langue est fourchue au bout comme celle du rossignol.

La femelle est assez différente du mâle pour excuser la méprise de quelques Naturalistes qui en ont fait une seconde espèce ; elle n'a ni le front blanc, ni la gorge noire ; ces deux parties sont d'un gris mêlé de roussâtre, et le reste du plumage est d'une teinte plus foible.

Ces oiseaux nichent dans des trous de murailles à la ville et à la campagne, ou dans des creux d'arbres et des fentes de rocher. Leur ponte est de cinq ou six œufs bleus ; les petits éclosent au mois de mai. Le mâle, pendant tout le temps de la couvée, fait entendre sa voix de la pointe d'une roche ou du haut de quelqu'édifice isolé, voisin du domicile de sa famille ; c'est sur-tout le matin et dès l'aurore qu'il prélude à ses chants.

On prétend que ces oiseaux craintifs et soupçonneux abandonnent leur nid s'ils s'aperçoivent qu'on les observe pendant qu'ils y travaillent ; et l'on assure qu'ils quittent leurs œufs si on les touche, ce qui est assez croyable ; ce qui ne l'est point du tout, c'est ce qu'ajoute Albin, que, dans ce même cas, ils délaissent leurs petits ou les jettent hors du nid.

Le Rossignol de muraille, quoiqu'habitant près de nous ou parmi nous, n'en demeure pas moins sauvage; il vient dans le séjour de l'homme sans paroître le remarquer ni le connoître; il n'a rien de la familiarité du rouge-gorge, ni de la gaieté de la fauvette, ni de la vivacité du rossignol; son instinct est solitaire, son naturel sauvage, et son caractère triste; si on le prend adulte, il refuse de manger et se laisse mourir, ou s'il survit à la perte de sa liberté, son silence obstiné marque sa tristesse et ses regrets: cependant en le prenant au nid et l'élevant en cage, on peut jouir de son chant; il le fait entendre à toute heure et même pendant la nuit, il le perfectionne, soit par les leçons qu'on lui donne, soit en imitant celui des oiseaux qu'il est à portée d'écouter.

On le nourrit de mie de pain et de la même pâtée que le rossignol; il est encore plus délicat. Dans son état de liberté, il vit de mouches, d'araignées, de chrysalides, de fourmis et de petites baies ou fruits tendres; dans leur départ, non plus qu'à leur retour, les Rossignols de muraille ne démentent point leur instinct solitaire, ils ne paroissent jamais en troupes et passent seul à seul.

DU ROUGE-GORGE (1).

PAR BUFFON.

Ce petit oiseau passe tout l'été dans nos bois, et ne vient à l'entour des habitations qu'à son départ en automne, et à son retour au printemps; mais dans ce dernier passage il ne fait que paroître, et se hâte d'entrer dans les forêts pour y retrouver, sous le feuillage qui vient de naître, sa solitude et ses amours. Il place son nid près de terre sur les racines des jeunes arbres, ou sur des herbes assez fortes pour le soutenir; il le construit de mousse entremêlée de crin et de feuilles de chêne, avec un lit de plumes au dedans : souvent, dit Willulghby, après l'avoir construit, il le comble de feuilles accumulées, ne laissant sous cet amas qu'une entrée étroite, oblique, qu'il bouche encore d'une feuille en sortant. On trouve ordinairement dans le nid du Rouge-gorge cinq et jusqu'à sept œufs de couleur brune; pendant tout le temps des nichées, le mâle fait retentir les bois d'un chant léger et tendre; c'est un ramage suave et délié, animé par quelques modulations plus éclatantes, et coupé par des accens gracieux et touchans, qui semblent être les expressions des desirs de l'amour; la douce société de sa femelle, non-seulement les remplit en entier, mais semble même lui rendre importune toute autre compagnie; il poursuit avec vivacité tous les oiseaux de son espèce, et les éloigne du petit canton qu'il s'est

---

(1) Lat. *Rubecula*; it. *Pechietto*; all. *Rot-Kropss*.

choisi : jamais le même buisson ne logea deux paires de ces oiseaux aussi fidèles qu'amoureux.

Le Rouge-gorge cherche l'ombrage épais et les endroits humides; il se nourrit dans le printemps de vermisseaux et d'insectes qu'il chasse avec adresse et légéreté ; on le voit voltiger comme un papillon autour d'une feuille sur laquelle il aperçoit une mouche : à terre il s'élance par petits sauts et fond sur sa proie en battant des ailes. Dans l'automne, il mange aussi des fruits de ronces, des raisins à son passage dans les vignes, et des alises dans les bois; ce qui le fait donner aux piéges tendus pour les grives qu'on amorce de ces petits fruits sauvages ; il va souvent aux fontaines, soit pour s'y baigner, soit pour boire, et plus souvent dans l'automne, parce qu'il est alors plus gras qu'en aucune autre saison, et qu'il a plus besoin de rafraîchissement.

Il n'est pas d'oiseau plus matinal que celui-ci. Le Rouge-gorge est le premier éveillé dans les bois, et se fait entendre dès l'aube du jour ; il est aussi le dernier qu'on y entende et qu'on y voie voltiger le soir ; souvent il se prend dans les tendues, qu'à peine reste-t-il encore assez de jour pour le ramasser ; il est peu défiant, facile à émouvoir, et son inquiétude ou sa curiosité fait qu'il donne aisément dans tous les piéges; c'est toujours le premier oiseau qu'on prend à la pipée ; la voix seule des pipeurs ou le bruit qu'ils font en taillant les branches, l'attire, et il vient derrière eux se prendre à la sauterelle ou au gluau presqu'aussitôt qu'on l'a posé ; il répond également à l'appeau de la chouette et au son d'une feuille de lierre percée ; il suffit même d'imiter, en suçant le doigt, son petit cri

uip, uip, ou de faire crier quelque oiseau pour mettre en mouvement tous les rouge-gorges des environs : ils viennent, en faisant entendre de loin leur cri, *tirit, tiritit, tirititit* d'un timbre sonore, qui n'est point leur chant modulé, mais celui qu'ils font le matin et le soir, et dans toute occasion où ils sont émus par quelque objet nouveau ; s'il en est un qui s'échappe du gluau, il fait entendre un troisième petit cri d'alarme, *ti-i, ti-i*, auquel tous ceux qui s'approchoient fuient.

L'espèce du Rouge-gorge est répandue dans toute l'Europe. Partout il cherche les montagnes et les bois pour nicher et y passer l'été ; c'est sur-tout en Bourgogne et en Lorraine que se font les plus grandes chasses de ces petits oiseaux excellens à manger.

Les jeunes, avant la première mue, n'ont pas ce beau rouge orangé sur la gorge et la poitrine, d'où, par une extension un peu forcée, le Rouge-gorge a pris son nom. Il leur perce quelques plumes dès la fin d'août ; à la fin de septembre ils portent tous la même livrée et on ne les distingue plus. C'est alors qu'ils commencent à se mettre en mouvement pour leur départ, mais il se fait sans attroupement ; ils passent seuls à seuls les uns après les autres ; et dans ce moment où tous les autres oiseaux se rassemblent et s'accompagnent, le Rouge-gorge conserve son naturel solitaire.

Le départ n'étant point indiqué, et pour ainsi dire proclamé parmi les Rouge-gorges comme parmi les autres oiseaux alors attroupés, il en reste plusieurs en arrière, soit des jeunes que l'expérience n'a pas en-

core instruits du besoin de changer de climat, soit de ceux à qui suffisent les petites ressources qu'ils ont su trouver au milieu de nos hivers. C'est alors qu'on les voit s'approcher des habitations et chercher les expositions les plus chaudes. S'il en est quelqu'un qui soit resté au bois dans cette rude saison, il y devient compagnon du bucheron, il s'approche pour se chauffer à son feu, il becquete dans son pain et voltige toute la journée à l'entour de lui, en faisant entendre son petit cri; mais lorsque le froid augmente, et qu'une neige épaisse couvre la terre, il vient jusque dans nos maisons, frappe du bec aux vitres, comme pour demander un asyle qu'on lui donne volontiers, et qu'il paie par la plus aimable familiarité, venant amasser les miettes de la table, paroissant reconnoître et affectionner les personnes de la maison, et prenant un ramage moins éclatant, mais encore plus délicat que celui du printemps, et qu'il soutient pendant tous les frimats, comme pour saluer chaque jour la bienfaisance de ses hôtes et la douceur de sa retraite (1). Il y reste avec tranquillité, jusqu'à ce que le printemps de retour lui annonçant de nouveaux besoins et de nouveaux plaisirs, l'agite et lui fait demander sa liberté.

Dans cet état de domesticité passagère, le Rouge-gorge se nourrit à peu près de tout; on lui voit amasser également les mies de pain, les fibres de viande et les grains de millet.

(1) J'ai vu chez un de mes amis, un rouge-gorge à qui on avoit ainsi donné asyle au fort de l'hiver, venir se poser sur l'écritoire tandis qu'il écrivoit; il chantoit des heures entières, d'un petit ramage doux et mélodieux.

Les couleurs du Rouge-gorge sont très-simples. Un manteau du même brun que le dos de la grive lui couvre tout le dessus du corps et de la tète ; l'estomac et le ventre sont blancs ; le roux orangé de la poitrine est moins vif dans la femelle que dans le mâle ; ils ont les yeux noirs, grands et même expressifs, et le regard doux ; le bec est foible et délié, tel que celui de tous les oiseaux qui vivent principalement d'insectes; en automne ces oiseaux sont très-gras, leur chair est d'un goût plus fin que celui de la meilleure grive, dont elle a le fumet, se nourrissant des mêmes fruits, et sur-tout des alises. L'oiseau adulte a cinq pouces neuf lignes de longueur et huit pouces de vol.

Quelques auteurs prétendent que le Rouge-gorge apprend à parler, mais le fait n'est point du tout vraisemblable, puisque cet oiseau a la langue fourchue. Belon qui ne l'avoit ouï chanter qu'en automne, temps auquel il n'a que son petit ramage, et non l'accent brillant et affectueux du grand chant des amours, vante pourtant la beauté de sa voix en la comparant à celle du rossignol.

DU TROGLODYTE (1).

PAR BUFFON.

Dans le choix des dénominations, celle qui peint ou qui caractérise l'objet doit toujours être préférée. Tel est le nom de Troglodyte, qui signifie habitant des antres et des cavernes, que les anciens avoient donné à ce petit oiseau, et que nous lui rendons aujourd'hui; car c'est par erreur que les modernes l'on appelé roitelet. Il paroît en hiver autour de nos habitations; on le voit sortir du fort des buissons et des branchages épais, pour entrer dans les petites cavernes que lui forment les trous des murs. C'est par cette habitude naturelle qu'Aristote le désigne, donnant ailleurs, sous des traits qu'on ne peut méconnoître et sous son propre nom, le véritable roitelet, auquel la huppe ou couronne d'or et sa petite taille ont, par analogie, fait donner le nom de petit roi ou roitelet.

Le Troglodyte est donc ce très-petit oiseau qu'on voit paroître dans les villages et près des villes à l'arrivée de l'hiver et jusques dans la saison la plus rigoureuse, exprimant d'une voix claire un petit ramage gai, particulièrement vers le soir, se montrant un instant sur le haut des piles de bois, sur les tas de fagots où il rentre le moment d'après, ou bien sur l'avance d'un toit, où il ne reste qu'un instant, et se dérobe vite sous la couverture ou dans un trou de muraille; quand il en sort, il sautille sur les branchages entassés, sa

(1) Lat. *Trochilus*; it. *Re di siepe*; all. *Schence-Kœnieg.*

petite queue toujours relevée : il n'a qu'un vol court et tournoyant, et ses ailes battent d'un mouvement si vif, que les vibrations en échappent à l'œil : c'est de cette habitude naturelle que les Grecs le nommoient aussi *trochilos*, sabot, toupie; et cette dénomination est non-seulement analogue à son vol, mais aussi à la forme de son corps accourci et ramassé.

Le Troglodyte n'a que trois pouces neuf lignes de longueur, et cinq pouces et demi de vol; son bec a six lignes, et les pieds sont hauts de huit : tout son plumage est coupé transversalement par petites zônes ondées de brun-foncé et de noirâtre sur le corps et les ailes, sur la tête et même sur la queue; le dessous du corps est mêlé de blanchâtre et de gris. C'est en raccourci, et pour ainsi dire en miniature, le plumage de la bécasse (1) : il pèse à peine le quart d'une once.

Ce très-petit oiseau est presque le seul qui reste dans nos contrées jusqu'au fort de l'hiver; il est le seul qui conserve sa gaieté dans cette triste saison : on le voit toujours vif et joyeux, et comme dit Belon, avec une expression dont notre langue a perdu l'énergie, allègre et vioge (2) : son chant haut et clair est composé

---

(1) Aussi ai-je vu des enfans à qui la bécasse étoit connue, du premier moment qu'on leur montroit le troglodyte, l'appeler petite bécasse.

(2) « Ayant la queue troussée comme un coq. C'est un oiseau qui n'est jamais mélancolique, toujours prêt à chanter : aussi l'oit on soir et matin de bien loing, et principalement en temps d'hiver; lors il n'a son chant guère moins hautain que celui du rossignol. » *Nat. des Oiseaux*.

de notes brèves et rapides, *sidiriti, sidiriti*; il est coupé par reprises de cinq ou six secondes. C'est la seule voix légère et gracieuse qui se fasse entendre dans cette saison, où le silence des habitans de l'air n'est interrompu que par le croassement désagréable des corbeaux. Le Troglodyte se fait sur-tout entendre quand il est tombé de la neige, ou sur le soir lorsque le froid doit redoubler la nuit. Il vit ainsi dans les basse-cours, dans les chantiers, cherchant dans les branchages, sur les écorces, sous les toits, dans les trous des murs et jusques dans les puits, les chrysalides et les cadavres des insectes. Il fréquente aussi les bords des sources chaudes et des ruisseaux qui ne gèlent pas, se retirant dans quelques saules creux, où quelquefois ces oiseaux se rassemblent en nombre : ils vont souvent boire et retournent promptement à leur domicile commun. Quoique familiers, peu défians et faciles à se laisser approcher, ils sont néanmoins difficiles à prendre : leur petitesse ainsi que leur prestesse, les fait presque toujours échapper à l'œil et à la serre de leurs ennemis.

Au printemps, le Troglodyte demeure dans les bois, où il fait son nid près de terre sur quelques branchages épais, ou même sur le gazon, quelquefois sous un tronc ou contre une roche, ou bien sous l'avance de la rive d'un ruisseau, quelquefois aussi sous le toit de chaume d'une cabane isolée dans un lieu sauvage, et jusque sur la loge des charbonniers et des sabotiers qui travaillent dans les bois : il amasse pour cela beaucoup de mousse, et le nid en est à l'extérieur entièrement composé ; mais en dedans il est proprement garni de plumes ; ce nid est presque tout rond, fort gros et si informe

forme en dehors, qu'il échappe à la recherche des dénicheurs; car il ne paroît être qu'un tas de mousse jetée au hasard; il n'a qu'une petite entrée fort étroite pratiquée au côté; l'oiseau y pond neuf à dix petits œufs blancs-ternes, avec une zône pointillée de rougeâtre au gros bout: il les abandonne s'il s'aperçoit qu'on les ait découverts: les petits se hâtent de quitter le nid avant de pouvoir voler, et on les voit courir comme de petits rats dans les buissons: quelquefois les mulots s'emparent du nid, soit que l'oiseau l'ait abandonné, soit que ces nouveaux hôtes soient des ennemis qui l'en aient chassé en détruisant sa couvée.

Nous avons remarqué qu'il se plaît dans la compagnie des rouge-gorges; du moins on le voit venir avec ces oiseaux à la pipée. Il approche en faisant un petit cri, *tirit, tirit,* d'un son plus grave que son chant, mais également sonore de timbre. Il est si peu défiant et si curieux, qu'il pénètre à travers la feuillée jusque dans la loge du pipeur. Il voltige et chante dans les bois jusqu'à la nuit serrée, et c'est un des derniers oiseaux avec le rouge-gorge et le merle, qu'on y entende après le coucher du soleil; il est aussi un des premiers éveillés le matin; cependant ce n'est pas pour le plaisir de la société; car il aime à se tenir seul hors le temps des amours, et les mâles en été se poursuivent et se chassent avec vivacité.

L'espèce en est assez répandue en Europe; dans quelques-unes de nos provinces, on le nomme roi de froidure; le nom de bœuf qu'il porte dans d'autres, lui est donné par antiphrase à cause de son extrême petitesse.

DU POUILLOT OU CHANTRE.

PAR BUFFON.

Nos trois plus petits oiseaux d'Europe sont le roitelet, le troglodyte et le Pouillot ; ce dernier, sans avoir le corps plus gros que les deux autres, l'a seulement un peu plus alongé ; c'est la tournure, la taille et la figure d'un petit figuier, car le pouillot paroît appartenir à ce genre déjà si nombreux ; s'il ne valoit pas infiniment mieux donner à chaque espèce son nom propre, dès qu'elle est bien connue, que de la confondre dans les appellations génériques, on pourroit nommer le Pouillot, petit figuier d'Europe; et je suis surpris que quelque nomenclateur ne s'en soit point avisé. Au reste, le nom de pouillot, comme celui de poul donné au roitelet, paroît venir de *pullus, pusillus*, et désigne également un oiseau très-petit.

Le Pouillot vit de mouches et d'autres petits insectes ; il a le bec grêle, effilé, d'un brun luisant en dehors, jaune en dedans et sur les bords (1) ; son plumage n'a d'autres couleurs que deux teintes foibles de gris-verdâtre et de blanc-jaunâtre ; la première s'étend sur le dos et la tête : une ligne jaunâtre, prise de l'angle du bec, passe près de l'œil et s'étend sur la tempe ; les pennes de l'aile d'un gris assez sombre, ont, comme celles de la queue, leur bord extérieur frangé de jaune-verdâtre ; la gorge est jaunâtre, et il

(1) « A le bec longuet et débile, propre à prendre des vers ; aussi vit-il de bêtes en vie et non de semences, et vit en l'ombrage des hautes forêts. » Belon, *Nat. des Ois.*

y a une tache de la même couleur sur chaque côté de la poitrine, au pli de l'aile; le ventre et l'estomac ont du blanc plus ou moins lavé de jaune foible, suivant que l'oiseau est plus ou moins âgé, ou selon la différence du sexe, car la femelle a toutes les couleurs plus pâles que le mâle; en général, le plumage du Pouillot ressemble à celui du roitelet, qui seulement a de plus une tache blanche dans l'aile et une huppe jaune.

Le Pouillot habite les bois pendant l'été; il fait son nid dans le fort des buissons ou dans une touffe d'herbes épaisses; il le construit avec autant de soin qu'il le cache; il emploie de la mousse en dehors, et de la laine et du crin en dedans; le tout est bien tissu, bien recouvert, et ce nid a la forme d'une boule, comme ceux du troglodyte, du roitelet et de la petite mésange à longue queue; il semble que cette structure de nid ait été suggérée par la voix de la Nature à ces quatre espèces de très-petits oiseaux, dont la chaleur ne suffiroit pas si elle n'étoit retenue et concentrée pour le succès de l'incubation; et ceci prouve encore que tous les animaux ont peut-être plus de génie pour la propagation de leur espèce que d'instinct pour leur propre conservation. La femelle du Pouillot pond ordinairement quatre ou cinq œufs d'un blanc terne, piqueté de rougeâtre (1), et quelquefois six

(1) « Ce petit oiseau est très-attaché à son nid, et il ne l'abandonne que difficilement. Un de mes amis m'a raconté qu'un jour ayant trouvé le nid de cet oiseau, il lui fit pondre jusqu'à trente œufs l'un après l'autre, en lui ôtant tous les jours son œuf à mesure qu'il étoit pondu, après quoi il en eut pitié et lui en laissa assez pour couver. » Salerne, *Ornithol.*

ou sept ; les petits restent dans le nid jusqu'à ce qu'ils puissent voler aisément.

En automne, le Pouillot quitte les bois et vient chanter dans nos jardins et nos vergers; sa voix dans cette saison s'exprime par *tuit, tuit*, et ce son presque articulé est le nom qu'on lui donne dans quelques provinces. Son ramage dure tout le printemps et tout l'été. Ce chant a trois ou quatre variations, la plupart modulées; c'est d'abord un petit gloussement ou grognement entre-coupé, puis une suite de sons argentins détachés, semblables au tintement réitéré d'écus qui tomberoient successivement l'un sur l'autre. Après ces deux essors de voix très-différens l'un de l'autre, l'oiseau fait entendre un chant plein : c'est un ramage fort doux, fort agréable et bien soutenu, qui dure pendant le printemps et l'été; mais en automne, dès le mois d'août, le petit sifflement *tuit, tuit* succède à ce ramage, et cette dernière variation de la voix se fait à peu près de même dans le rouge-queue et dans le rossignol.

Dans le Pouillot, le mouvement est encore plus continu que la voix; car il ne cesse de voltiger vivement de branche en branche; il part de celle où il se trouve pour attraper une mouche, revient, repart en furetant sans cesse dessus et dessous les feuilles pour chercher des insectes. Il a un petit balancement de queue de haut en bas, mais lent et mesuré.

Ces oiseaux arrivent en avril, souvent avant le développement des feuilles : ils sont en troupes de quinze ou vingt pendant le voyage; mais au moment de leur arrivée ils se séparent et s'apparient, et lorsque mal-

heureusement il survient des frimats dans ces premiers temps de leur retour, ils sont saisis du froid et tombent morts sur les chemins.

Cette petite et foible espèce ne laisse pas d'être très-répandue; elle s'est portée jusqu'en Suède, où Linnæus dit qu'elle habite dans les saussayes. On la connoît dans toutes nos provinces; en Bourgogne, sous le nom de *fénérotet ;* en Champagne, sous celui de *fretillet ;* en Provence, sous celui de *fifi ;* on le trouve aussi en Italie, et les Grecs semblent l'avoir connu sous le nom de *oestros* (*asilus*).

Nous connoissons un autre pouillot, moins petit d'un quart que celui dont nous venons de donner la description, et qui en diffère aussi par les couleurs : il a la gorge blanche, et le trait blanchâtre sur l'œil : une teinte roussâtre sur un fond blanchâtre couvre la poitrine et le ventre; la même teinte forme une large frange sur les couvertures et les pennes de l'aile, dont le fond est de couleur noirâtre : un mélange de ces deux couleurs se montre sur le dos et la tête : du reste, ce pouillot est de la même forme que le petit pouillot commun. On le trouve en Lorraine, d'où il nous a été envoyé; mais comme nous ne savons rien de ses habitudes naturelles, nous ne pouvons prononcer sur l'identité de ces deux espèces.

DU PINSON (1).

PAR MONTBEILLARD.

Cet oiseau a beaucoup de force dans le bec ; il sait très-bien s'en servir pour se faire craindre des autres petits oiseaux, comme aussi pour pincer jusqu'au sang les personnes qui le tiennent ou qui veulent le prendre, et c'est pour cela que, suivant plusieurs auteurs il a reçu le nom de *pinson* : mais comme l'habitude de pincer n'est rien moins que propre à cette espèce, que même elle lui est commune, non-seulement avec beaucoup d'autres oiseaux, mais avec beaucoup d'animaux de classes toutes différentes, quadrupèdes, mille-pèdes, bipèdes, je trouve mieux fondée l'opinion de Frisch, qui tire ce mot *pinson* de *pincio*, latinisé du mot allemand *pinck*, qui semble avoir été formé d'après le cri de l'oiseau.

Les Pinsons ne s'en vont pas tous en automne ; il y en a toujours un assez bon nombre qui restent l'hiver avec nous ; je dis avec nous, car la plupart s'approchent en effet des lieux habités, et viennent jusque dans nos basse-cours, où ils trouvent une subsistance plus facile ; ce sont de petits parasites qui nous recherchent pour vivre à nos dépens, et qui ne nous dédommagent par rien d'agréable : jamais on ne les entend chanter dans cette saison, à moins qu'il n'y ait de beaux jours ; mais ce ne sont que des momens et des momens fort rares : le reste du temps, ils se cachent

(1) Lat. *Fringilla* ; it. *Franguello* ; all. *Finck*.

dans des haies fourrées, sur des chênes qui n'ont pas encore perdu leurs feuilles, sur des arbres toujours verts, quelquefois même dans des trous de rochers, où ils meurent lorsque la saison est trop rude : ceux qui passent en d'autres climats, se reunissent assez souvent en troupes innombrables. Frisch croit qu'ils vont dans les climats septentrionaux.

Le Pinson est un oiseau très-vif; on le voit toujours en mouvement; et cela joint à la gaieté de son chant, a donné lieu sans doute à la façon de parler proverbiale : *gai comme pinson*. Il commence à chanter de fort bonne heure au printemps et plusieurs jours avant le rossignol : il finit vers le solstice d'été. Son chant a paru assez intéressant pour qu'on l'analysât. On y a distingué un prélude, un roulement, une finale : on a donné des noms particuliers à chaque reprise; on les a presque notées, et les plus grands connoisseurs de ces petites choses s'accordent à dire que la dernière reprise est la plus agréable. Quelques personnes trouvent son ramage trop fort, trop mordant; mais il n'est trop fort que parce que nos organes sont trop foibles, ou plutôt parce que nous l'entendons de trop près et dans des appartemens trop résonnans, où le son direct est exagéré, gâté par les sons réfléchis : la Nature a fait les Pinsons pour être les chantres des bois; allons donc dans les bois pour juger leur chant, et surtout pour en jouir.

Si l'on met un jeune pinson, pris au nid, sous la leçon d'un serin, d'un rossignol, il se rendra propre le chant de ses maîtres : on en a vu plus d'un exemple; mais on n'a point vu d'oiseaux de cette espèce

qui eussent appris à siffler des airs de notre musique : ils ne savent pas s'éloigner de la Nature jusqu'à ce point.

Les Pinsons, outre leur ramage ordinaire, ont encore un certain frémissement d'amour qu'ils font entendre au printemps, et de plus un autre cri peu agréable, qui, dit-on, annonce la pluie : on a aussi remarqué que ces oiseaux ne chantoient jamais mieux ni plus longtemps que lorsque, par quelqu'accident, ils avoient perdu la vue ; et cette remarque n'a pas été plutôt faite, que l'art de les rendre aveugles a été inventé : ce sont de petits esclaves à qui nous crevons les yeux, pour qu'ils puissent mieux servir à nos plaisirs. Mais je me trompe, on ne leur crève point les yeux ; on réunit seulement la paupière inférieure à la supérieure par une espèce de cicatrice artificielle, en touchant légèrement et à plusieurs reprises les bords de ces deux paupières, avec un fil de métal rougi au feu, et prenant garde de blesser le globe de l'œil. Il faut les préparer à cette singulière opération, d'abord en les accoutumant à la cage pendant douze ou quinze jours, et ensuite en les tenant enfermés nuit et jour avec leur cage dans un cofre, afin de les accoutumer à prendre leur nourriture dans l'obscurité (1). Ces pinsons aveugles sont des chanteurs in-

(1) Gesner prétend qu'en tenant des Pinsons ainsi renfermés pendant tout l'été, et ne les tirant de prison qu'au commencement de l'automne, ils chantent pendant cette dernière saison, ce qu'ils n'eussent point fait sans cela. L'obscurité les rendoit muets, le retour de la lumière est le printemps pour eux.

fatigables, et l'on s'en sert par préférence comme d'appeaux ou d'appelans pour attirer dans les piéges les pinsons sauvages que l'on prend aux gluaux ou dans des filets. Le temps de cette chasse est celui où les Pinsons volent en troupes nombreuses, soit en automne à leur départ, soit au printemps à leur retour : il faut, autant que l'on peut, choisir un temps calme, parce qu'alors ils volent plus bas et qu'ils entendent mieux l'appeau. Ils ne se façonnent point aisément à la captivité ; les premiers jours ils ne mangent point, ou presque point; ils frappent continuellement de leur bec les bâtons de la cage, et fort souvent ils se laissent mourir.

Ces oiseaux font un nid bien rond et solidement tissu; il semble qu'ils n'aient pas moins d'adresse que de force dans le bec : ils posent ce nid sur les arbres ou les arbustes les plus touffus; ils le font quelquefois jusques dans nos jardins, sur les arbres fruitiers; mais ils le cachent avec tant de soin, que souvent on a de la peine à l'apercevoir quoiqu'on en soit fort près : ils le construisent de mousse blanche et de petites racines en dehors, de laine, de crins, de fils d'araignées et de plumes en dedans. La femelle pond cinq ou six œufs gris-rougeâtres semés de taches noirâtres plus fréquentes au gros bout : le mâle ne la quitte point tandis qu'elle couve, sur-tout la nuit; il se tient toujours fort près du nid, et le jour s'il s'éloigne un peu, c'est pour aller à la provision. Il se pourroit que la jalousie fût pour quelque chose dans cette grande assiduité; car ces oiseaux sont d'un naturel très-jaloux. S'il se trouve deux mâles dans un même verger au printemps, ils se battent avec acharnement jusqu'à ce que le plus foible

cède la place ou succombe : c'est bien pis s'ils se trouvent dans une même volière où il n'y ait qu'une femelle.

Les père et mère nourrissent leurs petits de chenilles et d'insectes; ils en mangent eux-mêmes; mais ils vivent plus communément de petites graines, de celles d'épine blanche, de pavot, de bardanne, de rosier, sur-tout de faîne, de navette et de chenevis. Ils se nourrissent aussi de blé et même d'avoine, dont ils savent fort bien casser les grains pour en tirer la substance farineuse. Quoiqu'ils soient d'un naturel un peu rétif, on vient à bout de les former au petit exercice de la galère comme les chardonnerets; ils apprennent à se servir de leur bec et de leurs pieds pour faire monter le seau dont ils ont besoin.

Le Pinson est plus souvent posé que perché; il ne marche point en sautillant, mais il coule légèrement sur la terre, et va sans cesse ramassant quelque chose. Son vol est inégal; mais lorsqu'on attaque son nid il plane au-dessus en criant.

Cet oiseau est un peu plus petit que notre moineau; il a six pouces un tiers de longueur et près de dix pouces de vol. Il est trop connu pour le décrire en détail; on sait qu'il a les côtés de la tête, le devant du cou, la poitrine et les flancs d'une belle couleur vineuse; le dessus de la tête et du corps marron, le croupion olivâtre et une tache blanche sur l'aile. La femelle a le bec plus effilé et les couleurs moins vives. La chair des pinsons n'est pas bonne à manger; la durée de leur vie est de sept ou huit ans.

DE L'ORTOLAN.

PAR MONTBEILLARD.

Il est très-probable que notre Ortolan n'est autre chose que le miliaire de Varon et le *cenchramos* d'Aristote et de Pline, ainsi appelés, parce qu'on les engraissoit avec du millet.

L'Ortolan, lorsqu'il est gras, est un morceau très-fin et très-recherché. A la vérité ces oiseaux ne sont pas toujours gras lorsqu'on les prend; mais il y a une méthode assez sûre pour les engraisser. On les met dans une chambre parfaitement obscure, c'est-à-dire, dans laquelle le jour extérieur ne puisse pénétrer; on l'éclaire avec des lanternes entretenues sans interruption, afin que les ortolans ne puissent point distinguer le jour de la nuit; on les laisse courir dans cette chambre, où l'on a soin de répandre une quantité suffisante d'avoine et de millet; avec ce régime ils engraissent extraordinairement, et finiroient par mourir de gras-fondure, si l'on ne prévenoit cet accident en les tuant à propos. Lorsque le moment a été bien choisi, ce sont de petits pelotons de graisse, et d'une graisse délicate, appétissante, exquise; mais elle pèche par son abondance même, et l'on ne peut en manger beaucoup: la Nature, toujours sage, semble avoir mis le dégoût à côté de l'excès, afin de nous sauver de notre intempérance.

Les ortolans gras se cuisent très-facilement, soit au bain-marie, soit au bain de sable, ou de cendres, et l'on peut très-bien les faire cuire ainsi dans une

coque d'œuf naturelle ou artificielle, comme on y faisoit cuire autrefois les bec-figues (1).

On ne peut nier que la délicatesse de leur chair ou plutôt de leur graisse, n'ait plus contribué à leur célébrité que la beauté de leur ramage : cependant lorsqu'on les tient en cage, ils chantent au printemps, à peu près comme le bruant ordinaire, et chantent la nuit comme le jour, ce que ne fait pas le bruant. Dans les pays où il y a beaucoup de ces oiseaux, et où par conséquent ils sont bien connus, comme en Lombardie, non-seulement on les engraisse pour la table, mais on les élève aussi pour le chant, et Salerne trouve que leur voix a de la douceur. Cette dernière destination est la plus heureuse pour eux, et fait qu'ils sont mieux traités et qu'ils vivent davantage ; car on a intérêt de ne point abréger leur vie, et de ne point étouffer leur talent en les excédant de nourriture. S'ils restent longtemps avec d'autres oiseaux, ils prennent quelque chose de leur chant, sur-tout lorsqu'ils sont fort jeunes ; mais je ne sache pas qu'on leur ait jamais appris à prononcer des mots, ni à chanter des airs de musique.

Ces oiseaux arrivent ordinairement avec les hirondelles ou peu après, et ils accompagnent les cailles ou les précèdent de fort peu de temps. Ils viennent de la

---

(1) Ayant ouvert un œuf prétendu de paon, je fus tenté de le jeter là, croyant y avoir vu le petit paneau tout formé ; mais en y regardant de plus près, je reconnus que c'étoit un bec-figue très-gras, nageant dans un jaune artificiel fort bien assaisonné. *Voyez* Pétrone.

basse Provence, et remontent jusqu'en Bourgogne, sur-tout dans les cantons les plus chauds où il y a des vignes : ils ne touchent cependant point aux raisins, mais ils mangent les insectes qui courent sur les pampres et sur les tiges de la vigne. En arrivant, ils sont un peu maigres, parce qu'ils sont en amour. Ils font leurs nids sur les ceps et les construisent assez négligemment, à peu près comme ceux des alouettes : la femelle y dépose quatre ou cinq œufs grisâtres, et fait ordinairement deux pontes par an. La jeune famille commence à prendre le chemin des provinces méridionales dès les premiers jours du mois d'août ; les vieux ne partent qu'en septembre ,et même sur la fin ils passent dans le Forès, s'arrêtent aux environs de Saint-Chaumont, se jettent dans les avoines qu'ils aiment beaucoup : ils y demeurent jusqu'aux premiers froids, s'y engraissent et deviennent pesans au point qu'on les pourroit tuer à coups de bâton ; dès que le froid se fait sentir, ils continuent leur route.

Le mâle a la gorge jaunâtre, bordée de cendré ; la poitrine, le ventre et les flancs roux, avec quelques mouchetures ; la tête et le cou cendré-olivâtre ; le dessus du corps varié de marron-brun et de noirâtre ; le bec et les pieds jaunâtres : la queue est composée de douze pennes noirâtres bordées de roux, les deux plus extérieures bordées de blanc; la femelle a un peu plus de cendré sur la tête et sur le cou. En général le plumage de l'Ortolan est sujet à beaucoup de variétés ; il a six pouces de longueur et neuf pouces de vol.

DU BRUANT ET DU PROYER.

PAR MONTBEILLARD.

Le tubercule osseux ou grain d'orge que cet oiseau a dans le palais, est le titre incontestable par lequel il prouve sa parenté avec les ortolans. Il a encore avec eux plusieurs autres traits de conformité, soit dans la forme extérieure du bec, soit dans la proportion des autres parties et dans le bon goût de sa chair. Salerne remarque que son cri est à peu-près le même.

Le Bruant fait plusieurs pontes, la dernière en septembre : il pose son nid à terre, sous une motte, dans un buisson, sur une touffe d'herbe, et dans tous ces cas il le fait assez négligemment ; quelquefois il l'établit sur les basses branches des arbustes ; mais alors il le construit avec un peu plus de soin : la paille, la mousse et les feuilles sèches sont les matériaux qu'il emploie pour le dehors ; les racines et la paille plus menue, le crin et la laine sont ceux dont il se sert pour matelasser le dedans : ses œufs, le plus souvent au nombre de quatre ou cinq, sont tachetés de brun de différentes nuances, sur un fond blanc ; mais les taches sont plus fréquentes au gros bout. La femelle couve avec tant d'affection que souvent elle se laisse prendre à la main, en plein jour. Ces oiseaux nourrissent leurs petits de graines, d'insectes et même de hannetons, ayant la précaution d'ôter à ceux-ci les enveloppes de leurs ailes qui seroient trop dures. Ils sont granivores, mais on sait bien que cette qualité ne leur interdit pas les insectes ; le millet et le chenevis sont les graines qu'ils aiment le mieux. Ils se tiennent l'été autour des bois,

le long des haies et des buissons; quelquefois dans les vignes, mais presque jamais dans l'intérieur des forêts: l'hiver, une partie change de climat; ceux qui restent, se rassemblant entr'eux, et se réunissant avec les pinsons et les moineaux, forment des troupes très-nombreuses, sur-tout dans les jours pluvieux; ils s'approchent des fermes, et même des villes et des grands chemins, où ils trouvent leur nourriture sur les buissons, et jusques dans la fiente des chevaux : dans cette saison ils sont presque aussi familiers que les moineaux. Leur vol est rapide; ils se posent au moment où l'on s'y attend le moins, et presque toujours dans le plus épais du feuillage, rarement sur une branche isolée. Leur cri ordinaire est composé de sept notes, dont les six premières égales et sur le même ton, et la dernière plus aiguë et plus traînée, *ti, ti, ti, ti, ti, ti, ti.*

Les Bruants sont répandus dans toute l'Europe, et par conséquent peuvent s'accoutumer à des températures très-différentes; c'est ce qui arrive à la plupart des oiseaux qui se familiarisent plus ou moins avec l'homme, et savent tirer parti de sa société.

Le mâle est remarquable par l'éclat des plumes jaunes qu'il a sur la tête et sur la partie inférieure du corps. La femelle a moins de jaune que le mâle, et elle est plus tachetée sur le cou, la poitrine et le ventre : tous deux ont les bords du bec inférieur rentrans et reçus dans le supérieur. L'oiseau a six pouces un tiers de longueur, et neuf pouces un quart de vol.

Le Proyer dont il nous reste à parler est un oiseau de passage que l'on voit arriver de bonne heure au printemps. Je suis surpris qu'on ne l'ait pas appelé bruant

des prés, car il ne s'éloigne guère des prairies dans la belle saison; il y établit son nid ou bien dans les orges et les avoines, rarement à plate terre, mais trois ou quatre pouces au-dessus du sol, dans l'herbe la plus serrée et assez forte pour porter ce nid. La femelle y pond quatre, cinq et quelquefois six œufs, et tandis qu'elle les couve, le mâle pourvoit à sa nourriture, et se posant sur la cime d'un arbre, il répète sans cesse son désagréable cri *tri, tri, tri, tiritz*, qu'il ne conserve que jusqu'au mois d'août : ce cri est plus vif et plus court que celui du Bruant.

On a remarqué que lorsque le proyer s'élevoit de terre pour s'aller poser sur une branche, ses pieds étoient pendans, et que ses ailes, au lieu de se mouvoir régulièrement, paroissoient agitées d'un mouvement de trépidation propre à la saison de l'amour. Le reste du temps, par exemple, en automne, il vole très-bien et très-vîte, et même il s'élève à une assez grande hauteur.

Les petits quittent le nid bien avant de pouvoir s'envoler; ils se plaisent à courir dans l'herbe, et il semble que les père et mère ne posent leur nid à terre que pour leur en donner la facilité : les chiens couchans les rencontrent fort souvent, lorsque l'on chasse aux cailles vertes. Les père et mère continuent de les nourrir et de veiller sur eux, jusqu'à ce qu'ils soient en état de voler; mais leur sollicitude est quelquefois indiscrète; car lorsqu'on approche de la couvée, ils contribuent eux-mêmes à la déceler, en voltigeant au-dessus d'un air inquiet.

La famille élevée, ils se jettent par bandes nombreuses

breuses dans les plaines, sur-tout dans les champs d'avoine, de féves, et autres menues graines, dont la récolte se fait la dernière. Ils partent un peu après les hirondelles, et il est très-rare qu'il en reste quelques-uns pendant l'hiver.

On a remarqué que le Proyer ne voltige pas de branche en branche, mais qu'il se pose sur l'extrémité de la branche la plus haute, la plus isolée, soit d'un arbre, soit d'un buisson; qu'au moment même il se met à chanter, qu'il s'y tient des heures entières dans la même place, à répéter son ennuyeux *tri, tri ;* enfin qu'en prenant sa volée, il fait craquer son bec.

La femelle chante aussi, lorsque ses soins ne sont plus nécessaires à ses petits ; mais elle ne chante que perchée sur une branche, et lorsque le soleil est au méridien ou qu'il en est peu éloigné : elle se tait le reste du jour, et fait très-bien ; car elle ne chante pas mieux que le mâle : elle est un peu plus petite, et son plumage est à peu près le même : tous deux se nourrissent de graines et de petits vers, qu'ils trouvent dans les prés et dans les champs. Ces oiseaux sont répandus dans toute l'Europe, ou plutôt ils embrassent toute l'Europe dans leurs migrations.

Le Proyer a le dessus de la tête et du corps varié de brun et de roux; la poitrine et tout le reste du dessous du corps, d'un blanc-jaunâtre, tacheté de brun sur la poitrine et les flancs; le bec et les pieds gris-bruns. Les deux pièces du bec sont mobiles comme dans les ortolans ; leurs bords sont rentrans, de même que dans le Bruant ordinaire, et ils ne se joignent point par une ligne droite, mais par une ligne anguleuse.

DE L'ÉTOURNEAU (1).

PAR MONTBEILLARD.

Il est peu d'oiseaux aussi généralement connus que celui-ci, sur-tout dans nos climats tempérés; car outre qu'il passe toute l'année dans le canton qui l'a vu naître, sans jamais voyager au loin, la facilité qu'on trouve à le priver et à lui donner une sorte d'éducation, fait qu'on en nourrit beaucoup en cage, et qu'on est dans le cas de les voir souvent et de fort près, en sorte qu'on a des occasions sans nombre d'observer leurs habitudes, et d'étudier leurs mœurs dans l'état de domesticité comme dans l'état de nature.

Les merles sont de tous les oiseaux ceux avec qui l'Étourneau a le plus de rapport; les jeunes de l'une et l'autre espèce se ressemblent même si parfaitement, qu'on a peine à les distinguer; mais lorsqu'avec le temps ils ont pris chacun leur forme décidée, leurs traits caractéristiques, on reconnoît que l'Étourneau diffère du merle par les mouchetures et les reflets de son plumage, par la conformation de son bec plus obtus, plus plat, et sans échancrure vers la pointe, par celle de sa tête aussi plus aplatie. Mais une autre différence fort remarquable, et qui tient à une cause plus profonde, c'est que l'espèce de l'Étourneau est une espèce isolée dans notre Europe, au lieu que les espèces de merles y paroissent fort multipliées.

(1) Lat. *Sturnus*; it. *Storno*; all. *Rinder Star*; en françois *Étourneau* ou *Sansonnet* indifféremment.

Les uns et les autres se ressemblent encore, en ce qu'ils ne changent point de domicile pendant l'hiver : seulement ils choisissent dans le canton où ils sont établis, les endroits les mieux exposés, et qui sont le plus à portée des fontaines chaudes ; mais avec cette différence que les merles vivent alors solitairement, ou plutôt qu'ils continuent de vivre seuls ou presque seuls, comme ils font le reste de l'année, au lieu que les Étourneaux n'ont pas plutôt fini leur couvée, qu'ils se rassemblent en troupes très-nombreuses : ces troupes ont une manière de voler qui leur est propre, et semble soumise à une tactique uniforme et régulière, telle que seroit celle d'une troupe disciplinée, obéissant avec précision à la voix d'un seul chef. C'est à la voix de l'instinct que les Étourneaux obéissent, et leur instinct les porte à se rapprocher toujours du centre du peloton, tandis que la rapidité de leur vol les emporte sans cesse au-delà ; en sorte que cette multitude d'oiseaux, ainsi réunis par une tendance commune vers le même point, allant et venant sans cesse, circulant et se croisant en tout sens, forme une espèce de tourbillon fort agité, dont la masse entière, sans suivre de direction bien certaine, paroît avoir un mouvement général de révolution sur elle-même, résultant des mouvemens particuliers de circulation propres à chacune de ses parties, et dans lequel le centre tendant perpétuellement à se développer, mais sans cesse pressé, repoussé par l'effort contraire des lignes environnantes qui pèsent sur lui, est constamment plus serré qu'aucune de ces lignes, lesquelles le sont elles-mêmes d'autant plus qu'elles sont plus voisines du centre.

Cette manière de voler a ses avantages et ses inconvéniens; elle a ses avantages contre les entreprises de l'oiseau de proie, qui se trouvant embarrassé par le nombre de ces foibles adversaires, inquiété par leurs battemens d'ailes, étourdi par leurs cris, déconcerté par leur ordre de bataille, enfin ne se jugeant pas assez fort pour enfoncer des lignes si serrées, que la peur concentre encore de plus en plus, se voit contraint fort souvent d'abandonner une si riche proie, sans avoir pu s'en approprier la moindre partie.

Mais d'autre côté, un inconvénient de cette façon de voler des Étourneaux, c'est la facilité qu'elle offre aux oiseleurs d'en prendre un grand nombre à la fois, en lâchant à la rencontre d'une de ces volées un ou deux oiseaux de la même espèce, ayant à chaque patte une ficelle engluée : ceux-ci ne manquent pas de se mêler dans la troupe, et au moyen de leurs allées et venues perpétuelles, d'en embarrasser un grand nombre dans la ficelle perfide, et de tomber bientôt avec eux aux pieds de l'oiseleur.

C'est sur-tout le soir que les Étourneaux se réunissent en grand nombre, comme pour se mettre en force, et se garantir des dangers de la nuit : ils la passent ordinairement toute entière, ainsi rassemblés, dans les roseaux où ils se jettent vers la fin du jour avec grand fracas. Ils jasent beaucoup le soir et le matin avant de se séparer, mais beaucoup moins le reste de la journée, et point du tout pendant la nuit.

Les Étourneaux sont tellement nés pour la société, qu'ils ne vont pas seulement de compagnie avec ceux de leur espèce, mais avec des espèces différentes. Quel-

quefois au printemps et en automne, c'est-à-dire, avant et après la saison des couvées, on les voit se mêler et vivre avec les corneilles et les choucas, comme aussi avec les litornes et les mauvis, et même avec les pigeons.

Le temps des amours commence pour eux sur la fin de mars, c'est alors que chaque paire s'assortit; mais ici comme ailleurs, ces unions si douces sont préparées par la guerre et décidées par la force; les femelles n'ont pas le droit de faire un choix; les mâles, peut-être plus nombreux et toujours plus pressés, sur-tout au commencement, se les disputent à coups de bec, et elles appartiennent au vainqueur. Leurs amours sont presque aussi bruyantes que leurs combats; on les entend alors gazouiller continuellement : chanter et jouir, c'est toute leur occupation, et leur ramage est même si vif qu'ils semblent ne pas connoître la longueur des intervalles.

Après qu'ils ont satisfait au plus pressant des besoins, ils songent à pourvoir à ceux de la future couvée, sans cependant y prendre beaucoup de peine, car souvent ils s'emparent d'un nid de pivert, comme le pivert s'empare quelquefois du leur; lorsqu'ils veulent le construire eux-mèmes, toute la façon consiste à amasser quelques feuilles sèches, quelques brins d'herbe et de mousse, au fond d'un trou d'arbre ou de muraille : c'est sur ce matelas fait sans art que la femelle dépose cinq ou six œufs d'un cendré verdâtre et qu'elle les couve l'espace de dix-huit à vingt jours : quelquefois elle fait sa ponte dans les colombiers, au-dessus des entablemens des maisons, et même dans des trous de rochers

sur les côtes de la mer, comme on le voit dans l'île de Wight et ailleurs.

Les jeunes étourneaux restent longtemps sous la mère, et par cette raison je douterois que cette espèce fît jusqu'à trois couvées par an, comme l'assurent quelques auteurs, si ce n'est dans les pays chauds où l'incubation, l'éducation et toutes les périodes du développement animal sont abrégées en raison du degré de chaleur.

En général les plumes des Étourneaux sont longues et étroites, comme dit Belon; leur couleur est dans le premier âge un brun noirâtre, uniforme, sans mouchetures comme sans reflets; les mouchetures ne commencent à paroître qu'après la première mue. Dans les mâles; les yeux sont plus bruns ou d'un brun plus uniforme, les mouchetures du plumage plus tranchées, plus jaunâtres, et la couleur rembrunie des plumes qui n'ont point de mouchetures, est égayée par des reflets plus vifs qui varient entre le pourpre et le vert foncé. Outre cela le mâle est plus gros, il pèse environ trois onces et demie.

Les Etourneaux vivent de limaces, de vermisseaux, de scarabées, sur-tout de ces jolis scarabées d'un beau vert bronzé luisant, avec des reflets rougeâtres, qu'on trouve au mois de juin sur les fleurs et principalement sur les roses; ils se nourrissent aussi de blé, de sarrasin, de mil, de panis, de chenevis, de graine de sureau, d'olives, de cerises, de raisins. On prétend que cette dernière nourriture est celle qui corrige le mieux l'amertume naturelle de leur chair, et que les cerises sont celle pour laquelle ils montrent un appétit de préfé-

rence : aussi s'en sert-on comme d'un appât infaillible pour les attirer dans des nasses d'osiers que l'on tend parmi les roseaux où ils ont coutume de se retirer tous les soirs, et l'on en prend de cette manière jusqu'à cent dans une seule nuit. Ils suivent volontiers les bœufs et autre gros bétail paissant dans les prairies, attirés, dit-on, par les insectes qui voltigent autour d'eux, ou peut-être par ceux qui fourmillent dans leur fiente, et en général dans toutes les prairies; on les accuse encore de se nourrir de la chair des cadavres exposés sur les fourches patibulaires; mais ils n'y vont apparemment que parce qu'ils y trouvent des insectes. Pour moi j'ai fait élever de ces oiseaux, et j'ai remarqué que lorsqu'on leur présentoit de petits morceaux de viande crue, ils se jetoient dessus avec avidité et les mangeoient de même. Si c'étoit un calice d'œillet contenant de la graine formée, ils ne le saisissoient pas sous leurs pieds comme font les geais, pour l'éplucher avec le bec; ils le secouoient souvent et le frappoient à plusieurs reprises contre les bâtons ou le fond de la cage, jusqu'à ce que le calice s'ouvrît et laissât paroître et sortir la graine. J'ai aussi remarqué qu'ils buvoient à peu près comme les gallinacés, et qu'ils prenoient grand plaisir à se baigner. Ces oiseaux vivent sept ou huit ans et même plus, dans l'état de domesticité.

Un Étourneau peut apprendre à parler indifféremment françois, allemand, latin, grec, et à prononcer de suite des phrases un peu longues. Son gosier souple se prête à toutes les inflexions, à tous les accens; il articule franchement la lettre R, et soutient très-bien son nom de sansonnet ou plutôt de chansonnet, par la

douceur de son ramage acquis, beaucoup plus agréable que son ramage naturel. Cet oiseau est fort répandu dans l'ancien continent.

Quoique l'empreinte du moule primitif ait été assez ferme dans l'espèce de notre Étourneau pour empêcher que ses races diverses s'éloignant à un certain point, formassent enfin des espèces distinctes et séparées, elle n'a pu cependant rendre absolument nulle la tendance perpétuelle qui porte la Nature à la variété, tendance qui se manifeste ici d'une manière fort marquée, puisqu'on trouve des étourneaux noirs (ce sont les jeunes), d'autres tout blancs, d'autres blancs et noirs, enfin d'autres gris, c'est-à-dire dont le noir s'est fondu dans le blanc.

Il faut remarquer que souvent on a trouvé ces variétés dans les nids des étourneaux ordinaires, en sorte qu'on ne peut les considérer que comme des variétés individuelles ou purement éphémères que la Nature semble produire en se jouant sur la superficie, qu'elle anéantit à chaque génération pour les renouveler et les détruire encore, mais qui ne pouvant ni se perpétuer, ni pénétrer jusqu'au type spécifique, ne peuvent conséquemment donner aucune atteinte à sa pureté, à son unité.

On conçoit aisément combien ces variétés peuvent être multipliées, soit par les différentes distributions du noir et du blanc, soit par les différentes nuances de gris, résultant des différentes proportions de ces couleurs fondues ensemble.

DES GRIVES (1).

PAR MONTBEILLARD.

La famille des Grives a sans doute beaucoup de rapports avec celle des merles, mais pas assez néanmoins pour qu'on doive les confondre toutes deux sous une même dénomination, comme ont fait plusieurs Naturalistes ; et en cela le commun des hommes me paroît avoir agi plus sagement, en donnant des noms distincts à des choses vraiment distinctes : on a appelé Grives ceux de ces oiseaux dont le plumage étoit grivelé, ou marqué sur la poitrine de petites mouchetures disposées avec une sorte de régularité ; au contraire, on a appelé merles ceux dont le plumage étoit uniforme, ou varié seulement par de grandes parties; nous adoptons cette distinction de noms, d'autant plus volontiers, que la différence du plumage n'est pas la seule qui se trouve entre ces oiseaux, et réservant les merles pour un autre article, nous nous bornons dans celui-ci à parler uniquement des Grives. Nous en distinguons quatre espèces principales, vivant dans notre climat : la grive proprement dite, la draine, la litorne et le mauvis. De ces quatre espèces principales, les deux premières ont de l'analogie entr'elles : toutes deux paroissent moins assujéties à la nécessité de changer de lieu, puisqu'elles font souvent leur ponte en France, en Allemagne, en Italie, en un mot, dans le pays où elles ont passé l'hiver ; toutes deux

(1) Lat. *Turdus ;* it. *Tordo ;* all. *Drostel.*

chantent très-bien et sont du petit nombre des oiseaux dont le ramage est composé de différentes phrases ; toutes deux paroissent d'un naturel sauvage et moins social, car elles voyagent seules, selon quelques observateurs.

Les deux autres espèces, je veux dire la litorne et le mauvis, se ressemblent aussi de leur côté, en ce qu'elles vont par bandes nombreuses, qu'elles sont plus passagères, qu'elles ne nichent presque jamais dans notre pays, et que par cette raison elles n'y chantent l'une et l'autre que très-rarement, en sorte que leur chant est inconnu, non-seulement au plus grand nombre des Naturalistes, mais encore à la plupart des chasseurs. Elles ont plutôt un gazouillement qu'un chant, et quelquefois lorsqu'elles se trouvent une vingtaine sur un peuplier, elles babillent toutes à la fois, et font un très-grand bruit et très-peu mélodieux.

En général, parmi les Grives, les mâles et les femelles sont à-peu-près de même grosseur, et également sujets à changer de couleurs d'une saison à l'autre; toutes ont la première phalange du doigt extérieur unie à celle du doigt du milieu; les bords du bec échancrés vers la pointe, et aucune ne vit de grains, soit qu'ils ne conviennent point à leur appétit, soit qu'elles aient le bec ou l'estomac trop foible pour les broyer ou les digérer. Les baies sont le fond de leur nourriture, d'où leur est venu la dénomination de *baccivores* ; elles mangent aussi des insectes, des vers, et c'est pour attraper ceux qui sortent de terre après les pluies, qu'on les voit courir alors dans les champs

et gratter la terre, sur-tout les draines et les litornes; elles font la même chose l'hiver dans les endroits bien exposés où la terre est dégelée.

Leur chair est un très-bon manger, sur-tout celle de nos première et quatrième espèces qui sont la grive proprement dite et le mauvis; mais les anciens Romains en faisoient encore plus de cas que nous, et ils conservoient ces oiseaux toute l'année dans des espèces de volières qui méritent d'être connues.

Chaque volière contenoit plusieurs milliers de grives et de merles, sans compter d'autres oiseaux bons à manger, comme ortolans, cailles; et il y avoit une si grande quantité de ces volières aux environs de Rome, sur-tout au pays des Sabins, que la fiente des grives étoit employée comme engrais pour fertiliser les terres; et ce qui est à remarquer, on s'en servoit encore pour engraisser les bœufs et les cochons.

Les Grives avoient moins de liberté dans ces volières que nos pigeons fuyards n'en ont dans nos colombiers, car on ne les en laissoit jamais sortir; aussi n'y pondoient-elles point; mais comme elles y trouvoient une nourriture abondante et choisie, elles y engraissoient au grand avantage du propriétaire. Les individus sembloient prendre leur servitude en gré, mais l'espèce restoit libre.

Ces sortes de grivières étoient des pavillons voûtés, garnis en dedans d'une quantité de juchoirs, vu que la Grive est du nombre des oiseaux qui se perchent; la porte en étoit très-basse; ils avoient peu de fenêtres, et tournées de manière qu'elles ne laissoient voir aux grives prisonnières ni la campagne, ni les bois, ni les

oiseaux sauvages voltigeant en liberté, ni rien de tout ce qui auroit pu renouveler leurs regrets et les empêcher d'engraisser. Il ne faut pas que des esclaves voient trop clair : on ne leur laissoit de jour que pour distinguer les choses destinées à satisfaire leurs principaux besoins. On les nourrissoit de millet et d'une espèce de pâtée faite avec des figues broyées et de la farine, et outre cela de baies de lentisque, de myrte, de lierre, en un mot de tout ce qui pouvoit rendre leur chair succulente et de bon goût. On les abreuvoit avec un filet d'eau courante qui traversoit la volière. Vingt jours avant de les prendre pour les manger, on augmentoit leur ordinaire et on le rendoit meilleur ; on poussoit l'attention jusqu'à faire passer doucement dans un petit réduit qui communiquoit à la volière, les grives grasses et bonnes à prendre, et on ne les prenoit en effet qu'après avoir bien refermé la communication, afin d'éviter tout ce qui auroit pu inquiéter et faire maigrir celles qui restoient ; on tâchoit même de leur faire illusion en tapissant la volière de ramée et de verdure souvent renouvelées, afin qu'elles pussent se croire encore au milieu des bois ; en un mot, c'étoient des esclaves bien traités, parce que le propriétaire entendoit ses intérêts. Celles qui étoient nouvellement prises, se gardoient quelque temps dans de petites volières séparées avec plusieurs de celles qui avoient déjà l'habitude de la prison ; et moyennant tous ces soins, on venoit à bout de les accoutumer un peu à l'esclavage, mais presque jamais on n'a pu en faire des oiseaux vraiment privés.

On remarque encore aujourd'hui quelques traces de

cet usage des anciens, perfectionné par les modernes, dans celui où l'on est en certaines provinces de France d'attacher au haut des arbres fréquentés par les grives des pots où elles puissent trouver un abri commode et sûr sans perdre la liberté, et où elles ne manquent guère de pondre leurs œufs, de les couver et d'élever leurs petits; tout cela se fait plus sûrement dans ces espèces de nids artificiels que dans ceux qu'elles auroient faits eux-mêmes; ce qui contribue doublement à la multiplication de l'espèce, soit par la conservation de la couvée, soit parce que, perdant moins de temps à arranger leurs nids, elles peuvent faire aisément deux pontes chaque année. Lorsquelles ne trouvent point de pots préparés, elles font leurs nids sur les arbres et même dans les buissons, et les font avec beaucoup d'art; elles les revêtissent par-dehors de mousse, de paille, de feuilles sèches, mais le dedans est fait d'une sorte de carton assez ferme, composé avec de la boue mouillée, gâchée et battue, fortifiée avec des brins de paille et de petites racines; c'est sur ce carton que la plupart des grives déposent leurs œufs à cru et sans aucun matelas, au contraire de ce que font les pies et les merles.

Ces nids sont des hémisphères creux, d'environ quatre pouces de diamètre. La couleur des œufs varie, selon les diverses espèces, du bleu au vert, avec quelques petites taches obscures, plus fréquentes au gros bout que partout ailleurs. Chaque espèce a aussi son cri différent, quelquefois même on est venu à bout de leur apprendre à parler, ce qui doit s'entendre de la grive proprement dite, ou de la draine qui pa-

roissent avoir les organes de la voix plus perfectionnés.

Ce sont des oiseaux tristes, mélancoliques, et comme c'est l'ordinaire, d'autant plus amoureux de leur liberté; on ne les voit guère se jouer ni même se battre ensemble, encore moins se plier à la domesticité; mais s'ils ont un grand amour pour la liberté, il s'en faut bien qu'ils aient autant de ressources pour la conserver ni pour se conserver eux-mêmes. L'inégalité d'un vol oblique et tortueux est presque le seul moyen qu'ils aient pour échapper au plomb du chasseur et à la serre de l'oiseau carnassier; s'ils peuvent gagner un arbre touffu, ils s'y tiennent immobiles de peur, et on ne les fait partir que difficilement. On en prend par milliers dans les piéges; mais la grive proprement dite et le mauvis sont les deux espèces qui se prennent le plus aisément au lacet, et presque les seules qui se prennent à la pipée.

Les lacets ne sont autre chose que deux ou trois crins de cheval tortillés ensemble et qui font un nœud coulant; on les place autour des genièvres, sous les aliziers, dans le voisinage d'une fontaine ou d'une marre, et quand l'endroit est bien choisi et les lacets bien tendus, dans un espace de cent arpens, on prend plusieurs centaines de grives par jour.

Il résulte des observations faites en différens pays, que lorsque les Grives paroissent en Europe vers le commencement de l'automne, elles viennent des climats septentrionaux avec ces volées innombrables d'oiseaux de toute espèce qu'on voit aux approches de l'hiver traverser la mer Baltique, et passer de la

Laponie, de la Sibérie, de la Livonie, en Pologne, en Prusse, et de-là dans les pays plus méridionaux.

Il ne faut pas croire que toutes les espèces de Grives passent toujours en même quantité; quelquefois elles sont en très-petit nombre, soit que le temps ait été contraire à leur multiplication, ou qu'il soit contraire à leur passage; d'autres fois elles arrivent en grand nombre, et un observateur très-instruit m'a dit avoir vu des nuées prodigieuses de grives de toutes espèces tomber au mois de mars dans la Brie, et couvrir un espace d'environ sept ou huit lieues: cette passée qui n'avoit pas d'exemple, dura près d'un mois, et on remarqua que le froid avoit été fort long pendant l'hiver.

Ceux de ces oiseaux qui restent en Europe se tiennent l'été dans les bois en montagne; aux approches de l'hiver ils quittent l'intérieur des bois où ils ne trouvent plus de fruits ni d'insectes, et ils s'établissent sur les lisières des forêts ou dans les plaines qui leur sont contiguës; c'est sans doute dans le mouvement de cette migration que l'on en prend une si grande quantité, au commencement de novembre, dans la forêt de Compiègne. Il est rare, suivant Belon, que les différentes espèces se trouvent en grand nombre, en même temps, dans les mêmes endroits.

Toutes ou presque toutes ont les bords du bec supérieur échancrés vers la pointe; l'intérieur du bec jaune, sa base accompagnée de quelques poils ou soies noires dirigés en avant; la première phalange du doigt extérieur unie à celle du doigt du milieu; la partie supérieure du corps d'une couleur plus rembrunie, et la partie inférieure d'une couleur plus claire et gri-

velée; enfin, dans toutes ou presque toutes, la queue est à peu près le tiers de la longueur totale de l'oiseau; elle varie dans les différentes espèces, entre huit et onze pouces, et le poids de l'individu varie d'une espèce à l'autre de deux onces et demie à quatre onces et demie.

La Grive proprement dite que je place ici la première, parce qu'elle a donné son nom au genre, n'est que la troisième dans l'ordre de la grandeur; elle est fort commune dans certains cantons de la Bourgogne, où les gens de la campagne la connoissent sous les noms de grivette et de mauviette; elle arrive ordinairement chaque année à peu près au temps des vendanges; elle semble être attirée par la maturité des raisins, et c'est pour cela sans doute qu'on lui a donné le nom de grive de vigne : elle disparoît aux gelées et se remontre aux mois de mars ou d'avril pour disparoître encore au mois de mai. Chemin faisant, la troupe perd toujours quelques traîneurs qui ne peuvent suivre, ou qui plus pressés que les autres par les douces influences du printemps, s'arrêtent dans les forêts qui se trouvent sur leur passage pour y faire leur ponte; c'est par cette raison qu'il reste toujours quelques grives dans nos bois, où elles font leur nid sur les pommiers et les poiriers sauvages, et même sur les genévriers et dans les buissons, comme on l'a observé en Silésie et en Angleterre. Quelquefois elles l'attachent contre le tronc d'un gros arbre, à dix ou douze pieds de hauteur, et dans sa construction elles emploient par préférence le bois pourri et vermoulu.

Elles s'apparient ordinairement sur la fin de l'hiver, et

et forment des unions durables; elles ont coutume de faire deux pontes par an, et quelquefois une troisième lorsque les premières ne sont pas venues à bien. La première ponte est de cinq ou six œufs d'un bleu foncé avec des taches noires plus fréquentes sur le gros bout que partout ailleurs; et dans les pontes suivantes le nombre des œufs va toujours en diminuant. Il est difficile dans cette espèce de distinguer les mâles des femelles, soit par la grosseur qui est égale entre les deux sexes, soit par le plumage dont les couleurs sont variables. Presque tous les Naturalistes s'accordent à dire que les jeunes mâles ne se font guère reconnoître qu'en s'essayant de bonne heure à chanter; car cette espèce de Grive chante très-bien, sur-tout dans le printemps dont elle annonce le retour, et l'année a plus d'un printemps pour elle, puisqu'elle fait plusieurs pontes; aussi dit-on qu'elle chante les trois quarts de l'année. Elle a coutume pour chanter de se mettre tout au haut des grands arbres, et elle s'y tient des heures entières. Son ramage est composé de plusieurs couplets différens, comme celui de la draine; mais il est encore plus varié et plus agréable, ce qui lui a fait donner en plusieurs pays la dénomination de grive chanteuse. Au reste, ce chant n'est pas sans intention, et l'on ne peut en douter, puisqu'il ne faut que savoir le contrefaire, même imparfaitement, pour attirer ces oiseaux.

Chaque couvée va séparément sous la conduite des père et mère; quelquefois plusieurs couvées se rencontrant dans les bois, on pourroit penser, à les voir ainsi rassemblées, qu'elles vont par troupes nombreuses; mais leurs réunions sont fortuites, momen-

tanées, bientôt on les voit se diviser en autant de petits pelotons qu'il y avoit de familles réunies, et même se disperser absolument lorsque les petits sont assez forts pour aller seuls.

Ces oiseaux se trouvent ou plutôt voyagent en Italie, en France, en Lorraine, en Allemagne, en Angleterre, en Écosse, en Suéde où ils se tiennent dans les bois qui abondent en érables.

Quoique la Grive ait l'œil perçant, et qu'elle sache fort bien se sauver de ses ennemis déclarés et se garantir des dangers manifestes, elle est peu rusée au fond, et n'est point en garde contre les dangers moins apparens: elle se prend facilement soit à la pipée, soit au lacet, mais moins cependant que le mauvis. Il y a des cantons en Pologne où on en prend une si grande quantité qu'on en exporte de petits bateaux chargés. C'est un oiseau des bois, et c'est dans les bois qu'on peut lui tendre des piéges avec succès; on le trouve très-rarement dans les plaines, et lors même que ces grives se jettent aux vignes, elles se retirent habituellement dans les taillis voisins le soir et dans le chaud du jour; en sorte que, pour faire de bonnes chasses, il faut choisir son temps; c'est-à-dire, le matin à la sortie, le soir à la rentrée, et encore l'heure de la journée où la chaleur est la plus forte. Quelquefois elles s'enivrent à manger des raisins murs, et c'est alors que tous les piéges sont bons.

La nourriture de notre Grive en automne consiste dans les baies, la faine, les raisins, les figues, la graine de lierre, le genièvre, l'alise et plusieurs autres fruits. On ne sait pas bien de quoi elle subsiste au printemps;

on la trouve alors le plus communément à terre dans les bois, aux endroits humides, le long des buissons qui bordent les prairies où l'eau s'est répandue. On pourroit croire qu'elle cherche les vers de terre et les limaces; s'il survient au printemps de fortes gelées les Grives, au lieu de quitter le pays, et de passer dans des climats plus doux dont elles savent le chemin, se retirent vers les fontaines, où elles maigrissent et deviennent étiques; il en périt même un grand nombre si ces secondes gelées durent trop; d'où l'on pourroit conclure que le froid n'est point la cause, du moins la seule cause déterminante de leurs migrations, mais que leur route est tracée indépendamment des températures de l'atmosphère, et qu'elles ont chaque année un certain cercle à parcourir dans un certain espace de temps.

La Draine se distingue des autres par sa grandeur, et cependant il s'en faut bien qu'elle soit aussi grosse que la pie, comme on le fait dire à Aristote, peut-être par une erreur de copiste; car la pie a presque le double de masse, à moins que les Grives ne soient plus grosses en Grèce qu'ici, où la Draine qui est certainement la plus grosse de toutes, ne pèse guère que cinq onces.

En Bourgogne, les Draines arrivent en troupes dans l'automne; une partie continue sa route et s'en va toujours par bandes dès le commencement de l'hiver, tandis qu'une autre partie demeure jusqu'au mois de mars, et même plus longtemps. Celles qui restent pondent et couvent avec succès: elles établissent leur nid tantôt sur des arbres de hauteur médiocre, tantôt sur

la cime des plus grands arbres, préférant ceux qui sont les plus garnis de mousse; elles le construisent tant en dehors qu'en dedans avec des herbes, des feuilles et de la mousse, mais sur-tout de la mousse blanche, et ce nid ressemble moins à ceux des autres grives qu'à celui du merle, ne fût-ce qu'en ce qu'il est matelassé en dedans. Elles produisent à chaque ponte quatre ou cinq œufs gris tachetés, et nourrissent leurs petits avec des chenilles, des vermisseaux, des limaces, et même des limaçons dont elles cassent la coquille. Pour elles, elles mangent toutes sortes de baies pendant la bonne saison, des cerises, des cornouilles, des raisins, des alises, des olives; pendant l'hiver, des graines de genièvre, de houx, de lierre et de nerprun, des prunelles, de la faîne, et sur-tout du gui : elles paroissent aussi très-friandes de la graine de l'if, et en mangent tant que leur fiente en est rouge. Leur cri d'inquiétude est *tré, tré, tré, tré*, d'où paroît formé leur nom bourguignon *draine*, et même quelques-uns de leurs noms anglois; au printemps, les femelles n'ont pas un cri différent; mais les mâles chantent alors fort agréablement, se plaçant à la cime des arbres, et leur ramage est coupé par phrases différentes qui ne se succèdent jamais deux fois dans le même ordre : l'hiver on ne les entend plus. Le mâle ne diffère extérieurement de la femelle que parce qu'il a plus de noir dans son plumage.

Ces oiseaux sont tout-à-fait pacifiques : on ne les voit jamais se battre entr'eux, et avec cette douceur de mœurs ils n'en sont pas moins attentifs à leur conservation; ils sont même plus méfians que les merles

qui passent pour l'être beaucoup, car on prend nombre de ceux-ci à la pipée, et l'on n'y prend jamais de draines; mais comme il est difficile d'éviter tous les piéges, elle se prend quelquefois au lacet, moins cependant que la grive proprement dite et le mauvis. En Provence on a une sorte d'appeau avec lequel on imite, en automne, le chant que les draines et les grives font entendre au printemps. On se cache dans une loge de verdure d'où l'on peut découvrir, par une petite fenêtre, une perche que l'on a attachée sur un arbre à portée. L'appeau attire les grives sur cette perche où elles accourent croyant trouver leurs semblables : elles n'y trouvent que les embûches de l'homme et la mort; on les tue de la loge à coups de fusil.

Belon assure que la chair de la Draine, qu'il appelle grande grive, est de meilleur goût que celle des trois autres espèces; mais cela est contredit par tous les autres Naturalistes et par notre propre expérience. Il est vrai que nos draines ne vivent pas d'olives, ni nos petites grives, de gui, comme celles dont il parle; et l'on sait jusqu'à quel point la différence de nourriture peut influer sur la qualité et le fumet du gibier.

La Litorne est la plus grosse après la draine, et ne se prend guère plus qu'elle à la pipée, mais elle se prend comme elle au lacet : elle diffère des autres grives par son bec jaunâtre, par ses pieds d'un brun plus foncé, et par la couleur cendrée, quelquefois variée de noir qui règne sur sa tête, derrière son cou et sur son croupion.

Le mâle et la femelle ont le même cri, et peuvent également servir pour attirer les litornes sauvages

dans le temps du passage; mais la femelle se distingue du mâle par la couleur de son bec, laquelle est beaucoup plus obscure. Ces oiseaux qui nichent en Pologne et dans la basse Autriche, ne nichent point dans notre pays : ils y arrivent en troupes après le mauvis, vers le commencement de décembre, et crient beaucoup en volant; ils se tiennent alors dans les friches où croît le genièvre; et lorsqu'ils reparoissent au printemps, ils préfèrent le séjour des prairies humides, et en général ils fréquentent beaucoup moins les bois que les deux espèces précédentes. Quelquefois ils font, dès le commencement de l'automne, une première et courte apparition dans le moment de la maturité des alizes dont ils sont très-avides, et ils n'en reviennent pas moins au temps accoutumé. Il n'est pas rare de voir les Litornes se rassembler au nombre de deux ou trois mille dans un endroit où il y a des alizes mûres, et elles les mangent si avidement qu'elles en jettent la moitié par terre. On les voit aussi fort souvent après les pluies courir dans les sillons pour attraper les vers et les limaces. Dans les fortes gelées, elles vivent de gui, du fruit de l'épine blanche et d'autres baies.

On peut conclure de ce qui vient d'être dit, que les Litornes ont les mœurs différentes de celles de la grive ou de la draine, et beaucoup plus sociales. Elles vont quelquefois seules, mais le plus souvent elles forment, comme je l'ai remarqué, des bandes très-nombreuses, et lorsqu'elles se sont ainsi réunies elles voyagent et se répandent dans les prairies sans se séparer; elles se jettent aussi toutes ensemble sur un même arbre à certaines heures du jour, ou lorsqu'on les approche de trop près.

Linnæus parle d'une litorne, qui ayant été élevée chez un marchand de vin, se rendit si familière qu'elle couroit sur la table et alloit boire du vin dans les verres; elle en but tant qu'elle devint chauve, mais ayant été renfermée pendant un an dans la cage, sans boire de vin, elle reprit ses plumes. Cette petite anecdote nous offre deux choses à remarquer, l'effet du vin sur les plumes des oiseaux, et l'exemple d'une litorne apprivoisée, ce qui est assez rare; les grives, comme je l'ai dit plus haut, ne se privant pas aisément.

Plus le temps est froid, plus les Litornes abondent; il semble même qu'elles en pressentent la cessation; car les chasseurs et les habitans de la campagne sont dans l'opinion que tant qu'elles se font entendre, l'hiver n'est pas encore passé. Elles se retirent l'été dans les pays du nord où elles font leur ponte, et où elles trouvent du genièvre en abondance. Cette grive passe pour un manger assez médiocre, et en général son fumet, que lui communique le genièvre, est mêlé de quelque amertume.

Frisch rapporte que lorsqu'on met les petits de la draine, dans le nid de la Litorne, celle-ci les adopte, les nourrit et les élève comme siens; mais je ne conclurois pas de cela seul, comme fait Frisch, qu'on peut espérer de tirer des mulets du mélange de ces deux espèces; car on ne s'attend pas, sans doute, à voir éclore une race nouvelle du mélange de la poule et du canard, quoiqu'on ait vu souvent des couvées entières de cannetons, menées et élevées par une poule.

Il ne faut pas confondre le Mauvis avec les mauviètes qu'on sert sur les tables à Paris pendant l'hiver, et qui

ne sont autre chose que des alouettes ou d'autres petits oiseaux tout différens du Mauvis. Cette petite grive est la plus intéressante de toutes, parce qu'elle est la meilleure à manger, du moins dans notre Bourgogne, et que sa chair est d'un goût très-fin. D'ailleurs elle se prend plus fréquemment au lacet qu'aucune autre; ainsi c'est une espèce précieuse et par la qualité et par la quantité. Elle paroît ordinairement la seconde, c'est-à-dire, après la grive et avant la litorne; elle arrive en grandes bandes au mois de novembre, et repart avant Noël; elle fait sa ponte dans les bois qui sont aux environs de Dantzick; elle ne niche presque jamais dans nos cantons. Sa nourriture ordinaire, ce sont les baies et les vermisseaux, qu'elle sait fort bien trouver en grattant la terre. On la reconnoît à ce qu'elle a les plumes plus lustrées, plus polies que les autres grives, et à ce qu'elle a le bec et les yeux plus noirs que la grive proprement dite, dont elle approche pour la grosseur, et qu'elle a moins de mouchetures sur la poitrine : elle se distingue encore par la couleur orangée du dessous de l'aile, raison pourquoi on la nomme en plusieurs langues grive à ailes rouges.

Son cri ordinaire est *tan, tan, kan, kan*, et lorsqu'elle a aperçu un renard, son ennemi naturel, elle le conduit fort loin, comme font aussi les merles, en répétant toujours le même cri.

A bien des égards on peut regarder cette espèce comme faisant la nuance entre la grive et la litorne.

DU MERLE (1).

PAR MONTBEILLARD.

Le mâle adulte de cette espèce, est encore plus noir que le corbeau ; il est d'un noir plus décidé, plus pur, moins altéré par des reflets ; excepté le bec, le tour des yeux, le talon et la plante du pied, qu'il a plus ou moins jaunes ; il est noir partout et dans tous les aspects ; aussi les Anglois l'appellent-ils l'oiseau noir, par excellence. La femelle, au contraire, n'a point de noir décidé dans tout son plumage, mais différentes nuances de brun mêlé de roux et de gris ; son bec ne jaunit que rarement ; elle ne chante pas non plus comme le mâle, et tout cela a donné lieu de la prendre pour un oiseau d'une autre espèce.

Les Merles ne s'éloignent pas seulement du genre des grives, par la couleur du plumage, et par la différente livrée du mâle et de la femelle, mais encore par leur cri que tout le monde connoît, et par quelques-unes de leurs habitudes : ils ne voyagent, ni ne vont en troupes comme les grives, et néanmoins quoique plus sauvages entr'eux, ils le sont moins à l'égard de l'homme ; car nous les apprivoisons plus aisément que les grives, et ils ne se tiennent pas si loin des lieux habités : au reste, ils passent communément pour être très-fins, parce qu'ayant la vue perçante, ils découvrent les chasseurs de fort loin, et se laissent approcher difficilement ; mais en les étudiant de plus près,

(1) Lat. *Merula* ; it. *Merlo* ; all. *Merl.*

on reconnoît qu'ils sont plus inquiets que rusés, plus peureux que défians, puisqu'ils se laissent prendre aux gluaux, aux lacets, et à toutes sortes de piéges, pourvu que la main qui les a tendus, sache se rendre invisible.

Lorsqu'ils sont renfermés avec d'autres oiseaux plus foibles, leur inquiétude naturelle se change en pétulance; ils poursuivent, ils tourmentent continuellement leurs compagnons d'esclavage, et par cette raison on ne doit pas les admettre dans les volières où l'on veut rassembler et conserver plusieurs espèces de petits oiseaux.

On peut, si l'on veut, en élever à part à cause de leur chant; non pas de leur chant naturel, qui n'est guère supportable qu'en pleine campagne, mais à cause de la facilité qu'ils ont de le perfectionner, de retenir les airs qu'on leur apprend, d'imiter différens bruits, différens sons d'instrumens, et même de contrefaire la voix humaine.

Comme les Merles entrent de bonne heure en amour, et presque aussitôt que les grives, ils commencent aussi à chanter de bonne heure; et comme ils ne font pas pour une seule ponte, ils continuent de chanter bien avant dans la belle saison; ils chantent donc lorsque la plupart des autres chantres des bois se taisent et éprouvent la maladie périodique de la mue, ce qui a fait croire, mal à propos, à plusieurs, que le Merle n'étoit point sujet à cette maladie, mais cela n'est ni vrai, ni vraisemblable. Pour peu qu'on fréquente les bois, on voit ces oiseaux en mue sur la fin de l'été; on en trouve même quelquefois qui ont la tête entièrement chauve.

Ces oiseaux font leur première ponte sur la fin de l'hiver ; elle est de cinq ou six œufs, d'un vert bleuâtre, avec des taches couleur de rouille, fréquentes et peu distinctes. Il est rare que cette première ponte réussisse, à cause de l'intempérie de la saison ; mais la seconde va mieux et n'est que de quatre ou cinq œufs. Le nid des Merles est construit à peu près comme celui des grives, excepté qu'il est matelassé en dedans; ils le font ordinairement dans les buissons ou sur des arbres de hauteur médiocre ; il semble même qu'ils soient portés naturellement à le placer près de terre, et que ce n'est que par l'expérience des inconvéniens qu'ils apprennent à le mettre plus haut ; de la mousse qui ne manque jamais sur le tronc des arbres, du limon qu'ils trouvent aux pieds ou dans les environs, sont les matériaux dont ils font le corps du nid ; des brins d'herbe et de petites racines, sont la matière d'un tissu plus mollet, dont ils le revêtent intérieurement, et ils travaillent avec une telle assiduité, qu'il ne leur faut que huit jours pour finir l'ouvrage. Le nid achevé, la femelle se met à pondre et ensuite à couver ses œufs ; elle les couve seule, et le mâle ne prend part à cette opération, qu'en pourvoyant à la subsistance de la couveuse.

J'ai observé que les petits éprouvoient plus d'une mue dans la première année, et qu'à chaque mue le plumage des mâles devient plus noir et le bec plus jaune, à commencer par la base. A l'égard des femelles, elles conservent les couleurs du premier âge, comme elles en conservent aussi la plupart des attributs. On peut remarquer dans les uns et les autres, un mou-

vement assez fréquent de la queue de haut en bas, qu'ils accompagnent d'un léger trémoussement d'ailes, et d'un petit cri bref et coupé.

Ces oiseaux ne changent point de contrée pendant l'hiver, mais ils choisissent dans la contrée qu'ils habitent l'asyle qui leur convient le mieux pendant cette saison rigoureuse; ce sont ordinairement les bois les plus épais, sur-tout ceux où il y a des fontaines chaudes et qui sont peuplés d'arbres toujours verds, tels que piceas, sapins, lauriers, myrtes, cyprès, genévriers sur lesquels ils trouvent plus de ressources, soit pour se mettre à l'abri des frimats, soit pour vivre: aussi viennent-ils quelquefois les chercher jusques dans nos jardins, et l'on pourroit soupçonner que les pays où on ne voit point de merles en hiver, sont ceux où il ne se trouve point de ces arbres ni de fontaines chaudes.

Les merles sauvages se nourrissent outre cela de toutes sortes de baies, de fruits et d'insectes. Ceux que l'on tient en cage mangent aussi du pain et de la viande cuite hachée; mais on prétend que les pepins de pomme de grenade sont un poison pour eux comme pour les grives. Quoi qu'il en soit, ils aiment beaucoup à se baigner, et il ne faut pas leur épargner l'eau dans les volières. Leur chair est un fort bon manger, et ne le cède pas à celle de la draine ou de la litorne; il paroît même qu'elle est préférée à celle de la grive et du mauvis dans les pays où ils se nourrissent d'olives qui la rendent succulente, et de baies de myrthe qui la parfument. Les oiseaux de proie en sont aussi avides que les hommes, et leur font une guerre presque aussi destructive; sans cela ils se multiplieroient à l'excès.







De Seve, Del. *L'Epine, Sculp.*

DU MERLE DE ROCHE.

PAR MONTBEILLARD.

Le nom de cet oiseau indique assez les lieux où il faut le chercher : on le trouve sur les montagnes et dans les endroits les plus sauvages; il se pose ordinairement sur les grosses pierres et toujours à découvert; il est très-rare qu'il se laisse approcher à la portée du fusil; dès qu'on s'avance un peu trop, il part et va se poser à une juste distance sur une autre pierre située de manière qu'il puisse dominer ce qui l'environne. Il semble qu'il n'est sauvage que par défiance, et qu'il connoît tous les dangers du voisinage de l'homme. Ce voisinage a cependant moins de dangers pour lui que pour bien d'autres oiseaux, il ne risque guère que sa liberté; car comme il chante bien naturellement, et qu'il est susceptible d'apprendre à chanter encore mieux, on le recherche bien moins pour le manger, quoiqu'il soit un fort bon morceau, que pour jouir de son chant qui est doux, varié et fort approchant de celui de la fauvette. D'ailleurs, il a bientôt fait de s'approprier le ramage des autres oiseaux, et même celui de notre musique. Il commence tous les jours à se faire entendre un peu avant l'aurore qu'il annonce par quelques sons éclatans, et il fait de même au coucher du soleil. Lorqu'on s'approche de sa cage au milieu de la nuit avec une lumière, il se met aussitôt à chanter; et le jour lorsqu'il ne chante point, il semble s'exercer à demi voix et préparer de nouveaux airs.

Par une suite de leur caractère défiant, ces oiseaux cachent leurs nids avec grand soin, et l'établissent dans des trous de rocher, près du plafond des cavernes les plus inaccessibles; ce n'est qu'avec beaucoup de risque et de peine qu'on peut grimper jusqu'à leur couvée, et ils la défendent avec courage contre les ravisseurs en tâchant de leur crever les yeux.

Chaque ponte est de trois ou quatre œufs; lorsque leurs petits sont éclos, ils les nourrissent de vers et d'insectes, c'est-à-dire, des alimens dont ils vivent eux-mêmes; cependant ils peuvent s'accommoder d'une autre nourriture, et lorsqu'on les élève en cage, on leur donne avec succès la même pâtée qu'aux rossignols: mais pour pouvoir les élever, il faut les prendre dans le nid; car dès qu'ils ont fait usage de leurs ailes et qu'ils ont pris possession de l'air, ils ne se laissent attraper à aucune sorte de piéges; et quand on viendroit à bout de les surprendre, ce seroit à pure perte, ils ne survivroient pas à leur liberté.

Les Merles de roche se trouvent en quelques endroits de l'Allemagne, dans les Alpes, les montagnes du Tyrol, du Bugey. Le mâle est un peu moins gros que le merle ordinaire, et proportionné tout différemment: ses ailes sont très-longues, et telles qu'il convient à un oiseau qui niche au plafond des cavernes. Elles forment étant déployées une envergure de treize à quatorze pouces. Il a la tête et le cou comme recouverts d'un coqueluchon cendré, varié de petites taches rousses, et la poitrine et tout le dessous du corps orangés, variés de mouchetures blanches et brunes; le bec et les pieds sont noirâtres.

DU MERLE SOLITAIRE.

PAR MONTBEILLARD.

Voici encore un Merle habitant des montagnes, et renommé pour sa belle voix. Le ramage naturel du Merle solitaire est en effet très-doux, très-flûté, mais un peu triste, comme doit être le chant de tout oiseau vivant en solitude : celui-ci se tient toujours seul, excepté dans la saison de l'amour. A cette époque, non-seulement le mâle et la femelle se recherchent, mais souvent ils quittent de compagnie les sommets agrestes et déserts où jusque-là ils avoient fort bien vécu séparément, pour venir dans les lieux habités, et se rapprocher de l'homme. Ils sentent le besoin de la société dans le moment où la plupart des animaux qui ont coutume d'y vivre, se passeroient de tout l'univers : on diroit qu'ils veulent avoir des témoins de leur bonheur, afin d'en jouir de toutes les manières possibles. A la vérité ils savent se garantir des inconvéniens de la foule, et se faire une solitude au milieu de la société, en s'élevant à une hauteur où les importunités ne peuvent atteindre que difficilement. Ils posent leur nid tout au haut d'une cheminée isolée, ou sur le comble d'un vieux château, ou sur la cime d'un grand arbre, et presque toujours à portée d'un clocher ou d'une tour élevée; c'est sur le coq de ce clocher, ou sur la girouette de cette tour que le mâle se tient des heures et des journées entières, sans cesse occupé de sa compagne tandis qu'elle couve, et s'efforçant de charmer les ennuis de sa situation par un chant continuel : ce

chant, tout pathétique qu'il est, ne suffit pas à l'expression du sentiment dont il est plein ; un oiseau solitaire sent plus et plus profondément qu'un autre ; on voit quelquefois celui-ci s'élever en chantant, battre des ailes, étaler les plumes de sa queue, relever celles de sa tête et décrire en piaffant plusieurs cercles dont sa femelle chérie est le centre unique.

Si quelque bruit extraordinaire, ou la présence de quelqu'objet nouveau, donne de l'inquiétude à la couveuse, elle se réfugie dans son fort, c'est-à-dire sur le clocher ou sur la tour habitée par son mâle, et bientôt elle revient à sa couvée qu'elle ne renonce jamais.

Dès que les petits sont éclos, le mâle cesse de chanter, mais il ne cesse pas d'aimer, au contraire il ne se tait que pour donner à celle qu'il aime une nouvelle preuve de son amour et partager avec elle le soin de porter la becquée à leurs petits ; car dans les animaux l'ardeur de l'amour n'annonce pas seulement une plus grande fidélité au vœu de la Nature pour la génération des êtres, mais encore un zèle plus vif et plus soutenu pour leur conservation.

Ces oiseaux pondent ordinairement cinq ou six œufs ; ils nourrissent leurs petits d'insectes, et ils s'en nourrissent eux-mêmes, ainsi que de raisins et d'autres fruits. On les voit arriver au mois d'avril dans les pays où ils ont coutume de passer l'été, ils s'en vont à la fin d'août et reviennent constamment chaque année au même endroit où ils ont en premier lieu fixé leur domicile. Il est rare qu'on en voie deux paires établies dans le même canton.

Les jeunes, pris dans le nid, sont capables d'instruction

truction; la souplesse de leur gosier se prète à tout, soit aux airs, soit aux paroles; car ils apprennent aussi à parler, et ils se mettent à chanter au milieu de la nuit, sitôt qu'ils voient la lumière d'une chandelle. Ils peuvent vivre en cage jusqu'à huit ou dix ans lorsqu'ils sont bien gouvernés. On en trouve sur les montagnes de France et d'Italie, dans presque toutes les îles de l'Archipel, sur-tout dans celles de Zira et de Nia, où l'on dit qu'ils nichent parmi des tas de pierres, et dans l'île de Corse.

Le Merle solitaire est un peu moins gros que le merle ordinaire, mais il a le bec plus fort, plus crochu par le bout, et les pieds plus courts à proportion. Son plumage est d'un brun plus ou moins foncé et moucheté de blanc partout, excepté sur le croupion et sur les pennes des ailes et de la queue. Outre cela, le cou, la gorge, la poitrine et les couvertures des ailes ont dans le mâle une teinte de bleu et des reflets pourpres qui manquent absolument dans le plumage de la femelle; celle-ci est d'un brun plus uniforme, et ses mouchetures sont jaunâtres.

Les habitudes singulières de cet oiseau et la beauté de sa voix, ont inspiré au peuple une sorte de vénération pour lui. Je connois des pays où il passe pour un oiseau de bon augure, où l'on souffriroit impatiemment qu'il fût troublé dans sa ponte, et où sa mort seroit presque regardée comme un malheur public.

DU MOQUEUR.

PAR MONTBEILLARD.

Nous trouvons dans cet oiseau singulier une exception frappante à une observation générale faite sur les oiseaux du nouveau monde. Presque tous les voyageurs s'accordent à dire qu'autant les couleurs de leur plumage sont vives, riches, éclatantes, autant le son de leur voix est aigre, rauque, monotone, en un mot désagréable. Celui-ci est au contraire, si l'on en croit Fernandez et les Américains, le chantre le plus excellent parmi tous les volatiles de l'univers, sans même en excepter le rossignol; car il charme comme lui par les accens flatteurs de son ramage, et de plus il amuse par le talent inné qu'il a de contrefaire le chant ou plutôt le cri des autres oiseaux; et c'est de-là sans doute que lui est venu le nom de moqueur : cependant bien loin de rendre ridicules ces chants étrangers qu'il répète, il paroît ne les imiter que pour les embellir; on croiroit qu'en s'appropriant ainsi tous les sons qui frappent ses oreilles, il ne cherche qu'à enrichir et perfectionner son propre chant, et qu'à exercer de toutes les manières possibles son infatigable gosier. Aussi les sauvages lui ont-ils donné le nom de *cencontlatolli*, qui veut dire quatre cents langues, et les savans celui de *polyglote*, qui signifie à peu près la même chose. Non-seulement le Moqueur chante bien et avec goût, mais il chante avec action, avec ame, ou plutôt son chant n'est que l'expression de ses affections intérieures; il s'anime à sa propre voix et l'accompagne par des mou-

vemens cadencés, toujours assortis à l'inépuisable variété de ses phrases naturelles et acquises.

Son prélude ordinaire est de s'élever d'abord peu à peu, les ailes étendues, de retomber ensuite la tête en bas, au même point d'où il étoit parti; et ce n'est qu'après avoir continué quelque temps ce bizarre exercice, que commence l'accord de ses mouvemens divers, ou si l'on veut de sa danse, avec les différens caractères de son chant. Exécute-t-il avec sa voix des roulemens vifs et légers, son vol décrit en même temps dans l'air une multitude de cercles qui se croisent; on le voit suivre en serpentant les tours et retours d'une ligne tortueuse sur laquelle il monte, descend et remonte sans cesse. Son gosier forme-t-il une cadence brillante et bien battue, il l'accompagne d'un battement d'ailes également vif et précipité. Se livre-t-il à la volubilité des arpèges et des batteries, il les exécute une seconde fois par les bonds multipliés d'un vol inégal et sautillant. Donne-t-il essor à sa voix dans ces tenues si expressives où les sons d'abord pleins et éclatans, se dégradent ensuite par nuances et semblent enfin s'éteindre tout-à-fait et se perdre dans un silence qui a son charme comme la plus belle mélodie, on le voit en même temps planer moëleusement au-dessus de son arbre, ralentir encore par degrés les ondulations imperceptibles de ses ailes, et rester enfin immobile, et comme suspendu au milieu des airs.

Il s'en faut bien que le plumage de ce rossignol d'Amérique réponde à la beauté de son chant; les couleurs en sont très-communes et n'ont ni éclat ni variété. Le dessus du corps est gris-brun plus ou moins foncé.

Le dessus des ailes et de la queue est encore plus brun ; seulement ce brun est égayé par quelques marques blanches, et il a sur la tête un cercle de même couleur qui lui forme une espèce de couronne, et qui se prolongeant sur les yeux lui dessine comme deux sourcils assez marqués. Le dessous du corps est blanc depuis la gorge jusqu'au bout de la queue. Les pieds sont noirâtres et le bec de la même couleur est accompagné de longues barbes qui naissent au-dessus des angles de son ouverture. Il approche du mauvis par la grosseur. On le trouve à la Caroline, à la Jamaïque et à la Nouvelle Espagne. En général, il se plaît dans les pays chauds et subsiste dans les tempérés. Il se perche sur les plus hautes branches des arbres, et c'est de là qu'il fait entendre sa voix. Il niche souvent sur les ébéniers. Il vit de cerises, de baies d'aubépine et de cornouillers, et même d'insectes : sa chair passe pour un fort bon manger. Il n'est pas facile de l'élever en cage ; cependant on en vient à bout lorsque l'on sait s'y prendre, et l'on jouit une partie de l'année de l'agrément de son ramage ; mais il faut pour cela se conformer à ses goûts, à son instinct, à ses besoins ; il faut, à force de bons traitemens, lui faire oublier son esclavage, ou plutôt la liberté ; au demeurant, c'est un oiseau assez familier, qui semble aimer l'homme, s'approche des habitations, et vient se percher jusques sur les cheminées.

DU MARTIN.

PAR MONTBEILLARD.

Cet oiseau est un destructeur d'insectes, et d'autant plus grand destructeur qu'il est d'un appétit très-glouton : il donne la chasse aux mouches, aux papillons, aux scarabées ; il va, comme nos corneilles et nos pies, chercher dans le poil des chevaux, des bœufs et des cochons, la vermine qui les tourmente quelquefois jusqu'à leur causer la maigreur et la mort. Ces animaux qui se trouvent soulagés, souffrent volontiers leurs libérateurs sur leur dos, et souvent au nombre de dix ou douze à la fois ; mais il ne faut pas qu'ils aient le cuir entamé par quelque plaie, car les Martins qui s'accommodent de tout, becqueteroient la chair vive et leur feroient beaucoup plus de mal que toute la vermine dont ils les débarrassent : ce sont, à vrai dire, des oiseaux carnassiers, mais qui sachant mesurer leurs forces, ne veulent qu'une proie facile, n'attaquent de front que des animaux petits et foibles. On a vu un de ces oiseaux qui étoit encore jeune, saisir un rat long de plus de deux pouces, non compris la queue, le battre sans relâche contre le plancher de sa cage, lui briser les os, et réduire tous ses membres à l'état de souplesse et de flexibilité qui convenoit à ses vues, puis le prendre par la tête et l'avaler presqu'en un instant ; il en fut quitte pour une espèce d'indigestion qui ne dura qu'un quart-d'heure, pendant lequel il eut les ailes traînantes et l'air souffrant ; mais ce mauvais quart-d'heure passé, il couroit par la maison avec sa gaieté ordinaire ; et environ une heure après, ayant

trouvé un autre rat, il l'avala comme le premier et avec aussi peu d'inconvénient.

Les sauterelles sont encore une des proies favorites du Martin; il en détruit beaucoup, et par-là il est devenu un oiseau précieux pour les pays affligés de ce fléau, et il a mérité que son histoire se liât à celle de l'homme (1). Il se trouve dans l'Inde et les Philippines, et probablement dans les contrées intermédiaires.

Ces oiseaux ne sont pas fort peureux, et les coups de fusil les écartent à peine. Ils adoptent ordinairement certains arbres, ou même certaines allées d'arbres souvent fort voisines des habitations, pour y passer la nuit, et ils y tombent le soir par nuées si prodigieuses, que les branches en sont entièrement couvertes, et qu'on n'en voit plus les feuilles. Lorsqu'ils sont ainsi rassemblés, ils commencent par babiller tous à la fois et d'une manière très-incommode pour les voisins; ils ont cependant un ramage naturel fort agréable, très-

(1) C'est dans la vue de s'opposer à ces redoutables ennemis, qu'on apporta il y a vingt ans à l'île Bourbon, quelques paires de Martins. Depuis cette époque ils s'y sont prodigieusement multipliés, et ont entièrement détruit les sauterelles; mais de cette destruction même, il est résulté un nouvel inconvénient; car ce fonds de subsistance leur ayant manqué, et le nombre des oiseaux augmentant toujours, ils ont été contraints de se jeter sur les fruits et en sont même venus à déplanter les blés; de sorte qu'après avoir délivré l'île des ravages des sauterelles, ils sont eux-mêmes devenus un fléau plus redoutable. Peut-être qu'en étudiant l'histoire des sauterelles, on trouveroit le moyen de s'en défaire, sans avoir recours à ces auxiliaires de trop grande dépense.

varié et très-étendu : le matin, ils se dispersent dans les campagnes tantôt par petits pelotons, tantôt par paires, suivant la saison.

Ils font deux pontes consécutives chaque année, la première vers le milieu du printemps. Les femelles pondent ordinairement quatre œufs à chaque couvée, et les couvent pendant le temps ordinaire. Ces oiseaux sont fort attachés à leurs petits; si l'on entreprend de les leur enlever, ils voltigent çà et là en faisant entendre une espèce de croassement qui est chez eux le cri de la colère, puis fondent sur leur ravisseur à coups de bec; si leurs efforts sont inutiles, ils ne se rebutent point pour cela, mais ils suivent de l'œil leur géniture; et si on la place sur une fenêtre ou dans quelque lieu ouvert, qui donne un libre accès aux père et mère, ils se chargent l'un et l'autre de lui apporter à manger, sans que la vue de l'homme ni aucune inquiétude pour eux-mêmes, ou, si l'on veut, aucun intérêt personnel puisse les détourner de cette intéressante fonction.

Les jeunes martins s'apprivoisent fort vîte; ils apprennent facilement à parler; tenus dans une basse-cour, ils contrefont d'eux-mêmes les cris de tous les animaux domestiques, poules, coqs, oies, petits chiens, moutons, et ils accompagnent leur babil de certains accens et de certains gestes qui sont remplis de gentillesses.

Ces oiseaux sont un peu plus gros que les merles; ils ont le bec et les pieds jaunes comme eux, mais plus longs et la queue plus courte; le plumage noir et brun mêlé de blanc. On a peine à distinguer le mâle de la femelle, par aucun attribut extérieur.

DU JASEUR.

PAR MONTBEILLARD.

Ce n'est pas chose aisée de déterminer le climat propre de cet oiseau. On se tromperoit fort si d'après le nom d'oiseau de Bohème que plusieurs Naturalistes lui ont donné, on se persuadoit que la Bohème fût son pays natal ou même son domicile; il ne fait qu'y passer comme dans beaucoup d'autres contrées. Au reste, quel que soit le domicile de choix des Jaseurs, je veux dire celui où rencontrant une température convenable, une nourriture abondante et facile, et toutes les commodités relatives à leur façon de vivre, ils jouissent de l'existence et se sentent pressés de la transmettre à une nouvelle génération, toujours est-il vrai qu'ils ne sont rien moins que sédentaires et qu'ils font des excursions dans toute l'Europe.

Dans les pays où ces oiseaux ne se montrent que de loin en loin, leurs apparitions font époque dans l'histoire politique, et d'autant plus que lorsqu'elles sont très-nombreuses, elles passent, on ne sait trop pourquoi, dans l'esprit des peuples pour annoncer la peste, la guerre ou d'autres malheurs; cependant il faut excepter de ces malheurs au moins les tremblemens de terre; car dans l'apparition de 1551, on remarqua que les Jaseurs qui se répandirent dans le Modénois, le Plaisantin et dans presque toutes les parties de l'Italie, évitèrent constamment d'entrer dans le Ferrarois, comme s'ils eussent pressenti le tremblement de terre qui s'y fit peu de temps après, et qui mit en fuite les oiseaux même du pays.

On ne sait pas précisément quelle est la cause qui les détermine à quitter ainsi leur résidence ordinaire pour voyager au loin; ce ne sont pas les grands froids, puisqu'ils se mettent en marche dès le commencement de l'automne, et que d'ailleurs ils ne voyagent que tous les trois ou quatre ans, ou même que tous les six ou sept ans, et quelquefois en si grand nombre que le soleil en est obscurci; seroit-ce une excessive multiplication qui produiroit ces migrations prodigieuses, ces sortes de débordemens, comme il arrive dans l'espèce des sauterelles, dans celle de ces rats du nord appelés lemings, et même comme il est arrivé à l'espèce humaine dans les temps où elle étoit moins civilisée, par conséquent plus forte, plus indépendante de l'équilibre qui s'établit à la longue entre toutes les puissances de la Nature? ou bien les Jaseurs seroient-ils chassés de temps en temps de leurs demeures par des disettes locales qui les forcent d'aller chercher ailleurs une nourriture qu'ils ne trouvent point chez eux?

Ces oiseaux sont d'un caractère tout-à-fait social; ils vont ordinairement par grandes troupes et quelquefois ils forment des volées innombrables; mais outre ce goût général qu'ils ont pour la société, ils paroissent capables entr'eux d'un attachement de choix, et d'un sentiment particulier de bienveillance, indépendant même de l'attrait réciproque des sexes; car non-seulement le mâle et la femelle se caressent mutuellement et se donnent tour à tour à manger; mais on a observé les mêmes marques de bonne intelligence, de bonne amitié de mâle à mâle comme de femelle à femelle. Cette disposition à aimer, qui est une qualité si agréable pour

les autres, est souvent sujète à de grands inconvéniens pour celui qui en est doué; elle suppose toujours en lui plus de douceur que d'activité, plus de confiance que de discernement, plus de simplicité que de prudence, plus de sensibilité que d'énergie; elle le précipite dans les piéges que des êtres moins aimans et plus dominés par l'intérêt personnel, multiplient sous ses pas; aussi ces oiseaux passent-ils pour être des plus stupides, et ils sont de ceux qu'on prend en plus grand nombre. Ils font entendre en partant un cri, *zi, zi, zi;* c'est plutôt un gazouillement qu'un chant; néanmoins il y en a qui prétendent que leur chant est très-agréable. Cela se peut concilier. Il est très-possible que le Jaseur ait un chant agréable dans le temps de l'amour, qu'il le fasse entendre dans les pays où il perpétue son espèce, que partout ailleurs il ne fasse que gazouiller et que jaser lors même qu'il est en liberté; enfin que dans des cages étroites il ne dise rien du tout.

Son plumage est agréable dans l'état de repos; mais pour en avoir une idée complète, il faut le voir lorsque l'oiseau déploie ses ailes, épanouit sa queue et relève sa huppe; en un mot lorsqu'il étale toutes ses beautés; c'est-à-dire qu'il faut le voir voler, mais le voir d'un peu près. Ses yeux, qui sont d'un beau rouge, brillent d'un éclat singulier au milieu de la bande noire sur laquelle ils sont placés. Ce noir s'étend sous la gorge et tout autour du bec. La couleur vineuse plus ou moins foncée de la tête, du cou, du dos et de la poitrine, et la couleur cendrée du croupion, sont entourées d'un cadre émaillé de blanc, de jaune et de rouge formé par les différentes taches des ailes et de la queue.

DE L'ARADA OU MUSICIEN DE CAYENNE.

PAR BUFFON.

QUOIQUE cet oiseau ait tous les caractères extérieurs communs avec les fourmillers, il en diffère néanmoins par les habitudes naturelles, car il est solitaire : il se perche sur les arbres, et ne descend à terre que pour y prendre les fourmis et autres insectes, dont il fait aussi sa nourriture; il en diffère encore par un grand caractère ; tous les fourmillers ne forment que des cris ou des sons sans modulation, au lieu que l'Arada a le ramage le plus brillant : il répète souvent les sept notes de l'octave par lesquelles il prélude ; il siffle ensuite différens airs, modulés sur un grand nombre de tons et d'accens différens, toujours mélodieux, plus graves que ceux du rossignol, et plus ressemblans aux sons d'une flûte douce : l'on peut même assurer que le chant de l'Arada est en quelque façon supérieur à celui du rossignol ; il est plus touchant, plus tendre et plus flûté : d'ailleurs l'Arada chante presque dans toutes les saisons, et il a, de plus que son chant, une espèce de sifflet par lequel il imite parfaitement celui d'un homme qui en appelle un autre : les voyageurs y sont souvent trompés : si l'on suit le sifflet de cet oiseau, c'est un sûr moyen de s'égarer ; car à mesure qu'on s'approche, il s'éloigne peu à peu en sifflant de temps en temps.

L'Arada fuit les environs des lieux habités; il vit seul dans l'épaisseur des bois éloignés des habitations,

et l'on est agréablement surpris de rencontrer dans ces vastes forêts un oiseau dont le chant mélodieux semble diminuer la solitude de ces déserts, mais on ne le rencontre pas aussi souvent qu'on le desireroit; l'espèce n'en paroît pas nombreuse, et l'on fait souvent beaucoup de chemin sans en entendre un seul.

J'ai dit dans mon discours sur la nature des Oiseaux (1), qu'en général dans le nouveau monde, et sur-tout dans les terres désertes de ce continent, presque tous les oiseaux n'avoient que des cris désagréables; celui-ci, comme l'on voit, fait une grande exception à cette espèce de règle, qui néanmoins est très-vraie pour le plus grand nombre. D'ailleurs on doit considérer que, proportion gardée, il y a peut-être dix fois plus d'oiseaux dans ces climats chauds que dans les nôtres, et qu'il n'est pas surprenant que dans un aussi grand nombre il s'en trouve quelques-uns dont le chant est agréable : sur près de trois cents espèces que nos observateurs connoissent en Amérique, l'on n'en peut guère citer que cinq ou six; presque tous les autres n'ayant, au lieu de chant, qu'un cri désagréable. En France au contraire, sur cent ou cent vingt espèces d'oiseaux, nous pourrions compter aisément vingt ou vingt-cinq espèces chantantes avec agrément pour notre oreille.

Les couleurs du plumage de l'Arada ne répondent pas à la beauté de son chant; elles sont ternes et sombres.

Sa longueur totale n'est que de quatre pouces.

---

(1) *Voyez* tome VII de cet ouvrage page 27.

DE L'ORGANISTE.

PAR BUFFON.

L'ON a donné, à Saint-Domingue, le nom d'Organiste à ce petit oiseau parce qu'il fait entendre successivement tous les sons de l'octave en montant, du grave à l'aigu : cette espèce de chant, qui suppose dans l'oreille de l'oiseau quelque conformité avec l'organisation de l'oreille humaine, est non-seulement fort singulière, mais très-agréable. On dit qu'il est fort rare et très-difficile à apercevoir et à tirer, parce qu'il est défiant et qu'il sait se cacher ; il sait même tourner autour d'une branche à mesure que le chasseur change de place, pour n'en être pas aperçu ; en sorte que souvent, quoiqu'il y ait plusieurs de ces oiseaux sur un arbre, on ne peut en découvrir un seul, tant ils sont attentifs à se mettre à couvert.

Sa longueur est de quatre pouces ; son plumage est bleu sur la tête et le cou ; noir changeant en gros bleu sur le dos, les ailes et la queue, et jaune-orangé sur le front, le croupion et tout le dessous du corps. Cette courte description suffit pour le faire reconnoître.

Il est fait mention dans l'histoire de la Louisiane, d'un petit oiseau appelé l'évêque, et que nous croyons être le même que notre Organiste. Voici ce qu'on y lit au sujet de cet oiseau : « L'évêque est plus petit que le serin ; son plumage est bleu tirant sur le violet ; on voit par là l'origine de son nom (l'évêque). Son gosier est si doux, ses tons si flexibles, et son ramage si tendre, que lorsqu'une fois on l'a entendu, on devient

beaucoup plus réservé sur l'éloge du rossignol. Son chant dure l'espace d'un *miserere* , et dans tout le temps il ne paroît pas reprendre haleine ; il se repose ensuite deux fois autant pour recommencer aussitôt après : cette alternative de chant et de repos dure deux heures. »

Quoiqu'on ne dise pas que cet oiseau évêque de la Louisiane, fasse les sept tons de l'octave, ainsi qu'on l'avance de l'Organiste, néanmoins, comme ils se ressemblent par les couleurs et par la grandeur, nous nous croyons fondés à les regarder comme le même oiseau.

LES PASSEREAUX.

DU MOINEAU-FRANC (1).

PAR BUFFON.

Dans quelque contrée que le Moineau habite, on ne le trouve jamais dans les lieux déserts, ni même dans ceux qui sont éloignés du séjour de l'homme; les Moineaux sont comme les rats attachés à nos habitations; ils ne se plaisent ni dans les bois ni dans les vastes campagnes : on a même remarqué qu'il y en a plus dans les villes que dans les villages, et qu'on n'en voit point dans les hameaux et dans les fermes qui sont au milieu des forêts; ils suivent la société pour vivre à ses dépens; comme ils sont paresseux et gourmands, c'est sur des provisions toutes faites, c'est-à-dire, sur le bien d'autrui qu'ils prennent leur subsistance; nos granges et nos greniers, nos basse-cours, nos colombiers, tous les lieux, en un mot, où nous rassemblons ou distribuons des grains, sont les lieux qu'ils fréquentent de préférence; et comme ils sont aussi voraces que nombreux, ils ne laissent pas de faire plus de tort que leur espèce ne vaut, car leur plume ne sert à rien, leur chair n'est pas bonne à manger, leur voix blesse

(1) Lat. *Passer domesticus*; it. *Passera*; all. *Huss-spar.*

l'oreille, leur familiarité est incommode, leur pétulance grossière est à charge; ce sont de ces gens que l'on trouve partout et dont on n'a que faire, si propres à donner de l'humeur, que dans certains endroits on les a frappés de proscription, en mettant à prix leur vie (1).

Et ce qui les rendra éternellement incommodes, c'est non-seulement leur très-nombreuse multiplication, mais encore leur défiance, leur finesse, leurs ruses et leur opiniâtreté à ne pas désemparer les lieux qui leur conviennent; ils sont fins, peu craintifs, difficiles à tromper; ils reconnoissent aisément les piéges qu'on leur tend; ils impatientent ceux qui veulent se donner la peine de les prendre; il faut pour cela tendre un filet d'avance et attendre plusieurs heures, souvent en vain; et il n'y a guère que dans les saisons de disette et dans les temps de neige, que cette chasse puisse avoir du succès, ce qui néanmoins ne peut faire une diminution sensible sur une espèce qui se multiplie trois fois par an; leur nid est composé de foin au-dehors et de plumes en dedans; si vous le détruisez, en vingt-quatre heures ils en font un autre, si vous jetez leurs œufs, qui sont communément au nombre de cinq ou six et souvent davantage, huit ou dix jours après ils en pondent de nouveaux; si vous les tirez sur les arbres ou sur les toits, ils ne s'en récèlent que mieux dans vos greniers. Il faut à peu près vingt livres de

(1) En Allemagne, dans beaucoup de villages, on oblige les paysans à apporter chaque année un certain nombre de têtes de moineaux. *Frisch.*

blé

blé par an pour nourrir une couple de moineaux; des personnes qui en avoient gardé dans des cages, m'en ont assuré; que l'on juge par leur nombre de la déprédation que ces oiseaux font de nos grains, car quoiqu'ils nourrissent leurs petits d'insectes dans leur premier âge, et qu'ils en mangent eux-mêmes en assez grande quantité, leur principale nourriture est notre meilleur grain; ils suivent le laboureur dans le temps des semailles, les moissonneurs pendant celui de la récolte, les batteurs dans les granges, la fermière lorsqu'elle jette le grain à ses volailles; ils le cherchent dans les colombiers et jusque dans le jabot des jeunes pigeons qu'ils percent pour l'en tirer; ils mangent aussi les mouches à miel et détruisent ainsi de préférence les seuls insectes qui nous soient utiles; enfin ils sont si malfaisans, si incommodes, qu'il seroit à desirer qu'on trouvât quelque moyen de les détruire. On m'avoit assuré qu'en faisant fumer du soufre sous les arbres où ils se rassemblent en certaines saisons et s'endorment le soir, cette fumée les suffoqueroit et les feroit tomber; j'en ai fait l'épreuve sans succès, et cependant je l'avois faite avec précaution et même avec intérêt, parce que l'on ne pouvoit leur faire quitter le voisinage de mes volières, et que je m'étois aperçu que non-seulement ils troubloient le chant de mes oiseaux par leur vilaine voix, mais que même à force de répéter leur désagréable *tui, tui*, ils altéroient le chant des serins, des tarins et des linottes. Je fis donc mettre sur un mur couvert par de grands marroniers d'Inde, dans lesquels les moineaux s'assembloient le soir en très-grand nombre; je fis mettre, dis-je, plusieurs

terrines remplies de soufre mêlé d'un peu de charbon et de résine ; ces matières , en s'enflammant, produisirent une épaisse fumée , qui ne fit d'autre effet que d'éveiller les moineaux ; à mesure que la fumée les gagnoit, ils s'élevoient au haut des arbres , et enfin ils en désemparèrent pour gagner les toits voisins, mais aucun ne tomba; je remarquai seulement qu'il se passa trois jours sans qu'ils se rassemblassent en nombre sur ces arbres enfumés, mais ensuite ils reprirent leur première habitude.

Comme ces oiseaux sont robustes, on les élève facilement dans des cages ; ils vivent plusieurs années, sur-tout s'ils y sont sans femelles, car on prétend que l'usage immodéré qu'ils en font, abrège beaucoup leur vie. Lorsqu'ils sont pris jeunes, ils ont assez de docilité pour obéir à la voix, s'instruire et retenir quelque chose du chant des oiseaux auprès desquels on les met ; naturellement familiers, ils le deviennent encore davantage dans la captivité : cependant ce naturel familier ne les porte pas à vivre ensemble dans l'état de liberté ; ils sont assez solitaires, et c'est peut-être là l'origine de leur nom (1). Comme ils ne quittent jamais notre climat et qu'ils sont toujours autour de nos maisons, il est aisé de les observer et de reconnoître qu'ils vont ordinairement seuls ou par couple ; il y a cependant deux temps dans l'année où ils se rassemblent, non pas pour voler en troupe, mais pour se réunir et piailler tous ensemble, l'automne sur les saules le long des rivières, et le printemps sur les épicéas et autres

(1) *Monos*, moine, moineau.

arbres verts ; c'est le soir qu'ils s'assemblent, et dans la bonne saison ils passent la nuit sur les arbres, mais en hiver ils sont souvent seuls ou avec leurs femelles dans un trou de muraille ou sous les tuiles de nos toits, et ce n'est que quand le froid est très-violent qu'on en trouve quelquefois cinq ou six dans le même gîte où probablement ils ne se mettent ensemble que pour se tenir chaud.

Les mâles se battent à outrance pour avoir des femelles, et le combat est si violent, qu'ils tombent souvent à terre. Il y a peu d'oiseaux si ardens, si puissans en amour. On en a vu se joindre jusqu'à vingt fois de suite, toujours avec le même empressement, les mêmes trépidations, les mêmes expressions de plaisir ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que la femelle paroît s'impatienter la première d'un jeu qui doit moins la fatiguer que le mâle, mais qui peut lui plaire aussi beaucoup moins, parce qu'il n'y a nul préliminaire, nulles caresses, nul assortiment à la chose ; beaucoup de pétulance sans tendresse, toujours des mouvemens précipités, qui n'indiquent que le besoin pour soi-même : comparez les amours du pigeon à celles du Moineau, vous y verrez presque toutes les nuances du physique au moral.

Ces oiseaux nichent ordinairement sous les tuiles, dans les chêneaux, dans les trous de muraille, ou dans les pots qu'on leur offre, et souvent aussi dans les puits et sur les tablettes des fenêtres, dont les vitrages sont défendus par des persiennes à claire-voie ; néanmoins il y en a quelques-uns qui font leur nid sur les arbres : l'on m'a apporté de ces nids de moineaux pris sur de

grands noyers et sur des saules très-élevés ; ils les placent au sommet de ces arbres et les construisent avec les mêmes matériaux, c'est-à-dire avec du foin en dehors et de la plume en dedans; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils y ajoutent une espèce de calotte par-dessus qui couvre le nid, en sorte que l'eau de la pluie ne peut y pénétrer, et ils laissent une ouverture pour entrer au dessous de cette calotte ; tandis que quand ils établissent leur nid dans des trous ou dans des lieux couverts, ils se dispensent avec raison de faire cette calotte, qui devient inutile puisqu'il est à couvert. L'instinct se manifeste donc ici par un sentiment presque raisonné, et qui suppose au moins la comparaison de deux petites idées. Il se trouve aussi des moineaux plus paresseux, mais en même temps plus hardis que les autres, qui ne se donnent pas la peine de construire un nid, et qui chassent du leur les hirondelles à cul-blanc : quelquefois ils battent les pigeons, les font sortir de leur boulin et s'y établissent à leur place. Il y a, comme l'on voit, dans ce petit peuple diversité de mœurs, et par conséquent un instinct plus varié, plus perfectionné que dans la plupart des autres oiseaux, et cela vient sans doute de ce qu'ils fréquentent la société ; ils sont à demi domestiques sans être assujétis ni moins indépendans ; ils en tirent tout ce qui leur convient sans y rien mettre du leur, et ils y acquièrent cette finesse, cette circonspection, cette perfection d'instinct qui se marque par la variété de leurs habitudes relatives aux situations, aux temps et aux autres circonstances.

DU FRIQUET.

PAR BUFFON.

CET oiseau est certainement d'une espèce différente de celle du moineau, et par conséquent ne doit pas en porter le nom. Quoiqu'habitans du même climat et des mêmes terres, ils ne se mêlent point ensemble, et la plupart de leurs habitudes naturelles sont toutes différentes. Le moineau ne quitte pas nos maisons, se pose sur nos murailles et sur nos toits, y niche et s'y nourrit. Le Friquet ne s'en approche guère, se tient à la campagne, fréquente les bords des chemins, se pose sur les arbustes et les plantes basses, et établit son nid dans des crevasses, dans des trous à peu de distance de terre : on prétend qu'il niche aussi dans les bois et dans les creux d'arbres; cependant je n'en ai jamais vu dans les bois qu'en passant : ce sont les campagnes ouvertes et les plaines qu'ils habitent de préférence. Le moineau a le vol pesant et toujours assez court; il ne peut aussi marcher qu'en sautillant assez lentement et de mauvaise grâce, au lieu que le Friquet se tourne plus lestement et marche mieux. L'espèce en est beaucoup moins nombreuse que celle du moineau, et il y a toute apparence que leur ponte, qui n'est que de quatre ou cinq œufs, ne se répète pas et se borne à une seule couvée, car les Friquets se rassemblent en grande troupe dès la fin de l'été et demeurent ensemble pendant tout l'hiver; il est aisé, dans cette saison, d'en prendre un grand nombre sur les buissons où ils gîtent.

Cet oiseau, lorsqu'il est posé, ne cesse de remuer,

de se tourner, de frétiller, de hausser et baisser sa queue, et c'est de tous ces mouvemens qu'il fait d'assez bonne grâce, que lui est venu le nom de Friquet. Quoique moins hardi que le moineau, il ne fuit pas l'homme, souvent même il accompagne les voyageurs et les suit sans crainte; il vole en tournant et toujours assez bas, car on ne le voit point se percher sur de grands arbres comme la soulcie.

Au reste, le Friquet, quoique plus remuant, est cependant moins pétulant, moins familier, moins gourmand que le moineau. C'est un oiseau plus innocent et qui ne fait pas grand tort aux grains; il préfère les fruits, les graines sauvages, telles que celles des chardons sur lesquels il se pose volontiers : il mange aussi des insectes. Il fuit le séjour et la rencontre du moineau qui est plus fort et plus méchant que lui. On peut l'élever en cage et l'y nourrir comme le chardonneret. Il y vit cinq ou six ans : son chant est assez peu de chose, mais tout différent de la voix désagreable du moineau. on a observé que, quoiqu'il soit plus doux que le moineau, il n'est cependant pas aussi docile; cela vient de son naturel qui l'éloigne de l'homme, et qui pour être un peu plus sauvage, n'en est peut-être que meilleur.

DE LA SOULCIE (1).

PAR BUFFON.

On a souvent confondu cet oiseau, ainsi que le friquet, avec notre moineau; cependant il est d'une autre espèce, et il diffère de l'un et de l'autre en ce qu'il est plus grand, qu'il a le bec plus fort, plutôt rouge que noir, et qu'il n'a pour ainsi dire aucune habitude naturelle qui lui soit commune avec le moineau; celui-ci demeure dans les villes, la Soulcie ne se plaît que dans les bois, et c'est ce qui lui a fait donner par la plupart des Naturalistes le nom de *moineau de bois.* Il y niche dans des creux d'arbres, ne produit qu'une fois l'année quatre ou cinq œufs; ils se rassemblent en troupes dès que les petits sont assez forts pour accompagner les vieux, c'est-à-dire, vers la fin de juillet. Les Soulcies se réunissent donc six semaines plutôt que les friquets, leurs troupes sont aussi plus nombreuses, et ils vivent constamment ensemble jusqu'au retour de la saison des amours, où chacun se sépare pour suivre sa femelle. Quoique ces oiseaux restent également et constamment dans notre climat pendant toute l'année, il paroît néanmoins qu'ils craignent le froid des pays plus septentrionaux, car Linnæus n'en parle pas dans son énumération des oiseaux de Suède. Ils ne sont que de passage en Allemagne, ils ne s'y réunissent pas en troupes, et y arrivent un à un. Enfin ce qui paroît confirmer ce que

(1) It. *Passara alpestre ;* all. *Grau fink.*

nous venons de présumer, c'est qu'on trouve assez souvent de ces oiseaux morts de froid dans des creux d'arbres lorsque l'hiver est rigoureux. Ils vivent non-seulement de grains et graines de toute espèce, mais encore de mouches et d'autres insectes; ils aiment la société de leurs semblables, et les appellent dès qu'ils trouvent abondance de nourriture; et comme ils sont presque toujours en grandes bandes, ils ne laissent pas de faire beaucoup de tort dans les terres nouvellement ensemencées[1]: on a de la peine à les chasser ou à les détruire; car ils participent de l'instinct et de la défiance du moineau domestique; ils reconnoissent les piéges, les gluaux, les trébuchets, mais on les prend en grand nombre avec des filets.

DU GROS-BEC (1).

PAR BUFFON.

Le Gros-Bec est ainsi nommé, parce que son bec est plus gros que son corps ne paroît le comporter. C'est un oiseau qui appartient à notre climat tempéré, depuis l'Espagne et l'Italie jusqu'en Suède. L'espèce, quoiqu'assez sédentaire, n'est pas nombreuse. On voit toute l'année cet oiseau dans quelques-unes de nos provinces de France, où il ne disparoît que pour très-peu de temps pendant les hivers les plus rudes. L'été il habite ordinairement les bois, quelquefois les vergers, et vient autour des hameaux et des fermes en hiver. C'est un animal silencieux dont on entend très-rarement la voix, et qui n'a ni chant ni même aucun ramage décidé; il semble qu'il n'ait pas l'organe de l'ouïe aussi parfait que les autres oiseaux, et qu'il n'ait guère plus d'oreille que de voix; car il ne vient point à l'appeau, et quoique habitant des bois, on n'en prend pas à la pipée. Gesner, et la plupart des Naturalistes après lui, ont dit que la chair de cet oiseau est bonne à manger; j'en ai voulu goûter, et je ne l'ai trouvée ni savoureuse ni succulente.

J'ai remarqué qu'en Bourgogne il y a moins de ces oiseaux en hiver qu'en été, et qu'il en arrive un assez grand nombre vers le 10 d'avril; ils volent par petites troupes, et vont en arrivant se percher dans les taillis; ils nichent sur les arbres, et établissent ordinairement

(1) It. *Frosone;* all. *Heine-Bysser.*

leur nid à dix ou douze pieds de hauteur à l'insertion des grosses branches contre le tronc ; ils le composent, comme les tourterelles, avec des bûchettes de bois sec, et quelques petites racines pour les entrelacer : ils pondent communément cinq œufs bleuâtres tachetés de brun. On peut croire qu'ils ne produisent qu'une fois l'année, puisque l'espèce en est si peu nombreuse ; ils nourrissent leurs petits d'insectes et de chrysalides, et lorsqu'on veut les dénicher, ils les défendent courageusement et mordent bien serré ; leur bec épais et fort leur sert à briser les noyaux et autres corps durs ; et quoiqu'ils soient granivores, ils mangent aussi beaucoup d'insectes : j'en ai nourri longtemps dans des volières ; ils refusent la viande, mais mangent de tout le reste assez volontiers ; il faut les tenir dans une cage particulière car sans paroître hargneux et sans mot dire, ils tuent les oiseaux (plus foibles qu'eux) avec lesquels ils se trouvent enfermés, ils les attaquent, non en les frappant de la pointe du bec, mais en pinçant la peau et emportant la pièce. En liberté ils vivent de toutes sortes de grains, de noyaux ou plutôt d'amandes de fruits ; les loriots mangent la chair des cerises, et les Gros-Becs cassent les noyaux et en mangent l'amande. Ils vivent aussi de graines de sapins, de pins et de hêtres.

Cet oiseau solitaire et sauvage, silencieux, dur d'oreille et moins fécond que la plupart des autres oiseaux, a toutes ses qualités plus concentrées en lui-même, et n'est sujet à aucune des variétés qui, presque toutes, proviennent de la surabondance de la Nature. Le mâle et la femelle sont de la même grosseur et se ressemblent assez.

DU BEC-CROISÉ (1).

PAR BUFFON.

L'ESPÈCE du Bec-croisé est très-voisine de celle du gros-bec. Ce sont des oiseaux de même grandeur, de même figure, ayant tous deux le même naturel, les mêmes appétits, et ne différant l'un de l'autre que par une espèce de difformité qui se trouve dans le bec; et cette difformité du Bec-croisé, qui seule distingue cet oiseau du gros-bec, le sépare aussi de tous les autres oiseaux, car il est l'unique qui ait ce caractère ou plutôt ce défaut; et la preuve que c'est plutôt un défaut, une erreur de nature, qu'un de ses traits constans, c'est que le type en est variable, tandis qu'en tout il est fixe, et que toutes ses productions suivent une loi déterminée dans leur développement et une règle invariable dans leur position, au lieu que le bec de cet oiseau se trouve croisé tantôt à gauche et tantôt à droite dans différens individus; et comme nous ne devons supposer à la Nature que des vues fixes et des projets certains, invariables dans leur exécution, j'aime mieux attribuer cette différence de position, à l'usage que cet oiseau fait de son bec, qui seroit toujours croisé du même côté, si de certains individus ne se donnoient pas l'habitude de prendre leur nourriture à gauche au lieu de la prendre à droite, comme, dans l'espèce humaine, on voit des personnes se servir de la main gauche de préférence à la droite. L'ambiguité de position

---

(1) All. *Kreutz-Schnabel.*

dans le bec de cet oiseau est encore accompagnée d'un autre défaut qui ne peut que lui être très-incommode; c'est un excès d'accroissement dans chaque mandibule du bec; les deux pointes ne pouvant se rencontrer, l'oiseau ne peut ni becqueter, ni prendre de petits grains, ni saisir sa nourriture autrement que de côté, et c'est par cette raison que s'il a commencé à la prendre à droite, le bec se trouve croisé à gauche, *et vice versâ.*

Mais comme il n'existe rien qui n'ait des rapports et ne puisse par conséquent avoir quelqu'usage, et que tout être sentant tire parti même de ses défauts, ce bec difforme, crochu en haut et en bas, courbé par ses extrémités en deux sens opposés, paroît fait exprès pour détacher et enlever les écailles des pommes de pin et tirer la graine qui se trouve placée sous chaque écaille; c'est de ces graines que cet oiseau fait sa principale nourriture; il place le crochet inférieur de son bec au-dessous de l'écaille pour la soulever, et il la sépare avec le crochet supérieur : on lui verra exécuter cette manœuvre en suspendant dans sa cage une pomme de pin mûre. Ce bec crochu est encore utile à l'oiseau pour grimper; on le voit s'en servir avec adresse lorsqu'il est en cage pour monter jusqu'au haut des juchoirs; il monte aussi tout autour de la cage à peu près comme le perroquet; ce qui, joint à la beauté de ses couleurs, l'a fait appeler par quelques-uns le perroquet d'Allemagne.

Cet oiseau, qui a tant de rapport au gros-bec, lui ressemble encore par son peu de génie; il est plus bête que les autres oiseaux, on l'approche aisément, on le tire sans qu'il fuie, on le prend quelquefois à la main;

et comme il est aussi peu agile que peu défiant, il est la victime de tous les oiseaux de proie. Il est muet pendant l'été, et sa voix qui est fort peu de chose ne se fait entendre qu'en hiver. Il n'a nulle impatience dans la captivité, il vit longtemps en cage; on le nourrit avec du chenevis écrasé; mais cette nourriture contribue à lui faire perdre plus promptement son rouge. Au reste, on prétend qu'en été sa chair est assez bonne à manger.

Le Bec-croisé n'habite que les climats froids ou les montagnes dans les pays tempérés. On le trouve en Suède, en Pologne, en Allemagne, en Suisse, dans nos Alpes et dans nos Pyrénées. Il est absolument sédentaire dans les contrées qu'il habite, et y demeure toute l'année; ces oiseaux se plaisent sur-tout dans les forêts noires de pins et de sapins; ils semblent craindre le beau jour, et ils n'obéissent point à la douce influence des saisons. Ce n'est pas au printemps, mais au fort de l'hiver que commencent leurs amours; ils font leurs nids dès le mois de janvier, et leurs petits sont déjà grands lorsque les autres oiseaux ne commencent qu'à pondre; ils établissent le nid sous les grosses branches des pins, et l'y attachent avec la résine de ces arbres; ils l'enduisent de cette matière, en sorte que l'humidité de la neige ou des pluies ne peut guère y pénétrer. Les jeunes ont comme les autres oiseaux, le bec ou plutôt les coins de l'ouverture du bec jaunes, et ils le tiennent toujours ouvert tant qu'ils sont dans l'âge de recevoir la becquée.

Les Becs-croisés ne viennent point régulièrement et constamment à des saisons marquées, dans les con-

trées où ils ne font pas leur résidence habituelle, mais plutôt accidentellement par des causes inconnues; on est souvent plusieurs années sans en voir. Le casse-noix et quelquesautres oiseaux sont sujets à ces mêmes migrations irrégulières et qui n'arrivent qu'une fois en vingt ou trente ans. La seule cause qu'on puisse s'imaginer, c'est quelqu'intempérie dans le climat qu'habitent ces oiseaux, qui dans de certaines années, auroit détruit ou fait avorter les fruits et les graines dont ils se nourrissent, ou bien quelqu'orage, quelqu'ouragan subit qui les aura tous chassés du même côté; car ils arrivent en si grand nombre et en même-temps si fatigués, si battus, qu'ils n'ont plus de souci de leur conservation, et qu'on les prend pour ainsi dire à la main sans qu'ils fuient.

Le Bec-croisé est l'un des oiseaux dont les couleurs sont les plus sujètes à varier. A peine trouve-t-on dans un grand nombre deux individus semblables; car non-seulement les couleurs varient par les teintes, mais encore par leur position, et dans le même individu, pour ainsi dire, dans toutes les saisons et dans tous les âges. Selon Frisch, qui connoissoit parfaitement ces oiseaux qui sont communs en Allemagne, la couleur du mâle adulte est rougeâtre ou d'un vert mêlé de rouge; mais ils perdent ce rouge comme les linottes lorsqu'on les tient en cage, et ne conservent que le vert qui est la couleur la plus fixe, tant dans les vieux que dans les jeunes.

DU LORIOT (1).

PAR MONTBEILLARD.

Le Loriot est un oiseau très-peu sédentaire, qui change continuellement de contrées et semble ne s'arrêter dans les nôtres que pour faire l'amour, ou plutôt pour accomplir la loi imposée par la Nature à tous les êtres vivans, de transmettre à une génération nouvelle l'existence qu'ils ont reçue d'une génération précédente; car l'amour n'est que cela dans la langue des Naturalistes. Les Loriots suivent cette loi avec beaucoup de zèle et de fidélité. Dans nos climats, c'est vers le milieu du printemps que le mâle et la femelle se recherchent, c'est-à-dire presqu'à leur arrivée; ils font leurs nids sur des arbres élevés, quoique souvent à une hauteur fort médiocre; ils le façonnent avec une singulière industrie et bien différemment de ce que font les merles, quoiqu'on ait placé ces deux espèces dans le même genre. Ils l'attachent ordinairement à la bifurcation d'une petite branche, et ils enlacent autour des deux rameaux qui forment cette bifurcation, de longs brins de paille ou de chanvre, dont les uns allant droit d'un rameau à l'autre, forment le bord du nid par devant, et les autres pénétrant dans le tissu du nid, ou passant par-dessous et revenant se rouler sur le rameau opposé, donnent la solidité à l'ouvrage. Ces longs brins de chanvre ou de paille qui prennent le nid par-dessous, en sont l'enveloppe extérieure : le matelas intérieur destiné à recevoir les œufs, est tissu de petites

(1) Lat. *Chlorion*; it. *Oriolo*.

tiges de gramen dont les épis sont ramenés sur la partie convexe et paroissent si peu dans la partie concave, qu'on a pris plus d'une fois ces tiges pour des fibres de racines; enfin entre le matelas intérieur et l'enveloppe extérieure, il y a une quantité assez considérable de mousse, de lichen et d'autres matières semblables qui servent pour ainsi dire d'ouate intermédiaire, et rendent le nid plus impénétrable au dehors et tout à la fois plus mollet au dedans. Ce nid étant ainsi préparé, la femelle y dépose quatre ou cinq œufs, dont le fond blanc sale est semé de quelques petites taches bien tranchées, d'un brun presque noir, et plus fréquentes sur le gros bout que partout ailleurs; elle les couve avec assiduité l'espace d'environ trois semaines, et lorsque les petits sont éclos, non-seulement elle leur continue ses soins affectionnés pendant très-longtemps, mais elle les défend contre leurs ennemis et même contre l'homme, avec plus d'intrépidité qu'on n'en attendroit d'un si petit oiseau. On a vu le père et la mère s'élancer courageusement sur ceux qui leur enlevoient leur couvée, et ce qui est encore plus rare, on a vu la mère prise avec le nid, continuer de couver en cage et mourir sur ses œufs.

Dès que les petits sont élevés, la famille se met en marche pour voyager; c'est ordinairement vers la fin d'août ou le commencement de septembre; ils ne se réunissent jamais en troupes nombreuses; ils ne restent pas même assemblés en famille; car on n'en trouve guère plus de deux ou trois ensemble. Quoiqu'ils volent peu légèrement et en battant des ailes, il est probable qu'ils vont passer leur quartier d'hiver en Afrique.

Le



De Seve Del. L'Epine Sculp.

Le Loriot est à peu près de la grosseur du merle; il a neuf à dix pouces de longueur et seize pouces de vol. Le mâle est d'un beau jaune sur tout le corps, le cou et la tête, à l'exception d'un trait noir qui va de l'œil à l'angle de l'ouverture du bec ; la queue et les ailes sont mi-partie de noir et de jaune; mais il s'en faut bien que le plumage soit le même dans les deux sexes. Presque tout ce qui est d'un noir décidé dans le mâle n'est que brun dans la femelle, avec une teinte verdâtre, et presque tout ce qui est d'un si beau jaune dans celui-là, est dans celle-ci olivâtre ou jaune pâle, ou blanc; il n'y a de vrai jaune qu'au bout de la queue et sur ses couvertures inférieures.

Les jeunes mâles ressemblent d'autant plus à la femelle pour le plumage, qu'ils sont plus jeunes ; ils ont un cri différent de celui des vieux ; ceux-ci disent *yo*, *yo*, *yo*, qu'ils font suivre quelquefois d'une sorte de miaulement, comme celui du chat ; mais indépendamment de ce cri que chacun entend à sa manière, ils ont encore une espèce de sifflement, sur-tout lorsqu'il doit pleuvoir, si toutefois ce sifflement est autre chose que le miaulement dont je viens de parler.

Lorsqu'ils arrivent au printemps, ils font la guerre aux insectes, et vivent de scarabées, de chenilles, de vermisseaux, en un mot, de ce qu'ils peuvent attraper ; mais leur nourriture de choix, celle dont ils sont le plus avides, ce sont les cerises, les figues, les baies de sorbier et les pois. Il ne faut que deux de ces oiseaux pour dévaster en un jour un cerisier bien garni, parce qu'ils ne font que becqueter les cerises les unes après les autres, et n'entament que la partie la plus mûre.

DU VERDIER (1).

PAR MONTBEILLARD.

Il ne faut pas confondre cet oiseau avec le bruant, quoiqu'il en porte le nom dans plusieurs provinces, sans parler des autres différences. Il n'a pas de tubercule osseux dans le palais comme en a le bruant véritable. Le Verdier passe l'hiver dans les bois; il se met à l'abri de l'intempérie de la mauvaise saison sur les arbres toujours verts et même sur les charmes et les chênes touffus, qui conservent encore leurs feuilles quoique desséchées.

Au printemps, il fait son nid sur ces mêmes arbres et quelquefois dans les buissons : ce nid est plus grand et presque aussi bien fait que celui du pinson : il est composé d'herbe sèche et de mousse en dehors, de crin, de laine et de plumes en dedans; quelquefois il l'établit dans les gerçures des branches, lesquelles gerçures il sait agrandir avec son bec; il sait aussi pratiquer tout autour un petit magasin pour les provisions.

La femelle pond cinq ou six œufs tachetés au gros bout de rouge-brun sur un fond blanc-verdâtre : elle couve avec beaucoup d'assiduité, et elle se tient sur les œufs quoiqu'on en approche d'assez près; en sorte qu'on la prend souvent avec les petits : dans tout autre cas elle est très-défiante. Le mâle paroît prendre beaucoup d'intérêt à tout ce qui regarde la famille future; il se tient sur les œufs alternativement avec la femelle,

(1) It. *Verderro*; all. *Tutter*.

et souvent on le voit se jouer autour de l'arbre où est le nid, décrire en voltigeant plusieurs cercles dont ce nid est le centre, s'élever par petits bonds, puis retomber comme sur lui-même en battant des ailes avec des mouvemens et un ramage fort gai. Lorsqu'il arrive ou qu'il s'en retourne, c'est-à-dire au temps de ses deux passages, il fait entendre un cri fort singulier, composé de deux sons : on prétend que le chant de cet oiseau se perfectionne dans les métis qui résultent de son union avec le serin.

Les Verdiers sont doux et faciles à apprivoiser; ils apprennent à prononcer quelques mots, et aucun autre oiseau ne se façonne plus aisément à la manœuvre de la galère; ils s'accoutument à manger sur le doigt, à revenir à la voix de leur maître. Ils se mêlent en automne avec d'autres espèces pour parcourir les campagnes. Pendant l'hiver ils vivent de baies de genièvre; ils pincent les boutons des arbres, entr'autres ceux du marsaule; l'été ils se nourrissent de graines, mais ils semblent préférer le chenevis; ils mangent aussi des chenilles, des fourmis, des sauterelles.

Le seul nom de Verdier indique assez que le vert est la couleur dominante du plumage; mais ce n'est point un vert pur; il est ombré de gris-brun sur la partie supérieure du corps et sur les flancs; et il est mêlé de jaune sur la gorge et la poitrine; les plus grandes pennes des ailes et les pennes latérales de la queue sont bordées de jaune, le bas du ventre est blanc, les pieds sont d'un brun rougeâtre, et le bec couleur de chair, de forme conique, fait comme celui du gros bec, mais plus petit.

DU ROITELET.

PAR MONTBEILLARD.

C'est ici le vrai Roitelet. On auroit dû toujours l'appeler ainsi, et c'est par une espèce d'usurpation fort ancienne à la vérité, que le troglodyte s'étoit approprié ce nom. Mais enfin nous le rétablissons aujourd'hui dans ses droits; son titre est évident; il est roi puisque la Nature lui a donné une couronne, et le diminutif ne convient à aucun autre de nos oiseaux d'Europe autant qu'à celui-ci, puisqu'il est le plus petit de tous. Le Roitelet est si petit qu'il passe à travers les mailles des filets ordinaires, qu'il s'échappe facilement de toutes les cages, et que lorsqu'on le lâche dans une chambre que l'on croit bien fermée, il disparoît au bout d'un certain temps, et se fond en quelque sorte sans qu'on en puisse trouver la moindre trace; il ne faut pour le laisser passer, qu'une issue presque invisible. Lorsqu'il vient dans nos jardins, il se glisse subtilement dans les charmilles, et comment ne le perdroit-on pas bientôt de vue? la plus petite feuille suffit pour le cacher; si on veut se donner le plaisir de le tirer, le plomb le plus menu seroit trop fort, on ne doit y employer que du sable très-fin, sur-tout si on se propose d'avoir sa dépouille bien conservée.

Lorsqu'on est parvenu à le prendre, soit aux gluaux, soit avec le trébuchet des mésanges, ou bien avec un filet assez fin, on craint de trop presser dans ses doigts un oiseau si délicat; mais comme il n'est pas moins

vif, il est déjà loin qu'on croit le tenir encore, son cri aigu et perçant est celui de la sauterelle, qu'il ne surpasse pas de beaucoup en grosseur (1). Aristote dit qu'il chante agréablement; mais il y a toute apparence que ceux qui lui avoient fourni ce fait, avoient confondu notre Roitelet avec le troglodyte, d'autant plus que, de son aveu, il y avoit dès-lors confusion de nom entre ces deux espèces. La femelle pond six ou sept œufs, qui ne sont guère plus gros que des pois, dans un petit nid fait en boule creuse, tissu solidement de mousse et de toile d'araignée, garni en dedans du duvet le plus doux, et dont l'ouverture est dans le flanc; elle l'établit le plus souvent dans les forêts, et quelquefois dans les ifs et les charmilles de nos jardins, ou sur des pins à portée de nos maisons.

Les plus petits insectes sont la nourriture ordinaire de ces très-petits oiseaux; l'été ils les attrapent lestement en volant; l'hiver ils les cherchent dans leurs retraites où ils sont engourdis, demi-morts et quelquefois morts tout-à-fait : ils s'accommodent aussi de leurs larves, et de toutes sortes de vermisseaux : ils sont si habiles à trouver et à saisir cette proie, et ils en sont si friands, qu'ils s'en gorgent quelquefois jusqu'à étouffer. Ils mangent pendant l'été de petites baies, de petites graines, telles que celles de fenouil; enfin on les voit aussi fouiller le terreau qui se trouve dans les vieux saules, et d'où ils savent apparemment tirer quelque parcelle de nourriture. Je n'ai jamais trouvé de petites pierres dans leur gésier.

(1) Ce chant n'est pas fort harmonieux, si Gesner l'a bien entendu; car il l'exprime ainsi : *zul*, *zil*, *zalp*.

Les Roitelets se plaisent sur les chênes, les ormes, les pins élevés, les sapins, les genévriers. Ces petits oiseaux ont beaucoup d'activité et d'agilité. Ils sont dans un mouvement presque continuel; voltigeant sans cesse de branche en branche, grimpant sur les arbres, se tenant indifféremment dans toutes les situations, et souvent les pieds en haut comme les mésanges, furetant dans toutes les gerçures de l'écorce, en tirant le petit gibier qui leur convient, ou le guétant à la sortie. Pendant les froids, ils se tiennent volontiers sur les arbres toujours verts, dont ils mangent la graine; souvent même ils se perchent sur la cime de ces arbres, mais il ne paroît pas que ce soit pour éviter l'homme, car en beaucoup d'autres occasions, ils se laissent aprocher de très-près : l'automne ils sont gras, et leur chair est un fort bon manger, autant qu'un si petit morceau peut être bon; c'est alors qu'on en prend communément à la pipée; et il faut qu'on en prenne beaucoup aux environs de Nuremberg, puisque les marchés publics de cette ville en sont garnis.

Les Roitelets sont répandus non-seulement en Europe, depuis la Suède jusqu'en Italie, et probablement jusqu'en Espagne, mais encore en Asie, jusqu'au Bengale, et même en Amérique, depuis les Antilles jusqu'au nord de la Nouvelle Angleterre, suivant Edwards; d'où il suit que ces oiseaux, qui à la vérité fréquentent les contrées septentrionales, mais qui d'ailleurs ont le vol très-court, ont passé d'un continent à l'autre; et ce seul fait bien avéré seroit un indice de la grande proximité des deux continens du côté du nord. Mais dans cette supposition, il faut convenir que le







De Seve. Del *J. F. pine. Sculp.*

Roitelet, si petit, si foible en apparence, et qui dans la construction de son nid prend tant de précautions contre le froid, est cependant très-fort, non-seulement contre le froid, mais contre toutes les températures excessives, puisqu'il se soutient dans des climats si différens.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans son plumage, c'est sa belle couronne aurore bordée de noir de chaque côté, laquelle il sait faire disparoître et cacher sous les autres plumes, par le jeu des muscles de la tête; il a une raie blanche qui, passant au-dessus des yeux, entre la bordure noire de la couronne et un autre trait noir sur lequel l'œil est posé, donne plus de caractère à la physionomie : il a le reste du dessus du corps, compris les petites couvertures des ailes, d'un jaune-olivâtre; tout le dessous, depuis la base du bec, d'un roux clair, tirant à l'olivâtre sur les flancs; les pennes des ailes brunes, bordées extérieurement de jaune-olivâtre; les pennes de la queue gris-brun bordé d'olivâtre; le fond des plumes noirâtre, excepté sur la tête, à la naissance de la gorge et au bas des jambes; les femelles ont toutes les couleurs du plumage plus foibles, comme c'est l'ordinaire.

Le Roitelet pèse de 96 à 120 grains; il a de longueur totale trois pouces et demi, et six pouces de vol : le corps plumé n'a pas un pouce de long.

DU BEC-FIGUE (1).

PAR BUFFON.

Le Bec-figue, qui comme l'ortolan fait les délices de nos tables, n'est pas aussi beau qu'il est bon. Tout son plumage est de couleur obscure; le gris, le brun et le blanchâtre en font toutes les nuances, auxquelles le noirâtre des pennes de la queue et de l'aile se joint sans les relever. Une tache blanche qui coupe l'aile transversalement, est le trait le plus apparent de ses couleurs, et c'est celui que la plupart des Naturalistes ont saisi pour le caractériser. Le bec, long de six lignes, est effilé. L'oiseau a sept pouces de vol, et sa longueur totale est de cinq. La femelle a toutes les couleurs plus tristes et plus pâles que le mâle.

Ces oiseaux, dont le véritable climat est celui du midi, semblent ne venir dans le nôtre que pour attendre la maturité des fruits succulens dont ils portent le nom. Ils arrivent au printemps et ils partent avant les premiers froids d'automne. Ils reviennent dans l'automne en Italie et en Grèce, et probablement vont passer l'hiver dans des contrées encore plus chaudes. Ils semblent changer de mœurs en changeant de climat; car ils arrivent en troupes aux contrées méridionales, et sont au contraire toujours dispersés pendant leur séjour dans nos climats tempérés; ils y habitent les bois et vivent dans la solitude ou plutôt dans la douce société de leur femelle; leurs nids sont si bien cachés

(1) It. *Beccafico*; all. *Grasz-mach*.

qu'on a beaucoup de peine à les découvrir; le mâle dans cette saison se tient au sommet de quelque grand arbre, d'où il fait entendre un petit gazouillement peu agréable et assez semblable à celui du motteux.

De ce que le bouvreuil paroît friand des figues en Italie, Belon dit qu'il est appelé par les Italiens *becca-figi;* mais le bouvreuil est aussi différent du Bec-figue par le goût de sa chair qui n'a rien que d'amer, que par le bec, les couleurs et le reste de la figure. Dans nos provinces méridionales et en Italie, on appelle confusément Bec-figue les différentes espèces de fauvettes, et presque tous les petits oiseaux à bec menu et effilé; cependant le vrai Bec-figue y est bien connu, et on le distingue partout à la délicatesse de son goût.

Martial, qui demande pourquoi ce petit oiseau qui becquete également les raisins et les figues, a pris de ce dernier fruit son nom plutôt que du premier, eût adopté celui qu'on lui donne en Bourgogne, où nous l'appelons vinette, parce qu'il fréquente les vignes et se nourrit de raisins. Cependant avec les figues et les raisins on lui voit encore manger des insectes. On peut exprimer son petit cri par *bzi, bzi;* il vole par élans, marche et ne saute point, court par terre dans les vignes, se relève sur les ceps et sur les haies des enclos.

C'est en Provence qu'ils portent à juste titre le nom de Bec-figue. On les voit sans cesse sur les figuiers, becquetant les fruits les plus mûrs; ils ne les quittent que pour chercher l'ombre à l'abri des buissons et de la charmille touffue. On les prend en grand nombre dans le mois de septembre, en Provence et dans plusieurs îles de la Méditerranée, sur-tout à Malte où ils

sont en prodigieuse quantité. Il en est de même en Chypre, où l'on en faisoit autrefois commerce : on les envoyoit à Venise dans des pots remplis de vinaigre et d'herbes odoriférantes. Lorsque l'île de Chypre appartenoit aux Vénitiens, ils en tiroient tous les ans mille ou douze cents pots remplis de ce petit gibier, et l'on connoissoit généralement en Italie les Bec-figues sous le nom d'oiseaux de Chypre, (*uccelli di Cypro*).

Il y a longtemps que cet oiseau, excellent à manger, est fameux; Apicius nomme plus d'une fois le Becfigue avec la petite grive, comme deux oiseaux également exquis : à la vérité rien n'est plus délicat, plus fin, plus succulent que le bec-figue mangé dans la saison; c'est un petit peloton d'une graisse légère et savoureuse, fondante, aisée à digérer; c'est un extrait du suc des excellens fruits dont il vit.

Au reste, nous ne connoissons qu'une seule espèce de bec-figue, quoique l'on ait donné ce nom à plusieurs autres. Mais si l'on vouloit nommer bec-figue tout oiseau que l'on voit dans la saison becqueter les figues, les fauvettes et presque tous les oiseaux à bec fin, plusieurs même d'entre ceux à bec fort seroient de ce nombre. C'est le sens du proverbe italien *nel mese d'agosto ogni uccello è beccafico*. Mais ce dire populaire, très-juste pour exprimer la délicatesse du suc que donne la chair de la figue à tous ces petits oiseaux qui s'en nourrissent, ne doit pas servir à classer ensemble sur une simple manière de vivre passagère et locale, des espèces très-distinctes et très-déterminées d'ailleurs.

DU MOTTEUX OU CUL-BLANC (1).

PAR BUFFON.

Cet oiseau commun dans nos campagnes, se tient habituellement sur les mottes dans les terres fraîchement labourées, et c'est de-là qu'il est appelé Motteux. Il suit le sillon ouvert par la charrue, pour y chercher les vermisseaux dont il se nourrit. Lorsqu'on le fait partir, il ne se lève pas; mais il rase la terre d'un vol court et rapide, et découvre en fuyant la partie blanche du derrière de son corps; ce qui le fait distinguer en l'air de tous les autres oiseaux, et lui a fait donner par les chasseurs le nom vulgaire de Cul-blanc. On le trouve aussi assez souvent dans les jachères et les friches où il vole de pierre en pierre, et semble éviter les haies et les buissons sur lesquels il ne se perche pas aussi souvent qu'il se pose sur les mottes.

Le ventre du Motteux est blanc, ainsi que les couvertures inférieures et supérieures de la queue, et la moitié à peu près de ses pennes dont la pointe est noire; elles s'étalent quand il part, et offrent ce blanc qui le fait remarquer. L'aile dans le mâle est noire avec quelques franges de blanc-roussâtre; le dos est d'un beau gris cendré ou bleuâtre; ce gris s'étend jusque sur le fond blanc : une plaque noire prend de l'angle du bec, se porte sur l'œil et s'étend au-delà de l'oreille. Une bandelette blanche borde le front et passe sur les yeux : la femelle n'a pas de plaque ni de bandelette; un gris-

(1) Lat. *Vitiflora*; it. *Culo-bianco*.

roussâtre règne sur son plumage, partout où celui du mâle est gris-cendré ; son aile est plus brune que noire, et largement frangée jusque dessous le ventre : les petits ressemblent parfaitement à leurs père et mère dès l'âge de trois semaines, temps auquel ils prennent leur essor.

Le bec du Motteux est menu à la pointe et large par sa base ; ce qui le rend très-propre à saisir et avaler les insectes sur lesquels on le voit courir, ou plutôt s'élancer rapidement par une suite de petits sauts (1). Il est toujours à terre : si on le fait lever, il ne s'éloigne pas et va d'une motte à l'autre, toujours d'un vol assez court et très-bas, sans entrer dans les bois, ni se percher jamais plus haut que les haies basses ou les moindres buissons : posé, il balance sa queue et fait entendre un son assez sourd, *titreû, titreû*; et toutes les fois qu'il s'envole, il semble aussi prononcer assez distinctement et d'une voix plus forte, *far-far, far-far*; il répète ces deux cris d'une manière précipitée.

Il niche sous les gazons et les mottes dans les champs nouvellement labourés, ainsi que sous les pierres, dans les friches, auprès des carrières, à l'entrée des terriers quittés par les lapins, ou bien entre les pierres des petits murs à sec dont on fait les clôtures dans les pays de montagnes. Le nid fait avec soin est composé

---

(1) « Il court moult vite sur la terre. Son manger est tant de verms de terre que de chenilles qu'il trouve sur les herbes. Il suit communément les charrues et le labourage pour manger les vermines qu'il trouve en la terre renversée du soc. » *Belon, Nat. des Oiseaux.*

en dehors de mousse ou d'herbe fine, et de plumes ou de laine en dedans; il est remarquable par une espèce d'abri placé au-dessus du nid et collé contre la pierre ou la motte sous laquelle tout l'ouvrage est construit : on y trouve communément cinq à six œufs d'un blanc-bleuâtre clair, avec un cercle au gros bout d'un bleu plus mat. Une femelle prise sur ses œufs, avoit tout le milieu de l'estomac dénué de plumes, comme il arrive aux couveuses ardentes; le mâle affectionné à cette mère tendre, lui porte, pendant qu'elle couve, des fourmis et des mouches. Il se tient aux environs du nid, et lorsqu'il voit un passant, il court ou vole devant lui, faisant de petites poses comme pour l'attirer; et quand il le voit assez éloigné, il prend sa volée en cercle et regagne le nid.

On en voit des petits dès le milieu de mai, car ces oiseaux, dans nos provinces, sont de retour dès les premiers beaux jours vers la fin de mars; mais s'il survient des gelées, après leur arrivée, ils périssent en grand nombre. Tous s'en retournent en août et septembre, et l'on n'en voit plus dès la fin de ce mois; ils voyagent par petites troupes, et du reste ils sont assez solitaires; il n'existe entr'eux de société que celle du mâle et de la femelle. Cet oiseau a l'aile grande, et quoique nous ne lui voyions pas faire beaucoup d'usage de sa puissance de vol, apparemment qu'il l'exerce mieux dans ses migrations. Il faut même qu'il l'ait déployée quelquefois, puisqu'il est du petit nombre des oiseaux communs à l'Europe et à l'Asie méridionale. On le trouve au Bengale, et nous le voyons en Europe depuis l'Italie jusqu'en Suède.

On pourroit le reconnoître par les seuls noms qui lui ont été donnés en divers lieux. On l'appelle dans nos provinces *motteux*, *tournemotte*, *brisemotte* et *terrasson*, de ses habitudes de se tenir toujours à terre, et d'en habiter les trous; de se poser sur les mottes, et de paroître les frapper en secouant sa queue. En général ils préfèrent les pays élevés, les plaines en montagnes et les endroits arides. On en prend grand nombre sur les dunes, dans la province de Sussex, vers le commencement de l'automne, temps auquel cet oiseau est gras et d'un goût délicat. Willulghby décrit cette petite chasse que font dans ces cantons les bergers d'Angleterre; ils coupent des gazons et les couchent en long à côté et au-dessus du creux qui reste en place du gazon enlevé, de manière à ne laisser qu'une petite tranchée au milieu de laquelle est tendu un lacet de crin. L'oiseau entraîné par le double motif de chercher sa nourriture dans une terre fraîchement ouverte, et de se cacher dans la tranchée, va donner dans ce piége. L'apparition d'un épervier et même l'ombre d'un nuage suffit pour l'y précipiter; car on a remarqué que cet oiseau timide fuit alors et cherche à se cacher.

DE LA LAVANDIÈRE (1).

PRR BUFFON.

La Lavandière n'est guère plus grosse que la mésange commune ; mais sa longue queue semble agrandir son corps, et lui donne en tout sept pouces de longueur ; la queue elle-même en a trois et demi ; l'oiseau l'épanouit et l'étale en volant ; il s'appuie sur cette longue et large rame qui lui sert pour se balancer , pour pirouetter, s'élancer, rebrousser et se jouer dans le vague de l'air ; et lorsqu'il est posé, il donne incessamment à cette même partie un balancement assez vif de bas en haut, par reprises de cinq ou six secousses.

Ces oiseaux courent légèrement à petits pas très-prestes sur la grève des rivages ; ils entrent même, au moyen de leurs longues jambes, à la profondeur de quelques lignes dans l'eau de la lame affoiblie, qui vient s'épandre sur la rive basse en un léger réseau ; mais plus souvent on les voit voltiger sur les écluses des moulins et se poser sur les pierres ; ils y viennent pour ainsi dire battre la lessive avec les laveuses, tournant tout le jour à l'entour de ces femmes , s'en approchant familièrement , recueillant les miettes que par-fois elles leur jettent, et semblant imiter du battement de leur queue, celui qu'elles font pour battre leur linge : habitude qui a fait donner à cet oiseau le nom de Lavandière.

Le blanc et le noir jetés par masses et par grandes

(1) Lat. *Motacilla* ; it. *Ballarina* ; all. *Bach steltze.*

taches, partagent le plumage de la Lavandière ; le ventre est blanc, la queue est composée de douze pennes dont les dix intermédiaires sont noires, les deux latérales blanches jusqu'auprès de leur naissance ; l'aile pliée n'atteint qu'au tiers de leur longueur ; les pennes des ailes sont noirâtres et bordées de gris blanc ; le dessus de la tête est couvert d'une calotte noire qui descend sur le haut du cou.

La Lavandière est de retour dans nos provinces à la fin de mars ; elle fait son nid à terre sous quelques racines ou sous le gazon dans les terres en repos ; mais plus souvent au bord des eaux, sous une rive creuse et sous les piles de bois élevées le long des rivières ; le père et la mère défendent leurs petits avec courage lorsqu'on veut en approcher ; ils viennent au-devant de l'ennemi, plongeant et voltigeant comme pour l'entraîner ailleurs, et quand on emporte leur couvée, ils suivent le ravisseur volant au-dessus de sa tête, tournant sans cesse et appelant leurs petits avec des accens douloureux. Ils les soignent avec autant d'attention que de propreté, et nétoyant le nid de toutes ordures, ils les jettent au dehors et même les emportent à une certaine distance. On les voit de même emporter au loin les morceaux de papier ou les pailles qu'on aura semés pour reconnoître l'endroit où leur nid est caché. Lorsqu'ils sont en état de voler, le père et la mère les conduisent et les nourrissent encore pendant trois semaines ou un mois ; on les voit se gorger avidement d'insectes et d'œufs de fourmis qu'ils leur portent. En tout temps on observe que ces oiseaux prennent leur manger avec une vîtesse singu-

lière

lière, et sans paroître se donner le temps de l'avaler; ils amassent les vermisseaux à terre; ils chassent et attrapent les mouches en l'air, ce sont les objets de leurs fréquentes pirouettes; du reste, leur vol est ondoyant et se fait par élans et par bonds; ils s'aident de la queue dans leur vol en la mouvant horizontalement, et ce mouvement est différent de celui qu'ils lui donnent à terre, et qui se fait de haut en bas perpendiculairement. Au reste, les Lavandières font entendre fréquemment, et sur-tout en volant, un petit cri vif et redoublé, d'un timbre net et clair *guiguit, guiguiguit*, c'est une voix de ralliement, car celles qui sont à terre y répondent; mais ce cri n'est jamais plus bruyant et plus répété que lorsqu'elles viennent d'échapper aux serres de l'épervier; elles ne craignent pas autant les autres animaux ni même l'homme; car quand on les tire au fusil, elles ne fuient pas loin et reviennent se poser à peu de distance du chasseur : on en prend quelques-unes avec les alouettes au filet à miroir; et il paroît au récit d'Olina, qu'on en fait en Italie une chasse particulière vers le milieu d'octobre.

C'est en automne qu'on les voit en plus grand nombre dans nos campagnes. Cette saison qui les rassemble, paroît leur inspirer plus de gaieté; elles multiplient leurs jeux; elles se balancent en l'air, s'abattent dans les champs, se poursuivent, s'entr'appellent, et se promènent en nombre sur les toits des moulins et des villages voisins des eaux, où elles semblent dialoguer entr'elles, par petits cris coupés et réitérés; on croiroit, à les entendre, que toutes et chacune s'interrogent, se répondent tour-à-tour pendant un cer-

tain temps, et jusqu'à ce qu'une acclamation générale de toute l'assemblée donne le signal ou le consentement de se transporter ailleurs. C'est dans ce temps encore qu'elles font entendre ce petit ramage doux et léger à demi-voix, et qui n'est presque qu'un murmure. Ce doux accent leur est inspiré par l'agrément de la saison et par le plaisir de la société, auquel ces oiseaux semblent être très-sensibles.

Sur la fin de l'automne, les Lavandières s'atroupent en plus grandes bandes; le soir on les voit s'abattre sur les saules et dans les oseraies, au bord des canaux et des rivières, d'où elles appellent celles qui passent, et font ensemble un chamaillis bruyant jusqu'à la nuit tombante. Dans les matinées claires d'octobre, on les entend passer en l'air, quelquefois fort haut, se réclamant et s'appelant sans cesse : elles partent alors, car elles nous quittent aux approches de l'hiver, et cherchent d'autres climats. La Lavandière est commune dans toute l'Europe, jusqu'en Suède, et se trouve en Afrique et en Asie.

Les Lavandières forment avec les bergerettes ou bergeronettes, une petite famille d'oiseaux à bec fin, à pieds hauts et menus, et à longue queue qu'elles balancent sans cesse; et c'est de cette habitude commune que les unes et les autres ont été nommées *motacilla* par les Latins.

DES BERGERONETTES.

PAR BUFFON.

L'ESPÈCE d'affection que les Bergeronettes marquent pour les troupeaux, leur habitude à les suivre dans la prairie, leur manière de voltiger, de se promener au milieu du bétail paissant, de s'y mêler sans crainte, jusqu'à se poser quelquefois sur le dos des vaches et des moutons; leur air de familiarité avec le berger qu'elles précèdent, qu'elles accompagnent sans défiance et sans danger, qu'elles avertissent même de l'approche du loup ou de l'oiseau de proie, leur ont fait donner un nom approprié, pour ainsi dire, à cette vie pastorale. Compagne d'hommes innocens et paisibles, la Bergeronette semble avoir pour notre espèce ce penchant qui rapprocheroit de nous la plupart des animaux s'ils n'étoient repoussés par notre barbarie, et écartés par la crainte de devenir nos victimes. Dans la Bergeronette, l'affection est plus forte que la peur; il n'est point d'oiseau libre dans les champs qui se montre aussi privé, qui fuie moins et moins loin, qui soit aussi confiant, qui se laisse approcher de plus près, qui revienne plutôt à portée des armes du chasseur qu'elle n'a pas l'air de redouter, puisqu'elle ne sait pas même fuir.

Nous trouvons trois espèces bien distinctes dans la famille des Bergeronettes, et toutes trois habitent nos campagnes, sans se mêler ni produire ensemble : nous les indiquerons par les dénominations de Bergeronette

grise, Bergeronette de printemps, et Bergeronette jaune, pour ne pas contredire les nomenclateurs.

Toutes les Bergeronettes sont plus petites que la lavandière, et ont la queue à proportion encore plus longue. Les mouches sont leur pâture pendant la belle saison; mais quand les frimats ont abattu les insectes volans et renfermé les troupeaux dans l'étable, elles se retirent sur les ruisseaux, et y passent presque toute la mauvaise saison. Du moins la plupart de ces oiseaux ne nous quittent pas pendant l'hiver; la Bergeronette jaune est la plus constamment sédentaire; la grise est moins commune dans cette mauvaise saison.

La Bergeronette grise a le manteau gris, le dessous du corps blanc, avec une bande brune en demi-collier au cou; la queue noirâtre, avec du blanc aux pennes extérieures; les grandes pennes de l'aile brunes, les autres noirâtres et frangées de blanc comme les couvertures.

Elle fait son nid vers la fin d'avril, communément sur un osier, près de terre, à l'abri de la pluie; elle pond et couve ordinairement deux fois par an. La dernière ponte est tardive, car l'on trouve des nichées jusqu'en septembre, ce qui ne pourroit avoir lieu dans une famille d'oiseaux qui seroient obligés de partir, et d'emmener leurs petits avant l'hiver.

La Bergeronette si volontiers amie de l'homme, ne se plie point à devenir son esclave; elle meurt dans la prison de la cage; elle aime la société et craint l'étroite captivité; mais laissée libre dans un appartement en hiver, elle y vit, donnant la chasse aux mouches et ramassant les mies de pain qu'on lui jette.

Quelquefois les navigateurs la voient arriver sur leur bord, entrer dans le vaisseau, se familiariser, les suivre dans leur voyage et ne les quitter qu'au débarquement; si pourtant ces faits ne doivent pas plutôt s'attribuer à la lavandière, plus grande voyageuse que la Bergeronette, et sujète dans ses traversées à s'égarer sur les mers.

La Bergeronette du printemps est la première à reparoître au printemps dans les prairies et dans les champs, où elle niche au milieu des blés verts; à peine néanmoins a-t-elle disparu de l'hiver, si ce n'est durant les plus grands froids, se tenant ordinairement, comme la bergeronette jaune, au bord des ruisseaux et près des sources qui ne gèlent pas. Au reste, ces dénominations paroissent assez mal appliquées; car la bergeronette jaune a moins de jaune que la bergeronette de printemps; elle n'a cette couleur bien décidée qu'au croupion et au ventre, tandis que la bergeronette du printemps a tout le dessous et le devant du corps d'un beau jaune; tout le manteau est olivâtre obscur; la tête est cendrée, teinte au sommet d'olivâtre. On voit le mâle, lorsqu'il est en amour, courir, tourner autour de sa femelle en renflant les plumes de son dos d'une manière étrange, mais qui sans doute exprime énergiquement à sa compagne la vivacité du desir.

On doit appliquer aux Bergeronettes jaunes le passage de Gesner où il est dit que quand les lavandières s'envolent en automne, les Bergeronettes se rapprochent de nos habitations, et qu'elles viennent durant l'hiver jusqu'au milieu des villages. Cette Ber-

geronette cherche alors sa vie sur les bords des sources chaudes et se met à l'abri sous les rives des ruisseaux ; elle s'y trouve assez bien pour faire entendre son ramage dans cette triste saison, à moins que le froid ne soit excessif; c'est un petit chant doux et comme à demi-voix, semblable au chant d'automne de la lavandière, et ces sons si doux sont bien différens du cri aigu que cette Bergeronette jette en passant pour s'élever en l'air. Au printemps elle va nicher dans les prairies ou quelquefois dans des taillis sous une racine, près d'une source ou d'un ruisseau, le nid est posé sur la terre et construit d'herbes sèches ou de mousses en-dehors, bien fourni de plumes, de crin ou de laine en-dedans, et mieux tissu que celui de la lavandière; on y trouve six, sept ou huit œufs blanc-sales, tachetés de jaunâtre ; quand les petits sont élevés, après la récolte des herbes dans les prés, le père et la mère les conduisent avec eux à la suite des troupeaux.

Les mouches et les moucherons font alors leur pâture, car tant qu'ils fréquentent le bord des eaux en hiver, ils vivent de vermisseaux, et ne laissent pas aussi d'avaler de petites graines; nous en avons trouvé avec des débris de scarabées et une petite pierre dans le gésier d'une Bergeronette jaune, prise à la fin de décembre.

De tous ces oiseaux à queue longue, la Bergeronette jaune est celui où ce caractère est le plus marqué ; sa queue a près de quatre pouces, et son corps n'en a que trois et demi ; son vol est de huit pouces dix lignes ; la tête est grise, le manteau jusqu'au croupion olive foncé, sur fond gris ; le croupion jaune, le dessous de

la queue d'un jaune plus vif ainsi que le ventre et la poitrine ; la gorge est blanche , une petite bande longitudinale blanchâtre prend à l'origine du bec et passe sur l'œil ; le fond des plumes des ailes est gris-brun , légèrement frangé sur quelques-unes de gris-blanc ; il y a du blanc à l'origine des pennes moyennes , ce qui forme sur l'aile une bande transversale quand elle est étendue. Les individus qui portent sous la gorge une tache noire surmontée d'une bande blanche sous la joue, sont les mâles; suivant Belon, ils ont aussi leur jaune beaucoup plus vif, et l'on observe que la couleur de tous ces oiseaux paroît plus forte en hiver après la mue.

Gesner attribue à notre Bergeronette jaune les noms de *batte-queue , batte-lessive* qui équivalent à celui de lavandière. Effectivement ces Bergeronettes ne se trouvent pas moins souvent que la lavandière sur les eaux et les petites rivières pierreuses. Elles s'y tiennent même plus constamment , puisqu'on les y voit encore pendant l'hiver.

DES MÉSANGES.

PAR MONTBEILLARD.

Tous les oiseaux de cette famille sont foibles en apparence, parce qu'ils sont très-petits; mais ils sont en même temps vifs, agissans et courageux : on les voit sans cesse en mouvement; sans cesse ils voltigent d'arbre en arbre; ils sautent de branche en branche; ils grimpent sur l'écorce; ils gravissent contre les murailles; ils s'accrochent, se suspendent de toutes les manières, souvent même la tête en bas, afin de pouvoir fouiller dans toutes les petites fentes, et y chercher les vers, les insectes ou leurs œufs. Ils vivent aussi de graines; mais au lieu de les casser dans leur bec, comme font les linottes et les chardonnerets, presque toutes les mésanges les tiennent assujéties sous leurs petites serres, et les percent à coups de bec; elles percent de même les noisettes et les amandes. Si on leur suspend une noix au bout d'un fil, elles s'accrocheront à cette noix et en suivront les oscillations ou balancemens sans lâcher prise, sans cesser de la becqueter. On a remarqué qu'elles ont les muscles du cou très-robustes et le crâne très-épais, ce qui explique une partie de leurs manœuvres; mais pour les expliquer toutes, il faut supposer qu'elles ont beaucoup de force dans les muscles des pieds et des doigts.

La plupart des mésanges d'Europe se trouvent dans nos climats en toute saison, mais jamais en aussi grand nombre que sur la fin de l'automne, temps où celles qui se tiennent l'été dans les bois ou sur les montagnes,

en sont chassées par le froid, les neiges, et sont forcées de venir chercher leur subsistance dans les plaines cultivées et à portée des lieux habités : durant la mauvaise saison, et même au commencement du printemps, elles vivent de quelques graines sèches, de quelques dépouilles d'insectes qu'elles trouvent en furetant sur les arbres : elles pincent aussi les boutons naissans, et s'accommodent des œufs de chenilles, notamment de ceux que l'on voit autour des petites branches, rangés comme une suite d'anneaux ou de tours de spirale; enfin elles cherchent dans la campagne de petits oiseaux morts, et si elles en trouvent de vivans affoiblis par la maladie, embarrassés dans les piéges, en un mot sur qui elles aient de l'avantage, fussent-ils de leur espèce, elles leur percent le crâne et se nourrissent de leur cervelle; et cette cruauté n'est pas toujours justifiée par le besoin, puisqu'elles se la permettent lors même qu'elle leur est inutile, par exemple, dans une volière où elles ont en abondance la nourriture qui leur convient : pendant l'été, elles mangent, outre les amandes, les noix et les insectes, toutes sortes de noyaux, des châtaignes, de la faîne, des figues, du chenevis, du panis et autres menues graines. On a remarqué que celles que l'on tient en cage, sont avides de sang, de viande gâtée, de graisse rance et de suif fondu ou plutôt brûlé par la flamme de la chandelle; il semble que leur goût se déprave dans l'état de domesticité.

En général toutes les mésanges, quoiqu'un peu féroces, aiment la société de leurs semblables, et vont par troupes plus ou moins nombreuses : lorsqu'elles

ont été séparées par quelqu'accident, elles se rappellent mutuellement et sont bientôt réunies; cependant elles semblent craindre de s'approcher de trop près; sans doute que, jugeant des dispositions de leurs semblables par les leurs propres, elles sentent qu'elles ne doivent pas s'y fier : telle est la société des méchans. Elles se livrent avec moins de défiance à des unions plus intimes qui se renouvellent chaque année au printems, et dont le produit est considérable; car c'est le propre des mésanges d'être plus fécondes qu'aucun autre genre d'oiseaux (1), et plus qu'en raison de leur petite taille : on seroit porté à croire qu'il entre dans leur organisation une plus grande quantité de matière vivante, et que l'on doit attribuer à cette surabondance de vie leur grande fécondité, comme aussi leur activité, leur force et leur courage. Aucun autre oiseau n'attaque la chouette plus hardiment; elles s'élancent toujours les premières et cherchent à lui crever les yeux; leur action est accompagnée d'un renflement de plumes, d'une succession rapide d'attitudes violentes et de mouvemens précipités, qui expriment avec énergie leur acharnement et leur petite fureur; lorsqu'elles se sentent prises, elles mordent vivement les doigts de l'oiseleur, les frappent à coups de bec redoublés, et rappellent à grands cris les oiseaux de leur espèce qui accourent en foule, se prennent à leur tour

(1) Cela est si connu en Angleterre, qu'il a passé en usage de donner le nom de mésange à toute femme qui est à la fois très-petite et très-féconde.

et en font venir d'autres qui se prendront de même; aussi assure-t-on que, sur les montagnes de Lorraine, lorsque le temps est favorable, c'est-à-dire, par le brouillard, il ne faut qu'un appeau, une petite loge et un bâton fendu pour en prendre quarante ou cinquante douzaines dans une matinée; on les prend encore en grand nombre, soit au trébuchet, soit au petit filet d'alouettes, soit au lacet, ou au collet, ou aux gluaux, ou avec la reginglette, ou même en les énivrant comme faisoient les anciens, avec de la farine délayée dans du vin. Voilà bien des moyens de destruction employés contre de petits oiseaux, et presque tous employés avec succès; la raison est que ceux qui élèvent des abeilles, ont grand intérêt à détruire les Mésanges, parce qu'elles font une grande consommation de ces insectes utiles, sur-tout quand elles ont des petits; et d'ailleurs elles ont trop de vivacité pour ne pas donner dans tous les piéges, sur-tout au temps de leur arrivée, car elles sont alors très-peu sauvages : elles se tiennent dans les buissons, voltigent autour des grands chemins et se laissent approcher; mais bientôt elles acquièrent de l'expérience et deviennent un peu plus défiantes.

Elles pondent jusqu'à dix-huit ou vingt œufs, plus ou moins. Il semble qu'elles aient compté leurs œufs avant de les pondre; il semble aussi qu'elles aient une tendresse anticipée pour les petits qui en doivent éclore; cela paroît aux précautions affectionnées qu'elles prennent dans la construction du nid, à l'attention prévoyante qu'ont certaines espèces de le suspendre au bout d'une branche, au choix recherché des matériaux qu'elles y emploient, tels qu'herbes menues, petites

racines, mousse, fil, crins, laine, coton, plumes, duvet; elles viennent à bout de procurer la subsistance à leur nombreuse famille, ce qui suppose non-seulement un zèle, une activité infatigables, mais beaucoup d'adresse et d'habileté dans leur chasse; souvent on les voit revenir au nid ayant des chenilles dans le bec : si d'autres oiseaux attaquent leur géniture, elles la défendent avec intrépidité, fondent sur l'ennemi, et à force de courage font respecter la foiblesse.

Toutes les mésanges du pays ont des marques blanches autour des yeux; le doigt extérieur uni par sa base au doigt du milieu, et celui-ci de très-peu plus long que le doigt postérieur; la langue comme tronquée et terminée par des filets. Presque toutes sont très-fournies de plumes sur le croupion; toutes, excepté la bleue, ont la tête noire ou marquée de noir; toutes, excepté celle à longue queue, ont les pieds de couleur plombée; mais ce qui caractérise plus particulièrement les oiseaux de cette famille, c'est leur bec qui n'est point en alène comme l'ont dit quelques méthodistes, mais en cône court, un peu aplati par les côtés; en un mot plus fort et plus court que celui des fauvettes, et souvent ombragé par les plumes du front qui se relèvent et reviennent en avant; ce sont leurs narines recouvertes par d'autres plumes plus petites et immobiles; enfin ce sont sur-tout leurs mœurs et leurs habitudes naturelles. Il n'est pas inutile de remarquer que les Mésanges ont quelques traits de conformité avec les corbeaux, les pies et même les pie-grièches, dans la force relative de leur bec et de leurs petites serres, dans les moustaches qu'elles ont autour du bec, dans

leur appétit pour la chair, dans leur manière de déchirer leurs alimens en morceaux pour les manger, et même, dit-on, dans leurs cris et dans leur manière de voler; mais on ne doit point pour cela les rapporter au même genre, comme a fait Kramer. Il ne faut qu'un coup d'œil de comparaison sur ces oiseaux; il ne faut que les voir grimper sur les arbres, examiner leur forme extérieure, leurs proportions, et réfléchir sur leur prodigieuse fécondité, pour se convaincre qu'une Mésange n'est rien moins qu'un corbeau. D'ailleurs quoique les Mésanges se battent et s'entre-dévorent quelquefois, sur-tout certaines espèces qui ont l'une pour l'autre une antipathie marquée, elles vivent aussi quelquefois de bonne intelligence entr'elles, et même avec des oiseaux d'une autre espèce; et l'on peut dire qu'elles ne sont pas essentiellement cruelles comme les pie-grièches, mais seulement par accès et dans certaines circonstances qui ne sont pas toutes bien connues. J'en ai vu qui bien loin d'abuser de leur force, le pouvant faire sans aucun risque, se sont montrées capables de la sensibilité et de l'intérêt que la foiblesse devroit toujours inspirer au plus fort. Ayant mis dans la cage où étoit une mésange bleue, deux petites mésanges noires prises dans le nid, la bleue les adopta pour ses enfans, leur tint lieu d'une mère tendre, et partagea avec eux sa nourriture ordinaire, ayant grand soin de leur casser elle-même les graines trop dures qui s'y trouvoient mêlées. Je doute fort qu'une pie-grièche eût fait cette bonne action.

Les Mésanges sont répandues dans tout l'ancien continent. Nos connoisseurs prétendent qu'elles chantent

très-bien en Europe, ce qu'il faut entendre de leur chant de printemps; je veux dire de leur chant d'amour, et non de ce cri désagréable et rauque qu'elles conservent toute l'année.

Les mêmes connoisseurs ajoutent qu'elles sont capables d'apprendre à siffler des airs, que les jeunes, prises un peu grandes, réussissent beaucoup mieux que celles qu'on élève à la brochette; qu'elles se familiarisent promptement, et qu'elles commencent à chanter au bout de dix ou douze jours; enfin ils disent que ces oiseaux sont fort sujets à la goutte, et ils recommandent de les tenir chaudement pendant l'hiver.

Presque toutes les mésanges font des amas et des provisions, soit dans l'état de liberté, soit dans la volière; mais il est clair que cet instinct d'amasser, d'entasser les provisions, est un instinct d'avarice et non de prévoyance, du moins pour celles qui ont coutume de passer l'été sur les montagnes, et l'hiver dans les plaines. On a aussi remarqué qu'elles cherchent toujours des endroits obscurs pour se coucher; elles semblent vouloir percer les planches ou la muraille, pour s'y pratiquer des retraites; toutefois à une certaine hauteur, car elles ne se posent guère à terre, et ne s'arrêtent jamais longtemps au bas de la cage. Au reste, tous ces oiseaux dorment assez profondément, et la tête sous l'aile comme les autres. Leur chair est en général maigre, amère et sèche, et par conséquent un fort mauvais manger; cependant il paroît qu'il y a quelques exceptions à faire.

Dans les Mésanges, l'une des espèces les plus remarquables, est la Charbonnière. Je ne sais pourquoi

Belon s'est persuadé que cette espèce ne se pendoit pas tant aux branches que les autres ; car j'ai eu occasion d'observer un individu qui se pendoit sans cesse aux bâtons de la partie supérieure de sa cage, et qui étant devenu malade, s'accrocha à ces mêmes bâtons, la tête en bas, et resta dans cette situation pendant toute sa maladie, jusqu'à sa mort inclusivement, et même après sa mort.

Je me suis aussi convaincu, par moi-même, que la charbonnière en cage, perce quelquefois le crâne aux jeunes oiseaux qu'on lui présente, et qu'elle se repaît avidement de leur cervelle. D'un autre côté, j'ai vu un assez grand nombre de mésanges charbonnières et autres, toutes prises à la pipée, lesquelles avoient vécu plus d'un an dans la même volière, sans aucun acte d'hostilité; et dans le moment ou j'écris, il existe une charbonnière, vivant depuis six mois en bonne intelligence avec des chardonnerets et des tarins, quoique l'un des tarins ait été malade dans cet intervalle, et que par son état d'affoiblissement, il lui ait offert plus d'une occasion facile de satisfaire sa voracité.

Les Charbonnières se tiennent sur les montagnes et dans les plaines, sur les buissons, dans les taillis, dans les vergers et dans les grands bois. Le chant ordinaire du mâle, celui qu'il conserve toute l'année, et qu'il fait entendre sur-tout la veille des jours de pluie, ressemble au grincement d'une lime ou d'un verrou, et lui a valu, dit-on, le nom de serrurier; mais au printems il prend une autre modulation, et devient si agréable et si varié, qu'on ne croiroit pas

qu'il vînt du même oiseau. Frisch et plusieurs autres le comparent à celui du pinson (1), et c'est peut-être la véritable étymologie du nom de mésange-pinson, donné à cette espèce. Elle s'apprivoise aisément et si complétement qu'elle vient manger dans la main, qu'elle s'accoutume comme le chardonneret au petit exercice de la galère, et pour tout dire en un mot, qu'elle pond même en captivité.

Lorsque ces oiseaux sont dans leur état naturel, c'est-à-dire libres, ils commencent à s'apparier dès les premiers jours de février; ils établissent leur nid dans un trou d'arbre ou de muraille (2); mais ils sont longtemps appariés avant de travailler à le construire, et ils le composent de tout ce qu'ils peuvent trouver de plus doux et de plus mollet. La ponte est ordinairement de huit, dix et jusqu'à douze œufs blancs avec des taches rousses, principalement vers le gros

---

(1) On nourrit en cage cette mésange en certains pays, dit Aldrovande, à cause de son joli ramage qu'elle fait entendre presque toute l'année : d'un autre côté, Turner dit que sa chanson du printemps est peu agréable, et que le reste de l'année elle est muette; elle dit, selon les uns, *titigu, titigu, titigu*; et au printemps, *stiti*, *stiti*. En général, les auteurs font souvent de leurs observations particulières et locales autant d'axiômes universels; quelquefois même ils ne font que répéter ce qu'ils ont entendu dire à des gens peu instruits; et de-là les contradictions.

(2) Sur-tout des murailles de maisons isolées et à portée des forêts; par exemple, de celles des charbonniers, d'où est venu, selon quelques-uns, à cette mésange le nom de *charbonnière*.

bout

bout. L'incubation ne passe pas douze jours; les petits nouvellement éclos restent plusieurs jours les yeux fermés; bientôt ils se couvrent d'un duvet rare et fin, qui tient au bout des plumes, et tombe à mesure que les plumes croissent; ils prennent leur volée au bout de quinze jours, et l'on a observé que leur accroissement étoit plus rapide quand la saison étoit pluvieuse; une fois sortis du nid, ils n'y rentrent plus, mais se tiennent perchés sur les arbres voisins, se rappelant sans cesse entr'eux (1), et ils restent ainsi atroupés jusqu'à la nouvelle saison, temps où ils se séparent deux à deux pour former de nouvelles familles.

On trouve des petits dans les nids jusqu'à la fin du mois de juin, ce qui indique que les Charbonnières font plusieurs pontes : quelques-uns disent qu'elles en font trois, mais ne seroit-ce pas lorsqu'elles ont été troublées dans la première qu'elles en entreprennent une seconde et une troisième? Avant la première mue on distingue le mâle, parce qu'il est et plus gros et plus colérique. En moins de six mois tous ont pris leur entier accroissement, et quatre mois après la pre mière mue, ils sont en état de se reproduire. Suivant Olina, ces oiseaux ne vivent que cinq ans, et selon d'autres cet âge est celui où commencent les fluxions sur les yeux, la goutte et d'autres infirmités; mais ils perdent leur activité sans perdre leur caractère

(1) C'est peut-être par un effet de cette habitude du premier âge, que les Mésanges accourent si vîte dès qu'elles entendent la voix de leurs semblables.

dur qu'aigrissent encore les souffrances. Linnæus dit qu'en Suède ils se tiennent sur les aunes, et que l'été ils sont fort communs en Espagne.

La Charbonnière a sur la tête une espèce de capuchon d'un noir brillant et lustré qui, devant et derrière, descend à moitié du cou, et a de chaque côté une grande tache blanche preque triangulaire; du bas de ce capuchon par devant sort une bande noire, longue et étroite qui parcourt le milieu de la poitrine et du ventre, et s'étend jusqu'à l'extrémité des couvertures inférieures de la queue. Celles-ci sont blanches, ainsi que le bas-ventre, le reste du dessous du corps est d'un jaune tendre; un vert d'olive règne sur le dessus; mais cette couleur devient jaune et même blanche en s'approchant du bord inférieur du capuchon. Elle s'obscurcit au contraire du côté opposé, et se change en un cendré bleu sur le croupion et les couvertures supérieures de la queue. Le fond des plumes noires est noir, celui des blanches est blanc; celui des jaunes est noirâtre, et celui des olivâtres est cendré. Cet oiseau pèse environ une once; sa longueur totale est de six pouces et son vol de huit pouces et demi.

DE LA SITTELLE (1).

PAR MONTBEILLARD.

CET oiseau frappe de son bec l'écorce des arbres, et même avec plus d'effort et de bruit que les pics et les mésanges; de plus il a beaucoup de l'air et de la contenance de ces dernières; mais il en diffère par la forme du bec, et des premiers par la forme de la queue, des pieds et de la langue. Il grimpe sur les troncs et les branches comme les oiseaux auxquels l'usage a consacré le nom de grimpereaux; mais il en diffère par son bec. Enfin il a dans la queue un mouvement alternatif de haut en bas comme les lavandières; mais il a des mœurs et des allures entièrement différentes.

La Sittelle ne passe guère d'un pays à l'autre; elle se tient l'hiver comme l'été dans celui qui l'a vu naître; seulement en hiver elle cherche les bonnes expositions, s'approche des lieux habités, et vient quelquefois jusques dans les vergers et les jardins; d'ailleurs elle peut se mettre à l'abri dans les mêmes trous où elle fait sa ponte et son petit magasin, et où probablement elle passe toutes les nuits; car dans l'état de captivité, quoiqu'elle se perche quelquefois sur les bâtons de sa cage, elle cherche des trous pour dormir, et faute de trous elle s'arrange dans l'auget où l'on met sa mangeaille : on a aussi remarqué que dans la cage, lorsqu'elle s'accroche, c'est rarement dans la situation qui semble la plus naturelle, c'est-à-dire la tête en haut, mais pres-

(1) It. *Pico*, *Ziollo*; all. *Nusshacker*.

que toujours en travers et même la tête en bas; c'est de cette façon qu'elle perce les noisettes après les avoir fixées solidement dans une fente. On la voit courir sur les arbres dans toutes les directions pour donner la chasse aux insectes; Aristote dit qu'elle a l'habitude de casser les œufs de l'aigle, et il est possible en effet qu'à force de grimper elle se soit élevée quelquefois jusqu'à l'aire de ce roi des oiseaux; il est possible qu'elle ait percé et mangé ses œufs, qui sont moins durs que les noisettes; mais on ajoute trop légèrement que c'est une des causes de la guerre que les aigles font aux Sittelles, comme si un oiseau de proie avoit besoin d'un motif de vengeance pour être l'ennemi des oiseaux plus foibles et les dévorer.

Quoique la Sittelle passe une bonne partie de son temps à grimper, ou si l'on veut à ramper sur les arbres, elle a néanmoins les mouvemens très-lestes et beaucoup plus prompts que le moineau; elle les a aussi plus lians et plus doux; car elle fait moins de bruit en volant; elle se tient ordinairement dans les bois où elle mène la vie la plus solitaire, et cependant lorsqu'elle se trouve renfermée dans une volière avec d'autres oiseaux, comme moineaux, pinsons, elle vit avec eux en fort bonne intelligence.

Au printemps, le mâle a un chant ou cri d'amour, *guiric, guiric*, qu'il répète souvent; c'est ainsi qu'il rappelle sa femelle; celle-ci se fait rappeler, dit-on, fort long-temps avant de venir, mais enfin elle se rend aux empressemens du mâle, et tous deux travaillent à l'arrangement du nid; ils l'établissent dans un trou d'arbre, et s'ils n'en trouvent pas qui leur con-

viennent, ils en font un à coups de bec, pourvu que le bois soit vermoulu; si l'ouverture extérieure de ce trou est trop large, ils la rétrécissent avec de la terre grasse, quelquefois même avec des ordures qu'ils gâchent et façonnent, dit-on, comme feroit un potier, fortifiant l'ouvrage avec de petites pierres, d'où leur est venu le nom de pic-maçon et celui de torche-pot; nom qui, pour le dire en passant, ne présente pas une idée bien claire de son origine.

Le nid étant ainsi arrangé, ceux qui le regardent par dehors n'imagineroient pas qu'il recelât des oiseaux; la femelle y pond cinq, six et jusqu'à sept œufs de forme ordinaire; elle les dépose sur de la poussière de bois ou de la mousse; elle les couve avec beaucoup d'assiduité, et elle y est tellement attachée qu'elle se laisse arracher les plumes plutôt que de les abandonner : si l'on fourre une baguette dans son trou, elle s'enflera, elle sifflera comme un serpent, ou plutôt comme feroit une mésange en pareil cas; elle ne quitte pas même ses œufs pour aller à la pâture; elle attend que son mâle lui apporte à manger, et ce mâle paroît remplir ce devoir avec affection : l'un et l'autre ne vivent pas seulement de fourmis comme les pics, mais de chenilles, de scarabées, de cerfs-volans et de toutes sortes d'insectes, indépendamment des noix et des noisettes. Aussi la chair de leurs petits, lorsqu'ils sont gras, est-elle un bon manger, et ne sent point la sauvagine comme celle des pics.

Les petits éclosent au mois de mai : lorsque l'éducation est finie, il est rare que les père et mère recommencent une seconde ponte; mais ils se séparent pour

vivre seuls pendant l'hiver, chacun de son côté. « Les paysans ont observé, dit Belon, que le mâle bat sa femelle quand il la trouve, lorsqu'elle s'est départie de lui, dont ils ont fait un proverbe pour un qui se conduit sagement en ménage, qu'il ressemble au torchepot; » mais quoi qu'il en soit de la sagesse des maris, je ne crois point que, dans ce cas particulier, celui-ci ait la moindre intention de battre sa femme; je croirois bien plutôt que cette femelle, qui se fait desirer si longtemps avant la ponte, est la première à se retirer après l'éducation de la famille, et que lorsque le mâle la rencontre, après une absence un peu longue, il l'accueille par des caresses d'autant plus vives, même un peu brusques, et que des gens qui n'y regardent pas de si près, auront prises pour de mauvais traitemens.

La Sittelle se tait la plus grande partie de l'année; son cri ordinaire est *ti, ti, ti, ti, ti, ti, ti*, qu'elle répète en grimpant autour des arbres, et dont elle précipite la mesure de plus en plus. Outre ses différens cris et le bruit qu'elle fait en battant l'écorce, la Sittelle sait encore, en mettant son bec dans une fente, produire un autre son très-singulier et très-fort, comme si elle faisoit éclater l'arbre en deux.

Le mâle a toute la partie supérieure de la tête et du corps d'un cendré-bleuâtre, la gorge et les joues blanchâtres, la poitrine et le ventre orangés, les flancs, les jambes et les environs de l'anus d'une teinte plus rembrunie tirant au marron; un bandeau noir qui part des narines, passe sur les yeux et s'étend en arrière au-delà des oreilles. La femelle a les couleurs plus foibles. L'oiseau a six pouces de long.

DE L'OISEAU-MOUCHE.

PAR BUFFON.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art, ne sont pas comparables à ce bijou de la Nature; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur, *maximè miranda in minimis*. Son chef-d'œuvre est le petit Oiseau-Mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux; légéreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie toute aérienne on le voit à peine toucher le gazon par instans; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat: il vit de leur nectar et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde, que se trouvent toutes les espèces d'Oiseaux-Mouches; elles sont assez nombreuses et paroissent confinées entre les deux tropiques, car ceux qui s'avancent en été dans les zônes tempérées, n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillans oiseaux, leur avoient donné

les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil.* Les Espagnols les ont appelés *tomineos*, mot relatif à leur excessive petitesse ; le tomine est un poids de douze grains : j'ai vu, dit Niéremberg, peser au trébuchet un de ces oiseaux, lequel avec son nid, ne pesoit que deux tomines ; et pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié ; leurs petits yeux noirs ne paroissent que deux points brillans ; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paroissent transparentes ; à peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus ; ils en font peu d'usage ; ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent pendant le jour emporter dans les airs ; leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Marcgrave compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet, et l'exprime par les syllabes *hour, hour, hour* ; leur battement est si vif, que l'oiseau s'arrêtant dans les airs, paroît non-seulement immobile, mais tout-à-fait sans action ; on le voit s'arrêter ainsi quelques instans devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre ; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais ; il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes ; car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir ; il ne fait que pomper leur miel ; c'est à cet usage que sa langue paroît uniquement destinée ; l'oiseau la darde hors de son bec, appa-

remment par un mécanisme semblable à celui de la langue des pics; il la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs. Aussi la nourriture la plus substantielle est nécessaire pour suffire à la prodigieuse vivacité de l'Oiseau-Mouche, comparée avec son extrême petitesse; il faut bien des molécules organiques pour soutenir tant de force dans de si foibles organes, et fournir à la dépense d'esprits que fait un mouvement perpétuel et rapide; un aliment d'aussi peu de substance que quelques menus insectes, y paroît bien peu proportionné; et le docteur Hans-Sloane, dont les observations sont ici du plus grand poids, dit expressément qu'il a trouvé l'estomac de l'Oiseau-Mouche tout rempli des poussières et du miellat des fleurs.

Rien n'égale en effet la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux; s'attacher à leurs corps, et se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entr'eux de très-vifs combats. L'impatience paroît être leur ame; s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit : ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp*, *screp*, fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

Ils sont solitaires, et il seroit difficile qu'étant sans

cesse emportés dans les airs, ils pussent se reconnoître et se joindre ; néanmoins l'amour, dont la puissance s'étend au-delà de celle des élémens, sait rapprocher et réunir tous les êtres dispersés ; on voit les Oiseaux-Mouches deux à deux dans le temps des nichées : le nid qu'ils construisent répond à la délicatesse de leur corps ; il est fait d'un coton fin ou d'une bourre soyeuse recueillie sur des fleurs ; ce nid est fortement tissu et de la consistance d'une peau douce et épaisse ; la femelle se charge de l'ouvrage, et laisse au mâle le soin d'apporter les matériaux ; on la voit empressée à ce travail chéri, chercher, choisir, employer brin à brin les fibres propres à former le tissu de ce doux berceau de sa progéniture ; elle en polit les bords avec sa gorge, le dedans avec sa queue ; elle le revêt à l'extérieur de petits morceaux d'écorce de gommiers qu'elle colle à l'entour, pour le défendre des injures de l'air, autant que pour le rendre plus solide ; le tout est attaché à deux feuilles ou à un seul brin d'oranger, de citronnier, ou quelquefois à un fétu qui pend de la couverture de quelque case. Ce nid n'est pas plus gros que la moitié d'un abricot, et fait de même en demi-coupe ; on y trouve deux œufs tout blancs et pas plus gros que des petits pois ; le mâle et la femelle les couvent tour-à-tour pendant douze jours ; les petits éclosent au treizième jour, et ne sont alors pas plus gros que des mouches. « Je n'ai jamais pu remarquer, dit le P. Dutertre, quelle sorte de becquée la mère leur apporte, sinon qu'elle leur donne à sucer sa langue encore toute emmiellée du suc tiré des fleurs. »

On conçoit aisément qu'il est comme impossible d'é-

lever ces petits volatiles : ceux qu'on a essayé de nourrir avec des sirops ont dépéri dans quelques semaines ; ces alimens quoique légers, sont encore bien différens du nectar délicat qu'ils recueillent en liberté sur les fleurs, et peut-être auroit-on mieux réussi en leur offrant du miel.

La manière de les abattre est de les tirer avec du sable ou à la sarbacane ; ils sont si peu défians qu'ils se laissent approcher jusqu'à cinq ou six pas. On peut encore les prendre en se plaçant dans un buisson fleuri, une verge enduite d'une gomme gluante à la main ; on en touche aisément le petit oiseau lorsqu'il bourdonne devant une fleur ; il meurt aussitôt qu'il est pris, et sert après sa mort à parer les jeunes Indiennes qui portent en pendans d'oreilles deux de ces charmans oiseaux. Les Péruviens avoient l'art de composer avec leurs plumes des tableaux dont les anciennes relations ne cessent de vanter la beauté. Marcgrave qui avoit vu de ces ouvrages, en admire l'éclat et la délicatesse.

Avec le lustre et le velouté des fleurs, on a voulu encore en trouver le parfum aux Oiseaux-Mouches. Ce n'est pas la seule petite merveille que l'imagination ait voulu ajouter à leur histoire; on a dit qu'ils étoient moitié oiseaux et moitié mouches, qu'ils se produisoient d'une mouche ; et un provincial des Jésuites affirme gravement, dans Clusius, avoir été témoin de la métamorphose : on a dit qu'ils mouroient avec les fleurs pour renaître avec elles ; qu'ils passoient dans un sommeil et un engourdissement total toute la mauvaise saison, suspendus par le bec à l'écorce d'un

arbre ; mais ces fables ont été rejetées par les Naturalistes sensés, et Catesby assure avoir vu durant toute l'année ces oiseaux à Saint-Domingue et au Mexique, où il n'y a pas de saison entièrement dépouillée de fleurs.

Nous connoissons vingt-quatre espèces dans le genre des oiseaux-mouches, et il est plus que probable que nous ne les connoissons pas toutes. Le plus petit oiseau-mouche est à peine long de quinze lignes de la pointe du bec au bout de la queue; et en ôtant la longueur du bec et de la queue, il ne reste qu'un peu plus de neuf lignes pour la tête, le cou et le corps de l'oiseau, dimensions plus petites que celles de nos grosses mouches ; tout le dessus de la tête et du corps est vert-doré, brun changeant et à reflets rougeâtres ; tout le dessous est gris-blanc. Les plumes de l'aile sont d'un brun tirant sur le violet, et cette couleur est presque généralement celle des ailes dans tous les oiseaux-mouches, aussi bien que dans les colibris. La femelle a en général les couleurs moins vives, et on la reconnoît aussi, suivant les meilleurs observateurs, à ce qu'elle est un peu plus petite que le mâle. Le caractère du bec de l'Oiseau-Mouche est d'être égal dans sa longueur, un peu renflé vers le bout, comprimé horizontalement et droit. Au reste, cette première et très-petite espèce se trouve au Brésil et aux Antilles.

DU COLIBRI.

PAR BUFFON.

La Nature en prodiguant tant de beautés à l'oiseau-mouche, n'a pas oublié le Colibri son voisin et son proche parent ; elle l'a produit dans le même climat et formé sur le même modèle. Aussi brillant, aussi léger que l'oiseau-mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le Colibri est paré de même de tout ce que les plus riches couleurs ont d'éclatant, de moëleux, de suave ; et ce que nous avons dit de la beauté de l'oiseau-mouche, de sa vivacité, de son vol bourdonnant et rapide, de sa constance à visiter les fleurs, de sa manière de nicher et de vivre, doit s'appliquer également au Colibri. Un même instinct anime ces deux charmans oiseaux ; et comme ils se ressemblent presqu'en tout, souvent on les a confondus sous un même nom : celui de Colibri est pris de la langue des Caraïbes ; cependant ils diffèrent les uns des autres par un caractère évident et constant ; cette différence est dans le bec : celui des Colibris égal et filé, légèrement renflé par le bout, n'est pas droit comme dans l'oiseau-mouche, mais courbé dans toute sa longueur ; il est aussi plus long à proportion. De plus, la taille svelte et légère des Colibris paroît plus alongée que celle des oiseaux-mouches ; ils sont aussi généralement plus gros : cependant il y a de petits colibris moindres que les grands oiseaux-mouches. C'est au-dessous de la famille des grimpereaux que doit être placée celle des Colibris, quoiqu'ils diffèrent des grimpereaux par la forme et la longueur

du bec, par le nombre des plumes de la queue, qui est de douze dans les grimpereaux et de dix dans les Colibris.

Tous les Naturalistes attribuent avec raison aux Colibris et aux oiseaux-mouches la même manière de vivre, et l'on a également contredit leur opinion sur ces deux points; mais les mêmes raisons que nous avons déjà déduites nous y font tenir : et la ressemblance de ces deux oiseaux en tout le reste, garantit le témoignage des auteurs qui leur attribuent le même genre de vie.

Il n'est pas plus facile d'élever les petits du Colibri que ceux de l'oiseau-mouche : aussi délicats, ils périssent de même en captivité : on a vu le père et la mère, par audace de tendresse, venir jusques dans les mains du ravisseur porter de la nourriture à leurs petits. Labat nous en fournit un exemple assez intéressant pour être rapporté. « Je montrai, dit-il, au P. Montdidier un nid de colibris qui étoit sur un appentis auprès de la maison; il l'emporta avec les petits lorsqu'ils eurent quinze ou vingt jours, et le mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre, où le père et la mère ne manquèrent pas de venir donner à manger à leurs enfans, et s'apprivoisèrent tellement qu'ils ne sortoient presque plus de la chambre, où sans cage et sans contrainte ils venoient manger et dormir avec leurs petits. Je les ai vus souvent tous quatre sur le doigt du P. Montdidier, chantant comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourrissoit avec une pâtée très-fine et presque claire, faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre : ils passoient leur langue sur cette pâte,

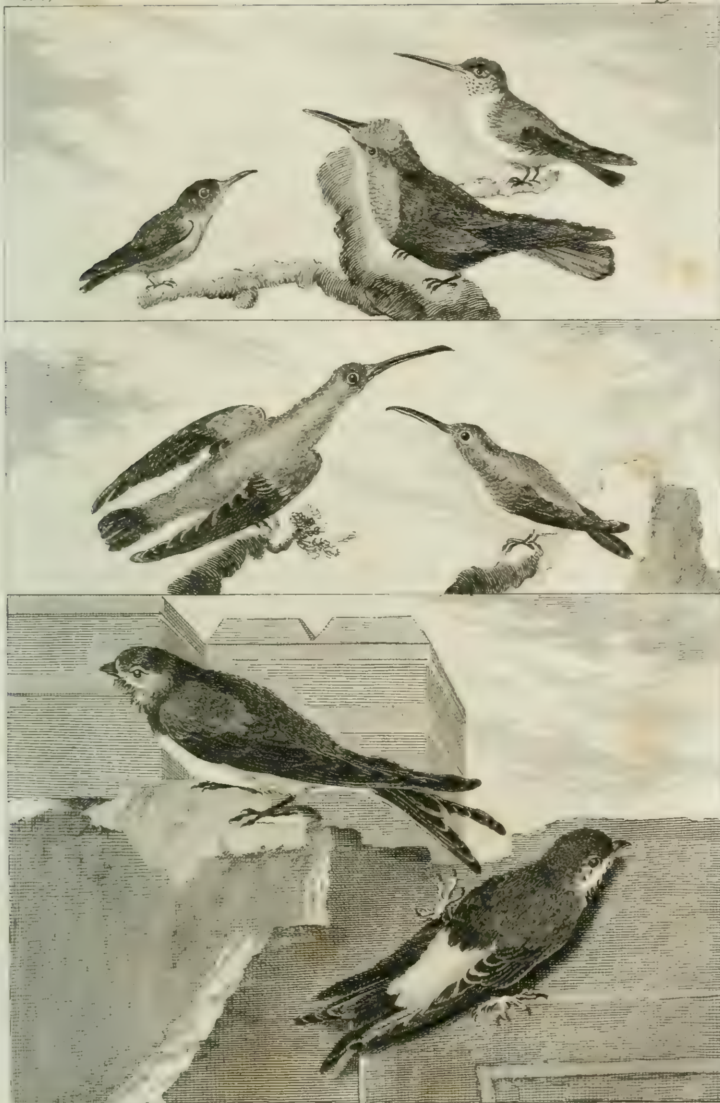
et quand ils étoient rassasiés, ils voltigeoient et chantoient. Je n'ai rien vu de plus aimable que ces quatre petits oiseaux qui voltigeoient de tous côtés, dedans et dehors de la maison, et qui revenoient dès qu'ils entendoient la voix de leur père nourricier. »

Marcgrave, qui ne sépare pas les Colibris des oiseaux-mouches, ne donne à tous qu'un même petit cri, et nul des voyageurs n'attribue de chant à ces oiseaux. Les seuls Thevet et Léry assurent de leur *gonambouch*, qu'il chante de manière à le disputer au rossignol; mais il y a toute apparence que c'est une méprise; car la voix du Colibri, dit Labat, n'est qu'une espèce de petit bourdonnement agréable.

Il ne paroît pas que les Colibris s'avancent aussi loin dans l'Amérique septentrionale que les oiseaux-mouches. La Condamine n'a vu nulle part des colibris en plus grand nombre que dans les jardins de Quito, dont le climat n'est pas bien chaud. C'est donc à 20 ou 21 degrés de température qu'ils se plaisent; c'est là que, dans une suite non interrompue de jouissances et de délices, ils volent de la fleur épanouie à la fleur naissante, et que l'année composée d'un cercle entier de beaux jours, ne fait pour eux qu'une seule saison constante d'amour et de fécondité.

Comme la petitesse est le caractère le plus frappant des oiseaux-mouches, dans leurs espèces nombreuses, nous avons choisi pour le décrire le plus petit de tous; mais les colibris n'étant pas aussi petits, nous avons cru devoir rétablir ici l'ordre naturel de grandeur, et nous arrêter au Colibri topaze, qui paroît être, même indépendamment des deux longs brins de sa queue, le

plus grand dans ce genre : nous dirions qu'il est aussi le plus beau, si tous ces oiseaux brillans par leur beauté n'en disputoient le prix, et ne sembloient l'emporter tour-à-tour à mesure qu'on les admire. La taille du colibri topaze, mince, svelte, élégante, est un peu au-dessous de celle de notre grimpereau; la longueur de l'oiseau, prise de la pointe du bec à celle de la vraie queue, est de près de six pouces; les deux longs brins l'excèdent de deux pouces et demi; sa gorge et le devant du cou sont enrichis d'une plaque topaze du plus grand brillant : cette couleur vue de côté, se change en vert-doré, et vue en-dessous, elle paroît d'un vert pur; une coiffe d'un noir velouté couvre la tète, un filet de ce même noir encadre la plaque topaze; la poitrine, le tour du cou et le haut du dos sont du plus beau pourpre foncé; le ventre est d'un pourpre encore plus riche et brillant de reflets rouges et dorés; les épaules et le bas du dos, sont d'un roux aurore; les grandes pennes de l'aile sont d'un brun violet, les petites pennes sont rousses, la couleur des couvertures supérieures et inférieures de la queue est d'un vert-doré; les pennes latérales sont rousses, et les deux intermédiaires d'un brun pourpré. La femelle n'a pas la gorge topaze, mais seulement marquée d'une légère trace de rouge; de même au lieu du beau pourpre et du roux de feu du plumage du mâle, presque tout celui de la femelle n'est que d'un vert doré. Ils ont tous les deux les pieds blancs.



De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

DE L'OISEAU DE PARADIS.

PAR MONTBEILLARD.

CETTE espèce est plus célèbre par les qualités fausses et imaginaires qui lui ont été attribuées, que par ses propriétés réelles et vraiment remarquables. Le nom d'Oiseau de Paradis fait naître dans la plupart des têtes l'idée d'un oiseau qui n'a point de pieds, qui vole toujours, même en dormant, ou se suspend tout au plus pour quelques instans aux branches des arbres par le moyen des longs filets de sa queue (1); qui vole en s'accouplant, comme font certains insectes, et de plus en pondant et en couvant ses œufs, ce qui n'a point d'exemple dans la Nature; qui ne vit que de vapeurs et de rosée, qui a la cavité de l'abdomen uniquement remplie de graisse, au lieu d'estomac et d'intestins (2), lesquels lui seroient en effet inutiles par la supposition, puisque ne mangeant rien, il n'auroit rien à digérer ni à évacuer; en un mot, qui n'a d'autre existence que le mouvement, d'autre élément que l'air; qui s'y soutient toujours tant qu'il respire, comme les poissons se soutiennent dans l'eau, et qui ne touche la terre qu'après sa mort.

Ce tissu d'erreurs grossières n'est qu'une chaîne de conséquences assez bien tirées de la première erreur, qui suppose que l'Oiseau de Paradis n'a point de pieds, quoiqu'il en ait d'assez gros; et cette erreur primitive vient elle-même de ce que les marchands indiens qui font le commerce des plumes de cet oiseau, ou les

(1) Acosta. (2) Aldrovande.

chasseurs qui les leur vendent, sont dans l'usage, soit pour les conserver et les transporter plus commodément, ou peut-être afin d'accréditer une erreur qui leur est utile, de faire sécher l'oiseau même en plumes, après lui avoir arraché les cuisses et les entrailles; et comme on a été fort longtemps sans en voir qui ne fussent ainsi préparés, le préjugé s'est fortifié au point qu'on a traité de menteurs les premiers qui ont dit la vérité, comme c'est l'ordinaire.

Au reste, si quelque chose pouvoit donner une apparence de probabilité à la fable du vol perpétuel de l'Oiseau de Paradis, c'est sa grande légéreté produite par la quantité et l'étendue considérable de ses plumes; car outre celles qu'ont ordinairement les Oiseaux, il en a beaucoup d'autres et de très-longues, qui prennent naissance de chaque côté dans les flancs entre l'aile et la cuisse, et qui se prolongeant bien au-delà de la queue véritable, et se confondant pour ainsi dire avec elle, lui font une espèce de fausse queue à laquelle plusieurs observateurs se sont mépris. Ces plumes subalaires sont très-légères en elles-mêmes, et forment par leur réunion un tout encore plus léger, un volume presque sans masse et comme aérien, très-capable d'augmenter la grosseur apparente de l'oiseau, de diminuer sa pesanteur spécifique, et de l'aider à se soutenir dans l'air; mais qui doit aussi quelquefois mettre obstacle à la vîtesse du vol et nuire à sa direction, pour peu que le vent soit contraire : aussi a-t-on remarqué que les Oiseaux de Paradis cherchent à se mettre à l'abri des grands vents, et choisissent pour leur séjour ordinaire les contrées qui y sont le moins exposées.

Ces plumes sont au nombre de quarante ou cinquante de chaque côté, et de longueurs inégales; on en fait grand cas dans les Indes, et elles y sont fort recherchées : il n'y a guère qu'un siècle qu'on les employoit aussi en Europe aux mêmes usages que celles d'autruche, et il faut convenir qu'elles sont très-propres, soit par leur légéreté, soit par leur éclat, à l'ornement et à la parure : mais les prêtres du pays leur attribuent je ne sais quelles vertus miraculeuses qui leur donnent un nouveau prix aux yeux du vulgaire, et qui ont valu à l'oiseau auquel elles appartiennent le nom d'*Oiseau de Dieu*.

Ce qu'il y a de plus remarquable après cela dans l'Oiseau de Paradis, ce sont les deux longs filets qui naissent au-dessus de la queue véritable, et qui s'étendent plus d'un pied au-delà de la fausse queue formée par les plumes subalaires; la tête et la gorge sont couvertes d'une espèce de velours formé par de petites plumes droites, courtes, fermes et serrées; celles de la poitrine et du dos sont plus longues, mais toujours soyeuses et douces au toucher; toutes ces plumes sont de diverses couleurs, et ces couleurs sont changeantes et donnent différens reflets selon les différentes incidences de la lumière.

La tête est fort petite à proportion du corps; les yeux sont encore plus petits et placés très-près de l'ouverture du bec qui est long et arqué.

Ce bel oiseau n'est pas fort répandu : on ne le trouve guère que dans la partie de l'Asie où croissent les épiceries, et particulièrement dans les îles d'Arou, ce qui donne lieu de croire qu'il rencontre sur les arbres aro-

matiques la nourriture qui lui convient le mieux ; du moins est-il certain qu'il ne vit pas uniquement de la rosée. J. Otton Helbigius qui a voyagé aux Indes, nous apprend qu'il se nourrit de baies rouges que produit un arbre fort élevé. Linnæus dit qu'il fait sa proie des grands papillons, et Bontius qu'il donne quelquefois la chasse aux petits oiseaux et les mange. Les bois sont sa demeure ordinaire; il se perche sur les arbres où les Indiens l'attendent cachés dans des huttes légères qu'ils savent attacher aux branches, et d'où ils les tirent avec leurs flèches de roseau. Son vol ressemble à celui de l'hirondelle.

Il ne paroît pas que les anciens aient connu l'Oiseau de Paradis. Les caractères si frappans et si singuliers qui le distinguent de tous les autres oiseaux, ne sont nulle part indiqués dans leurs ouvrages, et c'est sans fondement que Belon a prétendu y retrouver le phénix des anciens, qui ne se trouvoit qu'en Arabie et quelquefois en Égypte, au lieu que l'Oiseau de Paradis paroît attaché particulièrement à la partie orientale de l'Asie, laquelle étoit fort peu connue des anciens.

Les Oiseaux de Paradis étant fort chers comme marchandise, à raison de leur célébrité, on tâche de faire passer sous ce nom plusieurs oiseaux à longue queue et à beau plumage, auxquels on retranche les pieds et les cuisses pour en augmenter la valeur.

DE LA HUPPE (1).

PAR MONTBEILLARD.

Un auteur de réputation en Ornithologie (Belon) a dit que cet oiseau avoit pris son nom de la grande et belle huppe qu'il porte sur la tête ; il auroit dit tout le contraire s'il eût fait attention que le nom latin de ce même oiseau, *Upupa*, d'où s'est évidemment formé son nom françois, est non-seulement plus ancien de quelques siècles que le mot générique *huppe*, qui signifie dans notre langue une touffe de plumes dont certaines espèces d'oiseaux ont la tète surmontée, mais encore plus ancien que notre langue elle-même, laquelle a adopté le nom propre de l'espèce dont il s'agit ici, pour exprimer en général son attribut le plus remarquable. La situation naturelle de cette touffe de plumes est d'être couchée en arrière, soit lorsque la Huppe vole, soit lorsqu'elle prend sa nourriture, en un mot lorsqu'elle est exempte de toute agitation intérieure. J'ai eu occasion de voir un de ces oiseaux qui avoit été pris au filet, étant déjà vieux ou du moins adulte, et qui par conséquent avoit les habitudes de la Nature. Son attachement pour la personne qui le soignoit, étoit devenu très-fort et même exclusif; il ne paroissoit content que lorsqu'il étoit seul avec elle : s'il survenoit des étrangers, c'est alors que sa huppe se relevoit par un effet de surprise ou d'inquiétude, et il alloit se réfugier sur le ciel d'un lit qui se trouvoit dans la même cham-

(1) Lat. *Upupa* ; it. *Puppula* ; all. *Wyd-Hopff*.

bre; quelquefois il s'enhardissoit jusqu'à descendre de son asyle, mais c'étoit pour voler droit à sa maîtresse; il étoit occupé uniquement de cette maîtresse chérie, et sembloit ne voir qu'elle : il avoit deux voix fort différentes, l'une plus douce, plus intérieure, qui sembloit se former dans le siége même du sentiment, et qu'il adressoit à la personne aimée; l'autre plus aigre et plus perçante qui exprimoit la colère ou l'effroi : jamais on ne le tenoit en cage ni le jour ni la nuit, et il avoit toute licence de courir dans la maison; cependant, quoique les fenêtres fussent souvent ouvertes, il ne montra jamais, étant dans son assiette ordinaire, la moindre envie de s'échapper, et sa passion pour la liberté fut toujours moins forte que son attachement. A la fin toutefois il s'échappa, mais ce fut un effet de la crainte, passion d'autant plus impérieuse chez les animaux, qu'elle tient de plus près au desir inné de leur propre conservation; il s'envola donc un jour qu'il avoit été effarouché par l'apparition de quelque objet nouveau; encore s'éloigna-t-il fort peu, et n'ayant pu regagner son gîte, il se jeta dans la cellule d'une religieuse qui avoit laissé sa fenêtre ouverte; tant la société de l'homme, ou ce qui y ressemble, lui étoit devenue nécessaire! il y trouva la mort, parce qu'on ne sut que lui donner à manger; il avoit cependant vécu trois ou quatre mois dans sa première condition avec un peu de pain et de fromage pour toute nourriture. Une autre huppe a été nourrie pendant dix-huit mois de viande crue, elle l'aimoit passionnément et s'élançoit pour l'aller prendre dans la main; elle refusoit au contraire celle qui étoit cuite. Cet appétit

de préférence pour la viande crue indique une conformité de nature entre les oiseaux de proie et les insectivores, lesquels peuvent être regardés en effet comme des oiseaux de petite proie.

La nourriture la plus ordinaire de la Huppe dans l'état de liberté, ce sont les insectes en général, et surtout les insectes terrestres, parce qu'elle se tient beaucoup plus à terre que perchée sur les arbres; j'appelle insectes terrestres ceux qui passent leur vie, ou du moins quelques périodes de leur vie, soit dans la terre, soit à sa surface; tels sont les scarabées, les fourmis, les vers, les demoiselles, les abeilles sauvages, plusieurs espèces de chenilles; c'est là le véritable appât qui, en tout pays, attire la Huppe dans les terreins humides, où son bec long et menu peut facilement pénétrer. C'est aussi celui qui, en Égypte, la détermine, ainsi que beaucoup d'autres oiseaux, à régler sa marche sur la retraite des eaux du Nil, et à s'avancer constamment à la suite de ce fleuve; car à mesure qu'il rentre dans ses bords, il laisse successivement à découvert des plaines engraissées d'un limon que le soleil échauffe, et qui fourmille bientôt d'une quantité innombrable d'insectes de toute espèce; aussi les huppes de passage sont-elles alors très-grasses et très-bonnes à manger; je dis les huppes de passage, car il y en a dans ce même pays de sédentaires que l'on voit souvent sur les dattiers, aux environs de Rosette, et qu'on ne mange jamais; il en est de même de celles qui se trouvent en très-grand nombre dans la ville du Caire, où elles nichent en pleine sécurité sur les terrasses des maisons. On peut en effet concevoir que des

huppes vivant loin de l'homme, et dans une campagne inhabitée, sont meilleures à manger que celles qui vivent à portée d'une ville considérable ou des grands chemins qui y conduisent ; les premières cherchent leur vie, c'est-à-dire les insectes dans la vase, le limon, les terres humides, en un mot, dans le sein de la Nature, au lieu que les autres les cherchent dans les immondices de tout genre qui abondent partout où il y a un grand nombre d'hommes réunis ; ce qui ne peut manquer d'inspirer du dégoût pour les huppes des cités, et même de donner un mauvais fumet à leur chair. Il y en a une troisième classe qui tient le milieu entre les deux autres, et qui se fixant dans nos jardins, trouve à s'y nourrir suffisamment de chenilles et de vers de terre. Au reste, tout le monde convient que la chair de cet oiseau, qui passe pour être si sale de son vivant, n'a d'autre défaut que de sentir un peu trop le musc, et c'est apparemment la raison pourquoi les chats, d'ailleurs si friands d'oiseaux, ne touchent jamais à ceux-ci.

Elles sont répandues dans presque tout l'ancien continent, depuis la Suède où elles habitent les grandes forêts, et même depuis les Orcades et la Laponie, jusqu'aux Canaries et au cap de Bonne-Espérance d'une part, et de l'autre jusqu'aux îles de Ceylan et de Java. Dans toute l'Europe elles sont oiseaux de passage (1)

---

(1) Quoique les Huppes soient oiseaux de passage dans notre Europe, il est possible qu'en certaines circonstances il en soit resté quelques-unes ; par exemple celles qui se seront trouvé blessées au moment du départ, ou malades ou trop

et n'y restent point l'hiver, pas même dans les beaux pays de la Grèce et de l'Italie.

Frisch dit qu'elles ont comme les pics la faculté de grimper sur l'écorce des arbres, et cela n'a rien que de conforme à l'analogie, puisqu'elles font, comme les pics, leur ponte dans des trous d'arbres; elles y déposent le plus souvent leurs œufs, ainsi que dans des trous de murailles, sur le terreau ou la poussière qui se trouve d'ordinaire au fond de ces sortes de cavités, sans les garnir, dit Aristote, de paille ni d'aucune litière; mais cela est encore sujet à quelques exceptions, du moins apparentes. De six couvées qu'on m'a apportées, quatre étoient en effet sans litière, et les deux autres avoient sous elles un matelas très-mollet, composé de feuilles, de mousse, de laine, de plumes. Or tout cela peut se concilier; car il est très-possible que la Huppe ne garnisse jamais son nid de mousse ni d'autre chose, mais qu'elle fasse quelquefois sa ponte dans des trous qui auront été occupés l'année précédente par des pics,

---

jeunes, en un mot trop foibles pour entreprendre un voyage de long cours, ou celles qui auront été retenues par quelque obstacle étranger : ces huppes restées en arrière, se seront arrangées dans les mêmes trous qui leur avoient servi de nid; elles y auront passé l'hiver à demi engourdies, vivant de peu et pouvant à peine refaire les plumes que la mue leur avoit fait perdre. Quelques chasseurs en auront trouvé dans cet état, et de-là on aura pris occasion de dire que toutes les Huppes passoient l'hiver dans des arbres creux, engourdies et dépouillées de leurs plumes, comme on l'a dit des coucous, et avec aussi peu de fondement.

des torcols, des mésanges et autres oiseaux qui les auront matelassés, chacun suivant son instinct.

On a dit, il y a longtemps, et l'on a beaucoup répété que la Huppe enduisoit son nid des matières les plus infectes, de la fiente de loup, de renard, de cheval, de vache, bref de toutes sortes d'animaux sans excepter l'homme, et cela, ajoute-t-on, dans l'intention de repousser par la mauvaise odeur les ennemis de sa couvée; mais le fait n'est pas plus vrai que l'intention; car la Huppe n'a point l'habitude d'enduire l'orifice de son nid comme fait la sittelle : d'un autre côté, il est très-vrai qu'un nid de Huppe est très-sale et très-infect; inconvénient nécessaire et qui résulte de la forme même du nid, lequel a souvent douze, quinze et jusqu'à dix-huit pouces de profondeur. Lorsque les petits viennent d'éclore et sont encore foibles, ils ne peuvent jeter leur fiente au dehors; ils restent donc fort longtemps dans leur ordure, et on ne peut guère les manier sans s'infecter les doigts; c'est de-là sans doute qu'est venu le proverbe sale comme une Huppe; mais ce proverbe induiroit en erreur si l'on vouloit en conclure que la Huppe a le goût ou l'habitude de la malpropreté : elle ne s'aperçoit point de la mauvaise odeur tant qu'il s'agit de donner à ses petits les soins qui leur sont nécessaires; dans toute autre circonstance elle dément bien le proverbe; car celle dont j'ai parlé ci-dessus, non-seulement ne fit jamais d'ordure sur sa maîtresse, ni sur les fauteuils, ni même au milieu de la chambre, mais elle se retiroit toujours pour cela sur ce même ciel de lit où elle se réfugioit lorsqu'elle étoit effarée, et l'on ne peut nier que l'endroit ne fût bien choisi,

puisqu'il étoit tout à la fois le plus éloigné, le plus caché et le moins accessible.

La femelle pond depuis deux jusqu'à sept œufs, mais plus communément quatre ou cinq; ces œufs sont grisâtres et un peu moins gros que ceux de perdrix; on a vu souvent la mère porter à manger à ses petits, mais je n'ai jamais entendu dire que le père en fît autant. Comme on ne voit guère ces oiseaux en troupes, il est naturel de penser que la famille se disperse dès que les jeunes sont en état de voler; cela devient encore plus probable s'il est vrai, comme quelques auteurs le prétendent, que chaque paire fasse deux ou trois pontes par an.

Le cri du mâle est *bou, bou, bou;* c'est sur-tout au printemps qu'il le fait entendre, et on l'entend de très-loin (1). Ceux qui ont écouté ces oiseaux avec attention, prétendent avoir remarqué dans leur cri différentes inflexions, différens accens appropriés aux différentes circonstances, tantôt un gémissement sourd qui annonce la pluie prochaine, tantôt un cri plus aigu qui avertit de l'apparition d'un renard; cela a quelque rapport avec les deux voix de la huppe apprivoisée dont j'ai parlé plus haut; celle-ci avoit un goût marqué pour le son des instrumens : toutes les

(1) Aristophane exprime ainsi le chant de ces oiseaux : *Epopoe, popopo, popoe, popoe, io, io, ito, ito, ito, ito;* mais il me semble qu'il les fait un peu parler grec. De tous les noms qui leur ont été donnés, celui qui rend le mieux leur vrai chant, est celui de boubou, sous lequel ils sont connus en Lorraine et dans quelques autres provinces de France.

fois que sa maîtresse jouoit du clavecin ou de la mandoline, elle venoit se poser sur ces instrumens, ou le plus près possible, et s'y tenoit autant de temps que sa maîtresse continuoit de jouer.

On prétend que la Huppe ne va jamais aux fontaines pour y boire. La huppe apprivoisée que j'ai déjà citée plusieurs fois, buvoit de temps en temps en plongeant son bec dans l'eau d'un mouvement brusque, et sans le relever ensuite comme font plusieurs oiseaux; apparemment que celui-ci a la faculté de faire monter la boisson dans son gosier par une espèce de succion. Au reste, les Huppes conservent un mouvement brusque du bec lorsqu'il ne s'agit ni de boire ni de manger; cette habitude vient sans doute de celle qu'elles ont dans l'état sauvage, de saisir les insectes, de piquer les bourgeons, d'enfoncer leur bec dans la vase et dans les fourmillières pour y chercher les vers, les œufs de fourmis, et peut-être la seule humidité de la terre. Autant elles sont difficiles à prendre dans les piéges, autant elles sont faciles à tirer, car elles se laissent approcher de fort près, et leur vol, quoique sinueux et sautillant, est peu rapide, et ne présente aux chasseurs, ou si l'on veut aux tireurs que peu de difficultés; elles battent des ailes en partant comme les vanneaux, et posées à terre, elles marchent d'un mouvement uniforme comme les poules.

Selon quelques-uns, la Huppe étoit, chez les Égyptiens, l'emblême de la piété filiale: les jeunes prenoient soin, dit-on, de leurs père et mère devenus caduques; ils les réchauffoient sous leurs ailes, ils leur aidoient dans le cas d'une mue laborieuse, à quitter

leurs vieilles plumes, ils leur rendoient tous les services qu'ils en avoient reçus dans leur bas âge. On a dit quelque chose de pareil de la cigogne. Hé! que n'en peut-on dire autant de toutes les espèces d'animaux !

La Huppe ne vit que trois ans, suivant Olina; mais cela doit s'entendre de la huppe domestique, dont nous abrégeons la vie, faute de pouvoir lui donner la nourriture la plus convenable, et dont il nous est facile de compter les jours, puisque nous l'avons sans cesse sous les yeux; il ne seroit pas aussi aisé de déterminer la vie de la huppe sauvage et libre, et d'autant moins aisé qu'elle est oiseau de passage.

Comme la Huppe a beaucoup de plumes, elle paroît plus grosse qu'elle n'est en effet; sa taille approche de celle d'une grive; sa huppe est longitudinale et composée de deux rangs de plumes, égaux et parallèles entr'eux; les plumes du milieu de chaque rang sont les plus longues, en sorte qu'elles forment, étant relevées, une huppe arrondie en demi-cercle d'environ deux pouces et demi de hauteur.

De toutes les différentes couleurs répandues sur son plumage, il résulte une espèce de dessin régulier, d'un fort bon effet lorsque l'oiseau redresse sa huppe, étend ses ailes, relève et épanouit la queue; ce qui lui arrive souvent. Qu'on se représente l'ensemble du plus joli tableau, couronné par une huppe élevée de couleur d'or et bordée de noir, et l'on aura du plumage de cet oiseau une idée plus claire et plus juste que celle qu'on voudroit en donner en décrivant séparément chaque plume, et chaque barbe de chaque plume.

DU GUÉPIER.

PAR MONTBEILLARD.

CET oiseau mange non-seulement les guêpes qui lui ont donné son nom, mais il mange aussi les bourdons, les cigales, les cousins, les mouches, les autres insectes, qu'il attrape en volant, ainsi que font les hirondelles; c'est la proie dont il est le plus friand; les enfans de l'île de Candie s'en servent comme d'appât pour le pêcher à la ligne au milieu de l'air, de même qu'on pêche les poissons dans l'eau; ils passent une épingle recourbée au travers d'une cigale vivante; ils attachent cette épingle à un long fil; la cigale n'en voltige pas moins, et le Guépier l'apercevant, fond dessus, l'avale ainsi que l'hameçon, et se trouve pris. A défaut d'insectes, il se rabat sur les petites graines, même sur le froment; et il paroît qu'en ramassant à terre cette nourriture, il ramasse en même temps de petites pierres, comme font tous les granivores, et sans y mettre plus d'intention.

Suivant Belon, les Guépiers sont très-communs dans l'île de Candie, et il s'en trouve dans le midi de la France, où même on ne les regarde point comme oiseaux de passage, et d'où ils se répandent quelquefois par petites troupes de dix ou douze dans les pays les plus septentrionaux. Nous avons vu en 1776 une de ces troupes en Bourgogne. Ils se tinrent toujours ensemble et crioient sans cesse comme pour s'appeler et se répondre : leur cri étoit éclatant sans être agréable, et avoit quelque rapport au bruit qui se fait lorsqu'on siffle dans une noix percée; ils le faisoient en-

tendre étant posés et en volant. Ils se tenoient par préférence sur les arbres fruitiers qui étoient en fleurs et conséquemment fréquentés par les guêpes et les abeilles. On les voyoit souvent s'élancer de dessus les branches pour saisir cette petite proie ailée. Ils parurent toujours défians et ne se laissèrent guère approcher. Au bout de quelques jours ils prirent leur volée et on ne les revit plus.

Ces oiseaux nichent comme l'hirondelle de rivage et le martin-pêcheur au fond des trous qu'ils savent se creuser avec leurs pieds courts et forts : ils donnent à ces trous jusqu'à six pieds et plus, soit en longueur soit en profondeur ; la femelle y dépose sur un matelas de mousse, quatre ou cinq, et même six ou sept œufs blancs ; mais on ne peut observer ce qui se passe dans l'intérieur de ces obscurs souterrains ; tout ce qu'on peut assurer, c'est que la jeune famille ne se disperse point ; il est même nécessaire que plusieurs familles se réunissent ensemble pour former ces troupes nombreuses que Belon a vues dans l'île de Candie, suivant les rampes des montagnes où croît le thym, et où elles trouvent en abondance les guêpes et les abeilles attirées par les étamines parfumées de cette plante.

On compare le vol du Guépier à celui de l'hirondelle, il ressemble aussi à bien des égards au martin-pêcheur, sur-tout par les belles couleurs de son plumage et la singulière conformation de ses pieds.

Une singularité qui distingueroit cet oiseau de tout autre, si elle étoit bien avérée, c'est l'habitude qu'on lui prête de voler à rebours. Elien admire beaucoup cette singulière façon de voler ; il eût mieux fait d'en

douter : c'est une erreur fondée, comme tant d'autres, sur quelque fait unique ou mal vu, qu'on peut se représenter aisément. Il en est de même de cette piété filiale dont on a fait honneur à plusieurs oiseaux, mais dont on semble avoir accordé la palme à ceux-ci, puisque, si l'on en croit Aristote, Pline, Elien, et ceux qui les ont copiés, ils n'attendent pas que leurs soins deviennent nécessaires à leurs père et mère pour les leur consacrer; ils les servent dès qu'ils sont en état de voler, et pour le seul plaisir de les servir; ils leur portent à manger dans leurs trous et préviennent tous leurs besoins. On voit bien que ce sont des fables; mais du moins la morale en est bonne.

Le Guépier mâle a les yeux petits, mais d'un rouge vif, auxquels un bandeau noir donne encore plus d'éclat; le front d'une belle couleur d'aigue-marine; le dessus du corps d'un fauve pâle, avec des reflets de vert et de marron plus ou moins apparens, selon les différentes incidences de la lumière; la gorge d'un jaune doré, éclatant, terminé dans quelques individus par un collier noirâtre; le devant du cou, la poitrine et le dessous du corps d'un bleu d'aigue-marine, qui va toujours s'éclaircissant sur les parties postérieures; le bec noir et les pieds brun-rougeâtre. L'oiseau est à très-peu près de la taille du mauvis et de forme plus alongée; il a le dos un peu convexe. Belon dit que la Nature l'a fait bossu, et après en avoir cherché la raison, il n'a pu en trouver d'autre, sinon que le Guépier aime toujours à voler. C'est une raison peu satisfaisante; mais la bonne n'étoit pas facile à trouver.

DE L'ENGOULEVENT.

PAR MONTBEILLARD.

LORSQU'IL s'agit de nommer un animal, ou, ce qui revient presqu'au même, de lui choisir un nom parmi tous les noms qui lui ont été donnés, il faut, ce me semble, préférer celui qui présente une idée plus juste de la nature, des propriétés, des habitudes de cet animal, et sur-tout rejeter impitoyablement ceux qui tendent à accréditer de fausses idées, et à perpétuer des erreurs. C'est en partant de ce principe que j'ai rejeté les noms de *tette-chèvre*, de *crapaud-volant*, de *grand merle*, de *corbeau de nuit* et d'*hirondelle à queue carrée*, donnés par le peuple ou par les savans, à l'oiseau dont il s'agit ici. Le premier de ces noms a rapport à une tradition, fort ancienne à la vérité, mais encore plus suspecte; car il est aussi difficile de supposer à un oiseau l'instinct de tetter une chèvre, que de supposer à une chèvre la complaisance de se laisser tetter par un oiseau; et il n'est pas moins difficile de comprendre comment en la tettant réellement il pourroit lui faire perdre son lait : aussi Schwenckfeld ayant pris des informations exactes dans un pays où il y avoit des troupeaux nombreux de chèvres parquées, assure n'avoir ouï dire à personne que jamais chèvre se fût laissé tetter par un oiseau quelconque. Il faut que ce soit le nom de crapaud-volant, donné à cet oiseau, qui lui fait attribuer une habitude dont on soupçonne les crapauds, et peut-être avec un peu plus de fondement.

J'ai pareillement rejeté les autres noms, parce que l'oiseau dont il est ici question n'est ni un crapaud, ni un merle, ni un corbeau, ni une chouette, ni même une hirondelle, quoiqu'il ait avec cette dernière espèce plusieurs traits de ressemblance, soit dans la conformation extérieure, soit dans les habitudes ; par exemple, dans ses pieds courts, dans son petit bec suivi d'un large gosier, dans le choix de sa nourriture, dans la manière de la prendre; mais à d'autres égards, il en diffère autant qu'un oiseau de nuit peut différer d'un oiseau de jour, autant qu'un oiseau solitaire peut différer d'un oiseau social; et encore par son cri, par le nombre de ses œufs, par l'habitude qu'il a de les déposer à crud sur la terre, par le temps de ses voyages. Enfin, j'ai conservé à cet oiseau le nom d'Engoulevent qu'on lui donne en plusieurs provinces, parce que ce nom, quoiqu'un peu vulgaire, peint assez bien l'oiseau lorsque les ailes déployées, l'œil hagard et le gosier ouvert de toute sa largeur, il vole avec un bourdonnement sourd à la rencontre des insectes, dont il fait sa proie et qu'il semble engouler par aspiration.

L'Engoulevent se nourrit en effet d'insectes, et surtout d'insectes de nuit, car il ne prend son essor et ne commence sa chasse que lorsque le soleil est peu élevé sur l'horizon ; ou s'il la commence au milieu du jour, c'est lorsque le temps est nébuleux. Dans une belle journée, il ne part que lorsqu'il y est forcé, et dans ce cas son vol est bas et peu soutenu ; il a les yeux si sensibles que le grand jour l'éblouit plus qu'il ne l'éclaire, et qu'il ne peut bien voir qu'avec une lumière

affoiblie ; mais encore lui en faut-il un peu, et l'on se tromperoit si l'on se persuadoit qu'il voit et qu'il vole lorsque l'obscurité est totale ; il est dans le cas des autres oiseaux nocturnes ; tous sont au fond des oiseaux de crépuscule plutôt que des oiseaux de nuit.

Celui-ci n'a pas besoin de fermer le bec pour arrêter les insectes qui y sont entraînés : l'intérieur de ce bec est enduit d'une espèce de glu qui paroît filer de la partie supérieure, et qui suffit pour retenir toutes les phalanges et même les scarabées dont les ailes s'y engagent.

Les Engoulevents sont très-répandus, et ne sont communs nulle part ; ils se trouvent ou du moins ils passent dans presque toutes les régions de notre continent ; ils semblent préférer les terreins secs et pierreux et les bruyères ; ils arrivent plus tard dans les pays plus froids, et ils en partent plutôt ; ils nichent chemin faisant dans les lieux qui leur conviennent ; ils ne se donnent pas la peine de construire un nid ; un petit trou qui se trouve en terre ou dans des pierrailles, aux pieds d'un arbre ou d'un rocher, et que le plus souvent ils laissent comme ils l'ont trouvé, leur suffit ; la femelle y dépose deux ou trois œufs, plus gros que ceux du merle et plus rembrunis ; et quoique l'affection des père et mère pour leur géniture se mesure ordinairement par les peines et les soins qu'ils se sont donnés pour elle, on assure que la mère les couve avec une grande sollicitude, et que lorsqu'elle s'est apperçu qu'ils étoient menacés ou seulement remarqués par quelque ennemi, ce qui revient au même, elle sait fort bien les changer de place en les poussant

adroitement, dit-on, avec ses ailes et les faisant rouler dans un autre trou qui n'est ni mieux travaillé, ni mieux arrangé que le premier, mais où elle les juge apparemment mieux cachés.

La saison où l'on voit plus souvent voler ces oiseaux, c'est l'automne; en général, ils ont à peu près le vol de la bécasse et les allures de la chouette; quelquefois ils inquiètent et dérangent beaucoup les chasseurs qui sont à l'affût; mais ils ont une habitude assez singulière et qui leur est propre; ils feront cent fois de suite le tour de quelque gros arbre effeuillé, d'un vol fort irrégulier et fort rapide : on les voit de temps à autre s'abattre brusquement et comme pour tomber sur leur proie, puis se relever tout aussi brusquement; ils donnent sans doute ainsi la chasse aux insectes qui voltigent autour de ces sortes d'arbres; mais il est très-rare qu'on puisse, dans cette circonstance, les approcher à la portée du fusil; lorsqu'on s'avance, ils disparoissent fort promptement et sans qu'on puisse découvrir le lieu de leur retraite.

Comme ces oiseaux volent le bec ouvert, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, et qu'ils volent assez rapidement, on comprend bien que l'air entrant et sortant continuellement, éprouve une collision contre les parois du gosier, et c'est ce qui produit un bourdonnement semblable au bruit d'un rouet à filer; ce bourdonnement ne manque jamais de se faire entendre tandis qu'ils volent, parce qu'il est l'effet de leur vol, et il se varie suivant les différens degrés de vîtesse respective avec lesquels l'air s'engoufre dans leur large gosier. Lorsqu'ils sont posés, ils font entendre leur cri

véritable, qui consiste dans un son plaintif répété trois ou quatre fois de suite; mais il n'est pas bien avéré qu'ils ne le fassent jamais entendre en volant.

Ils se perchent rarement, et lorsque cela leur arrive, on prétend qu'ils se posent, non en travers, comme les autres oiseaux, mais longitudinalement sur la branche qu'ils semblent cocher, comme le coq fait la poule, et de-là le nom de *chauche-branche* : souvent lorsqu'un oiseau est connu dans un grand nombre de pays différens, et qu'il a été nommé dans chacun, il suffit, pour faire connoître ses principales habitudes, de rendre raison de ses noms divers. Ceux-ci sont des oiseaux très-solitaires; la plupart du temps on les trouve seuls, et l'on n'en voit guère plus de deux ensemble, encore sont-ils souvent à dix ou douze pas l'un de l'autre.

L'Engoulevent a quelque chose du plumage de la bécasse, comme il en a le vol. Il a le dessus du cou, de la tête et du corps, et même le dessous, variés de gris et de noirâtre, avec plus ou moins de roussâtre; mais les couleurs sont tellement distribuées, les détails en sont si multipliés et d'une si grande finesse, que l'idée de la chose se perdroit dans les particularités d'une description d'autant plus obscure, qu'elle seroit plus minutieusement complète. J'ajouterai seulement qu'il a la tête grosse, le bec plat, un peu crochu, petit en apparence, mais suivi d'une large ouverture, plus large que la tête, disent certains auteurs; de gros yeux saillans, vrais yeux d'oiseaux nocturnes. Il résulte de tout cela une physionomie morne et stupide, mais bien caractérisée; un air de famille lourd et ignoble, tenant

des martinets et des oiseaux de nuit, mais si bien marqué, que l'on distingue au premier coup d'œil un engoulevent de tout autre oiseau. Je remarquerai encore qu'il a l'ouverture des oreilles grande, et probablement l'ouie très-fine, comme cela semble devoir être dans tout oiseau qui a la vue foible et le sens de l'odorat presque nul; car le sens de l'ouie étant alors le seul qui puisse l'aviser de ce qui se passe au dehors à une certaine distance, il est comme forcé de donner une grande attention aux rapports que lui fait ce sens unique, et de le disposer de la manière la plus avantageuse; ce qui ne peut manquer à la longue de le modifier, de le perfectionner, du moins quant aux bruits qui sont relatifs à ses besoins.

Une propriété commune à toutes les espèces d'engoulevents, c'est d'avoir les organes de la vue trop sensibles pour pouvoir soutenir la clarté du jour, et de cette seule propriété dérivent les principales différences qui séparent ce genre de celui des hirondelles; de-là l'habitude qu'ont ces oiseaux de ne sortir de leur retraite que le soir au coucher du soleil, et d'y rentrer le matin avant ou peu après son lever; de-là l'habitude de vivre isolés et tristement seuls; car l'effet naturel des ténèbres est de rendre les animaux qui y sont condamnés, tristes, inquiets, défians et par conséquent sauvages; de-là la différence du cri; car on sait combien dans les animaux le cri est modifié par les affections intérieures; de-là encore, selon moi, l'habitude de ne point faire de nid; car il faut pour choisir les matériaux d'un nid, pour les employer, les entrelacer, les mettre chacun à leur place, donner la forme au tout. Nul oiseau que

je sache ne travaille à cet ouvrage pendant la nuit, et la nuit est longue pour les Engoulevents, puisque sur vingt-quatre heures ils n'ont que trois heures de crépuscule pendant lesquelles ils puissent exercer avec avantage la faculté de voir; or ces trois heures sont à peine suffisantes pour satisfaire au premier besoin, au besoin le plus pressant, le plus impérieux, devant lequel se taisent tous les autres besoins, en un mot au besoin de manger : ces trois heures sont à peine suffisantes, parce qu'ils sont obligés de poursuivre leur nourriture dans le vague de l'air; que leur proie est aîlée comme eux, fuit légèrement, leur échappe sinon par la vîtesse, du moins par l'irrégularité de son vol, et qu'ils ne peuvent s'en saisir qu'à force d'allées et de venues, de ruses, de patience et sur-tout à force de temps; il ne leur en reste donc pas assez pour construire un nid. Par la même raison, les oiseaux de nuit qui sont organisés à peu près de même, quant au sens de la vue, et qui pour la plupart n'ont l'usage de ce sens que lorsque le soleil est sous l'horizon ou près d'y descendre, ne font guère plus de nids que les Engoulevents, et ce qui est plus décisif, ne s'en occupent qu'à proportion que leur vue plus ou moins capable de soutenir une grande clarté, prolonge pour eux le temps du travail. De tous les hiboux, le grand duc est le seul que l'on dise faire un nid, et c'est aussi de tous celui qui est le moins oiseau de nuit, puisqu'il voit assez clair en plein jour pour voler et fuir à de grandes distances. Tous les oiseaux d'ailleurs qui, par le vice d'une trop grande sensibilité, ou si l'on veut d'une trop grande perfection des organes visuels, sont offus-

qués par la lumière du jour au lieu d'en être éclairés, pondent dans des trous, dans des arbres creux ou dans des nids étrangers qu'ils trouvent tout faits (1).

Un autre effet de cette incommode perfection, c'est que les Engoulevents, ainsi que les autres oiseaux de nuit, n'ont aucune couleur éclatante dans leur plumage, et sont même privés de ces reflets riches et changeans qui brillent sur la robe assez modeste d'ailleurs de nos hirondelles; c'est qu'ils fuient la lumière, et que la lumière est comme l'on sait la source première de toutes les belles couleurs. Nous voyons les linottes perdre sous nos yeux, dans les prisons où nous les tenons renfermées, le beau rouge qui faisoit l'ornement de leur plumage, lorsqu'à chaque aurore elles pouvoient saluer en plein air la lumière naissante, et tout le long du jour se pénétrer, s'imbiber pour ainsi dire de ses brillantes influences. Ce n'est point dans la froide Norwège ni dans la ténébreuse Laponie que l'on trouve les oiseaux de paradis, les cotingas, les flamands, les perroquets, les colibris, les paons; ce n'est pas même dans ces climats disgraciés que se forment

(1) La petite chevêche qui poursuit et prend les petits oiseaux avant le coucher et après le lever du soleil, amasse seulement quelques feuilles, quelques brins d'herbes, et dépose ainsi ses œufs, point tout-à-fait à crud, dans des trous de rochers ou de vielles murailles. Le moyen duc l'effraie. La hulotte et la grande chevêche qui de toutes les espèces nocturnes peuvent le moins supporter la présence du soleil, pondent aussi dans des trous semblables, mais sans y rien ajouter, ou dans des nids étrangers.

le rubis, le saphir, la topaze; enfin les fleurs qui croissent comme malgré elles, et végètent tristement sur une cheminée, ou dans l'ombre d'une serre entretenue à grands frais, n'ont pas cet éclat vif et pur que le soleil du printemps répand avec tant de profusion sur les fleurs de nos parterres et même sur celles de nos prairies. A la vérité, les phalènes ou papillons de nuit ont quelquefois de fort belles couleurs; mais cette exception apparente confirme mon idée, ou du moins ne la contredit pas; car d'habiles observateurs ont remarqué que ceux de ces papillons nocturnes qui voltigent quelquefois le jour, soit pour chercher leur nourriture, soit pour s'apparier, et qui ne sont par conséquent nocturnes qu'à demi, ont les ailes peintes de couleurs plus vives que les véritables phalènes, les véritables papillons de nuit qui ne paroissent jamais tandis que le soleil est sur l'horizon. J'ai même observé que la plupart de ceux-ci ont des couleurs assez semblables à celles des engoulevents; et si dans le grand nombre il s'en trouve qui en aient de belles, c'est parce que les couleurs du papillon ne peuvent manquer d'être déjà fort ébauchées dans sa larve, et que les larves ou les chenilles des phalènes n'éprouvent pas moins l'action de la lumière que les chenilles des papillons diurnes : enfin, les chrysalides de ceux-ci qui sont toujours sans enveloppe, toujours exposées à l'air libre, ont pour la plupart des couleurs éclatantes, et quelques-unes semblent ornées de paillettes d'or et d'argent que l'on chercheroit vainement sur les chrysalides des phalènes, le plus souvent renfermées dans des coques ou enfouies dans la terre. En voilà assez, ce me semble, pour m'au-

toriser à croire que lorsqu'on aura fait des observations suivies et comparées sur la couleur des plumes des oiseaux, des ailes des papillons, et peut-être du poil des quadrupèdes, on trouvera que, toutes choses égales d'ailleurs, les espèces les plus brillantes, les plus riches en couleurs, seront presque toujours celles qui, dans leurs différens états, auront été le plus à portée d'éprouver l'action de la lumière.

Si mes conjectures ont quelque fondement, les personnes qui réfléchissent verront sans beaucoup de surprise combien un sens de plus ou de moins, ou seulement quelques degrés de sensibilité de plus ou de moins dans un seul organe, peuvent entraîner de différences considérables, et dans les habitudes naturelles d'un animal, et dans ses propriétés tant intérieures qu'extérieures.

On prétend que la chair des jeunes engoulevents est un assez bon manger, quoiqu'elle ait un arrière goût de fourmi. La longueur totale de l'oiseau est de dix pouces et demi, et son vol est de vingt-un à vingt-deux pouces. La queue composée de dix pennes seulement, dépasse les ailes de quinze lignes.

LES HIRONDELLES (1).

PAR MONTBEILLARD.

On a vu que les engoulevents n'étoient, pour ainsi dire, que des hirondelles de nuit, et qu'ils ne différoient essentiellement des véritables hirondelles, que par la trop grande sensibilité de leurs yeux, qui en fait des oiseaux nocturnes, et par l'influence que ce vice premier a pu avoir sur leurs habitudes et leur conformation. En effet, les Hirondelles ont beaucoup de traits de ressemblance avec les engoulevents; toutes ont le bec petit et le gosier large; toutes ont les pieds courts et de longues ailes, la tête aplatie et presque point de cou; toutes vivent d'insectes, qu'elles happent en volant, mais elles n'ont point de barbes autour du bec, ni l'ongle du doigt du milieu dentelé; leur queue a deux pennes de plus, et pour m'attacher ici principalement aux différences les plus apparentes qui se trouvent entre ces deux familles d'oiseaux, je remarque d'abord qu'en général les Hirondelles sont beaucoup moins grosses que les engoulevents; la plus grande de celles-là n'est guère plus grande que le plus petit de ces derniers, et elle est deux ou trois fois moins grande que le plus grand.

Je remarque en second lieu, que quoique les couleurs des Hirondelles soient à peu près les mêmes que celles des engoulevents, et se réduisent à du noir, du brun, du gris, du blanc et du roux, cependant leur

(1) Lat. *Hirundo*; it. *Rondina*; all. *Schwalb.*

plumage est tout différent, non-seulement parce que ces couleurs sont distribuées par plus grandes masses, moins brouillées, et qu'elles tranchent plus nettement l'une sur l'autre, mais encore parce qu'elles sont changeantes et se multiplient par le jeu des divers reflets que l'on y voit briller et disparoître tour à tour à chaque mouvement de l'œil ou de l'objet.

Quoique ces deux genres d'oiseaux se nourrissent d'insectes ailés qu'ils attrapent au vol, ils ont cependant chacun leur manière de les attraper, et une manière assez différente ; les engoulevents, comme je l'ai dit, vont à leur rencontre en ouvrant leur large gosier, et les phalènes qui donnent dedans s'y trouvent prises à une espèce de glu, de salive visqueuse dont l'intérieur du bec est enduit ; au lieu que nos hirondelles et nos martinets n'ouvrent le bec que pour saisir les insectes, et le ferment d'un effort si brusque qu'il en résulte une espèce de craquement.

Les Hirondelles ont les mœurs plus sociales que les engoulevents ; elles se réunissent souvent en troupes nombreuses, et paroissent même en certaines circonstances remplir les devoirs de la société et se prêter un secours mutuel, par exemple, lorsqu'il s'agit de construire le nid.

La plupart construisent ce nid avec grand soin, et si quelques espèces pondent dans des trous de murailles ou dans ceux qu'elles savent se creuser en terre, elles font ou choisissent ces excavations assez profondes, pour que leurs petits venant à éclore y soient en sûreté, et elles y portent tout ce qu'il faut pour qu'ils s'y trouvent à la fois mollement, chaudement et à leur aise.

Le vol de l'Hirondelle diffère en deux points principaux de celui de l'engoulevent ; il n'est pas accompagné de ce bourdonnement sourd dont j'ai parlé dans l'histoire de ce dernier oiseau, et cela résulte de ce qu'elle ne vole point comme lui le bec ouvert ; en second lieu, quoiqu'elle ne paroisse pas avoir les ailes beaucoup plus longues ou plus fortes, ni par conséquent beaucoup plus habiles au mouvement, son vol est néanmoins beaucoup plus hardi, plus léger, plus soutenu, parce qu'elle a la vue bien meilleure, et que cela lui donne un grand avantage pour employer toute la force de ses ailes ; aussi le vol est-il son état naturel, je dirois presque son état nécessaire : elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant et quelquefois donne à manger à ses petits en volant. Sa marche est peut-être moins rapide que celle du faucon, mais elle est plus facile et plus libre ; l'un se précipite avec effort, l'autre coule dans l'air avec aisance ; elle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté ; tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeans, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse, ou bien quitte l'un pour courir à l'autre, et happe en passant un troisième ; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre et des eaux, pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble ; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie, par la flexibilité preste de ses mouvemens ; toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vîtesse, elle en

change à tout instant la direction ; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparoissent pour se croiser, se rebrouiller encore en mille manières, et dont le plan trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole.

Les Hirondelles ne paroissent point appartenir à l'un des continens plus qu'à l'autre, et les espèces en sont répandues à peu près en nombre égal dans l'ancien et dans le nouveau : les nôtres se trouvent en Norwège et au Japon, sur les côtes de l'Égypte, celles de Guinée et au cap de Bonne-Espérance. Hé ! quel pays seroit inaccessible à des oiseaux qui volent si bien et voyagent avec tant de facilité ! mais il est rare qu'elles restent toute l'année dans le même climat : les nôtres ne demeurent avec nous que pendant la belle saison ; elles commencent à paroître vers l'équinoxe du printemps, et disparoissent peu après l'équinoxe d'automne. Aristote qui écrivoit en Grèce, et Pline qui le copioit en Italie, disent que les Hirondelles vont passer l'hiver dans des climats d'une température plus douce, lorsque ces climats ne sont pas fort éloignés ; mais que lorsqu'elles se trouvent à une grande distance de ces régions tempérées, elles restent pendant l'hiver dans leur pays natal, et prennent seulement la précaution de se cacher dans quelques gorges de montagne bien exposées. Aristote ajoute qu'on en a trouvé beaucoup qui étoient ainsi recelées, et auxquelles il n'étoit pas resté

une seule plume sur le corps. Cette opinion accréditée par de grands noms et fondée sur des faits, étoit devenue une opinion populaire, au point que les poètes y puisoient des sujets de comparaison : quelques observations modernes sembloient même la confirmer, et si l'on s'en fût tenu là, il n'eût fallu que la restreindre pour la ramener au vrai ; mais un évêque d'Upsal, nommé Olaüs Magnus, et un jésuite nommé Kirker, renchérissant sur ce qu'Aristote avoit avancé déjà trop généralement, ont prétendu que dans les pays septentrionaux, les pêcheurs tirent souvent dans leurs filets, avec le poisson, des groupes d'hirondelles pelotonnées, se tenant accrochées les unes aux autres, bec contre bec, pieds contre pieds, ailes contre ailes ; que ces oiseaux transportés dans des poêles se raniment assez vîte, mais pour mourir bientôt après, et que celles-là seules conservent la vie après leur réveil, qui éprouvant dans son temps l'influence de la belle saison, se dégourdissent insensiblement, quittent peu à peu le fond des lacs, reviennent sur l'eau et sont enfin rendues par la Nature même et avec toutes les gradations à leur véritable élément. Ce fait, ou plutôt cette assertion a été répétée, embellie, chargée de circonstances plus ou moins extraordinaires ; et comme s'il y eût manqué du merveilleux, on a ajouté que vers le commencement de l'automne, ces oiseaux venoient en foule se jeter dans les puits et les citernes : Linnæus lui-même a jugé à propos de donner une espèce de sanction à ce phénomène, en l'appuyant de toute l'autorité de son suffrage. Je sais qu'il est quelquefois imprudent de vouloir juger d'un fait particulier d'après

ce que nous appelons les lois générales de la Nature ; que ces lois n'étant que des résultats de faits, ne méritent vraiment leur nom que lorsqu'elles s'accordent avec tous les faits ; mais il s'en faut bien que je regarde comme un fait le séjour des Hirondelles sous l'eau ; voici mes raisons :

Le plus grand nombre de ceux qui attestent ce prétendu phénomène ne citent que des ouï-dires vagues, ne parlent que d'après une tradition suspecte, à laquelle ce récit d'Olaüs a pu donner lieu, ou qui peut-être avoit cours dès le temps de cet écrivain, et fut l'unique fondement de son opinion. Ceux même qui disent avoir vu, ne font que répèter les paroles d'Olaüs, sans se rendre l'observation propre par aucune de ces remarques de détail qui inspirent la confiance et donnent de la probabilité au récit.

S'il étoit vrai que toutes les hirondelles d'un pays habité se plongeassent dans l'eau ou dans la vase régulièrement chaque année au mois d'octobre, et qu'elles en sortissent chaque année au mois d'avril, on auroit eu de fréquentes occasions de les observer, soit au moment de leur immersion, soit au moment beaucoup plus intéressant de leur émersion, soit pendant leur long sommeil sous l'eau. Ce seroit nécessairement autant de faits notoires qui auroient été vus et revus par un grand nombre de personnes de tous états, pêcheurs, chasseurs, cultivateurs, voyageurs, bergers, matelots, et dont on ne pourroit douter. On ne doute point que les marmottes, les loirs, les hérissons ne dorment l'hiver engourdis dans leurs trous ; on ne doute point que les chauve-souris ne passent cette mauvaise saison dans

dans ce même état de torpeur, accrochées au plafond des grottes souterraines et enveloppées de leurs ailes comme d'un manteau; mais on doute que les hirondelles vivent six mois sans respirer, ou qu'elles respirent sous l'eau pendant six mois; on en doute non-seulement parce que la chose tient du merveilleux, mais parce qu'il n'y a pas une seule observation, vraie ou fausse, sur la sortie des hirondelles hors de l'eau; quoique cette sortie, si elle étoit réelle, dût avoir lieu et très-fréquemment dans la saison où l'on s'occupe le plus des étangs et de leur pêche. De plus, ce paradoxe est contraire aux lois connues du mécanisme animal.

En effet, lorsqu'une fois un quadrupède, un oiseau a commencé de respirer, et que le trou ovale qui faisoit dans le fœtus la communication des deux ventricules du cœur, est fermé, cet oiseau, ce quadrupède ne peut cesser de respirer sans cesser de vivre, et certainement il ne peut respirer sous l'eau. Que l'on tente, ou plutôt que l'on renouvelle l'expérience, car elle a déjà été faite; que l'on essaye de tenir une hirondelle sous l'eau pendant quinze jours avec toutes les précautions indiquées, comme de lui mettre la tête sous l'aile, ou quelques brins d'herbe dans le bec; que l'on essaie seulement de la tenir enfermée dans une glacière, elle ne s'engourdira pas, elle mourra dans la glacière, et bien plus sûrement encore étant plongée sous l'eau; elle y mourra d'une mort réelle, à l'épreuve de tous les moyens employés avec succès contre la mort apparente des animaux noyés récemment; comment donc oseroit-on se permettre de supposer que ces mêmes oiseaux puissent vivre sous l'eau pendant six mois tout

d'une haleine ? Je sais qu'on dit cela possible à certains animaux ; mais voudroit-on comparer, comme a fait Klein, les hirondelles aux insectes, aux grenouilles, aux poissons, dont l'organisation intérieure est si différente ? voudroit-on même s'autoriser de l'exemple des marmottes, des loirs, des hérissons, des chauve-souris dont nous parlions tout-à-l'heure, et de ce que ces animaux vivent pendant l'hiver engourdis, conclure que les Hirondelles pourroient aussi passer cette saison dans un état de torpeur à peu près semblable ? Mais sans parler du fond de nourriture que ces quadrupèdes trouvent en eux-mêmes dans la graisse surabondante dont ils sont pourvus sur la fin de l'automne, et qui manque à l'Hirondelle ; sans parler de leur peu de chaleur intérieure, en quoi ils diffèrent encore de l'Hirondelle ; sans me prévaloir de ce que souvent ils périssent dans leurs trous, et passent de l'état de torpeur à l'état de mort, quand les hivers sont un peu longs ; ni de ce que les hérissons s'engourdissent aussi au Sénégal, où l'hiver est plus chaud que notre plus grand été, et où l'on sait que nos hirondelles ne s'engourdissent point, je me contente d'observer que ces quadrupèdes sont dans l'air, et non pas sous l'eau ; qu'ils ne laissent pas de respirer, quoiqu'ils soient engourdis ; que la circulation de leur sang et de leurs humeurs, quoique beaucoup ralentie, ne laisse pas de continuer ; elle continue de même, suivant les observations de Vallisniéri, dans les grenouilles qui passent l'hiver au fond des marais ; mais la circulation s'exécute dans ces amphibies par une mécanique toute différente de celle qu'on observe dans les quadrupèdes ou

les oiseaux ; et il est contraire à toute expérience, comme je l'ai dit, que des oiseaux plongés dans un liquide quelconque, puissent y respirer, et que leur sang puisse y conserver son mouvement de circulation; or ces deux mouvemens, la respiration et la circulation, sont essentiels à la vie, sont la vie même. On sait que le docteur Hook ayant étranglé un chien et lui ayant coupé les côtes, le diaphragme, le péricarde, le haut de la trachée-artère, fit ressusciter et mourir cet animal autant de fois qu'il voulut, en soufflant ou cessant de souffler de l'air dans ses poumons. Il n'est donc pas possible que les Hirondelles ni les cicognes, car on les a mises aussi du nombre des oiseaux plongeurs, vivent six mois sous l'eau sans aucune communication avec l'air extérieur, et d'autant moins possible que cette communication est nécessaire même aux poissons et aux grenouilles; du moins c'est ce qui résulte des expériences que j'ai faites sur plusieurs de ces animaux.

Si donc il est constaté que les grenouilles et les poissons ne peuvent se passer d'air; s'il est acquis par l'observation générale de tous les pays et de tous les temps, qu'aucun amphibie, petit ou grand, ne peut subsister sans respirer l'air, au moins par intervalles et chacun à sa manière; comment se persuader que des oiseaux puissent en supporter l'entière privation pendant un temps considérable ? comment supposer que les Hirondelles, ces filles de l'air, qui paroissent organisées pour être toujours suspendues dans ce fluide élastique et léger, ou du moins pour le respirer toujours, puissent vivre pendant six mois sans air ?

Je serois sans doute plus en droit que personne d'ad-

mettre ce paradoxe, ayant eu l'occasion de faire une expérience peut-être unique jusqu'à présent, qui tend à le confirmer. Le 5 septembre, à onze heures du matin, j'avois renfermé dans une cage une nichée entière d'hirondelles de fenêtre, composée du père, de la mère et de trois jeunes en état de voler; étant revenu quatre ou cinq heures après dans la chambre où étoit cette cage, je m'aperçus que le père n'y étoit plus, et ce ne fut qu'après une demi-heure de recherche que je le trouvai; il étoit tombé dans un grand pot à l'eau où il s'étoit noyé; je lui reconnus tous les symptômes d'une mort apparente, les yeux fermés, les ailes pendantes, tout le corps roide; il me vint à l'esprit de le ressusciter comme j'avois autrefois ressuscité des mouches noyées; je l'enterrai donc à quatre heures et demie sous de la cendre chaude, ne laissant à découvert que l'ouverture du bec et des narines; il étoit couché sur son ventre : bientôt il commença à avoir un mouvement sensible de respiration qui faisoit fendre la couche de cendres dont le dos étoit couvert; j'eus soin d'y en ajouter ce qu'il falloit : à sept heures la respiration étoit plus marquée, l'oiseau ouvroit les yeux de temps en temps, mais il étoit toujours couché sur son ventre; à neuf heures je le trouvai sur ses pieds à côté de son petit tas de cendres; le lendemain matin il étoit plein de vie; on lui présenta de la pâtée, des insectes; il refusa le tout quoiqu'il n'eût rien mangé la veille; l'ayant posé sur une fenêtre ouverte, il y resta quelques momens à regarder de côté et d'autre, puis il prit son essor en jetant un petit cri de joie, et dirigea son vol du côté de la rivière.

Cette espèce de résurrection d'une hirondelle noyée depuis deux ou trois heures, ne m'a point disposé à croire possible la résurrection périodique et générale de toutes les Hirondelles après avoir passé plusieurs mois sous l'eau : la première est un phénomène auquel les progrès de la médecine moderne nous ont accoutumés, et qui se réalise tous les jours sous nos yeux dans la personne des noyés ; la seconde n'est à mon avis ni vraie ni vraisemblable ; car indépendamment de ce que j'ai dit, n'est-il pas contre toute vraisemblance que les mêmes causes produisent des effets contraires ? que la température de l'automne dispose les oiseaux à l'engourdissement, et que celle du printemps les dispose à se ranimer, tandis que le degré moyen de cette dernière température, à compter du 22 mars au 20 avril, est moindre que le degré moyen de celle de l'automne, à compter du 22 septembre au 20 octobre ? par la même raison n'est-il pas contre toute vraisemblance que l'occulte énergie de cette température printanière, lors même qu'elle est plus froide et plus longtemps froide que de coutume, comme elle le fut en 1740, ne laisse pas de réveiller les Hirondelles jusqu'au fond des eaux, sans réveiller en même-temps les insectes dont elles se nourrissent, et qui sont néanmoins plus exposés et plus sensibles à son action ? d'où il arrive que les Hirondelles ne ressuscitent alors que pour mourir de faim, au lieu de s'engourdir une seconde fois et de se replonger dans l'eau comme elles devroient faire si les mêmes causes doivent toujours produire les mêmes effets ; n'est-il pas contre toute vraisemblance que ces

oiseaux supposés engourdis, sans mouvement, sans respiration, percent les glaces qui souvent couvrent et ferment les lacs au temps de la première apparition des Hirondelles; et qu'au contraire, lorsque la température des mois de février et de mars est douce et même chaude, comme elle fut en 1774, elle n'avance pas d'un seul jour l'époque de cette apparition? n'est-il pas contre la vraisemblance que l'automne étant chaud, ces oiseaux ne laissent pas de s'engourdir au temps marqué, quoique l'on veuille regarder le froid comme la cause de cet engourdissement?

En recherchant d'après les faits connus ce qui peut avoir donné lieu à cette erreur populaire ou savante, j'ai pensé que parmi le grand nombre d'hirondelles qui se rassemblent la nuit dans les premiers et derniers temps de leur séjour sur les joncs des étangs, et qui voltigent si fréquemment sur l'eau, il peut s'en noyer plusieurs par divers accidens faciles à imaginer; que des pêcheurs auront pu trouver dans leurs filets quelques-unes de ces hirondelles noyées récemment; qu'ayant été portées dans un poêle, elles auront repris le mouvement sous leurs yeux; que de-là on aura conclu trop vîte et beaucoup trop généralement, qu'en certains pays toutes les Hirondelles passoient leur quartier d'hiver sous l'eau; enfin que des savans se seront appuyés d'un passage d'Aristote, pour n'attribuer cette habitude qu'aux hirondelles des contrées septentrionales, à cause de la distance des pays chauds, où elles pourroient trouver la température et la nourriture qui leur conviennent : comme si une distance de quatre ou cinq cents lieues de plus étoit un obstacle pour des

oiseaux qui volent aussi légèrement, et sont capables de parcourir jusqu'à deux cents lieues dans un jour, et qui d'ailleurs en s'avançant vers le midi, trouvent une température toujours plus douce, une nourriture toujours plus abondante.

Puis donc que les Hirondelles (je pourrois dire tous les oiseaux de passage) ne cherchent point, ne peuvent trouver sous l'eau un asyle analogue à leur nature contre les inconvéniens de la mauvaise saison, il en faut revenir à l'opinion la plus ancienne, la plus conforme à l'observation et à l'expérience; il faut dire que ces oiseaux ne trouvant plus dans un pays les insectes qui leur conviennent, passent dans des contrées moins froides qui leur offrent en abondance cette proie sans laquelle ils ne peuvent subsister; et il est si vrai, que c'est-là la cause générale et déterminante des migrations des oiseaux, que ceux-là partent les premiers qui vivent d'insectes voltigeans et pour ainsi dire aériens, parce que ces insectes manquent les premiers; ceux qui vivent de larves, de fourmis et autres insectes terrestres, en trouvent plus long-temps et partent plus tard; ceux qui vivent de baies, de petites graines et de fruits qui mûrissent en automne et restent sur les arbres tout l'hiver, n'arrivent aussi qu'en automne et restent dans nos campagnes la plus grande partie de l'hiver; ceux qui vivent des mêmes choses que l'homme et de son superflu, restent toute l'année à portée des lieux habités; enfin de nouvelles cultures qui s'introduisent dans un pays, donnent lieu à la longue à de nouvelles migrations : c'est ainsi qu'après avoir établi

à la Caroline la culture de l'orge, du riz et du froment, les colons y ont vu arriver régulièrement chaque année des volées d'oiseaux qu'on n'y connoissoit point, et à qui l'on a donné, d'après la circonstance, les noms d'oiseaux de riz, d'oiseaux à blé; d'ailleurs il n'est pas rare de voir dans les mers d'Amérique des nuées d'oiseaux attirés par des nuées de papillons si considérables que l'air en est obscurci. Dans tous les cas il paroît que ce n'est ni le climat, ni la saison, mais l'article des subsistances, la nécessité de vivre qui décide principalement de leur marche, qui les fait errer de contrées en contrées, passer et repasser les mers, ou qui les fixe pour toujours dans un même pays.

J'avoue qu'après cette première cause, il en est une autre qui influe aussi sur les migrations des oiseaux, du moins sur leur retour dans le pays qui les a vus naître. Si un oiseau n'a point de climat, du moins il a une patrie; comme tout autre animal il reconnoît, il affectionne les lieux où il a commencé de voir la lumière, de jouir de ses facultés, où il a éprouvé les premières sensations, goûté les prémices de l'existence; il ne les quitte qu'avec regret, et lorsqu'il y est forcé par la disette; un penchant irrésistible l'y rappelle sans cesse, et ce penchant, joint à la connoissance d'une route qu'il a déjà faite, et à la force de ses ailes, le met en état de revenir dans le pays natal toutes les fois qu'il peut espérer d'y trouver le bien-être et la subsistance. Mais sans entrer ici dans la thèse générale du passage des oiseaux et de ses causes, il est de fait que nos hirondelles se retirent au

mois d'octobre dans les pays méridionaux, puisqu'on les voit quitter chaque année dans cette même saison les différentes contrées de l'Europe, et arriver peu de jours après en différens pays de l'Afrique, et que même on les a trouvées plus d'une fois en route au milieu des mers. Adanson nous apprend que les hirondelles de cheminée arrivent au Sénégal vers le 9 octobre, qu'elles en repartent au printemps, et que le six de ce même mois d'octobre étant à cinquante lieues de la côte, entre l'île Gorée et le Sénégal, il en vint quatre se poser sur son bâtiment, qu'il reconnut pour de vraies hirondelles d'Europe. Il ajoute qu'elles se laissèrent prendre toutes quatre, tant elles étoient fatiguées.

Tout le monde connoît l'expérience heureuse et singulière de Frisch, qui ayant attaché aux pieds de quelques-uns de ces oiseaux un fil teint en détrempe, revît l'année suivante ces mêmes oiseaux avec leur fil qui n'étoit point décoloré ; preuve assez bonne que du moins ces individus n'avoient pas passé l'hiver sous l'eau, ni même dans un endroit humide, et présomption très-forte qu'il en est ainsi de toute l'espèce. On peut s'attendre que lorsque l'Afrique et certaines parties de l'Asie seront plus fréquentées et mieux connues, on parviendra à découvrir les diverses stations, non-seulement des hirondelles, mais encore de la plupart des oiseaux que les habitans des îles de la Méditerranée voient passer et repasser chaque année à l'aide des vents ; car ces passages sont une sorte de navigation de long cours ; les oiseaux, comme on a vu, ne les entreprennent guère que lorsqu'ils sont

aidés par un vent favorable ; mais lorsqu'ils sont surpris au milieu de leur course par les vents contraires, il peut arriver que se trouvant exténués de fatigue, ils se posent sur le premier vaisseau qui se présente, comme l'ont éprouvé plusieurs navigateurs au temps du passage. Il peut arriver qu'à défaut de bâtiment ils tombent dans la mer et soient engloutis par les flots; c'est alors que l'on pourroit, en jetant le filet à propos, pêcher véritablement des hirondelles noyées, et en s'y prenant bien, les rappeler à la vie : mais on sent que ces hasards ne peuvent avoir lieu en terre ferme, ni sur des mers d'une petite étendue.

« Nous pouvons enfin citer un autre fait (1) qui vient à l'appui des précédens, et prouve encore que l'Hirondelle n'est point sujète à l'engourdissement par le froid, et qu'elle en peut supporter la rigueur jusqu'à un certain degré, au-delà duquel elle périt; car si l'on observe ces oiseaux quelque temps avant leur départ, on les voit d'abord vers la fin de la belle saison voler en famille, le père, la mère et les petits ; ensuite plusieurs familles se réunir et former successivement des troupes d'autant plus nombreuses que le temps du départ est plus prochain, partir enfin presque toutes ensemble en trois ou quatre jours, à la fin de septembre ou au commencement d'octobre; mais il en reste quelques-unes qui ne partent que huit jours, quinze jours, trois semaines après les autres ; et quelques-unes encore qui ne partent point et meurent aux

---

(1) Ce qui à la fin de cet article est distingué par des guillemets, est de Buffon.

premiers grands froids. Ces hirondelles qui retardent leur voyage, sont celles dont les petits ne sont pas encore assez forts pour les suivre: Celles dont on a détruit plusieurs fois les nids après la ponte, et qui ont perdu du temps à les reconstruire et à pondre une seconde ou une troisième fois, demeurent par amour pour leurs petits, et aiment mieux souffrir l'intempérie de la saison que de les abandonner : ainsi elles ne partent qu'après les autres, ne pouvant emmener plutôt leurs petits, ou même elles restent au pays pour y mourir avec eux. »

« Il paroît donc bien démontré par ces faits que les Hirondelles passent successivement et alternativement de notre climat dans un climat plus chaud? dans celui-ci pour y demeurer pendant l'été, et dans l'autre pour y passer l'hiver, et que par conséquent elles ne s'engourdissent pas. Mais d'autre côté, que peut-on opposer au témoignage assez précis des gens qui ont vu des hirondelles s'atrouper et se jeter dans les eaux à l'approche de l'hiver, qui non-seulement les ont vues s'y jeter, mais en ont vu tirer de l'eau et même de dessous la glace avec des filets? que répondre à ceux qui les ont vues dans cet état de torpeur, reprendre peu à peu le mouvement et la vie en les mettant dans un lieu chaud, et en les approchant du feu avec précaution? Je ne trouve qu'un moyen de concilier ces faits; c'est de dire que l'hirondelle qui s'engourdit n'est pas la même que celle qui voyage; que ce sont deux espèces différentes que l'on n'a pas distinguées faute de les avoir soigneusement comparées. Si les rats et les loirs étoient des animaux aussi fugitifs et aussi difficiles à observer

que les Hirondelles, et que faute de les avoir regardés d'assez près, l'on prît des loirs pour des rats, il se trouveroit la même contradiction entre ceux qui assureroient que les rats s'engourdissent et ceux qui soutiendroient qu'ils ne s'engourdissent pas : cette erreur est assez naturelle et doit être d'autant plus fréquente que les choses sont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à observer. Il se peut donc qu'il y ait une espèce d'oiseau voisine de celle de l'Hirondelle, telle que le petit martinet, et peut-être aussi ressemblante à l'Hirondelle que le loir l'est au rat qui s'engourdit en effet. Il faudroit faire sur ces espèces, pour reconnoître si leur sang se refroidit, les mêmes expériences qui ont été faites sur l'hirondelle de cheminée. Ces recherches ne demandent à la vérité que des soins et du temps; mais malheureusement le temps est de toutes les choses celle qui nous appartient le moins et nous manque le plus. »

Dans presque tous les pays connus, les Hirondelles sont regardées comme amies de l'homme, et à très-juste titre, puisqu'elles consomment une multitude d'insectes qui vivroient aux dépens de l'homme. Il faut convenir que les engoulevents auroient les mêmes droits à sa reconnoissance puisqu'ils lui rendent les mêmes services; mais pour les lui rendre ils se cachent dans les ombres du crépuscule, et l'on ne doit pas être surpris qu'ils restent ignorés eux et leurs bienfaits.

DE L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE, OU HIRONDELLE DOMESTIQUE.

PAR MONTBEILLARD.

Elle est en effet domestique par instinct ; elle recherche la société de l'homme par choix ; elle la préfère, malgré ses inconvéniens, à toute autre société ; elle niche dans nos cheminées et jusque dans l'intérieur de nos maisons, sur-tout de celles où il y a peu de mouvement et de bruit ; la foule n'est point la société : lorsque les maisons sont trop bien closes, et que les cheminées sont fermées par le haut, elle change de logement sans changer d'inclination ; elle se réfugie sous les avant-toits, et y construit son nid ; mais jamais elle ne l'établit volontairement loin de l'homme ; et toutes les fois qu'un voyageur égaré aperçoit dans l'air quelqu'un de ces oiseaux, il peut les regarder comme des oiseaux de bon augure, et qui lui annoncent infailliblement quelqu'habitation prochaine. Nous verrons qu'il n'en est pas tout-à-fait de même de l'hirondelle de fenêtre.

Celle de cheminée est la première qui paroisse dans nos climats ; c'est ordinairement peu après l'équinoxe du printemps ; elle arrive plutôt dans les contrées plus méridionales, et plus tard dans les pays du nord ; mais quelque douce que soit la température du mois de février et du commencement de mars, quelque froide que soit celle de la fin de mars et du commencement d'avril, elle ne paroît guère dans chaque pays qu'à l'époque ordinaire ; on en voit quelquefois voler à tra-

vers les flocons d'une neige très-épaisse. Elles souffrirent beaucoup, comme on sait, en 1740 ; un observateur les a vues se réunir en assez grand nombre sur une rivière qui bordoit sa terrasse ; elles tomboient mortes à chaque instant ; l'eau étoit couverte de leurs petits cadavres (1) ; ce n'étoit point par l'excès du froid qu'elles périssoient : tout annonçoit que c'étoit faute de nourriture ; celles qu'on ramassoit étoient de la plus grande maigreur, et l'on voyoit celles qui vivoient encore se fixer aux murs de la terrasse dont j'ai parlé, et pour dernière ressource saisir avidement les moucherons desséchés qui pendoient à de vieilles toiles d'araignées.

Il semble que l'homme devroit accueillir, bien traiter un oiseau qui lui annonce la belle saison, et qui d'ailleurs lui rend des services réels : il semble au moins que ses services devroient faire sa sûreté personnelle, et cela a lieu à l'égard du plus grand nombre des hommes qui le protègent quelquefois jusqu'à la superstition (2) ; mais il s'en trouve trop souvent qui se

---

(1) Cette circonstance est à remarquer, ne fût-ce que pour prévenir la fausse idée de ceux qui ne verroient dans tout ceci que des hirondelles engourdies par le froid, et qui vont attendre au fond de l'eau la véritable température du printemps.

(2) On a dit que ces hirondelles étoient sous la protection spéciale des dieux Pénates ; que lorsqu'elles se sentoient maltraitées, elles alloient piquer les mamelles des vaches et leur faisoient perdre leur lait ; c'étoient des erreurs, mais des erreurs utiles.

font un amusement inhumain de le tuer à coups de fusil, sans autre motif que celui d'exercer ou de perfectionner leur adresse sur un but très-inconstant, très-mobile, par conséquent très-difficile à atteindre; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces oiseaux innocens paroissent plutôt attirés qu'effrayés par les coups de fusil, et qu'ils ne peuvent se résoudre à fuir l'homme, lors même qu'il leur fait une guerre si cruelle et si ridicule; elle est plus que ridicule, cette guerre, car elle est contraire aux intérêts de celui qui la fait, par cela seul que les Hirondelles nous délivrent du fléau des cousins, des charançons, et de plusieurs autres insectes destructeurs de nos potagers, de nos moissons, de nos forêts, et que ces insectes se multiplient dans un pays, et nos pertes avec eux, en même proportion que le nombre des hirondelles et autres insectivores y diminue.

L'expérience de Frisch et quelques autres semblables (1), prouvent que les mêmes hirondelles reviennent aux mêmes endroits : elles n'arrivent que pour faire leur ponte et se mettent tout de suite à l'ouvrage; elles construisent chaque année un nouveau nid, et l'établissent au-dessus de celui de l'année précédente si le local le permet : j'en ai trouvé dans un tuyau de cheminée qui étoient ainsi construits par étages; j'en comptai jusqu'à quatre les uns sur les autres, maçonnés de terre gâchée avec de la paille et du crin.

Dans cette espèce, comme dans la plupart des autres,

(1) Il est vrai qu'elles consomment aussi des insectes utiles, par exemple, les abeilles; mais on peut toujours les empêcher de construire leurs nids à portée des ruches.

c'est le mâle qui chante l'amour (1) ; mais la femelle n'est pas absolument muette ; son gazouillement ordinaire semble même prendre alors de la volubilité ; elle est encore moins insensible , car non-seulement elle reçoit les caresses du mâle avec complaisance , mais elle les lui rend avec ardeur, et l'excite quelquefois par ses agaceries. Ils font deux pontes par an ; la première d'environ cinq œufs , la seconde de trois : tandis que la femelle couve , le mâle passe la nuit sur le bord du nid ; il dort peu , car on l'entend babiller dès l'aube du jour , et il voltige presque jusqu'à la nuit close ; lorsque les petits sont éclos , les père et mère leur portent sans cesse à manger , et ont grand soin d'entretenir la propreté dans le nid , jusqu'à ce que les petits devenus plus forts , sachent s'arranger de manière à leur épargner cette peine ; mais ce qui est plus intéressant , c'est de voir les vieux donner aux jeunes les premières leçons de voler , en les animant de la voix , leur présentant d'un peu loin la nourriture , et s'éloignant encore à mesure qu'ils s'avancent pour la recevoir , les poussant doucement et non sans quelque inquiétude , hors du nid , jouant devant eux et avec eux dans l'air , comme pour leur offrir un secours toujours présent , et accompagnant leur action d'un gazouillement si expressif , qu'on croiroit en entendre le sens. Si on joint à cela ce que

---

(1) Frisch nous dit que de toutes les hirondelles , c'est celle dont le cri approche le plus du chant , quoique cependant il ne soit composé que de trois notes , et terminé par une finale qui monte à la quatrième.

dit

dit Boërhaave d'un de ces oiseaux, qui étant allé à la provision, et trouvant à son retour la maison où étoit son nid embrasée, se jeta au travers des flammes, pour porter nourriture et secours à ses petits, on jugera avec quelle passion les Hirondelles aiment leur géniture (1).

On a prétendu que lorsque leurs petits avoient les yeux crevés, même arrachés, elles les guérissoient et leur rendoient la vue avec une certaine herbe qui a été appelée *chélidoine*, c'est-à-dire, herbe aux hirondelles, mais les expériences de Redi et la Hire, nous apprennent qu'il n'est besoin d'aucune herbe pour cela, et que lorsque les yeux d'un jeune oiseau sont, je ne dis pas arrachés tout-à-fait, mais seulement crevés ou même flétris, ils se rétablissent très-promptement et sans aucun remède. Les expériences de Redi et la Hire, sont sans réplique, et néanmoins l'erreur dure encore.

Outre les différentes inflexions de voix dont j'ai parlé jusqu'ici, les Hirondelles de cheminée ont encore le cri d'assemblée, le cri du plaisir, le cri d'effroi, le cri de colère, celui par lequel la mère avertit sa couvée des dangers qui menacent, et beaucoup d'autres expressions composées de toutes celles-là ; ce qui suppose une grande mobilité dans leur sens intérieur.

J'ai dit ailleurs que ces oiseaux vivoient d'insectes ailés qu'ils happent en volant; mais comme ces insectes ont le vol plus ou moins élevé, selon qu'il fait plus ou

---

(1) Comme il s'agit ici d'une mère et d'une couveuse, on ne peut guère supposer qu'elle se soit précipitée dans les flammes par défaut d'expérience.

moins chaud, il arrive que lorsque le froid ou la pluie les rabat près de terre et les empêche même de faire usage de leurs ailes, nos oiseaux rasent la terre et cherchent ces insectes sur les tiges des plantes, sur l'herbe des prairies et jusques sur le pavé de nos rues; ils rasent aussi les eaux et s'y plongent quelquefois à demi en poursuivant les insectes aquatiques; et dans les grandes disettes, ils vont disputer aux araignées leur proie jusqu'au milieu de leurs toiles, et finissent par les dévorer elles-mêmes : dans tous les cas, c'est la marche du gibier qui détermine celle du chasseur. On trouve dans leur estomac des débris de mouches, de cigales, de scarabées, de papillons, et même de petites pierres, ce qui prouve qu'elles ne prennent pas toujours les insectes en volant, et qu'elles les saisissent quelquefois étant posées. En effet, quoique les Hirondelles de cheminée passent la plus grande partie de leur vie dans l'air, elles se posent assez souvent sur les toits, les cheminées, les barres de fer, et même à terre et sur les arbres.

C'est encore sur un arbre, mais sur un très-grand arbre qu'elles ont coutume de s'assembler pour le départ; ces assemblées ne sont que de trois ou quatre cents; car l'espèce n'est pas si nombreuse, à beaucoup près, que celle des hirondelles de fenêtre. Elles s'en vont de ce pays-ci vers le commencement d'octobre; elles partent ordinairement la nuit comme pour dérober leur marche aux oiseaux de proie qui ne manquent guère de les harceler dans leur route. Frisch en a vu quelquefois partir en plein jour; elles dirigent leur route du côté du midi, en s'aidant d'un vent favorable

autant qu'il est possible ; et lorsqu'elles n'éprouvent point de contre-temps , elles arrivent en Afrique dans la première huitaine d'octobre : si durant la traversée, il s'élève un vent de sud-est qui les repousse, elles relâchent, de même que les autres oiseaux de passage, dans les îles qui se trouvent sur leur chemin. Adanson qui en a vu arriver sur les côtes du Sénégal, a fait une observation importante ; c'est que ces oiseaux ne nichent point au Sénégal : aussi Frisch observe-t-il qu'au printemps elles ne ramènent jamais avec elles des jeunes de l'année ; d'où l'on peut inférer que les contrées plus septentrionales sont leur véritable patrie ; car la patrie d'une espèce quelconque est le pays où elle fait l'amour et se perpétue.

Quoiqu'en général ces hirondelles soient des oiseaux de passage, même en Grèce et en Asie, on peut bien s'imaginer qu'il en reste quelques-unes pendant l'hiver , sur-tout dans les pays tempérés où elles trouvent des insectes ; par exemple, dans les îles d'Hières et sur la côte de Gênes, où elles passent les nuits sur les orangers en pleine terre , et où elles causent beaucoup de dommage à ces précieux arbrisseaux. D'un autre côté, on dit qu'elles paroissent rarement dans l'île de Malte.

On s'est quelquefois servi, et l'on pourroit encore se servir avec le même succès de ces oiseaux pour faire savoir très-promptement des nouvelles intéressantes : il ne s'agit que d'avoir une couveuse prise sur ses œufs dans l'endroit même où l'on veut envoyer l'avis , et de la lâcher avec un fil à la patte , noué d'un certain nombre de nœuds, teint d'une certaine couleur, d'après ce qui aura été convenu; cette bonne mère pren-

dra aussitôt son essor vers le pays où est sa couvée, et portera avec une célérité incroyable les avis qui lui auront été confiés.

L'Hirondelle de cheminée a la gorge, le front et deux espèces de sourcils d'une couleur aurore ; tout le reste de la partie supérieure de la tète et du corps d'un noir bleuâtre éclatant, seule couleur qui paroisse, les plumes étant bien rangées, quoiqu'elles soient cendrées à la base et blanches dans leur partie moyenne ; les pennes des ailes, suivant les différentes incidences de la lumière, tantòt d'un noir bleuâtre plus clair que le dessus du corps, tantôt d'un brun verdâtre ; les pennes de la queue noirâtres avec des reflets verts ; le bec noir au dehors, jaune au dedans ; le palais et les coins de la bouche jaunes aussi, et les pieds noirâtres. Dans les mâles, la couleur aurore de la gorge est plus vive, et le blanc du dessous du corps a une légère teinte de rougeâtre.

L'Hirondelle de cheminée est répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Norwège jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et du côté de l'Asie jusqu'aux Indes et au Japon. Je mets au nombre des variétés accidentelles de cette espèce les hirondelles blanches ; il n'y a guère de pays en Europe où on n'en ait vu depuis l'Archipel jusqu'en Prusse. Aldrovande indique le moyen d'en avoir tant que l'on voudra. Il ne s'agit selon lui que d'étendre une couche d'huile d'olive sur l'œuf. Aristote attribue cette blancheur à une foiblesse de tempérament, au défaut de nourriture, à l'action du froid.

DE L'HIRONDELLE DE FENÊTRE.

PAR MONTBEILLARD.

Ce n'est pas sans raison que les anciens donnoient à cette Hirondelle le nom de sauvage. Elle peut à la vérité paroître familière et presque domestique si on la compare au grand martinet, mais elle paroîtra sauvage si on la compare à notre hirondelle domestique. Elle s'approche de l'homme lorsqu'elle ne trouve point ailleurs ses convenances; mais toutes choses étant égales, elle préfère pour l'emplacement de son manoir, une avance de rocher à la saillie d'une corniche, une caverne à un péristile, en un mot la solitude aux lieux habités.

Un de ces nids que j'ai observé dans le mois de septembre, et qui avoit été détaché d'une fenêtre, étoit composé de terre à l'extérieur, sur-tout de celle qui a été rendue par les vers, et que l'on trouve le matin çà et là sur les planches de jardin nouvellement labourées; il étoit fortifié dans le milieu de son épaisseur par des brins de paille, et dans la couche la plus intérieure, par une grande quantité de plumes; la poussière qui garnissoit le fond du nid, fourmilloit de petits vers très-grêles, hérissés de longs poils, se tortillant en tout sens, s'agitant avec vivacité, et s'aidant de leur bouche pour ramper; ils abondoient sur-tout aux endroits où les plumes étoient implantées dans les parois intérieures; on y trouva aussi des puces plus grosses, plus alongées, moins brunes que les puces ordinaires, mais conformées de même, et sept ou huit punaises, quoi-

qu'il n'y en eût point, et qu'il n'y en eût jamais eu dans la maison : ces deux dernières espèces d'insectes se trouvoient indifféremment, et dans la poussière du nid et dans les plumes des oiseaux qui l'habitoient au nombre de cinq ; savoir, le père, la mère, et trois jeunes en état de voler ; j'ai certitude que ces cinq oiseaux y passoient les nuits tous ensemble.

Les mêmes nids servent plusieurs années de suite et probablement aux mêmes couples, ce qui doit s'entendre seulement des nids que les Hirondelles attachent à nos fenêtres ; car on m'assure que ceux qu'elles appliquent contre les rochers ne servent jamais qu'une seule saison, et qu'elles en font chaque année un nouveau : quelquefois il ne leur faut que cinq à six jours pour le construire, d'autres fois elles ne peuvent en venir à bout qu'en dix ou douze jours ; elles portent le mortier avec leur petit bec et leurs petites pattes, elles le gâchent et le posent avec le bec seul ; souvent on voit un assez grand nombre de ces oiseaux qui travaillent au même nid, soit qu'ils se plaisent à s'entre-aider les uns les autres, soit que, dans cette espèce, l'accouplement ne pouvant avoir lieu que dans le nid, tous les mâles qui recherchent la même femelle travaillent avec émulation à l'achèvement de ce nid, dans l'espérance d'en faire un doux et prompt usage. On en a vu quelques-uns qui travailloient à détruire le nid avec encore plus d'ardeur que les autres n'en mettoient à le construire ; étoit-ce un mâle absolument rebuté qui n'espérant rien pour lui-même, cherchoit la triste consolation de troubler ou retarder les jouissances des autres ? Quoi qu'il en soit, ces hirondelles arrivent

huit ou dix jours après les hirondelles domestiques (1), qui, selon Frisch, ayant le vol plus bas, trouvent plus facilement et plutôt à se nourrir; elles établissent leur nid à toute exposition, mais par préférence aux fenêtres qui regardent la campagne, sur-tout lorsqu'il y a dans cette campagne des rivières, des ruisseaux ou des étangs; elles le construisent parfois dans les maisons, mais cela est rare et même fort difficile à obtenir; leurs petits sont souvent éclos dès le quinze de juin; leur première ponte est ordinairement de cinq œufs blancs, ayant un disque moins blanc au gros bout; la seconde ponte est de trois ou quatre, et la troisième, lorsqu'elle a lieu, de deux ou trois; le mâle ne s'éloigne guère de la femelle tandis qu'elle couve; il veille sans cesse à sa sûreté, à celle des fruits

---

(1) On a dit qu'un cordonnier de Bâle ayant mis à une hirondelle un collier, sur lequel étoit écrit :

Hirondelle
Qui est si belle,
Dis-moi, l'hiver où vas-tu ?

reçut le printemps suivant, et par le même courrier, cette réponse à sa demande :

A Athènes,
Chez Antoine;
Pourquoi t'en informes-tu ?

Ce qu'il y a de plus probable dans cette anecdote c'est que les vers ont été faits en Suisse. Quant au fait, il est plus que douteux, puisqu'on sait par Belon et par Aristote que les hirondelles sont des oiseaux semestriers dans la Grèce comme dans le reste de l'Europe, et qu'elles vont passer l'hiver en Afrique.

de leur union, et il fond avec impétuosité sur les oiseaux qui s'en approchent de trop près; lorsque les petits sont éclos, tous deux leur portent fréquemment à manger et paroissent en prendre beaucoup de soin; cependant il y a des cas où cet amour paternel semble se démentir: un de ces petits déjà avancé et même en état de voler étant tombé du nid sur la tablette de la fenètre, le père et la mère ne s'en occupèrent point, ne lui donnèrent aucun secours; mais cette dureté apparente eut des suites heureuses; car le petit se voyant abandonné à lui-même, fit usage de ses ressources, s'agita, battit des ailes, et au bout de trois quarts d'heure d'efforts, parvint à prendre sa volée. Ayant fait détacher du haut d'une autre fenètre un nid contenant quatre petits nouvellement éclos, et l'ayant laissé sur la tablette de la même fenètre, les père et mère qui passoient et repassoient sans cesse, voltigeant autour de l'endroit d'où l'on avoit ôté le nid, et qui nécessairement le voyoient et entendoient le cri d'appel de leurs petits, ne parurent point non plus s'en occuper, tandis qu'une femelle moineau, dans le même lieu et les mêmes circonstances, ne cessa d'apporter la becquée aux siens pendant quinze jours. Il semble que l'attachement de ces hirondelles pour leurs petits dépende du local; cependant elles continuent de leur donner la nourriture encore longtemps après qu'ils ont commencé à voler, et même elles la leur portent au milieu des airs: le fond de cette nourriture consiste en insectes ailés qu'elles attrapent au vol, et cette manière de les attraper leur est tellement propre, que lorsqu'elles en voient un posé sur

une muraille, elles lui donnent un coup d'aile en passant pour le déterminer à voler, et pouvoir ensuite le prendre plus à leur aise.

On dit que les moineaux s'emparent souvent des nids de ces Hirondelles, et cela est vrai; mais on ajoute que les Hirondelles ainsi chassées de chez elles, reviennent quelquefois avec un grand nombre d'autres, ferment en un instant l'entrée du nid avec le même mortier dont elles l'ont construit, y claquemurent les moineaux, et rendent ainsi l'usurpation funeste aux usurpateurs; je ne sais si cela est jamais arrivé, mais ce que je puis dire, c'est que des moineaux s'étant emparés, sous mes yeux et en différens temps, de plusieurs nids d'hirondelles, celles-ci à la vérité y sont revenues en nombre et à plusieurs fois dans le cours de l'été, sont entrées dans le nid, se sont querellées avec les moineaux, ont voltigé aux environs, quelquefois pendant un jour ou deux, mais qu'elles n'ont jamais fait la plus légère tentative pour fermer l'entrée du nid, quoiqu'elles fussent bien dans le cas, qu'elles se trouvassent en force, et qu'elles eussent tous les moyens pour y réussir. Au reste, si les moineaux s'emparent des nids des Hirondelles, ce n'est point du tout par l'effet d'aucune antipathie entre ces deux espèces, comme on l'a voulu croire, cela signifie seulement que les moineaux prennent leurs convenances : ils pondent dans ces nids parce qu'ils les trouvent commodes; ils pondroient pareillement dans tout autre nid, et même dans tout autre trou.

Quoique ces Hirondelles soient un peu plus sauvages que les hirondelles de cheminée, quoique des philo-

sophes aient cru que leurs petits étoient inapprivoisables (1), la vérité est néanmoins qu'ils s'apprivoisent assez facilement ; il faut leur donner la nourriture qu'elles aiment le mieux et qui est le plus analogue à leur nature, c'est-à-dire, des mouches, des papillons, et leur en donner souvent (2) ; il faut sur-tout ménager leur amour pour la liberté, sentiment commun à tous les genres d'animaux, mais qui, dans aucun, n'est si vif, ni si ombrageux que dans le genre ailé (3). On a vu une de ces hirondelles apprivoisées, qui avoit pris un attachement singulier pour la personne dont elle avoit reçu l'éducation ; elle restoit sur ses genoux des journées entières, et lorqu'elle la voyoit reparoître

---

(1) Rousseau.

(2) Quelques auteurs prétendent qu'elles ne peuvent absolument vivre de matières végétales ; cependant il ne faut pas croire que ce soit un poison pour elles : le pain entroit pour quelque chose dans la nourriture d'une hirondelle apprivoisée dont je parlerai bientôt ; mais ce qui est plus singulier, on a vu des enfans nourrir de petits hirondeaux de cheminée avec la seule fiente qui tomboit d'un nid d'hirondelles de la même espèce ; ces jeunes oiseaux vécurent fort bien pendant dix jours à ce régime, et il y a toute apparence qu'ils l'eussent soutenu encore quelque temps, si l'expérience n'eût été interrompue par une mère qui avoit plus le goût de la propreté que celui des connoissances.

(3) « J'ai eu souvent le plaisir, dit Rousseau, de les voir se tenir dans ma chambre, les fenêtres fermées, assez tranquilles pour gazouiller, jouer et folâtrer ensemble à leur aise, en attendant qu'il me plût de leur ouvrir, bien sûres que cela ne tarderoit pas ; en effet je me levois tous les jours pour cela à quatre heures du matin. »

après quelques heures d'absence, elle l'accueilloit avec de petits cris de joie, un battement d'ailes, et toute l'expression du sentiment; elle commençoit déjà à prendre la nourriture dans les mains de sa maîtresse, et il y a toute apparence que son éducation eût réussi complétement si elle ne se fût pas envolée. Elle n'alla pas fort loin, soit que la société intime de l'homme lui fût devenue nécessaire, soit qu'un animal dépravé, du moins amolli par la vie domestique, ne soit plus capable de la liberté : elle se donna à un jeune enfant, et bientôt après elle périt sous la griffe d'un chat.

Cette Hirondelle est fort répandue dans l'ancien continent. On a remarqué que peu de temps avant son départ elle s'exerce à s'élever presque jusqu'aux nues, et semble ainsi se préparer à voyager dans ces hautes régions. Son espèce semble tenir le milieu entre l'espèce domestique et le grand martinet; elle a un peu du gazouillement et de la familiarité de celle-là; elle construit son nid à peu près comme elle, et ses doigts sont composés du même nombre de phalanges respectivement; elle a les pieds patus du martinet; elle vole comme lui par les grandes pluies, et vole alors en troupes plus nombreuses que de coutume; comme lui elle s'accroche aux murailles, se pose rarement à terre; lorsqu'elle y est posée, elle rampe plutôt qu'elle ne marche; enfin quoiqu'elle ait un peu plus de masse, elle paroît un peu moins grosse parce qu'elle a les plumes, et sur-tout les couvertures inférieures de la queue, moins fournies. Le poids moyen de toutes celles que j'ai pesées a été constamment de trois à quatre gros.

Elles ont le croupion, la gorge et tout le dessous du corps d'un beau blanc ; la côte des couvertures de la queue brune ; le dessus de la tête et du cou, le dos, ce qui paroît des plumes et des plus grandes couvertures supérieures de la queue, d'un noir lustré enrichi de reflets bleus ; les pennes des ailes brunes avec des reflets verdâtres sur les bords ; les pieds couverts jusqu'aux ongles d'un duvet blanc ; le bec noir et les pieds gris-bruns. Le noir de la femelle est moins décidé ; son blanc est moins pur ; il est même varié de brun sur le croupion.

L'Hirondelle de fenêtre a cinq pouces et demi de longueur et dix pouces et demi de vol. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les petits pèsent plus que les père et mère. Cinq petits qui n'avoient encore que le duvet, pesoient ensemble trois onces, au lieu que le père et la mère ne pesoient à eux deux qu'une once juste. Les gésiers des petits étoient distendus par la nourriture, au point qu'ils avoient la forme d'une cucurbite, au lieu que les deux gésiers des père et mère ne contenoient presque rien, et ne pesoient que le quart du poids des autres. Cela prouve clairement que les père et mère se refusent le nécessaire pour donner le superflu à leurs petits, et que dans le premier âge les organes prépondérans sont ceux qui ont rapport à la nutrition, de même que dans l'âge adulte ce sont ceux qui ont rapport à la reproduction.

DE L'HIRONDELLE DE RIVAGE.

PAR MONTBEILLARD.

Nous avons vu les deux espèces précédentes employer beaucoup d'industrie et de travail pour bâtir leur petite maison en maçonnerie ; nous en allons voir une autre espèce faisant sa ponte dans des trous en terre, dans des trous de muraille, dans des arbres creux, sans se donner beaucoup de peine pour construire un nid, et se contentant de préparer à sa couvée une petite litière composée des matériaux les plus communs, entassés sans art ou grossièrement arrangés. Quelquefois ces Hirondelles creusent elles mêmes leurs trous ; d'autres fois elles s'emparent de ceux des guépiers et des martin-pêcheurs. On n'a pas manqué de donner à cette espèce le pressentiment des inondations, comme on a donné aux autres celui du froid et du chaud, et tout aussi gratuitement ; on a dit qu'elle ne se laissoit jamais surprendre par les eaux ; qu'elle savoit faire sa retraite à propos, et plusieurs jours avant qu'elles parvinssent jusqu'à son trou ; mais elle a une manière tout aussi sûre et mieux constatée pour ne point souffrir des inondations, c'est de creuser son trou et son nid fort au-dessus de la plus grande élévation possible des eaux.

Les petits prennent beaucoup de graisse, et une graisse très-fine, comparable à celle des ortolans. Comme cette espèce a un fonds de subsistance plus abondant que les autres, et qui consiste non-seulement dans la nombreuse tribu des insectes ailés, mais dans celles des insectes vivant sous terre, et dans la mul-

titude des chrysalides qui y végètent, elle doit nourrir ses petits encore mieux que les autres espèces qui, comme nous l'avons vu, nourrissent très-bien les leurs ; aussi fait-on une grande consommation des hirondeaux de rivage, en certains pays, par exemple, à Valence en Espagne.

Les adultes poursuivent leur proie sur les eaux avec une telle activité, qu'on se persuaderoit qu'ils se battent : en effet ils se rencontrent, ils se choquent en courant après les mêmes moucherons, ils se les arrachent ou se les disputent en jetant des cris perçans ; mais tout cela n'est autre chose que de l'émulation, telle qu'on la voit régner entre des animaux d'espèce quelconque attirés par la même proie et poussés du même appétit.

Quoique cette espèce semble être la plus sauvage des espèces européennes, du moins à en juger par les lieux qu'elle choisit pour son habitation, elle est toutefois moins sauvage que le grand-martinet, lequel fait à la vérité sa demeure dans les villes, mais ne se mêle jamais avec aucune autre espèce d'hirondelle, au lieu que l'Hirondelle de rivage va souvent de compagnie avec celle de fenêtre et même avec celle de cheminée ; cela arrive surtout dans les temps du passage, temps où les oiseaux paroissent mieux sentir qu'en toute autre circonstance le besoin, et peut-être l'intérêt qu'ils ont de se réunir. Au reste, elle diffère des deux espèces dont je viens de parler, par le plumage, par la voix, et comme on a pu voir, par quelques-unes de ses habitudes naturelles : ajoutez qu'elle ne se perche jamais, qu'elle revient au printemps

beaucoup plutôt que le grand-martinet. Je ne sais sur quel fondement Gesner prétend qu'elle s'accroche et se suspend par les pieds pour dormir. Ces oiseaux arrivent dans nos climats et en repartent à peu près dans le même-temps que nos hirondelles de fenêtre. Cependant tous ne changent pas de climat pendant l'hiver. Un observateur en a vu voltiger dans cette saison, jusqu'à quinze ou seize à la fois dans les montagnes du Bugey. C'étoit fort près de Nantua, à une hauteur moyenne, dans une gorge d'un quart de lieue de long, sur trois ou quatre cents pas de large, lieu délicieux, ayant sa principale exposition au midi, garanti du nord et du couchant par des rochers à perte de vue, où le gazon conserve presque toute l'année son beau vert et sa fraîcheur, où la violette fleurit en février, et où l'hiver ressemble à nos printemps. C'est dans ce lieu privilégié que l'on voit fréquemment ces hirondelles jouer et voltiger dans la mauvaise saison, et poursuivre les insectes qui n'y manquent pas non plus. Lorsque le froid devient trop vif et qu'elles ne trouvent plus de moucherons au-dehors, elles ont la ressource de se réfugier dans leurs trous, où la gelée ne pénètre point, et où elles trouvent assez d'insectes terrestres et de chrysalides pour se soutenir pendant ces courtes intempéries.

Elle a toute la partie supérieure gris-de-souris : une espèce de collier de la même couleur au bas du cou, toute le reste de la partie inférieure blanc ; les pennes de la queue et des ailes brunes ; les couvertures inférieures des ailes grises, le bec noirâtre et les pieds bruns. C'est la plus petite des Hirondelles d'Europe.

DU MARTINET.

PAR MONTBEILLARD.

LES oiseaux de cette espèce sont de véritables hirondelles, et à bien des égards plus hirondelles, si j'ose ainsi parler, que les hirondelles même; car non-seulement ils ont les principaux attributs qui caractérisent ce genre, mais ils les ont à l'excès; leur cou, leur bec et leurs pieds sont plus courts, leur tête et leur gosier plus larges, leurs ailes plus longues : ils ont le vol plus élevé, plus rapide que ces oiseaux qui volent déjà si légèrement; ils volent par nécessité, car d'eux-mêmes ils ne se posent jamais à terre, et lorsqu'ils y tombent par quelqu'accident, ils ne se relèvent que très-difficilement dans un terrein plat; à peine peuvent-ils, en se traînant sur une petite motte, en grimpant sur une taupinière ou sur une pierre, prendre leurs avantages assez pour mettre en jeu leurs longues ailes : c'est une suite de leur conformation; ils ont le tarse fort court, et lorsqu'ils sont posés, ce tarse porte à terre jusqu'au talon; de sorte qu'ils sont à peu près couchés sur le ventre, et que dans cette situation la longueur de leurs ailes devient pour eux un embarras plutôt qu'un avantage, et ne sert qu'à leur donner un inutile balancement de droite et de gauche : si tout le terrein étoit uni et sans aucune inégalité, les plus légers des oiseaux deviendroient les plus pesans des reptiles; et s'ils se trouvoient sur une surface dure et polie, ils seroient privés de tout mouvement progressif, tout changement de place leur seroit interdit. La terre n'est donc

donc pour eux qu'un vaste écueil, et ils sont obligés d'éviter cet écueil avec le plus grand soin : ils n'ont guère que deux manières d'être, le mouvement violent ou le repos absolu; s'agiter avec effort dans le vague de l'air ou rester blottis dans leur trou, voilà leur vie : le seul état intermédiaire qu'ils connoissent, c'est de s'accrocher aux murailles et aux troncs d'arbres tout près de leur trou, et de se traîner ensuite dans l'intérieur de ce trou en rampant, en s'aidant de leur bec et de tous les points d'appui qu'ils peuvent se faire; ordinairement ils y entrent de plein vol, et après avoir passé et repassé devant plus de cent fois, ils s'y lancent tout-à-coup et d'une telle vîtesse, qu'on les perd de vue sans savoir où ils sont allés; on seroit presque tenté de croire qu'ils deviennent invisibles.

Ces oiseaux sont assez sociables entre eux, mais ils ne le sont point du tout avec les autres espèces d'hirondelles avec qui ils ne vont jamais de compagnie. On dit qu'ils ont peu d'instinct; ils en ont cependant assez pour loger dans nos bâtimens, sans se mettre dans notre dépendance, pour préférer un logement sûr à un logement plus commode ou plus agréable : ce logement, du moins dans nos villes, c'est un trou de muraille dont le fond est plus large que l'entrée : le plus élevé est celui qu'ils aiment le mieux, parce que son élévation fait leur sûreté : ils le vont chercher jusque dans les clochers et les plus hautes tours, quelquefois sous les arches des ponts, où il est moins élevé, mais où apparemment ils le croient mieux caché; d'autres fois dans des arbres creux, ou enfin dans des berges escarpées à côté des martin-pêcheurs, des guépiers et des hiron-

delles de rivage. Lorsqu'ils ont adopté un de ces trous, ils y reviennent tous les ans, et savent bien le reconnoître quoiqu'il n'ait rien de remarquable. On les soupçonne, avec beaucoup de vraisemblance, de s'emparer quelquefois des nids des moineaux; mais quand à leur retour ils trouvent les moineaux en possession du leur, ils viennent à bout de se le faire rendre sans beaucoup de bruit.

Les Martinets sont, de tous les oiseaux de passage, ceux qui dans notre pays arrivent les derniers et s'en vont les premiers. D'ordinaire ils commencent à paroître sur la fin d'avril ou au commencement de mai, et ils nous quittent avant la fin de juillet; leur marche est moins régulière que celle des autres hirondelles et paroît plus subordonnée aux variations de la température. Leur retour s'annonce par de grands cris; ils entrent assez rarement deux en même temps dans le même trou, et ce n'est pas sans avoir beaucoup voltigé auparavant; plus rarement ces deux sont suivis d'un troisième, mais ce dernier ne s'y fixe jamais.

J'ai fait enlever en différens temps et en différens endroits dix ou douze nids de Martinets; j'ai trouvé dans tous à peu près les mêmes matériaux, et des matériaux de toute espèce; de la paille avec l'épi, de l'herbe sèche, de la mousse, du chanvre, des bouts de ficelle, de fil et de soie, un bout de queue d'hermine, de petits morceaux de gaze, de mousseline et autres étoffes légères, des plumes d'oiseaux domestiques, de perdrix, de perroquets, du charbon, en un mot tout ce qui peut se trouver dans les balayures des villes; mais comment des oiseaux qui ne se posent jamais à

terre viennent-ils à bout d'amasser tout cela ? Un observateur célèbre soupçonne qu'ils enlèvent ces matériaux divers en rasant la surface du terrein, de même qu'ils boivent en rasant la surface de l'eau. Frisch croit qu'ils saisissent dans l'air ceux qui sont portés jusqu'à eux par quelque coup de vent; mais on sent bien qu'ils ne peuvent se procurer que fort peu de chose de cette dernière façon, et que si la première étoit la véritable, elle ne pourroit être ignorée dans les villes où ils sont domiciliés; or après des informations exactes, je n'ai trouvé qu'une seule personne digne de foi qui crût avoir vu les Martinets (ce sont ses expressions), occupés à cette récolte ; d'où je conclus que cette récolte n'a point lieu. Je trouve beaucoup plus vraisemblable ce que m'ont dit quelques gens, simples témoins oculaires, qu'ils avoient vu fort souvent les Martinets sortir des nids d'hirondelles et de moineaux, emportant des matériaux dans leurs petites serres; et ce qui augmente la probabilité de cette observation, c'est que 1°. les nids des Martinets sont composés des mêmes choses que ceux des moineaux ; 2°. c'est que l'on sait d'ailleurs que les Martinets entrent quelquefois dans les nids des petits oiseaux pour manger les œufs; d'où l'on peut juger qu'ils ne se font pas faute de piller le nid quand ils ont besoin de matériaux. A l'égard de la mousse qu'ils emploient en assez grande quantité, il est possible qu'ils la prennent avec leurs petites serres qui sont très-fortes, sur le tronc des arbres où ils savent fort bien s'accrocher, d'autant plus qu'ils nichent aussi comme on sait dans les arbres creux.

Peu de temps après que les Martinets ont pris pos-

session d'un nid, il en sort continuellement pendant plusieurs jours et quelquefois la nuit, des cris plaintifs. Dans certains momens on croit distinguer deux voix; est-ce une expression de plaisir commune au mâle et à la femelle? est-ce un chant d'amour par lequel la femelle invite le mâle à remplir le vœu de la Nature? Cette dernière conjecture semble être la mieux fondée, d'autant plus que le cri du mâle en amour, lorsqu'il poursuit sa femelle dans l'air, est moins traînant et plus doux. On ignore si cette femelle s'apparie avec un seul mâle ou si elle en reçoit plusieurs; tout ce qu'on sait, c'est que dans cette circonstance on voit assez souvent trois ou quatre martinets voltiger autour du trou et même étendre leurs griffes comme pour s'accrocher à la muraille; mais ce pourroit être les jeunes de l'année précédente qui reconnoissent le lieu de leur naissance. Ces petits problèmes sont d'autant plus difficiles à résoudre, que les femelles ont à peu près le même plumage que les mâles, et qu'on a rarement l'occasion de suivre et d'observer de près leurs allures.

Ces oiseaux, pendant leur court séjour dans notre pays, n'ont que le temps de faire une seule ponte; elle est communément de cinq œufs blancs, pointus, de forme très-alongée. Lorsque les petits ont percé la coque, bien différens des petits des autres hirondelles, ils sont presque muets et ne demandent rien; heureusement leurs père et mère entendent le cri de la Nature, et leur donnent tout ce qu'il leur faut : ils ne leur portent à manger que deux ou trois fois par jour; mais à chaque fois ils reviennent au nid avec une ample pro-

vision, ayant leur large gosier rempli de mouches, de papillons, de scarabées qui s'y prennent comme dans une nasse, mais une nasse mobile qui s'avance à leur rencontre et les engloutit; ils vivent aussi d'araignées qu'ils trouvent dans leurs trous et aux environs : leur bec a si peu de force qu'ils ne peuvent s'en servir pour briser cette foible proie, ni même pour la serrer et l'assujétir.

Vers le milieu de juin, les petits commencent à voler et quittent bientôt le nid, après quoi les père et mère ne paroissent plus s'occuper d'eux. Les uns et les autres ont une quantité de vermine qui ne paroît pas les incommoder beaucoup.

Ces oiseaux sont bons à manger, comme tous les autres de la même famille, lorsqu'ils sont gras; les jeunes sur-tout, pris au nid, passent en Savoie et dans le Piémont pour un morceau délicat. Les vieux sont difficiles à tirer à cause de leur vol également élevé et rapide; mais comme par un effet de cette rapidité même ils ne peuvent aisément se détourner de leur route, on en tire parti pour les tuer, non-seulement à coups de fusil, mais à coups de baguette; toute la difficulté est de se mettre à portée d'eux et sur leur passage, en montant dans un clocher, sur un bastion, après quoi il ne s'agit plus que de les attendre et de leur porter le coup lorsqu'on les voit venir directement à soi, ou bien lorsqu'ils sortent de leur trou. Dans l'île de Zanthe, les enfans les prennent à la ligne; ils se mettent aux fenêtres d'une tour élevée, et se servent, pour toute amorce, d'une plume que ces oiseaux veulent saisir pour porter à leur nid; une seule personne en

prend de cette manière cinq ou six douzaines par jour. On en voit beaucoup sur les ports de mer ; c'est là qu'on peut les ajuster plus à son aise, et que les bons tireurs en démontent toujours quelques-uns.

Les Martinets craignent la chaleur, et c'est par cette raison qu'ils passent le milieu du jour dans leur nid, dans les fentes de murailles ou de rochers, entre l'entablement et les derniers rangs de tuiles d'un bâtiment élevé ; et le matin et le soir ils vont à la provision ou voltigent sans but et par le seul besoin d'exercer leurs ailes : ils rentrent le matin sur les dix heures, lorsque le soleil paroît, et le soir une demi-heure après le coucher de cet astre ; ils vont presque toujours en troupes plus ou moins nombreuses, tantôt décrivant sans fin des cercles dans des cercles sans nombre, tantôt suivant à rangs serrés la direction d'une rue, tantôt tournant autour de quelque grand édifice en criant tous à la fois et de toutes leurs forces ; souvent ils planent sans remuer les ailes, puis tout-à-coup ils les agitent d'un mouvement fréquent et précipité : on connoît assez leurs allures, mais on ne connoît pas si bien leurs intentions.

En général le Martinet n'a point de ramage ; il n'a qu'un cri ou plutôt qu'un sifflement aigu dont les inflexions sont peu variées, et il ne le fait guère entendre qu'en volant : dans son trou, c'est-à-dire dans son repos, il est tout-à-fait silencieux, il craindroit ce semble, élevant la voix, de se déceler. On doit cependant excepter, comme on a vu, le temps de l'amour : dans toute autre circonstance son nid est bien différent de ces

nids de babillards dont parle le poète (1). Des oiseaux dont le vol est si rapide, ne peuvent pas manquer d'avoir la vue perçante; ils sont en effet une confirmation du principe général établi ci-devant dans le discours sur la nature des Oiseaux. Mais tout a ses bornes, et je doute qu'ils puissent apercevoir une mouche à la distance d'un demi-quart de lieue, comme dit Belon, c'est-à-dire, de vingt-huit mille fois le diamètre de cette mouche, en lui supposant neuf lignes d'envergure, distance neuf fois plus grande que celle où l'homme qui auroit la meilleure vue pourroit l'apercevoir (2). Les Martinets ne sont pas seulement répandus dans toute l'Europe; on en a vu au cap de Bonne-Espérance, et je ne doute pas qu'ils ne se trouvent aussi en Asie et même dans le nouveau continent.

Si l'on réfléchit un moment sur ce singulier oiseau, on reconnoîtra qu'il a une existence en effet bien singulière, et toute partagée entre les extrêmes opposés du mouvement et du repos; on jugera que privé tant qu'il vole (et il vole longtemps) des sensations du tact, ce sens fondamental, il ne les retrouve que dans son trou; que là elles lui procurent dans le recueillement des jouissances préparées comme toutes les autres, par l'alternative des privations et dont ne peuvent bien juger les êtres en qui ces mêmes sensations

(1) *Pabula parva legens, nidisque loquacibus escas.* VIRGILE.

(2) On sait qu'un objet disparoît à nos yeux lorsqu'il est à la distance de trois mille quatre cent trente-six fois son diamètre.

sont nécessairement émoussées par leur continuité : enfin, l'on verra que son caractère est un mélange assez naturel de défiance et d'étourderie : sa défiance se marque par toutes les précautions qu'il prend pour cacher sa retraite, dans laquelle il se trouve réduit à l'état de reptile, sans défense, exposé à toutes les insultes ; il y entre furtivement, il y reste longtemps, il en sort à l'improviste, il y élève ses petits dans le silence ; mais lorsqu'ayant pris son essor, il a le sentiment actuel de sa force ou plutôt de sa vîtesse, la conscience de sa supériorité sur les autres habitans de l'air, c'est alors qu'il devient étourdi, téméraire ; il ne craint plus rien, parce qu'il se croit en état d'échapper à tous les dangers ; et souvent, comme on l'a vu, il succombe à ceux qu'il auroit évités facilement, s'il eût voulu s'en apercevoir ou s'en défier.

Le Martinet est plus gros que nos autres hirondelles, et pèse dix à douze gros ; il a l'œil enfoncé, la gorge d'un blanc cendré ; le reste du plumage noirâtre avec des reflets verts ; le bec est noir ; les pieds de couleur de chair rembrunie ; le devant et le côté intérieur du tarse sont couverts de petites plumes noirâtres ; sa longueur totale est de sept pouces trois quarts et son vol d'environ quinze pouces. Ayant eu l'occasion de comparer plusieurs individus mâles et femelles, j'ai reconnu que le mâle pèse davantage, que ses pieds sont plus forts, que la plaque blanche de sa gorge a plus d'étendue, et que presque toutes les plumes blanches qui la composent ont la côte noire.

DU MARTIN-PÊCHEUR OU ALCYON (1).

PAR BUFFON.

Le nom de Martin-pêcheur vient de martinet-pêcheur, qui étoit l'ancien nom françois de cet oiseau, dont le vol ressemble à celui de l'hirondelle-martinet, lorsqu'elle file près de terre ou sur les eaux. Son nom ancien *alcyon,* étoit bien plus noble, et on auroit dû le lui conserver, car il n'y en eut pas de plus célèbre chez les Grecs. Ils appeloient *alcyoniens,* les jours de calme vers le solstice, où l'air et la mer sont tranquilles, jours précieux aux navigateurs, durant lesquels les routes de la mer sont aussi sûres que celles de la terre; ces mêmes jours étoient aussi le temps donné à l'alcyon pour élever ses petits. L'imagination toujours prête à enluminer de merveilleux les beautés simples de la Nature, acheva d'altérer cette image, en plaçant le nid de l'alcyon sur la mer aplanie; c'étoit Eole qui enchaînoit les vents en faveur de ses petits enfans; Alcyone, sa fille plaintive et solitaire, sembloit encore redemander aux flots son infortuné Ceïx que Neptune avoit fait périr.

Cette histoire mythologique de l'oiseau alcyon n'est, comme toute autre fable, que l'emblême de son histoire naturelle; et la seule description d'Aristote démontre que c'est le même oiseau que notre Martin-

(1) Lat. *Alcedo, Alcyon*; it. *Uccello pescatore*; all. *Eiszvogel.*

pêcheur. « L'alcyon, dit ce philosophe, n'est pas beaucoup plus grand qu'un moineau; son plumage est peint de bleu, de vert, et relevé de pourpre ; ces brillantes couleurs sont unies et fondues dans leurs reflets sur tout le corps et sur les ailes et le cou ; son bec jaunâtre est long et pointu. »

Il est également caractérisé par la comparaison des habitudes naturelles : l'alcyon étoit solitaire et triste, ce qui convient au Martin-pêcheur que l'on voit toujours seul, et dont le temps de la pariade est fort court. Aristote, en faisant l'alcyon habitant des rivages de la mer, dit aussi qu'il remonte les rivières fort haut, et qu'il se tient sur leurs bords ; or on ne peut douter que le Martin-pêcheur des rivières n'aime également à se tenir sur les rivages de la mer, où il trouve toutes les commodités nécessaires à son genre de vie, et nous en sommes assurés par des témoins oculaires. Au reste, l'alcyon étoit peu commun en Grèce et en Italie. Aristote et Pline disent que les apparitions de l'alcyon étoient rares, fugitives, et qu'on le voyoit voler d'un trait rapide à l'entour des navires, puis rentrer dans son petit antre du rivage ; tout cela convient parfaitement au Martin-pêcheur, qui n'est nulle part bien commun et qui se montre rarement.

On reconnoît également notre Martin-pêcheur dans la manière de pêcher de l'alcyon, que Lycophron appelle le plongeur, et qui, dit Oppien, se jette et se plonge dans la mer en tombant. C'est de cette habitude de tomber à-plomb dans l'eau, que les Italiens ont nommé cet oiseau *piombino* (petit plomb). Ainsi tous les caractères extérieurs et toutes les habitudes

naturelles de notre Martin-pêcheur, conviennent à l'alcyon décrit par Aristote. Les poètes faisoient flotter le nid de l'alcyon sur la mer ; les Naturalistes ont reconnu qu'il ne fait point de nid et qu'il dépose ses œufs dans des trous horizontaux de la rive des fleuves ou du rivage de la mer.

C'est le plus bel oiseau de nos climats, et il n'y en a aucun en Europe qu'on puisse comparer au Martin-pêcheur pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs ; elles ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie ; tout le milieu du dos avec le dessus de la queue est d'un bleu clair et brillant, qui aux rayons du soleil a le jeu du saphir et l'œil de la turquoise ; le vert se mêle sur les ailes au bleu, et la plupart des plumes y sont terminées et ponctuées par une teinte d'aigue-marine. Gesner compare le jaune-rouge ardent qui colore la poitrine, au rouge enflammé d'un charbon.

Il semble que le Martin-pêcheur se soit échappé de ces climats où le soleil verse avec les flots d'une lumière plus pure, tous les trésors des plus riches couleurs. Et en effet, si l'espèce de notre Martin-pêcheur n'appartient pas précisément aux climats de l'orient et du midi, le genre entier de ces beaux oiseaux en est originaire ; car pour une seule espèce que nous avons en Europe, l'Afrique et l'Asie nous en offrent plus de vingt, et nous en connoissons encore huit autres espèces dans les climats chauds de l'Amérique.

Cet oiseau, quoiqu'originaire de climats plus chauds, s'est habitué à la température et même au froid du nôtre : on le voit en hiver, le long des ruisseaux,

plonger sous la glace, et en sortir en rapportant sa proie; c'est par cette raison que les Allemands l'ont appelé *Eiszvogel*, oiseau de glace.

Son vol est rapide et filé; il suit ordinairement les contours des ruisseaux, en rasant la surface de l'eau; il crie en volant *ki*, *ki*, *ki*, *ki*, d'une voix perçante et qui fait retentir les rivages; il a, dans le printemps, un autre chant, qu'on ne laisse pas d'entendre malgré le murmure des flots et le bruit des cascades; il est très-sauvage et part de loin; il se tient sur une branche avancée au-dessus de l'eau pour pècher; il y reste immobile, et épie souvent deux heures entières, le moment du passage d'un petit poisson; il fond sur cette proie en se laissant tomber dans l'eau où il reste plusieurs secondes; il en sort avec le poisson au bec, qu'il porte ensuite sur la terre, contre laquelle il le bat pour le tuer avant de l'avaler.

Au défaut de branches avancées sur l'eau, le Martin-pêcheur se pose sur quelque pierre voisine du rivage, ou même sur le gravier; mais au moment qu'il aperçoit un petit poisson, il fait un bond de douze ou quinze pieds, et se laisse tomber à plomb de cette hauteur; souvent aussi on le voit s'arrêter dans son vol rapide, demeurer immobile et se soutenir au même lieu pendant plusieurs secondes; c'est son manège d'hiver, lorsque les eaux troubles ou les glaces épaisses le forcent de quitter les rivières, et le réduisent aux petits ruisseaux d'eau vive; à chaque pause il reste comme suspendu à la hauteur de quinze ou vingt pieds, et lorsqu'il veut changer de place, il se rabaisse et ne vole pas à plus d'un pied de hauteur sur l'eau; il se relève

ensuite et s'arrête de nouveau. Cet exercice réitéré et presque continuel, démontre que cet oiseau plonge pour de bien petits objets, poissons ou insectes, et souvent en vain; car il parcourt de cette manière des demi lieues de chemin.

Il niche au bord des rivières et des ruisseaux, dans des trous creusés par des rats d'eau ou par des écrevisses, qu'il approfondit lui-même, et dont il maçonne et rétrécit l'ouverture : on y trouve de petites arêtes de poisson, des écailles sur de la poussière sans forme de nid, et c'est sur cette poussière que nous avons vu ses œufs déposés. Quant à ces nids fameux du Tunquin et de la Cochinchine, que l'on mange avec délices, et que l'on a nommés nids d'alcyon, il est reconnu qu'ils sont l'ouvrage de l'hirondelle salangane.

Les Martins-pêcheurs commencent à fréquenter leurs trous dès le mois de mars; on voit dans ce temps le mâle poursuivre vivement la femelle. Les anciens croyoient les alcyons bien ardens, puisqu'ils ont dit que le mâle meurt dans l'accouplement, et Aristote prétend qu'il entre en amour dès l'âge de quatre mois.

L'espèce de notre Martin-pêcheur n'est pas nombreuse, suivant Olina. Il vit quatre ou cinq ans, et Gesner observe qu'il ne peut se priver, et qu'il demeure toujours également sauvage; sa chair a une odeur de faux musc et n'est pas bonne à manger; sa graisse est rougeâtre; il a le ventricule spacieux et lâche comme les oiseaux de proie; et comme eux il rend par le bec les restes indigestes de ce qu'il a avalé, écailles et arètes roulées en petites boules.

Il est singulier qu'un oiseau qui vole avec tant de

vîtesse et de continuité, n'ait pas les ailes amples; elles sont au contraire fort petites à proportion de sa grosseur, d'où l'on peut juger de la force des muscles qui les meuvent; car il n'y a peut-être point d'oiseau qui ait les mouvemens aussi prompts et le vol aussi rapide; il part comme un trait d'arbalète; s'il laisse tomber un poisson de la branche où il s'est perché, souvent il reprend sa proie avant qu'elle ait touché terre; comme il ne se pose guère que sur des branches sèches, on a dit qu'il faisoit sécher le bois sur lequel il s'arrête.

On donne à cet oiseau desséché, la propriété de conserver les draps et autres étoffes de laine, et d'éloigner les teignes; les marchands le suspendent à cet effet dans leurs magasins. Son odeur de faux musc pourroit peut-être écarter ces insectes, mais pas plus que toute autre odeur pénétrante. Comme son corps se dessèche aisément, on a dit que sa chair n'étoit jamais attaquée de corruption, et ces vertus quoiqu'imaginaires, le cèdent encore aux merveilles qu'en ont raconté quelques auteurs, en recueillant les idées superstitieuses des anciens sur l'alcyon. Il a, disent-ils, la propriété de repousser la foudre, celle de faire augmenter un trésor enfoui, et quoique mort, de renouveler son plumage à chaque saison de mue; il communique, dit Kirannides, à qui le porte avec soi, la grâce et la beauté; il donne la paix à la maison, le calme en mer, attire les poissons et rend la pêche abondante sur toutes les eaux. Ces fables flattent la crédulité, mais malheureusement ce ne sont que des fables.

NOTICES.

I.

Oiseaux qui ont rapport aux Perroquets.

* 1. *Le Perroquet vert des Moluques*, indiqué par Edwards et Brisson.

* 2. *Le Perroquet varié des Indes* de Brisson, indiqué par Linnæus; Edwards et Ray en ont parlé; le perroquet maillé de nos planches enluminées nous paroît être un individu de cette espèce.

* 3. *Le Vaza* ou *Perroquet noir de Madagascar*, de Brisson; Edwards, Klein et Linnæus en ont parlé.

* 4. *Le Mascarin* de Brisson, indiqué par Linnæus.

* 5. *Le Perroquet à bec couleur de sang, de la Nouvelle-Guinée.*

* 6. *Le grand Perroquet vert à tête bleue d'Amboine.*

* 7. *Le Perroquet à tête grise du Sénégal*, indiqué par Brisson.

* 8. *Le Kakatoës à huppe blanche* ou *le Kakatoës des Moluques*, indiqué par Aldrovande, Willulghby, Ray, Klein et Brisson. Ce Kakatoës est à peu près de la grosseur d'une poule.

* 9. *Le Kakatoës à huppe rouge* de Brisson, indiqué par Edwards.

* 10. *Le petit Kakatoës à bec couleur de chair*, ou *le petit Kakatoës des Philippines*, indiqué par Aldrovaude, Edwards et Brisson.

11. *Le Kakatoës noir*, indiqué par Edwards. C'est le nègre des Kakatoës qui sont généralement blancs.

* 12 *Le Lori tricolor*, indiqué par Edwards, Linnæus et Brisson. Il est peu d'oiseaux aussi remarquables par l'éclat, la netteté et la brillante opposition des couleurs; sa gentillesse égale sa beauté; Edwards qui l'a vu vivant et qui le nomme *petit Lori*, dit qu'il siffloit joliment, prononçoit distinctement différens mots, et sautant gaiement sur son juchoir ou sur le doigt, crioit d'une voix douce et claire, *lori, lori*; il jouoit avec la main qu'on lui présentoit, couroit après les personnes en sautillant comme un moineau. C'est le Lori des Philippines, de nos planches enluminées.

* 13. *Le Lori à collier*, ou *le Lori mâle des Indes orientales*, de nos planches enluminées, indiqué par Albin, Klein, Brisson et Linnæus. L'oiseau représenté N°. 84 de ces mêmes planches, sous le nom de *Lori des Indes orientales*, paroît être la femelle de celui dont il est ici question. Brisson l'a donné sous le même nom.

* 14. *Le Lori cramoisi d'Amboine.*

* 15. *Le Lori rouge.* Nous corrigeons la dénomination de *Lori de la Chine* qui lui est donnée dans nos planches enluminées, parce qu'il ne paroît pas, d'après les voyageurs, qu'il se trouve des Loris à la Chine.

* 16. *Le Lori rouge et violet* ou *le Lori de Gueby.*

* 17. *Le grand Lori.*

18. *Le Lori-Perruche rouge.* Ces Loris-Perru-

ches

ches font la nuance entre les Loris et les Perruches de l'ancien continent ; ils sont rouges comme les Loris, mais leur queue est plus longue, et cependant plus courte que celle des perruches. Linnæus, Edwards et Brisson en ont parlé.

* 19. *Le Lori Perruche violet et rouge*, ou *la Perruche des Indes orientales* de nos planches enluminées, indiquée par Brisson.

* 20. *Le Lori-Perruche tricolor*, ou *la Perruche rouge d'Amboine* de Brisson.

Perruches à queue longue et également étagée de l'ancien continent.

* 21. *La grande Perruche à collier d'un rouge vif*, indiquée par Aldrovande, Willulghby, Ray, Linnæus et Brisson. Pline et Solin ont décrit cette espèce qui de leur temps étoit la seule connue, et qui venoit de l'Inde. Apulée la dépeint avec l'élégance qu'il a coutume d'affecter, et dit que son plumage est d'un vert naïf et brillant. Aldrovande qui a recueilli tous les traits de ces descriptions, ne nous permet pas de douter que cette grande et belle Perruche ne soit le perroquet à collier et à longue queue des anciens. Au reste, elle rassemble tous les traits de beauté des oiseaux de son genre ; plumage d'un vert clair et gai sur la tête, plus foncé sur les ailes et le dos, demi-collier couleur de rose qui entoure le derrière du cou, bec d'un rouge vermeil, et tache pourprée au sommet de l'aile; ajoutez une belle queue plus longue que le corps, mêlée de vert et de bleu d'aigue-marine en dessus, et doublée de jaune tendre, vous aurez toute la figure de cette

perruche. Elle se trouve dans les terres du continent de l'Asie méridionale, dans les îles voisines et à Ceylan.

Nous séparons en deux familles les Perruches à longue queue; la première composée de celles qui ont la queue également étagée; la seconde, de celles qui l'ont inégale, ou plutôt inégalement étagée, c'est-à-dire, qui ont les deux pennes du milieu de la queue beaucoup plus longues que les autres pennes, et qui paroissent en même temps séparées l'une de l'autre. Ces Perruches sont plus grosses que les Perruches à queue courte dont nous donnerons ci-après les notices.

* 22. *La Perruche à double collier de l'île de Bourbon*, indiquée par Brisson.

* 23. *La Perruche à tête rouge, de Gingi.*

* 24. *La Perruche à tête bleue des Indes orientales*, indiquée par Brisson.

* 25. *La Perruche-Lori variée, des Indes orientales*, indiquée par Edwards, Linnæus et Brisson.

26. *La Perruche jaune d'Angola* de Brisson, indiquée par Frisch, Klein et Linnæus.

27. *La Perruche à tête d'azur*, indiquée par Edwards, Albin et Brisson.

* 28. *La Perruche-souris*, ou *la Perruche à poitrine grise.*

* 29. *La Perruche à moustaches*, ou *la Perruche de Pondichéri.*

* 30. *La Perruche à face bleue*, ou *la Perruche d'Amboine*, indiquée par Brisson; Edwards en a parlé. Nous rapportons à cette Perruche, comme simple variété ou du moins comme espèce très-voisine, la Perruche des Moluques de nos planches enluminées.

* 31. *La Perruche aux ailes chamarrées.* C'est la même que le Perroquet de Luçon, de nos planches enluminées.

Perruches à queue longue et inégale de l'ancien continent.

* 32. *La Perruche à collier couleur de rose.* Cette Perruche que Brisson a crue propre au nouveau continent, lui est absolument étrangère; on la trouve dans plusieurs parties de l'Afrique. Dans ces Perruches, les deux pennes du milieu de la queue sont beaucoup plus longues que les autres pennes, et elles sont en même temps séparées l'une de l'autre.

* 33. *La petite Perruche à tête couleur de rose, à longs brins*, indiquée par Albin, Edwards et Klein. Brisson l'a donnée sous le nom de *Perruche de Bengale.* C'est la Perruche de Mahé de nos planches enluminées.

* 34. *La grande Perruche à longs brins.*

* 35. *La grande Perruche à ailes rougeâtres*, ou *la Perruche de Gingi* de Brisson.

36. *La Perruche à gorge rouge*, indiquée par Edwards. C'est la Perruche des Indes de Brisson.

37. *La grande Perruche à bandeau noir*, ou l'*Ara des Moluques* de Brisson; Klein et Seba en ont parlé.

38. *La Perruche verte et rouge*, ou *la Perruche du Japon* de Brisson, indiquée par Aldrovande, Ray et Willulghby.

39. *La Perruche huppée de Java*, indiquée par Willulghby, Ray et Brisson; c'est le petit perroquet de Bontius.

Perruches à queue courte de l'ancien continent.

Les espèces de Perruches à queue courte sont bien plus nombreuses dans l'ancien continent que dans le nouveau ; elles ont de même quelques habitudes naturelles aussi différentes que le sont les climats ; quelques-unes, par exemple, dorment la tête en bas et les pieds en haut, accrochées à une petite branche d'arbre, ce que ne font pas les perriches d'Amérique. En général, tous les perroquets du nouveau monde font leurs nids dans des creux d'arbres, et spécialement dans les trous abandonnés par les pics nommés aux îles, charpentiers. Dans l'ancien continent, au contraire, plusieurs voyageurs nous assurent que différentes espèces de perroquets suspendent leurs nids tissus de joncs et de racines, en les attachant à la pointe des rameaux flexibles. Cette diversité dans la manière de nicher, si elle est réelle pour un grand nombre d'espèces, pourroit être suggérée par la différente impression du climat. En Amérique, où la chaleur n'est jamais excessive, elle doit être recueillie dans un petit lieu qui la concentre ; et sous la zône torride d'Afrique, le nid suspendu reçoit des vents qui le bercent, un rafraîchissement peut-être nécessaire.

* 40. *La Perruche à tête rouge*, ou *le Moineau de Guinée*, indiqué par Edwards, Albin, Klein, Ray, Frisch, Linnæus et Brisson. Cette Perruche est fort commune en Guinée, d'où on l'apporte souvent en Europe, à cause de la beauté de son plumage, de sa familiarité et de sa douceur ; car elle n'apprend point à parler et n'a qu'un cri assez désagréable : ces oiseaux pé-

rissent en grand nombre dans le transport ; à peine en sauve-t-on un sur dix dans le passage de Guinée en Europe, et néanmoins ils vivent assez longtemps dans nos climats, en les nourrissant de graines de panis et d'alpiste, pourvu qu'on les mette par paires dans leurs cages ; ils y pondent même quelquefois, mais on a peu d'exemples que leurs œufs aient éclos. Lorsque l'un des deux oiseaux appariés vient à mourir, l'autre s'attriste et ne lui survit guère : ils se prodiguent réciproquement de tendres soins ; le mâle se tient d'affection à côté de sa femelle, lui dégorge de la graine dans le bec : celle-ci marque son inquiétude, si elle en est un moment séparée ; ils charment ainsi leur captivité par l'amour et la douce habitude. Les voyageurs rapportent qu'en Guinée ces oiseaux, par leur grand nombre, causent beaucoup de dommages aux grains de la campagne : il paroît que l'espèce en est répandue dans presque tous les climats méridionaux de l'ancien continent ; car on la trouve en Éthiopie, aux Indes orientales, dans l'île de Java, aussi bien qu'en Guinée : c'est la petite perruche mâle de Guinée de nos planches enluminées. Une variété, ou peut-être une espèce très-voisine de celle-ci, est l'oiseau donné par Edwards sous la dénomination de très-petit perroquet vert et rouge, qu'il dit venir des Indes orientales.

* 41. *La Perruche à tête bleue*, indiquée par Edwards, Linnæus et Brisson.

* 42. *Le Coulacissi*, ou *la Perruche des Philippines* de Brisson, indiquée par Salerne.

43. *La Perruche aux ailes d'or*, indiquée par Edwards, Linnæus et Brisson.

* 44. *La Perruche à tête grise*, ou *la petite Perruche de Madagascar* de Brisson.

* 45. *La Perruche aux ailes variées*, ou *la petite Perruche de Batavia.*

* 46. *La Perruche auz ailes bleues*, ou *la Perruche du cap de Bonne-Espérance.*

47. *La Perruche à collier des Philippines*, indiquée par Sonnerat.

48. *La Perruche à ailes noires*, décrite par Sonnerat, et qui se trouve à l'île de Luçon.

* 49. *L'Arimanon*, ou *la petite Perruche d'Otaiti.* Elle est fort commune dans cette île où on la voit voltiger partout et où on l'entend sans cesse piailler; mais elle est fort difficile à conserver en domesticité; elle se laisse mourir d'ennui, sur-tout lorsqu'elle est seule dans la cage; on ne peut lui faire prendre d'autres nourritures que des jus de fruits; elle refuse constamment tous les alimens plus solides.

PERROQUETS DU NOUVEAU CONTINENT.

Les Amazones et les Criks.

* 50. *L'Amazone à tête jaune*, ou *le Perroquet amazone du Brésil* de Brisson, indiqué par Barrère et Linnæus. Le Perroquet vert et rouge de Cayenne de nos planches enluminées, connu à la Guiane sous le nom de *Bâtard-Amazone*, ou de *demi-Amazone*, nous paroît être une espèce voisine ou peut-être une variété de cette espèce. On peut en dire autant du Perroquet à bec bariolé de Salerne, indiqué par Aldrovande Willulghby, Ray et Brisson.

51. *Le Tarabé* ou *Amazone à tête rouge du Brésil*, indiqué par Marcgrave, Willulghby, Salerne, Ray et Brisson.

* 52. *L'Amazone à tête blanche*, indiqué par Aldrovande, Fernandez, Olina, Willulghby, Ray, Barrère, Frisch, Klein, Sloane, Edwards, Linnæus, Salerne et Brisson. C'est le même que l'oiseau représenté dans nos planches enluminées, sous la dénomination de *perroquet de la Martinique*.

* 53. *L'Amazone jaune*, indiqué par Salerne et Brisson. Ce perroquet-amazone est probablement du Brésil, parce que Salerne dit qu'il en a vu un qui prononçoit des mots portugais.

* 54. *L'Aourou-Couraou* de Marcgrave, ou *le Perroquet-Amazone* de Brisson, indiqué par Willulghby, Barrère, Ray, Klein, Frisch, Salerne et Linnæus, Aldrovande, Marcgrave, Brisson et d'autres Ornithologistes ont parlé de plusieurs variétés de cette espèce, parmi lesquelles il faut compter le Perroquet-Amazone varié et le Perroquet-Amazone à front jaune de Brisson.

* 55. *Le Meunier* ou *le Crik poudré*. C'est le plus grand de tous les Perroquets du nouveau monde, à l'exception des aras. Il a été appelé Meunier par les habitans de Cayenne, parce que son plumage, dont le fond est vert, paroît saupoudré de farine. Il est estimé tant par sa grandeur et la singularité de ses couleurs que par la facilité qu'il a d'apprendre à parler, et par la douceur de son naturel. Il n'a qu'un petit trait déplaisant, c'est son bec qui est de couleur de corne blanchâtre.

56 *Le Crik rouge et bleu*, ou *le Perroquet bleu de*

la Guiane de Brisson, indiqué par Aldrovande ; tous les autres Naturalistes ont copié ce qu'il en a dit; cependant ils ne s'accordent pas dans la description qu'ils en donnent. Selon Linnæus il a la queue verte, et selon Brisson il l'a couleur de rose ; ni l'un ni l'autre ne l'ont vu. Ray et Willulghby en ont parlé.

* 57. *Le Crik à face bleue*, indiqué par Brisson.

* 58. *Le Crik* ou *le Perroquet de Cayenne* de Brisson, indiqué par Marcgrave, Barrère, Edwards, Salerne et Linnæus.

59. *Le Crik à tête bleue*, donné par Edvards ; il se trouve à la Guiane ainsi que les précédens. On doit rapporter à cette espèce le Perroquet Cocho de Fernandez, ou petit Perroquet vert d'Amérique d'Edwards, et le Perroquet vert du Brésil du même Edwards, indiqué par Linnæus et Brisson.

60. *Le Crik à tête violette*, indiqué par Brisson.

Les Papegais.

Les Papegais sont en général plus petits que les Amazones ; ils en diffèrent ainsi que des criks, en ce qu'ils n'ont point de rouge dans les ailes.

* 61. *Le Tavoua*. C'est le nom qu'il porte dans la langue Galibi. Il est recherché, parce que c'est peut-être de tous les perroquets celui qui parle le mieux; mais cette bonne qualité ou plutôt ce talent est accompagné d'un défaut bien essentiel ; ce Tavoua est traître et méchant au point de mordre cruellement lorsqu'il fait semblant de caresser, il a même l'air de méditer ses méchancetés. Sa physionomie quoique vive est équivoque ; du reste c'est un très-bel oiseau,

plus agile et plus ingambe qu'aucun autre perroquet.

* 62. *Le Papegai de Paradis* de Catesby, ou *le Perroquet de Cuba*, indiqué par Klein, Linnæus et Brisson.

* 63. *Le Papegai maillé.* Ce perroquet paroît être le même que le perroquet varié de l'ancien continent; il a la voix différente de tous les autres perroquets de l'Amérique, son cri est aigu et perçant; nous présumons que si on trouve cette espèce dans l'intérieur des terres de la Guiane, c'est qu'elle s'y est naturalisée comme celle des serins.

* 64. *Le Papegai à bandeau rouge*, ou *le Perroquet de Saint-Domingue.*

* 65. *Le Papegai à ventre pourpre de la Martinique*, indiqué par Brisson.

* 66. *Le Papegai à tête et gorge bleue*, ou *le Perroquet à tête bleue de Cayenne*, indiqué par Edwards et Brisson.

* 67. *Le Papegai violet*, ou *le Perroquet varié de Cayenne*, indiqué par Barrère et Edwards.

68. *Le Sassebé* ou *le Perroquet à gorge rouge de la Jamaïque* de Brisson, indiqué par Ray, Sloane et Linnæus.

69. *Le Papegai brun*, ou *le Perroquet de la Nouvelle-Espagne* de Brisson, indiqué par Edwards et Linnæus.

70. *Le Papegai à tête aurore.* Lepage Dupratz est le seul qui en ait parlé.

71. *Le Paragua* ou *le Lori du Brésil* de Brisson. Willulghby, Marcgrave, Ray et Salerne en ont parlé.

** 72. *Le Maïpouri et le Caïca.*

Ce petit genre, composé de deux espèces seulement, paroît faire la nuance par la grandeur entre les papegais et les perruches. Le nom de Maïpouri convient très-bien au premier, parce qu'il siffle comme le tapir qu'on appelle à Cayenne Maïpouri, et quoiqu'il y ait une énorme différence entre ce gros quadrupède et ce petit oiseau, le coup de sifflet est si semblable qu'on s'y méprendroit. Il n'approche pas des habitations et se tient ordinairement dans les bois entourés d'eau, et même sur les arbres des savanes noyées ; il n'a pas d'autre voix que son sifflet aigu qu'il répète souvent en volant, et il n'apprend point à parler. Ces oiseaux vont ordinairement en petites troupes, mais souvent sans affection les uns pour les autres; car ils se battent fréquemment et cruellement. Lorsqu'on en prend quelques-uns à la chasse, il n'y a pas moyen de les conserver ; ils refusent la nourriture si constamment qu'ils se laissent mourir ; ils sont de si mauvaise humeur qu'on ne peut les adoucir même avec les camouflets de fumée de tabac dont on se sert pour rendre doux les perroquets les plus revêches. Il faut pour élever ceux-ci les prendre jeunes, et ils ne vaudroient pas la peine de leur éducation, si leur plumage n'étoit pas beau et leur figure singulière ; car ils sont d'une forme fort différente de celle des perroquets et même de celle des perriches ; ils ont le corps plus épais et plus court, la tête aussi beaucoup plus grosse, le cou et la queue extrêmement courts; en sorte qu'ils ont l'air massifs et lourds. Tous leurs mouvemens répondent à leur figure; leurs plu-

mes même sont toutes différentes de celles des autres perroquets ou perruches; elles sont courtes, très-serrées et collées contre le corps; en sorte qu'il semble qu'on les ait en effet comprimées et collées artificiellement sur la poitrine et sur toutes les parties inférieures du corps. Leur plumage est vert et jaune et leur bec de couleur de chair; ils ont sur la tête une espèce de calotte noire.

Nous avons adopté pour la seconde espèce le mot de *Caïca* de la langue galibi, qui est le nom des plus grosses perriches; elle ressemble à la précédente par toutes les singularités de la forme et par la calotte noire de la tête. On voit tous les ans arriver de ces oiseaux à Cayenne par petites troupes, dans la belle saison de l'automne, et ne faire qu'un petit séjour, en sorte que pour le climat de la Guiane ce ne sont que des oiseaux de passage.

Ces deux oiseaux sont représentés dans nos planches enluminées, le premier sous le nom de *petite Perruche Maïpouri de Cayenne*, et le second sous celui de *Perruche à tête noire de Cayenne*. Le premier est indiqué par Edwards.

Les Perriches à queue longue et également étagée, du nouveau continent.

73. *La Perriche pavouane*, ou *la Perruche de la Guiane* de Brisson; elle est représentée jeune, n°. 407 de nos planches enluminées, et tout-à-fait adulte, c'est-à-dire dans sa beauté, n°. 167; elle est assez commune à Cayenne; on la trouve également aux Antilles, et c'est de toutes les perruches du nouveau con-

tinent celle qui apprend le plus facilement à parler; néanmoins elle n'est docile qu'à cet égard, car quoique privée depuis longtemps, elle conserve toujours un naturel sauvage et farouche; elle a même l'air mutin et de mauvaise humeur; mais comme elle a l'œil très-vif et qu'elle est leste et bien faite, elle plaît par sa figure; son plumage est jaune et vert.

74. *La Perriche à gorge brune*, indiquée par Edwards, Linnæus et Brisson.

* 75. *La Perriche à gorge variée*, ou *la Perruche à gorge tachetée de Cayenne*, indiquée par Salerne.

* 76. *La Perriche à ailes variées*, ou *la petite Perruche verte de Cayenne*; Barrère et Brisson en ont parlé.

77. *L'Anaca du Brésil* de Marcgrave, indiquée par Willulghby, Ray, Salerne et Brisson.

78. *Le Jendaya* de Marcgrave, indiqué par Willulghby, Ray, Salerne et Brisson.

* 79. *La Perriche émeraude*; c'est la Perruche des terres Magellaniques, de nos planches enluminées.

Perruches à queue longue et inégalement étagée, du novueau continent.

* 80. *Le Sincialo* ou *la Perruche* de Brisson et de nos planches enluminées. C'est le nom que cet oiseau porte à Saint-Domingue; il n'est pas plus gros qu'un merle, mais il paroît une fois plus long, ayant une queue de sept pouces de longueur, et le corps n'étant que de cinq; il est fort causeur; il apprend aisément à parler, à siffler et à contrefaire la voix ou le cri de tous les animaux qu'il entend. Ces perruches vo-

lent en troupes et se perchent sur les arbres les plus touffus et les plus verts ; et comme elles sont vertes elles-mêmes, on a beaucoup de peine à les apercevoir ; elles font grand bruit sur les arbres en criant, piaillant et jabotant plusieurs ensemble ; et si elles entendent des voix d'hommes ou d'animaux, elles n'en crient que plus fort. Au reste, cette habitude ne leur est pas particulière, car presque tous les perroquets que l'on garde dans les maisons crient d'autant plus fort que l'on parle plus haut ; elles se nourrissent comme les autres perroquets, mais elles sont plus vives et plus gaies ; on les apprivoise aisément ; elles paroissent aimer qu'on s'occupe d'elles, et il est rare qu'elles gardent le silence ; car dès qu'on parle elles ne manquent pas de crier et de jaser aussi ; elles deviennent grasses et bonnes à manger dans la saison des graines de bois d'Inde dont elles font alors leur principale nourriture ; tout le plumage de cette perruche est d'un vert jaunâtre. Aldrovande, Belon, Marcgrave, Willulghby, Barrère, Edwards et Linnæus en ont parlé.

* 81. *La Perriche à front rouge du Brésil* de Brisson, indiquée par Edwards et Linnæus.

* 82. *L'Aputé-Juba* ou *la Perruche illinoise*, indiquée par Marcgrave, Willulghby, Klein, Edwards, Frisch, Ray, Salerne, Linnæus et Brisson.

83. *La Perriche couronnée d'or* d'Edwards, ou *la Perruche du Brésil* de Brisson.

* 84. *Le Guarouba* ou *la Perruche jaune de Cayenne* de nos planches enluminées, indiquée par Marcgrave, Willulghby, Ray, Barrère, Salerne et

Brisson. La perruche jaune du Mexique, donnée par Brisson d'après Seba, paroît être une variété de celle-ci.

* 85. *La Perruche à tête jaune*, ou *la Perruche de la Caroline* de Brisson, indiquée par Catesby, Barrère, Klein, Frisch et Linnæus.

* 86. *La Perriche-Ara*, indiquée par Barrère.

Les Touis ou Perruches à queue courte, du nouveau continent

Les Touis sont les plus petits de tous les perroquets, et même des Perriches du nouveau continent : ils ne sont pas plus gros que le moineau. La plupart semblent aussi différer des perroquets et des perriches, en ce qu'ils n'apprennent point à parler.

* 87. *Le Toui à gorge jaune*, ou *la petite Perruche à gorge jaune d'Amérique*, indiquée par Brisson.

* 88. *Le Sosavé* ou *la petite Perruche de Cayenne.*

89. *Le Tirica* de Marcgrave, ou *la petite Perruche du Brésil* de Brisson, indiquée par Willulghby, Ray et Salerne.

90. *L'Été* ou *Toui-été*, indiqué par Marcgrave, Willulghby, Ray et Salerne : on peut rapporter à cette espèce la plus petite des perruches verte et bleue d'Edwards.

* 91. *Le Toui à tête d'or*, indiqué par Marcgrave, Ray, Salerne et Brisson. La petite perruche de l'île Saint-Thomas de nos planches enluminées, est une variété, ou du moins une espèce très-voisine de celle-ci.

II.

Oiseau qui a rapport au Rossignol.

Le Foudi-Jala ou *Rossignol de Madagascar* de Brisson.

III.

Oiseaux qui ont rapport au Serin.

* 1. *Le Serin de Mozambique.* Cet oiseau nous paroît faire la nuance entre les Serins et les tarins.

2 *Le Worabée d'Abyssinie*, indiqué par Bruce.

3. *L'Outre-mer*, indiqué par Bruce. C'est encore un oiseau d'Abyssinie.

4. *L'Hasbesch de Syrie*, représenté par Bruce.

IV.

Variétés et Oiseaux qui ont rapport au Chardonneret.

1. *Le Chardonneret à poitrine jaune.*

2. *Le Chardonneret à sourcils et front blancs*, indiqué par Aldrovande et Willulghby ; c'est le Chardonneret à tête blanche de Brisson.

3. *Le Chardonneret à tête rayée de rouge et de jaune*, indiqué par Brisson.

4. *Le Chardonneret à capuchon noir.* C'est le Chardonneret à tête noire de Brisson.

5. *Le Chardonneret blanchâtre* de Brisson.

6. *Le Chardonneret blanc* d'Aldrovande, de Willulghby et de Brisson. Gesner en a parlé.

7. *Le Chardonneret noir* de Brisson.

8. *Le Chardonneret noir à tête orangée*, indiqué par Aldrovande, Willulghby et Brisson.

9. *Le Chardonneret métis*. C'est le Chardonneret mulet de Brisson. Albin en a parlé.

10. *Le Chardonneret à quatre raies*. C'est le Chardonneret de Suède de Brisson. Linnæus en a parlé.

11. *Le Chardonneret vert* de Brisson, ou *le Maracaxao*. Edwards et Linnæus en ont parlé.

* 12. *Le Chardonneret jaune* ou *le Chardonneret du Canada*, indiqué par Catesby et Brisson sous le nom de *Chardonneret d'Amérique*.

V.

Variétés et Oiseaux qui ont rapport au Tarin.

* 1. *Le Tarin de la Nouvelle-Yorck.*

2. *L'Olivarez*. On le trouve aux environs de Buénos-Aires. C'est un oiseau qui chante très-bien, et qui surpasse à cet égard tous les oiseaux de l'Amérique méridionale.

3. *Le Tarin noir* de Brisson.

* 4. *Le Sizerin*. Brisson appelle cet oiseau petite linotte des vignes. Frisch nous apprend qu'il passe à la fin de l'automne en Allemagne. Selon lui le tarin peut servir d'appeau pour attirer les Sizerins dans les piéges au temps du passage, et ces deux espèces se mêlent et produisent ensemble. L'hiver est la saison où ils sont le plus familiers. Ils fréquentent les bois, grimpent sur les chênes, et s'accrochent comme les mésanges l'extrémité des petites branches. Les Sizerins

rins prennent beaucoup de graisse et sont un fort bon manger. En général ils sont peu défians et se prennent facilement aux gluaux.

5. *Le Catotol* ou *Tarin noir du Mexique* de Brisson.

6. *L'Acatéchili* ou *Tarin du Mexique* de Brisson.

V I.

VARIÉTÉS et Oiseaux qui ont rapport au Bouvreuil.

1. *Le Bouvreuil blanc* de Brisson.

2. *Le Bouvreuil noir* de Brisson.

3. *Le grand Bouvreuil* ou *le Bouvreuil noir d'Afrique* de Brisson.

* 4. *Le Bouveret.* Le mâle de cette espèce est représenté dans nos planches enluminées sous le nom de *Bouvreuil de l'île Bourbon*, et la femelle sous le nom de *Bouvreuil du cap de Bonne-Espérance.*

5. *Le Bouvreuil à bec blanc de la Guiane.*

* 6. *Le Bouveron* ou *le Bouvreuil à plumes frisées du Brésil.* C'est le petit Bouvreuil noir d'Afrique de Brisson.

* 7. *Le Bec rond à ventre roux.*

8. *Le Bec rond* ou *Bouvreuil bleu de la Caroline* de Brisson; Catesby, Klein et Linnæus en ont parlé.

9. *Le Bouvreuil* ou *Bec rond noir et blanc.* C'est le Bouvreuil noir du Mexique de Brisson.

10. *Le Bouvreuil* ou *Bec rond violet de la Caroline*, indiqué par Brisson. C'est le pinson violet de Catesby.

11. *Le Bouvreuil* ou *Bec rond violet à gorge et sourcils rouges*, indiqué par Linnæus. C'est le Bou-

vreuil violet de Bahama de Brisson, et le gros-bec violet de Catesby.

12. *La Huppe noire* ou *le Bouvreuil huppé d'Amérique* de Brisson ; Seba et Klein en ont parlé.

13. *L'Hambouvreux* ou *le Bouvreuil de Hambourg* de Brisson.

VII.

Variétés et Oiseaux qui ont rapport à la Linotte.

1. *La Linotte blanche* et *la Linotte aux pieds noirs.*

2. *Le Gyntel de Strasbourg*, indiqué par Gesner, Aldrovande et Brisson.

3. *La Linotte de montagne* de Brisson ; elle se trouve dans la province de Derby en Angleterre.

* 4. *Le Cabaret*, indiqué par Brisson.

5. *La Vengoline.* Cet oiseau d'Afrique a été indiqué par Edwards ; c'est la linotte d'Angola de Brisson.

6. *La Linotte gris de fer*, indiquée par Edwards.

7. *La Linotte à tête jaune* d'Edwards.

8. *La Linotte brune* dessinée par Edwards, que Brisson a confondue avec le petit moineau brun de Catesby.

9. *Le Ministre de la Caroline.* C'est le tangara bleu de la Caroline de Brisson ; Catesby en a parlé.

VIII.

Oiseaux qui ont rapport à l'Alouette et au Cochevis.

* 1. *Le Cujelier*, indiqué par Olina, Willulghby, Ray, Albin, Barrère, Linnæus et Brisson. Cet oiseau

diffère de notre alouette par plusieurs caractères et par ses habitudes naturelles ; il se plaît et niche dans les terres incultes qui avoisinent les taillis, d'où lui est venu sans doute le nom *d'alouette de bois*. On a remarqué que les fifres des Cent-suisses imitent assez exactement le ramage du Cujelier, d'où l'on peut conclure que cet oiseau est commun dans les montagnes de Suisse, comme il l'est dans celles du Bugey. Il s'élève très-haut en chantant, et se soutient en l'air comme l'alouette ordinaire. Il est assez gras en automne, et sa chair est alors un fort bon manger.

* 2. *La Farlouse* ou *l'Alouette des prés*, indiquée par Belon, Olina, Aldrovande, Willulghby, Ray, Albin, Linnæus et Brisson. La Farlouse part rapidement au moindre bruit, et se perche sur les arbres quoi que difficilement. Les auteurs de la Zoologie britannique trouvent à son chant de la ressemblance avec un rire moqueur, et Albin, avec le ramage du serin de Canarie ; mais ils l'accusent d'être trop bref et trop coupé. Belon et Olina s'accordent à dire que ce petit oiseau est recherché pour son plaisant chanter, et j'avoue qu'ayant eu occasion de l'entendre, je le trouvai en effet très-flatteur, quoiqu'un peu triste.

La Farlouse se trouve en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre et en Suède. On a remarqué qu'elle aime beaucoup la compagnie de ses semblables, et qu'à défaut de cette société de prédilection, elle se mèle dans les troupes de pinsons et de linottes qu'elle rencontre sur son passage ; elle niche ordinairement dans les prés bas et marécageux ; elle pose son nid à terre et le cache très-bien ; tandis que la

femelle couve, le mâle se tient perché sur un arbre dans le voisinage, et s'élève de temps à autre en chantant et battant des ailes. La couleur de son plumage est olivâtre et blanc-jaunâtre, varié de noir; elle pèse six à sept gros, et n'a pas neuf pouces de vol; elle se nourrit principalement de vermisseaux et d'insectes qu'elle cherche dans les terres nouvellement labourées. La Farlouse blanche de Brisson est une variété de cette espèce.

* 3. *L'Alouette pipi*, indiquée par Albin, Frisch, Linnæus et Brisson. C'est la plus petite de nos alouettes de France; son nom est évidemment dérivé de son cri; et ces sortes de dénominations sont toujours les meilleures, puisqu'elles représentent l'objet dénommé autant qu'il est possible.

Au printemps, lorsque le mâle pipi chante sur sa branche, c'est avec beaucoup d'action; il se redresse alors; il entr'ouvre le bec; il épanouit ses ailes, et tout annonce que c'est un chant d'amour; de temps en temps il s'élève assez haut; il plane quelques momens et retombe presque à la même place, en continuant toujours de chanter : son ramage est simple, mais il est doux, harmonieux et nettement prononcé. Ce petit oiseau fait son nid dans des endroits solitaires, et le cache sous une motte de gazon; aussi ses petits sont-ils souvent la proie des couleuvres. Il a la tête plutôt longue que ronde, le bec très-délicat et noirâtre, le plumage brun-verdâtre et blanc-jaunâtre moucheté; il se nourrit principalement d'insectes et de petites graines.

4. *La Spipolette* ou *l'Alouette de champs* de Brisson, indiquée par Gesner, Aldrovande, Ray, Wil-

lulghby, Frisch, Schwenckfeld et Linnæus. L'oiseau dont il s'agit est un peu plus gros que la farlouse, et se tient dans les friches et les bruyères : au printemps le mâle se perche pour rappeler ou découvrir sa femelle; quelquefois même il s'élève en l'air en chantaut de toutes ses forces, puis il revient bien vîte se poser à terre où est toujours le rendez-vous : lorsqu'on approche du nid, la mère se trahit bientôt par ses cris, en quoi son instinct paroît différer de celui des autres alouettes qui, lorsqu'elles craignent quelque danger, se taisent et demeurent immobiles.

Les mâles diffèrent peu des femelles à l'extérieur; mais une manière sûre de les reconnoître c'est de leur présenter un autre mâle enfermé dans une cage; ils se jetteront bientôt dessus comme sur un ennemi, ou plutôt comme sur un rival. On est assez curieux d'élever les jeunes mâles à cause de leur ramage, mais cela demande des précautions. Il faut au commencement couvrir leur cage d'une étoffe verte, ne leur laisser que peu de jour et leur prodiguer les œufs de fourmis : lorsqu'ils sont accoutumés à manger et à boire dans leur prison, on peut diminuer par degrés la quantité des œufs de fourmis, et y substituer insensiblement du chenevis écrasé, mêlé avec de la fleur de farine et des jaunes d'œufs.

La chair de la Spipolette, lorsqu'elle est grasse, est un très-bon manger. Son plumage est d'un gris-brun teinté d'olivâtre, et le dessous du corps d'un blanc jaunâtre taché de brun; le bec est noirâtre et les pieds sont bruns : elle a onze pouces de vol.

5. *La Girolle* d'Aldrovande, indiquée par Brisson

sous le nom *d'alouette d'Italie* Willulghby et Ray en ont parlé.

6. *La Locustelle* de Willulghby. La Locustelle est la plus petite de toutes les alouettes de notre Europe. Les auteurs de la Zoologie britannique à qui nous devons la connoissance de cette espèce, lui ont donné le nom *d'alouette des saules*. Elle a beaucoup de rapport avec l'alouette pipi.

* 7. *La Rousseline* ou *l'Alouette de marais, d'Alsace.*

* 8. *La Ceinture de prêtre* ou *l'Alouette de Sibérie.* C'est de tous les oiseaux à qui on a donné le nom d'alouette, celui qui a le plus beau plumage et le plus distingué.

* 9. *L'Alouette noire à dos fauve.* Elle a été rapportée de Buénos-Aires par Commerson.

* 10. *La Farlouzanne de la Louisiane.*

* 11. *La Cravatte jaune* ou *Calandre du cap de Bonne-Espérance.* C'est l'alouette du cap de Brisson.

12. *Le Hausse-col noir* ou *l'Alouette de Virginie* de Brisson; Klein, Catesby, Frisch et Linnæus en ont parlé.

13. *L'Alouette aux joues brunes de Pensilvanie,* indiquée par Brisson et par Edwards.

* 14. *La Variole.* Cette jolie petite alouette a été rapportée par Commerson du pays qu'arrose la rivière de la Plata.

15. *La Cendrille du cap de Bonne-Espérance.*

* 16. *Le Sirli du cap de Bonne-Espérance.*

17. *Le Lulu* ou *la petite Alouette huppée* de Brisson, indiquée par Gesner, Aldrovande, Ray et Willulghby.

* 18. *La Coquillade.* C'est une espèce nouvelle envoyée de Provence.

* 19. *La Grisette* ou *le Cochevis du Sénégal.* C'est l'Alouette huppée du Sénégal de Brisson.

IX.

Oiseaux qui ont rapport à la Fauvette.

* 1. *La Fauvette babillarde* de Brisson. Cette Fauvette est celle qu'on entend le plus souvent et presque incessamment au printemps. On la voit aussi s'élever fréquemment d'un petit vol droit au-dessus des haies, pirouetter en l'air et retomber en chantant une petite reprise de ramage fort vif, fort gai, toujours le même, et qu'elle répète à tout moment, ce qui lui a fait donner le nom de *babillarde.* Outre ce refrein qu'elle chante le plus souvent en l'air, elle a une autre sorte d'accent ou de sifflement fort grave, *bjie, bjie*, qu'elle fait entendre de l'épaisseur des buissons, et qu'on n'imagineroit pas sortir d'un oiseau si petit. Ses mouvemens sont aussi vifs, aussi fréquens que son babil est continu; c'est la plus remuante et la plus leste des fauvettes; elle se prive aisément : comme elle habite autour de nous, dans nos prés, nos bosquets, nos jardins, elle est déjà familière à demi. Si l'on veut l'élever en cage, ce que l'on fait quelquefois pour la gaieté de son chant, il faut, dit Olina, attendre à l'enlever du nid, qu'elle ait poussé ses plumes, lui donner une baignoire dans sa cage; car elle meurt dans le temps de la mue si elle n'a pas la facilité de se baigner. Gesner, Willulghby, Aldrovande, Olina, Klein, Frisch et Linnæus en ont parlé. Belon qui l'appelle d'abord *fau-*

vette brune, lui donne ensuite le surnom de *plombée*, qui représente beaucoup mieux la vraie teinte de son plumage.

2. *La Roussette* ou *la Fauvette des bois* de Brisson. Comme toutes les Fauvettes celle-ci est toujours gaie, alerte, vive, et fait souvent entendre un petit cri. Elle a de plus un chant qui, quoique monotone, n'est point désagréable; elle le perfectionne lorsqu'elle est à portée d'entendre des modulations plus variées et plus brillantes. Ses petits sont aisés à élever et à nourrir, et l'on en prend volontiers la peine pour le plaisir que donnent leur familiarité, leur petit ramage et leur gaieté. Ses migrations semblent se borner à nos provinces méridionales; elle y paroît l'hiver et chante dans cette saison; au printemps elle revient dans nos bois, préfère les taillis et y construit son nid. Belon, Aldrovande, Willulghby, Ray et Linnæus en ont parlé.

3. *La Fauvette des Roseaux* de Brisson. Cette Fauvette chante dans les nuits chaudes du printemps, comme le rossignol, ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom de *rossignol des saules ou des osiers*. Elle fait son nid dans les roseaux, au milieu des marécages et dans les taillis, au bord des eaux; les petits, quoique fort jeunes et sans plumes, quittent le nid quand on y touche, et même quand on l'approche de trop près. Cette habitude qui est propre aux petits de toute la famille des Fauvettes, et même à cette espèce qui niche au milieu des eaux, semble être un caractère distinctif du naturel de ces oiseaux. Le dessus du corps est gris-roussâtre, clair; les pennes des ailes sont brunes; la gorge et le devant du corps jaunâtres. Al-

drovande, Gesner, Willulghby, Ray, Klein et Linnæus en ont parlé.

* 4. *Le Traîne-buisson*, ou *Mouchet*, ou *la Fauvette d'hiver.* Toutes les Fauvettes partent au milieu de l'automne; c'est alors au contraire qu'arrive celle-ci; elle passe avec nous toute la mauvaise saison. Ces fauvettes arrivent ensemble au commencement de l'hiver; elles s'abattent sur les haies, et vont de buissons en buissons, toujours assez près de terre. Elles ne sont point sauvages; elles n'ont pas la vivacité des autres Fauvettes, et leur naturel semble participer du froid et de l'engourdissement de la saison; leur voix est une espèce de frémissement doux, *titit-tititit*, qu'elles répètent assez fréquemment; elles ont de plus un petit ramage qui, quoique plaintif et peu varié, fait plaisir à entendre dans une saison où tout se tait : c'est ordinairement vers le soir qu'il est plus fréquent et plus soutenu. Au fort de cette saison rigoureuse, les Traîne-buissons s'approchent des granges et des aires où l'on bat le bled, pour démêler dans les pailles quelques menus grains. Leur départ de France au printemps, leur fréquence dans les pays plus septentrionaux, dans cette saison, est un fait intéressant dans l'histoire de la migration des oiseaux; il est très-rare dans nos provinces de trouver leur nid; ils le posent près de terre ou sur la terre même; lorsqu'un chat ou quelqu'autre animal dangereux en approche, la mère, pour lui donner le change, par un instinct semblable à celui de la perdrix devant le chien, se jette au-devant et voltige terre-à-terre, jusqu'à ce qu'elle l'ait suffisamment éloigné.

Les couleurs de la Fauvette d'hiver sont d'un ton

beaucoup plus foncé que celles de toutes les autres Fauvettes. Brisson l'a donnée sous le nom de *Fauvette de haie*, ou *Passe buse*. Belon, Aldrovande, Gesner, Albin, Frisch, Ray, Klein, Willulghby et Linnæus en ont parlé.

* 5. *La Fauvette tachetée* de Brisson. Cette Fauvette est plus commune dans nos provinces méridionales que dans les septentrionales où on la connoît peu. Elle niche dans les prés, et pose son nid à un pied de terre sur quelque plante forte. Elle ne sort pas de son nid lorsqu'on en approche, et se laisse prendre dessus plutôt que de l'abandonner, oubliant le soin de sa vie pour celui de sa progéniture, tant est grande la force de cet instinct qui d'animaux foibles et fugitifs, fait des animaux courageux, intrépides! tant il est vrai que dans tous les êtres qui suivent la sage loi de la Nature, l'amour paternel est le principe de ce qu'on peut appeler vertu. Aldrovande, Willulghby, Ray et Albin en ont parlé.

* 6. *La Fauvette des Alpes*. Ces oiseaux ne s'éloignent des hautes montagnes que quand ils y sont forcés par l'abondance des neiges. Ils se tiennent communément à terre, où ils courent vîte en filant comme la caille et la perdrix, et non en sautillant comme les autres Fauvettes; ils se posent aussi sur les pierres, mais rarement sur les arbres; ils vont par petites troupes, et ils ont pour se rappeler entr'eux un cri semblable à celui de la lavandière. Tant que le froid n'est pas bien fort, on les trouve dans les champs, et lorsqu'il devient plus rigoureux, ils se rassemblent dans les prairies humides où il y a de la mousse, et on les voit

alors courir sur la glace ; leurs dernières ressources, ce sont les fontaines chaudes et les ruisseaux d'eau vive ; on les y rencontre souvent en cherchant des bécassines. Ils ne sont pas bien farouches, et cependant ils sont assez difficiles à tuer, sur - tout au vol. Leur plumage est gris cendré varié de brun : ils surpassent de beaucoup en grandeur toutes les Fauvettes. Aucun auteur n'en a parlé.

* 7. *La Passerinette de Provence* ou *la petite Fauvette* de Brisson.

* 8. *La Grisette* ou *Fauvette grise*, indiquée par Brisson, Aldrovande, Willulghby, Barrère Ray et Linnæus.

* 9. *La petite Fauvette rousse ;* c'est la fauvette rousse de Brisson ; Aldrovande, Belon et Frisch en ont parlé.

* 10. *Le Pitchou.* C'est une espèce nouvelle.

11. *La Fauvette tachetée du cap de Bonne-Espérance* de Brisson.

* 12. *La petite Fauvette tachetée du cap de Bonne-Espérance.*

* 13. *La Fauvette tachetée de la Louisiane.*

* 14. *La Fauvette ombrée de la Louisiane.*

* 15. *La Fauvette à poitrine jaune de la Louisiane.*

16. *La Fauvette de Cayenne à queue rousse.*

17. *La Fauvette de Cayenne à gorge brune et ventre jaune.*

18. *La Fauvette bleuâtre de Saint-Domingue.* Nous ne savons rien des mœurs de ces différens oiseaux, et nous en avons regret ; la Nature inspire à tous les êtres qu'elle anime, un instinct, des facultés, des habitudes

relatives aux divers climats et variées comme eux : ces objets sont partout dignes d'ètre observés, et presque partout manquent d'observateurs.

X.

Oiseaux qui ont rapport à la Fauvette et au Rouge-gorge.

1. *Le Rouge-queue.* Cet oiseau qu'on peut placer entre le rouge-gorge et la fauvette, habite les bois avec le rouge-gorge, vit d'insectes comme lui pendant tout l'été, et part en même temps à l'automne ; il niche dans les bois et buissons comme les bec-figues et les fauvettes; par ses allures et par plusieurs traits de ressemblance, il paroît se rapprocher du genre du rossignol de muraille; cependant il n'a ni chant ni ramage; il ne fait entendre qu'un petit son flûté *suit*, en alongeant et filant très-doux la première syllabe; il est en général assez silencieux et fort tranquille : s'il y a une branche isolée qui sorte d'un buisson ou qui traverse un sentier, c'est là qu'il se pose, en donnant à sa queue une petite secousse comme le rossignol de muraille : il vient à la pipée, mais sans y accourir avec la vivacité et l'intérêt des autres oiseaux ; il ne semble que suivre la foule. Sur la fin de l'été il est très-gras et d'un goût délicat; il a la queue d'un roux de feu clair et vif ; le reste de son plumage tire sur le gris. Il y en a qui ont un beau collier noir, et dans tout le plumage des couleurs plus vives et plus variées. Brisson en a fait une seconde espèce; nous croyons que ceux-ci sont les mâles. Aldrovande, Gesner, Willulghby, Ray, Frisch, Klein et Linnæus en ont parlé.

* 2. *La Gorge-bleue.* Par la proportion des formes, par la grandeur et la figure entière, la Gorge-bleue semble n'être qu'une répétition du rouge-gorge; elle n'en diffère que par les couleurs; elle en partage aussi la manière de vivre; mais en rapprochant ces deux oiseaux par les ressemblances, la Nature semble les avoir séparés d'habitation. Le rouge-gorge demeure au fond des bois, la Gorge-bleue se tient à leurs lisières, cherchant les marais, les prés humides, les oseraies et les roseaux, et avec le même instinct solitaire que le rouge-gorge, elle semble avoir pour l'homme le même sentiment de familiarité; car après toute la belle saison passée dans ces lieux reculés, au bord des bois voisins des marécages, ces oiseaux viennent avant leur départ dans les jardins, dans les avenues, sur les haies, et se laissent approcher assez pour qu'on puisse les tirer à la sarbacane.

Dans le temps des amours, le mâle s'élève droit en l'air, d'un petit vol, en chantant; il pirouette et retombe sur son rameau avec autant de gaieté que la Fauvette, dont la Gorge-bleue paroît avoir quelques habitudes; elle chante la nuit, et son ramage est très-doux. Elle aime autant à se baigner que le rouge-gorge, et se tient plus que lui près des eaux; elle vit de vermisseaux et d'autres insectes. Elle a été indiquée par Aldrovande, Gesner, Klein, Frisch, Edwards, Willulgbhy, Linnæus, Barrère et Brisson.

* 3. *Le Rouge-gorge bleu de l'Amérique septentrionale*, indiqué par Brisson, Catesby, Edwards, Klein et Linnæus.

* 4. *Le Rouge-queue de la Guiane.*

X I.

Variétés et Oiseaux qui ont rapport au Pinson.

1. *Le Pinson d'Ardenne.* Ces oiseaux ne nichent point dans nos pays; ils y passent d'année à autre en très-grandes troupes: le temps de leur passage est l'automne et l'hiver. Pendant leur séjour ils vont avec les pinsons ordinaires, et se retirent comme eux dans les feuillages : il en parut des volées très-nombreuses en Lorraine dans l'hiver de l'année 1765; chaque nuit on en tuoit plus de six cents douzaines; on ne prenoit pas la peine de les tirer , on les assommoit à coups de gaules, et quoique ce massacre eût duré tout l'hiver, on ne s'apercevoit presque pas à la fin que la troupe eût été entamée. Lorsqu'ils arrivent chez nous ils ne sont point du tout sauvages et se laissent approcher de fort près ; ils volent serrés, se posent et partent de même; cela est au point qu'on en peut tuer douze ou quinze d'un coup de fusil. Leur chair quoiqu'un peu amère est meilleure à manger que celle du pinson ordinaire; leur plumage est aussi plus varié , plus agréable; mais il s'en faut beaucoup qu'ils chantent aussi bien; on a comparé leur voix à celle de la chouette et à celle du chat. Quoique nés avec si peu de talens naturels , ces oiseaux sont néanmoins susceptibles de talens acquis. Au reste, pour avoir une idée juste de leur voix, il faudroit les avoir ouis au temps de la ponte; car c'est alors, c'est en chantant l'hymne de l'amour que les oiseaux font entendre leur véritable ramage.

Le Pinson d'Ardenne est très-friand de faîne; il vit aussi de toutes sortes de petites graines; ce sont des oiseaux connus et répandus dans toute l'Europe; mais ils ne bornent point leurs voyages à l'Europe; Edwards en a vu qui venoient de la baie d'Hudson.

2. *Le Pinson à ailes et queue noires*, indiqué par Linnæus.

3. *Le Pinson brun* de Linnæus et de Brisson.

4. *Le Pinson brun huppé* de Linnæus, indiqué par Schwenckfeld.

5. *Le Pinson blanc*, indiqué par Gesner et Brisson.

6. *Le Pinson à collier* de Schwenckfeld, indiqué par Brisson.

7. *Le grand Montain.* C'est le même que le grand Pinson de montagne d'Albin; il se trouve dans la Laponie aux environs de Tornéo. Klein dit qu'il égale l'alouette en grosseur.

8. *Le Pinson de neige* ou *la Niverolle* de Brisson. Il habite les pays froids.

9. *Le Brunor.* C'est la petite pivoine brune d'Edwards; Klein, Linnæus et Brisson en ont parlé.

10. *Le Brunet.* C'est le moineau brun de Catesby et le Pinson de Virginie de Brisson.

11. *Le Bonana.* C'est le Pinson de la Jamaïque de Brisson; Ray, Klein, Sloane et Linnæus en ont parlé.

12. *Le Pinson à tête noire et blanche.* C'est le Pinson de Bahama, de Catesby et de Brisson; Klein et Linnæus en ont parlé.

13. *Le Pinson noir aux yeux rouges* ou *le Pinson de la Caroline* de Brisson; Catesby, Klein et Linnæus en ont parlé.

14. *Le Pinson noir et jaune.* C'est le Pinson du cap de Bonne-Espérance de Brisson.

15. *Le Pinson à long bec* ou *Pinson du Sénégal* de Brisson.

16. *L'Olivette* ou *le Pinson de la Chine* de Brisson.

17. *Le Pinson jaune et rouge.* C'est le Pinson de l'île de Saint-Eustache de Brisson et le beau moineau d'Afrique de Seba.

18. *La Touite* ou *le Pinson varié de la Nouvelle-Espagne* de Brisson.

19. *Le Pinson frisé.* C'est le moineau frisé jaune et noir d'Edwards. Brisson en a parlé. On croit que c'est un oiseau du Brésil.

20. *Le Pinson à double collier.* C'est le Pinson à collier des Indes de Brisson. Il a été indiqué par Edwards.

21. *Le Noir Souci.* C'est une espèce nouvelle. Commerson qui l'a observé à Buénos-Aires, est le premier qui en ait parlé.

XII.

Oiseaux qui ont rapport au Bruant.

* 1. *Le Zizi*, ou *Bruant de haie.* On voit cet oiseau tantôt perché, tantôt courant sur la terre, et par préférence dans les champs nouvellement labourés où il trouve des grains, des petits vers et d'autres insectes; aussi a-t-il presque toujours le bec terreux. Il s'apprivoise aisément dans la volière; cependant il n'est pas absolument insensible à la perte de sa liberté; et ce qui le prouve, c'est que pendant les deux ou trois premiers mois, il ne fait entendre que son cri ordinaire qu'il répète fréquemment et avec inquiétude lorsqu'il

voit

voit quelqu'un s'approcher de sa cage ; il lui faut tout ce temps pour se faire à la captivité, quelque douce qu'elle soit, et pour reprendre son ramage : s'il faisoit bien il ne le reprendroit jamais, afin que l'homme eût un motif de moins de le tenir en servitude. Aldrovande, Klein et Willulghby ont parlé de cet oiseau ; c'est le Verdier de haie de Belon, et le Bruant de haie de Brisson.

* 2. *Le Bruant fou*, ou *Bruant des prés de France.* Les Italiens ont appelé cet oiseau *Bruant fou*, parce qu'il donne indifféremment dans tous les piéges, et que cette insouciance de soi-même et de sa propre conservation est en effet la plus grande marque de folie, même dans les animaux. Ces oiseaux cherchent la solitude et se plaisent sur les montagnes ; ils sont fort communs et très-connus dans celles qui sont autour de Nantua. On a remarqué que lorsqu'on les met dans une volière où il y a d'autres oiseaux de différentes espèces, ils s'approchent des Bruants ordinaires avec une prédilection marquée ; ils semblent les reconnoître pour leurs parens ; ils ont en effet le même cri, la même taille et la même conformation. Aldrovande, Gesner Linnæus et Brisson ont parlé de cet oiseau qui paroît ainsi que le précédent une variété du Bruant de France.

* 3. *Le Guirnegat*, indiqué par Marcgrave, Ray et Willulghby, et représenté dans nos planches enluminées sous le nom de *Bruant du Brésil.*

* 4. *La Thérèse jaune* ou *le Bruant du Mexique.*

5. *La Flavéole*, indiquée par Linnæus.

6. *L'Olive* ou *le Bruant de Saint-Domingue* de Brisson, indiqué par Linnæus.

7. *L'Amazone*, indiqué par Linnæus. Il se trouve à Surinam.

8. *L'Emberise à cinq couleurs.* C'est le Bruant de Buénos-Aires de Commerson.

* 9. *Le Mordoré* ou *le Bruant de l'île de Bourbon.*

10. *Le Gonambouch* ou *le Bruant de Surinam* de Brisson, indiqué par Seba.

11. *Le Bruant familier*, indiqué par Linnæus. Cet oiseau se trouve en Asie.

12. *Le Cul-Rousset* ou *le Bruant de Canada* de Brisson.

13. *L'Azuroux* ou *le Bruant bleu de Canada* de Brisson.

* 14. *Le Bonjour Commandeur.* On appelle ainsi dans l'île de Cayenne une espèce de Bruant qui a coutume de chanter au point du jour; il a le cri aigu de notre moineau.

15. *Le Calfat de l'île de France*, décrit par Commerson.

XIII.

Variétés et Oiseaux qui ont rapport à l'Ortolan.

* 1. *L'Ortolan de roseaux* de Brisson, indiqué et décrit par Aldrovande, Albin, Willulghby, Fernandez, Ray et Linnæus. Ces oiseaux se plaisent dans les lieux humides et nichent dans les joncs comme leur nom l'annonce; cependant ils gagnent quelquefois les hauteurs dans les temps de pluie. On les voit le long des grands chemins, et sur la fin d'août ils se jettent dans les blés. Ce petit oiseau a presque toujours l'œil au guet

comme pour découvrir l'ennemi, et lorsqu'il a aperçu quelques chasseurs, il jette un cri qu'il répète sans cesse et qui non-seulement les ennuie, mais quelquefois avertit le gibier, et lui donne le temps de faire sa retraite.

2. *L'Ortolan jaune*, indiqué par Aldrovande, Willulghby, Ray et Brisson.

3. *L'Ortolan blanc* de Brisson.

4. *L'Ortolan noirâtre* de Brisson.

5. *L'Ortolan à queue blanche* de Brisson.

6. *La Coqueluche.*

* 7. *Le Gavoué de Provence.*

* 8. *Le Mitilène de Provence.*

* 9. *L'Ortolan de Lorraine* ou l'*Ortolan de passage.*

* 10. *L'Ortolan de la Louisiane* de Brisson.

* 11. *L'Ortolan à ventre jaune du cap de Bonne-Espérance.*

* 12. *L'Ortolan du cap de Bonne-Espérance* de Brisson.

* 13. *L'Ortolan de neige* de Brisson. Gesner, Aldrovande, Schwenckfeld, Albin, Frisch, Willulghby, Ray, Klein et Linnæus en ont parlé. L'Ortolan jacobin indiqué par Catesby sous le nom de moineau de neige, et l'Ortolan de neige à collier, indiqué par Albin sous le nom de pinson-pie, sont des variétés de cette espèce.

* 14. *L'Agripenne* ou l'*Ortolan de riz.* C'est l'Ortolan de la Caroline de Catesby, de Brisson et de nos planches enluminées. C'est un oiseau voyageur ; et le motif de ses voyages est connu. On en voit au mois de septembre des troupes nombreuses, venant de Cuba où le riz commence à durcir, et se rendant à la Caroline où cette graine est encore tendre. L'Ortolan de la

Louisiane de nos planches enluminées, est une variété de cette espèce.

X I V.

Les Veuves.

PAR MONTBEILLARD.

TOUTES les espèces de Veuves se trouvent en Afrique, mais elles n'appartiennent pas exclusivement à ce climat, il s'en trouve aussi en Asie; toutes ont le bec des granivores, toutes sont remarquables par leurs longues queues, ou plutôt par leurs longues plumes qui accompagnent la véritable queue du mâle. Toutes enfin, ou presque toutes sont sujètes à deux mues par an, pendant lesquelles les mâles sont privés non-seulement de leur longue queue, mais encore de leurs belles couleurs et de leur joli ramage. Ce n'est qu'au retour du printemps qu'ils commencent à recouvrer les beaux sons de leur voix, leur véritable plumage, leur longue queue et toutes les marques de leur dignité de mâle.

Les femelles qui subissent les mêmes mues non-seulement perdent moins, parce qu'elles ont moins à perdre, mais elles n'éprouvent pas même de changement notable dans les couleurs de leur plumage.

Les voyageurs disent que les Veuves font leurs nids avec du coton, que ce nid a deux étages, que le mâle habite l'étage supérieur, et que la femelle couve au rez-de-chaussée. Il seroit possible de vérifier ces petits faits en Europe et même en France, où par des soins bien entendus on pourroit faire pondre et couver les veuves avec succès, comme on a fait en Hollande. Ce sont des oiseaux très-vifs, très-remuans, qui lèvent

et baissent sans cesse leur longue queue ; ils aiment beaucoup à se baigner. C'est à raison de leur ramage qu'Edwards a jugé que ces oiseaux doivent être rapportés au pinson plutôt qu'au moineau.

1. *La grande Veuve* de Brisson. Le deuil de cette Veuve est un peu égayé par la belle couleur rouge de son bec, et par une teinte de vert-bleuâtre répandue sur le noir de son plumage.

* 2. *La Veuve dominicaine.* Si la longueur de la queue est le caractère distinctif des Veuves, celle-ci est moins Veuve qu'une autre, car les plus longues plumes de sa queue n'ont guère plus de quatre pouces.

* 3. *La Veuve au collier d'or,* ou *la grande Veuve d'Angola.* C'est le rouge-gorge à longue queue d'Edwards, le moineau du cap de Bonne-Espérance de Kolbe, et la veuve de Brisson. Aldrovande, Willulghby, Ray, Klein et Linnæus en ont parlé.

* 4. *La Veuve à quatre brins,* indiquée par Brisson sous le nom de *Veuve de la côte d'Afrique.*

* 5. *La Veuve à épaulettes du Cap.*

6. *La Veuve mouchetée.* C'est la Veuve d'Angola de Brisson, et le moineau à longue queue d'Edwards.

* 7. *La Veuve en feu du Cap.*

8. *La Veuve éteinte* dont Klein et Brisson ont fait une linotte.

X V.

Les Colious.

PAR BUFFON.

Il nous paroît que le genre de cet oiseau doit être placé entre celui des veuves et celui des bouvreuils ; il

tient au premier par les deux longues plumes qu'il porte, comme les veuves, au milieu de la queue, et il s'approche du second par la forme du bec qui seroit précisément la même que celle du bouvreuil, s'il étoit convexe en dessous comme en dessus, et s'il n'étoit pas aplati dans la partie inférieure. On a fait, à l'occasion des Colious, deux remarques intéressantes : la première est que les longues queues et les autres appendices ou ornemens que portent certains oiseaux, ne sont pas des parties surabondantes et particulières à ces oiseaux, dont les autres soient dépourvus ; ce ne sont au contraire que les mêmes parties communes à tous les autres oiseaux, mais seulement beaucoup plus étendues, de sorte qu'en général les longues queues ne consistent que dans le prolongement de toutes les plumes, ou seulement de quelques plumes de la queue ; de même les huppes ne sont que l'alongement des plumes de la tête. La seconde remarque est que ces ornemens des plumes prolongées sont assez rares dans les climats froids et tempérés des deux continens, tandis qu'ils sont assez communs dans les oiseaux des climats les plus chauds de l'ancien continent. Il n'y a guère d'oiseaux à longue queue en Europe que les faisans, les coqs qui sont en même temps souvent huppés, et qui ont de longues plumes flottantes sur les côtés, les pics et les mésanges à longues queues ; et de même nous ne connoissons guère en Europe d'autres oiseaux huppés que le grand, le moyen et le petit duc, la huppe, le cochevis et la mésange huppée ; quelques oiseaux d'eau, tels que les canards et les hérons, ont souvent de longues queues ou des ornemens composés de plumes, des ai-

grettes et des plumes flottantes sur le croupion. Dans la zône torride, au contraire, et sur-tout dans l'ancien continent, le plus grand nombre des oiseaux ont de ces ornemens : on peut citer, avec les Colious, les oiseaux de paradis, les veuves, les kakatoës, les pigeons couronnés, les huppes, les paons, qui sont originaires des climats chauds de l'Asie.

Les Colious appartiennent à l'ancien continent, et se trouvent dans les contrées les plus chaudes de l'Asie et de l'Afrique ; mais jamais on n'en a trouvé en Amérique, non plus qu'en Europe. Nous en connoissons assez imparfaitement quatre espèces ou variétés :

* 1. *Le Coliou du cap de Bonne-Espérance* de Brisson.

* 2. *Le Coliou huppé du Sénégal* de Brisson.

3. *Le Coliou rayé.*

4. *Le Coliou de l'île Panai*, indiqué par Sonnerat dans son voyage à la Nouvelle-Guinée.

XVI.

Variétés et Oiseaux qui ont rapport à L'Étourneau.

1. *L'Étourneau blanc* d'Aldrovande.

2. *L'Étourneau noir et blanc.*

3. *L'Étourneau gris cendré* d'Aldrovande : cet oiseau et les deux qui précèdent ne sont que des variétés de l'Étourneau.

* 4. *L'Étourneau du cap de Bonne-Espérance*, ou *l'Étourneau-Pie*, décrit par Brisson : c'est le même que l'Étourneau noir et blanc des Indes d'Edwards, et que le *Contra* de Bengale d'Albin.

* 5. *L'Étourneau de la Louisiane*, ou *le Stourne.*

6. *Le Tolcana*, indiqué par Fernandez.

7. *Le Cacastol*, indiqué par Brisson.

8. *Le Pimalot*, indiqué par Fernandez.

* 9. *L'Étourneau des terres Magellaniques*, ou *le Blanche-raie.*

XVII.

Les Troupiales, les Baltimores, les Cassiques, et les Carouges.

PAR MONTBEILLARD.

1. *Le Troupiale.* Ces oiseaux ont beaucoup de rapports avec nos étourneaux d'Europe, dont ils pourroient être regardés, à bien des égards, comme les représentans en Amérique. Ils doivent avoir les mœurs très-sociales, puisque l'amour qui divise tant d'autres sociétés, semble au contraire resserrer les liens de la leur : bien loin de se séparer deux à deux pour s'apparier et remplir sans témoin les vues de la Nature sur la multiplication de l'espèce, on en voit quelquefois un très-grand nombre de paires sur un seul arbre élevé et voisin des habitations, construisant leur nid, pondant leurs œufs, les couvant et soignant leur famille naissante. On met encore sur la liste des vertus du Troupiale, la docilité, c'est-à-dire, la disposition naturelle à subir l'esclavage domestique, disposition qui se rencontre presque toujours avec les mœurs sociales : on le trouve au Brésil et à la Guiane. Albin, Marcgrave et Brisson en ont parlé

* 2. *Le Commandeur.* C'est l'acolchi de Fernandez. Il doit son nom de Commandeur à la belle marque rouge qu'il a sur la partie antérieure de l'aile, et qui

semble avoir quelque rapport avec la marque d'un ordre de chevalerie. Elle fait ici d'autant plus d'effet, qu'elle se trouve comme jetée sur un fond d'un noir brillant et lustré. Il est à peu près de la grosseur et de la forme de l'étourneau. Ce sont des oiseaux très-familiers et fort actifs; ils apprennent à parler et se plaisent à chanter et à jouer, soit qu'on les tienne en cage, soit qu'on les laisse courir dans la maison. Leur nourriture est le froment et le maïs, et ils en consomment beaucoup. Ces redoutables consommateurs vont ordinairement par troupes nombreuses, et se joignant comme font nos étourneaux d'Europe à d'autres oiseaux non moins nombreux et non moins destructeurs, tels que les pies de la Jamaïque; malheur aux moissons, aux terres nouvellement ensemencées sur lesquelles tombent ces essaims affamés! Catesby assure qu'ils font leurs nids près des bords de la mer, parmi les joncs, et qu'ils les établissent à une hauteur si juste et si bien mesurée, qu'ils se trouvent toujours au-dessus des marées les plus hautes.

3. *L'Acolchi* de Seba.

4. *L'Arc en-queue.* C'est le Troupiale à queue annelée de Brisson.

5. *Le Jacapani* de Marcgrave. C'est le nom de cet oiseau au Brésil. Klein lui a donné le nom de *rossignol jaune et brun.*

6. *Le Xochitol* et *le Costotol,* indiqués par Brisson et Fernandez.

7. *Le Tocolin,* indiqué par Brisson et Fernandez.

* 8. *Le Troupiale noir* de Brisson.

* 9. *Le petit Troupiale noir.* Aucun Naturaliste que

je sache, n'a fait mention de cette espèce. L'oiseau représenté figure I, n°. 606 de nos planches enluminées, est vraisemblablement la femelle de ce petit Troupiale.

* 10. *Le Troupiale à calotte noire.* Cet oiseau me paroît être le même que le Troupiale brun de la Nouvelle-Espagne de Brisson. Pour se former une idée juste de son plumage, il faut se représenter un oiseau d'un beau jaune, avec une calotte et un manteau noir.

* 11. *Le Troupiale tacheté de Cayenne,* indiqué par Brisson et par Edwards.

* 12. *Le Troupiale olive de Cayenne.*

* 13. *Le Cap-more* représenté dans nos planches enluminées sous le nom de *Troupiale du Sénégal,* je lui ai donné le nom de *Cap-more,* à cause de son capuchon mordoré. Cet oiseau paroît être en Afrique le représentant des Troupiales.

14. *Le Siffleur,* indiqué par Brisson sous la dénomination de *Baltimore vert,* quoiqu'il semble plutôt Troupiale que Baltimore.

* 15. *Le Baltimore,* indiqué par Catesby et par Brisson, qui en a fait son dix-neuvième Troupiale. Cet oiseau d'Amérique est de la grosseur d'un moineau franc, et remarquable par une sorte de capuchon d'un beau noir qui lui couvre la tête, et descend par devant sur la gorge, et par derrière jusque sur les épaules.

* 16. *Le Baltimore bâtard,* indiqué par Brisson.

* 17. *Le Cassique jaune du Brésil* ou *l'Yapou.* C'est un oiseau fort approchant du cassique jaune de Brisson et de la pie du Brésil de Belon. Nous observerons à l'égard des Cassiques, qu'en les comparant aux Troupiales, aux Carouges et aux Baltimores avec

lesquels ils ont beaucoup de choses communes, on s'apercevra qu'ils sont plus gros, qu'ils ont le bec plus fort et les pieds plus courts à proportion, sans parler du caractère de leur physionomie, aussi facile à saisir par le coup d'œil, ou même à exprimer dans une figure, que difficile à rendre avec le seul pinceau de la parole.

* 18. *Le Cassique rouge du Brésil* ou *le Jupuba*. Ce nom est l'un de ceux que Marcgrave donne à l'Yapou, et je l'applique au Cassique rouge de Brisson. Je le regarde comme une variété du Cassique jaune; la différence de couleur ne peut guère être un caractère spécifique dans une espèce où les couleurs sont très-variables; d'ailleurs, le jaune et le rouge sont des couleurs voisines, analogues, sujètes à se mêler, à se fondre ensemble dans l'orangé qui est la couleur intermédiaire. Ces oiseaux nichent en société sur un même arbre. On a vu quelquefois quatre cents de ces nids sur un seul arbre; et comme les Yapous pondent trois fois l'année, on peut juger de leur prodigieuse multiplication.

* 19. *Le Cassique vert de Cayenne*. C'est une espèce nouvelle.

* 20. *Le Cassique huppé de Cayenne*. C'est encore une espèce nouvelle.

* 21. *Le Cassique de la Louisiane*.

* 22. *Le Carouge*. En général les Carouges sont moins gros que les Troupiales, ils habitent les bois et chantent assez agréablement; on trouve le Carouge à la Martinique; Brisson en a parlé.

* 23. *Le petit Cul jaune de Cayenne*. On donne à cet oiseau, à Saint-Domingue, le nom de *Demoiselle*, et

Edwards celui de *Bonnana*; il est représenté dans nos planches enluminées, le mâle sous le nom de *Carouge du Mexique*, et la femelle sous le nom de *Carouge de Saint-Domingue.*

* 24. *Les Coiffes jaunes*, indiqués par Brisson sous le nom de *Carouge à tête jaune*, et par Edwards sous celui *d'étourneau à tête jaune.* Ce sont des carouges de Cayenne.

* 25. *Le Carouge olive de la Louisiane*, indiqué par Brisson, et représenté dans nos planches enluminées sous le nom de *Carouge du Cap.*

XVIII.

Variétés et Oiseaux qui ont rapport aux Grives.

1. *La Grive blanche.* On attribue sa blancheur à l'influence des climats du nord.

2. *La Grive huppée*, indiquée par Schwenckfeld. Cet oiseau est très-rare; on peut même dire qu'il est unique jusqu'ici, puisque Schwenckfeld est le seul qui l'ait vu, et qu'il ne l'a vu qu'une seule fois.

* 3. *La Grive de la Guiane.*

4. *La Grivette d'Amérique.* C'est le mauvis de la Caroline de Brisson, et la petite Grive d'Edwards et de Catesby.

* 5. *La Rousserole.* C'est la sixième Grive de Brisson. On a donné à cet oiseau le nom de *rossignol de rivière*, parce que le mâle chante la nuit comme le jour, tandis que la femelle couve, et parce qu'il se plaît dans les endroits humides; mais il s'en faut bien que son chant soit aussi agréable que celui du rossignol,

quoiqu'il l'accompagne ordinairement d'une action très-vive et d'un trémoussement de tout son corps. Belon en a parlé.

6. *La Draine blanchâtre*, observée par Aldrovande.

* 7. *La Litorne de Cayenne.*

* 8. *La Litorne du Canada*, décrite par Catesby; c'est la neuvième Grive de Brisson.

XIX.

OISEAUX qui ont rapport au Merle.

1. *Le Merle à plastron blanc*, indiqué par Belon et Willulghby.

2. *Le grand Merle de montagne.* Cet oiseau paroît être, ainsi que le précédent, une variété de notre merle.

* 3. *Le Merle couleur de rose.* C'est la vingtième grive de Brisson; Aldrovande, Edwards, Klein et Linnæus en ont parlé.

* 4. *Le Merle bleu*, indiqué par Edwards. C'est la trente-septième grive de Brisson.

* 5. *Le Merle solitaire de Manille.*

* 6. *Le Merle solitaire des Philippines.* C'est la trente-deuxième grive de Brisson.

7. *Le Jaunoir du cap de Bonne-Espérance.* C'est la cinquante-deuxième grive de Brisson.

* 8. *Le Merle huppé de la Chine.* C'est l'étourneau de la Chine d'Edwards, la *gracula cristatella* de Linnæus, et la vingt-unième grive de Brisson.

* 9. *Le Podobé du Sénégal.* Nous sommes redevables à Adanson de cette espèce étrangère et nouvelle.

* 10 *Le Merle de la Chine.*

* 11. *Le Vert-doré*, ou *Merle à longue queue du Sénégal.* C'est la cinquante-quatrième grive de Brisson.

12. *Le Fer à cheval*, ou *Merle à collier d'Amérique.* C'est la grande alouette de Virginie, et la quinzième grive de Brisson.

* 13. *Le Merle vert d'Angola*, indiqué par Linnæus, et la cinquante-troisième grive de Brisson.

* 14. *Le Merle violet du royaume de Juida.*

* 15. *Le Plastron noir de Ceylan.* C'est le Merle à collier du cap de Bonne-Espérance, et la quarante-sixième grive de Brisson : Edwards en fait une pie.

* 16. *L'Oranvert*, ou *Merle à ventre orangé du Sénégal.* Cet oiseau a beaucoup de rapport avec un autre oiseau représenté dans nos planches enluminées, sous le nom de *merle du cap de Bonne-Espérance*, et que j'appelle *Oran bleu.*

17. *Le Merle brun du cap de Bonne Espérance.* C'est une espèce nouvelle.

18. *Le Baniahbou de Bengale.* C'est la grive brune des Indes d'Edwards, le Merle de Bengale de Brisson et sa vingt-cinquième grive. Linnæus rapporte, d'après les Naturalistes suédois qui ont voyagé en Asie, que ce même oiseau se retrouve à la Chine.

* 19. *L'Ourovang* ou *Merle cendré de Madagascar.* C'est la quarante-unième grive de Brisson.

20. *Le Merle des colombiers des Philippines.*

21. *Le Merle olive du cap de Bonne-Espérance.* C'est la quarante-troisième grive de Brisson.

* 22. *Le Merle à gorge noire de Saint Domingue.*

23. *Le Merle de Canada.* C'est la dix-septième grive de Brisson.

* 24. *Le Merle olive des Indes.* C'est la quarante-cinquième grive de Brisson.

25. *Le Merle cendré des Indes.* C'est la trente-neuvième grive de Brisson.

* 26. *Le Merle brun du Sénégal.* C'est la vingt-sixième grive de Brisson.

* 27. *Le Merle de Mindanao*, indiqué par Brisson.

* 28. *Le Merle vert de l'île de France.*

* 29. *Le Casque noir*, ou *Merle à tête noire du cap de Bonne-Espérance.* C'est la soixante-sixième grive de Brisson.

* 30. *Le Brunet du cap de Bonne-Espérance.* C'est la vingt-quatrième grive de Brisson. L'oiseau représenté dans nos planches enluminées, sous le nom de *Merle à cul jaune du Sénégal*, est une variété de celui-ci.

31. *Le Merle brun de la Jamaïque*, indiqué par Sloane et la trente-quatrième grive de Brisson.

* 32. *Le Merle huppé du cap de Bonne-Espérance.* C'est la vingt-troisième grive de Brisson.

33. *Le Merle d'Amboine.* C'est *le petit oiseau d'Amboine au chant mélodieux* de Seba, et la seizième grive de Brisson.

34. *Le Merle de l'île de Bourbon.* C'est la quarante-deuxième grive de Brisson.

* 35. *Le Merle dominicain des Philippines*, indiqué par Brisson.

36. *Le Merle vert de la Caroline.* C'est le cul-blanc à poitrine jaune de Catesby, et la cinquante-cinquième grive de Brisson.

* 37. *Le Terat-Boulan* ou *Merle des Indes.* C'est la dix-neuvième grive de Brisson.

* 38. *Le Saui-Jala* ou *le Merle doré de Madagascar.* C'est la dix-huitième grive de Brisson.

39. *Le Merle de Surinam.* C'est la soixante-cinquième grive de Brisson.

* 40. *Le Palmiste.* C'est la quarante-huitième grive de Brisson.

* 41. *Le Merle violet à ventre blanc de Juida.*

* 42. *Le Merle olive de Saint-Domingue.* C'est la quarante-quatrième grive de Brisson. On doit regarder *le Merle olive de Cayenne,* représenté dans nos planches enluminées, comme une variéte de celui-ci.

43. *Le Merle olivâtre de Barbarie.* C'est une espèce nouvelle observée par Bruce.

44. *Le Moloxita* ou *la Religieuse d'Abyssinie,* indiqué par Bruce.

* 45. *Le Tanaombé* ou *Merle de Madagascar.* C'est la trente-troisième grive de Brisson.

46. *Le Merle noir et blanc d'Abyssinie,* représenté et indiqué par Bruce.

47. *Le Merle brun d'Abyssinie.* C'est encore une espèce nouvelle indiquée par Bruce.

* 48. *Le Merle à cravate noire du Canada.*

* 49. *Le Merle roux de Cayenne.*

* 50. *Le petit Merle à gorge-rouge de Cayenne.*

* 51. *Le Grisin de Cayenne.*

* 52. *Le Verdin de la Cochinchine.*

* 53. *L'Azurin;* on lui a donné le nom de *Merle de la Guiane.*

* 54. *Le Kink.* Cette espèce, arrivée dernièrement de la Chine, nous a paru faire la nuance entre le carouge et le merle.

XX.

X X.

Oiseaux qui ont rapport aux Grives et aux Merles.

1. *La Grive bassette de Barbarie*, indiquée par Shaw : son plumage est d'une grande beauté.

* 2. *Le Tilly* ou *la Grive cendrée d'Amérique*. C'est la quarantième grive de Brisson, et la grive aux pieds rouges de Catesby.

3. *La petite Grive des Philippines*. C'est une espèce nouvelle.

4. *L'Hoamy de la Chine*, décrit par Brisson.

* 5. *La Grivelette de Saint-Domingue*, dessinée par Edwards.

* 6. *Le petit Merle huppé de la Chine.*

* 7. *Le Moqueur françois*, indiqué par Catesby sous le nom de *grive rousse*, et la huitième grive de Brisson. Cet oiseau reste toute l'année à la Caroline et à la Virginie.

* 8. *Le Goulin*. C'est le merle chauve des Philippines de Brisson, et sa trente-sixième grive.

* 9. *Le Mainate des Indes orientales*. C'est la quarante-neuvième grive de Brisson ; Edwards, Klein et Bontius en ont parlé.

X X I.

Les Brèves.

PAR MONTBEILLARD.

Je n'ai pu m'empêcher de séparer ces oiseaux d'avec les merles, voyant la différence de conformations ex-

térieures par lesquelles la Nature elle-même les a distingués. En effet, les brèves ont la queue plus courte que nos merles, le bec plus fort et les pieds plus longs, sans parler des autres différences que celles-là supposent dans le port, dans les habitudes, peut-être même dans les mœurs.

* 1. *La Brève des Philippines.* C'est le merle vert à tête noire des Moluques de Brisson, et sa cinquante-septième grive.

2. *La Brève* qu'Edwards a représentée sous le nom de *pie à courte queue des Indes orientales.* Cette Brève paroît être le même oiseau que la pie ordinaire des Indes de Ray.

* 3. *La Brève de Bengale.* C'est le merle vert des Moluques de Brisson, et sa cinquante-sixième grive.

* 4. *La Brève de Madagascar*, représentée dans nos planches enluminées, sous le nom de *merle des moluques.*

XXII.

Les Fourmiliers et les Oiseaux qui s'y rapportent.

PAR BUFFON.

Dans les terres basses, humides et mal peuplées de l'Amérique méridionale, les reptiles et les insectes semblent dominer par le nombre sur toutes les autres espèces vivantes. Il y a dans la Guiane et au Brésil des fourmis en si grand nombre, que pour en avoir une idée, il faut se figurer des aires de quelques toises de largeur sur plusieurs pieds de hauteur, en sorte qu'une seule de ces Fourmilières d'Amérique peut

équivaloir à deux ou trois cents de nos Fourmilières d'Europe, et ces magasins, ces nids formés par ces insectes en Amérique, sont en beaucoup plus grand nombre que ceux d'Europe; et comme il est dans l'ordre de la Nature que les unes de ces productions servent à la subsistance des autres, on trouve dans ce même climat des quadrupèdes et des oiseaux qui semblent être faits exprès pour se nourrir de fourmis. Nous avons donné l'histoire des Fourmiliers quadrupèdes.

Les Fourmiliers oiseaux se trouvent à la Guiane, et ont beaucoup de ressemblance avec les brèves. Ils ont les ailes et la queue fort courtes, ce qui les rend peu propres pour le vol; elles ne leur servent que pour courir et sauter légèrement sur quelques branches peu élevées. On ne les voit jamais voler en plein air; ce n'est pas faute d'agilité, car ils sont très-vifs et presque toujours en mouvement. Leur voix est aussi très-singulière. Ils se tiennent dans les bois épais et éloignés, où les insectes, dont ils font leur principale nourriture, se trouvent en plus grande abondance. Leur chair n'est pas bonne à manger; elle a un goût huileux et désagréable, et le mélange digéré des fourmis et des autres insectes qu'ils avalent, exhale une odeur infecte lorsqu'on les ouvre.

* 1. *Le Roi des Fourmiliers.* Celui-ci est le plus grand et le plus rare des oiseaux de ce genre; on ne le voit jamais en troupes et très-rarement par paires; et comme il est presque toujours seul parmi les autres qui sont en nombre, et qu'il est plus grand qu'eux, on lui a donné le nom de *Roi des Fourmiliers.* L'affecta-

tion avec laquelle il semble fuir les autres oiseaux et même ceux de son espèce est assez extraordinaire. Ce Roi des Fourmiliers se tient presque toujours à terre, et il est beaucoup moins vif que les autres qui l'environnent en sautillant; il fréquente les mêmes lieux et se nourrit de même d'insectes et surtout de fourmis.

* 2. *Le grand Béfroi.* Le son qu'il fait entendre est semblable à celui d'une cloche qui sonne l'alarme, et il est si fort que l'on a peine à s'imaginer qu'il soit produit par un oiseau de si petite taille, car sa longueur totale n'est que de six pouces et demi. Le petit Béfroi représenté dans nos planches sous la dénomination de *Fourmilier-grivelé de Cayenne*, est une variété de cette espèce; il n'y a de différence que pour la grandeur, la couleur et la conformation sont les mêmes.

* 3. *Le Carillonneur.* Ces oiseaux forment entr'eux un carillon pareil à celui de trois cloches d'un ton différent; quoique leur voix soit très-forte, elle l'est cependant beaucoup moins que celle du béfroi que l'on entend de plus d'une demi-lieue, au lieu qu'on n'entend que de cinquante pas la voix de ces carillonneurs.

* 4. *Le Palikour* ou *Fourmilier proprement dit.* C'est le Fourmilier de Cayenne de nos planches enluminées. On doit encore rapporter à cette espèce les oiseaux représentés dans nos planches enluminées sous les dénominations de *merle à cravatte de Cayenne*, de *merle roux de Cayenne* et de *petit merle brun à gorge rousse de Cayenne.* C'est faute de connoître le genre des fourmiliers que nous avons mis d'abord plusieurs fourmiliers à la suite des merles.

* 5. *Le Colma.* C'est une variété ou du moins une espèce très-voisine de la précédente.

* 6. *Le Tétéma de Cayenne.*

7. *Le Fourmilier huppé.* L'oiseau que nous avons donné sous le nom de *Grisin de Cayenne*, est une variété de ce fourmilier huppé dont le cri est semblable à celui d'un petit poulet.

* 8. *Le Fourmilier à oreilles blanches.*

* 9. *Le Bambla.*

* 10. *Les Fourmiliers-rossignols.* Ces oiseaux, par leur conformation extérieure forment un genre moyen entre les fourmiliers et les rossignols. Nous n'en connoissons que de deux espèces représentées dans nos planches enluminées, le Coraya et l'Alapi; ils vivent en troupes dans les grands bois de la Guiane, courent à terre et sautent sur les branches peu élevées sans voler en plein air; ils se nourrissent de fourmis et d'autres petits insectes; ils sont très-agiles et font entendre en sautillant une espèce de fredonnement suivi d'un petit cri aigu qu'ils répètent plusieurs fois de suite lorsqu'ils se rappellent.

XXIII.

Les Gobe-mouches, Moucherolles et Tyrans, et les Oiseaux qui s'y rapportent.

PAR BUFFON.

Au-dessous du dernier ordre de la grande classe des oiseaux carnassiers, la Nature a établi un petit genre d'oiseaux chasseurs plus innocens et plus utiles, et qu'elle a rendu très-nombreux; ce sont tous ces oi-

seaux qui ne vivent pas de chair, mais qui se nourrissent de mouches, de moucherons et d'autres insectes volans, sans toucher ni aux fruits, ni aux graines. Dans ces espèces qui sont caractérisées par des rapports de ressemblances et des formes communes, les unes sont plus petites que le rossignol, et les plus grands approchent de la pie-grièche ou l'égalent; d'autres espèces moyennes remplissent tous les degrés intermédiaires de ces deux termes de grandeur. Ils se rapprochent par le bec du genre du merle et de la grive. Trouvant à vivre dans les airs, ils quittent peu le sommet des grands arbres. Les terres du midi, où jamais les insectes ne cessent d'éclore et de voler, sont la véritable patrie de ces oiseaux; aussi contre deux espèces de Gobe-mouches que nous trouvons en Europe, en comptons-nous plus de huit dans l'Afrique et les régions chaudes de l'Asie, et plus de trente en Amérique, où se trouvent aussi les très grandes espèces, comme si la Nature en multipliant et agrandissant les insectes dans ce nouveau continent, avoit voulu y multiplier et y fortifier les oiseaux qui devoient s'en nourrir.

Nous ferons trois classes de ces oiseaux muscivores. La première, de ceux qui sont au-dessous de la grandeur du rossignol, et ce sont les Gobe-mouches proprement dits; la seconde, sous le nom de moucherolles, de ceux qui égalent ou surpassent de peu la taille de ce même oiseau; dans la troisième, qui est celle des tyrans, ils sont tous ou à peu près, si même ils ne l'excèdent, de la grandeur de l'écorcheur ou pie-grièche rousse, du genre de laquelle ils se rapprochent par

l'instinct, les facultés et la figure; ils terminent ainsi ce genre nombreux d'oiseaux chasseurs aux mouches, en le rejoignant à la dernière espèce des oiseaux carnassiers.

* 1. *Le Gobe-mouche d'Europe*, indiqué par Brisson, Aldrovande, Willulghby, Ray et Frisch. Il se tient communément dans les forêts et dans les lieux couverts et fourrés; son naturel paroît en général comme celui des autres moucherolles, sauvage, solitaire et même assez stupide; il prend le plus souvent sa nourriture en volant, et ne se pose que rarement et par instans à terre; il arrive en France au printemps; mais les froids qui surviennent quelquefois vers le milieu de cette saison lui sont funestes. Tout degré de froid qui abat les insectes volans dont cet oiseau fait son unique nourriture, devient mortel pour lui; aussi abandonne-t-il nos contrées avant les premiers froids de l'automne. Son plumage est de trois couleurs, le gris, le blanc et le cendré-noirâtre.

* 2. *Le Gobe-mouche noir à collier*, ou *le Gobe-mouche de Lorraine*, indiqué par Brisson, Aldrovande, Linnæus, Willulghby, Ray et Frisch. Suivant les différentes saisons, l'oiseau mâle paroît porter quatre habits différens; l'un qui est celui d'automne ou d'hiver, est semblable à celui de la femelle; dans le second état, le plumage du mâle est tout pareil à celui du bec-figue; le troisième état est celui qu'il prend quelque temps après son arrivée dans notre pays, et qu'on peut appeler son habit de printemps; c'est comme la nuance par laquelle il passe au quatrième, qui est celui d'été, et qu'un observateur a nommé avec raison son habit de

noce, puisqu'il ne le prend que lorsqu'il s'apparie, et qu'il le quitte aussitôt après la nichée. L'oiseau est alors dans toute sa beauté; il perd ce beau plumage dans les premiers jours de juillet.

3. *Le Gobe-mouche de l'île de France.*

* 4. *Le Gobe-mouche à bandeau blanc du Sénégal.* Nous comprenons sous cette dénomination les deux oiseaux désignés par Brisson et dans nos planches enluminées, sous les noms de *Gobe-mouche à poitrine rousse du Sénégal*, et *Gobe-mouche à poitrine noire du Sénégal;* ils sont de la même grandeur et du même climat; ils se ressemblent aussi par l'ordre et la distribution de leurs couleurs; il y a même toute apparence que l'un est le mâle et l'autre la femelle d'une même espèce.

* 5. *Le Gobe-mouche huppé du Sénégal* et *le Gobe-mouche huppé de l'île de Bourbon,* indiqués par Brisson.

* 6. *Le Gobe-mouche à gorge brune du Sénégal*, indiqué par Brisson sous le nom de *Gobe-mouche à collier du Sénégal.*

* 7. *Le petit Azur Gobe-mouche bleu des Philippines.*

* 8. *Le Barbichon de Cayenne.*

* 9. *Le Gobe-mouche brun de Cayenne.*

* 10. *Le Gobe-mouche roux à poitrine orangée de Cayenne.*

* 11. *Le Gobe-mouche citrin de la Louisiane.*

12. *Le Gobe-mouche olive de la Caroline et de la Jamaïque*, indiqué par Brisson sous le nom de *Gobe-mouche olive du Canada.* Catesby, Edwards et Klein en ont parlé.

* 13. *Le Gobe-mouche huppé de la Martinique* de Brisson.

14. *Le Gobe-mouche noirâtre de la Caroline*, indiqué par Brisson, Klein et Catesby.

* 15. *Le Gillit* ou *Gobe-mouche pie de Cayenne.* Le Gobe-mouche à ventre blanc de Cayenne de nos planches enluminées, ne différant presqu'en rien du Gillit, nous le réunissons à cet article, et nous lui rapportons le moucherolle blanc et noir d'Edwards, qui paroit n'en être qu'une variété.

16. *Le Gobe-mouche brun de la Caroline* de Brisson. C'est le petit preneur de mouches brun de Catesby.

* 17. *Le Gobe-mouche olive de Cayenne.*

* 18. *Le Gobe-mouche tacheté de Cayenne.*

* 19. *Le petit Noir-aurore Gobe-mouche d'Amérique* de Brisson; Edwards, Catesby, Ray, Linnæus, Klein et Sloane en ont parlé.

* 20. *Le Rubin* ou *Gobe-mouche rouge huppé de la rivière des Amazones.*

* 21. *Le Gobe-mouche roux de Cayenne.* Le Gobe-mouche roux de Cayenne de Brisson, a selon lui huit pouces de longueur et le nôtre n'en a que cinq; c'est une chose désolante que cette contrariété d'objets sous une même dénomination, à quoi rien n'est comparable que la contrariété de dénominations sur le même objet, non moins fréquente chez les nomenclateurs.

* 22. *Le Gobe-mouche à ventre jaune* ou *le Gobe-mouche de Cayenne* de Brisson.

* 23. *Le Roi des Gobe-mouches* ou *le Tyran huppé de Cayenne.*

* 24. *Le Kinki-manou* ou *le grand Gobe-mouche cendré de Madagascar* de Brisson.

25. *Le Preneur de mouches rouge* de Catesby, dont

Brisson a fait son Gobe-mouche rouge de la Caroline.

* 26. *Le Drongo* ou *le grand Gobe-mouche noir huppé de Madagascar* de Brisson.

* 27. *Le Piauhau*, ou *le grand Gobe-mouche noir à gorge pourprée de Cayenne*, indiqué par Brisson sous le nom de *grand Gobe-mouche noir de Cayenne.* Ces oiseaux marchent en bandes et précèdent ordinairement les Toucans, toujours en criant aigrement *pihauhau.* Ils n'habitent que les bois comme les Toucans.

28. *Les Gobe-moucherons.* Ici la Nature a proportionné le chasseur à la proie; les moucherons sont celle de ces petits oiseaux que telle grosse mouche ou scarabée d'Amérique attaqueroit avec avantage. Il y en a de deux espèces : nous avons fait représenter la seconde dans nos planches enluminées, sous le nom de *petit gobe-mouche tacheté de Cayenne.*

Nous ne pouvons mieux terminer l'histoire de tous ces petits oiseaux chasseurs aux mouches, que par une réflexion sur le bien qu'ils nous procurent : sans eux, sans leurs secours, l'homme feroit de vains efforts pour écarter les tourbillons d'insectes volans dont il seroit assailli : comme la quantité en est innombrable et leur pullulation très-prompte, ils envahiroient notre domaine; ils rempliroient l'air et dévasteroient la terre, si les oiseaux n'établissoient pas l'équilibre de la Nature vivante, en détruisant ce qu'elle produit de trop; la plus grande incommodité des climats chauds est celle du tourment continuel que causent les insectes; l'homme et les animaux ne peuvent s'en défendre; ils les attaquent par leurs piqûres; ils s'opposent aux progrès de la culture dont ils dévorent toutes les pro-

ductions utiles ; ils infectent de leurs excrémens ou de leurs œufs toutes les denrées que l'on veut conserver : ainsi les oiseaux bienfaisans qui détruisent ces insectes, ne sont pas encore assez nombreux dans les climats chauds, où néanmoins les espèces en sont très-multipliées ; et dans nos pays tempérés, pourquoi sommes-nous plus tourmentés des mouches au commencement de l'automne qu'au milieu de l'été ? pourquoi voit-on, dans les beaux jours d'octobre, l'air rempli de myriades de moucherons ? c'est parce que tous les oiseaux insectivores, tels que les hirondelles, les rossignols, les fauvettes, sont partis d'avance, comme s'ils prévoyoient que le premier froid doit détruire le fonds de leur subsistance, en frappant d'une mort universelle tous les êtres sur lesquels ils vivent ; et c'est vraiment une prévoyance ; car ces oiseaux trouveroient encore pendant les quinze ou vingt jours qui suivent celui de leur départ, la même quantité de subsistance, la même fourniture d'insectes qu'auparavant. Ce petit temps pendant lequel ils abandonnent trop tôt notre climat, suffit pour que les insectes nous incommodent par leur multitude plus qu'en aucune autre saison ; et cette incommodité ne feroit qu'augmenter, car ils se multiplieroient à l'infini, si le froid n'arrivoit pas tout à propos pour en arrêter la pullulation, et purger l'air de cette vermine aussi superflue qu'incommode.

Les Moucherolles.

Les climats chauds sont ceux du luxe de la Nature ; elle y pare ses productions et quelquefois les charge

de développemens extraordinaires. Plusieurs espèces d'oiseaux, telles que les veuves, les guépiers et les Moucherolles, ont la queue singulièrement longue ou prolongée de pennes exorbitantes; ce caractère les distingue des gobe-mouches dont ils diffèrent encore, comme nous l'avons dit, par la grandeur.

* 29. *Le Moucherolle huppé à tête couleur d'acier poli du cap de Bonne Espérance.* Il est donné par Brisson sous trois dénominations différentes; d'abord sous celle de *Gobe-mouche huppé du cap*, ensuite de *Gobe-mouche blanc du cap*, et enfin de *Gobe-mouche huppé du Brésil.* Seba range cet oiseau parmi les oiseaux de Paradis, et le place au Brésil; Klein le prend pour une grive huppée, et Mohering pour un choucas; exemple de la confusion dont la manie des méthodes a rempli l'Histoire Naturelle; et s'il en falloit un plus frappant, nous le trouverions encore sans quitter cet oiseau; c'étoit peu de l'avoir fait grive et choucas, Linnæus a voulu en faire un corbeau, et à cause de sa queue alongée, un corbeau de paradis.

* 30. *Le Savana*, ou *le Tyran à queue fourchue de Cayenne*, indiqué par Brisson.

31. *Le Moucherolle de Virginie*, ou *le Gobe-mouche brun de Virginie*, de Brisson. Catesby nomme ce Moucherolle, *Oiseau-chat*, parce que sa voix ressemble au miaulement du chat.

* 32. *Le Moucherolle brun de la Martinique*, indiqué par Brisson.

* 33. *Le Moucherolle à queue fourchue du Mexique.*

34. *Le Moucherolle des Philippines.*

* 35. *Le Moucherolle de Virginie à huppe verte*,

ou *le Gobe-mouche huppé de Virginie* de Brisson. Catesby, Klein et Linnæus en ont parlé.

* 36. *Le Schet de Madagascar ;* c'est le gobe-mouche varié, à longue queue de Madagascar de Brisson.

Les Tyrans.

PAR BUFFON.

Le nom de Tyran donné à des oiseaux, doit paroître plus que bizarre. Suivant Belon, les anciens appelèrent le petit souci huppé, *Tyrannus*, roitelet. Ici cette dénomination a été donnée non-seulement à la tète huppée ou couronnée, mais encore au naturel, qui commence à devenir sanguinaire ; triste marque de la misère de l'homme, qui a toujours joint l'idée de la cruauté à l'emblème du pouvoir ! nous eussions donc changé ce nom affligeant et absurde, s'il ne s'étoit trouvé trop établi chez les Naturalistes ; et ce n'est pas la première fois que nous avons laissé, malgré nous, le tableau de la Nature défiguré par ces dénominations trop disparates, mais trop généralement adoptées. Nous laisserons donc le nom de Tyran à des oiseaux du nouveau continent, qui ont avec les gobe-mouches et les moucherolles, le rapport de la même manière de vivre, mais qui en diffèrent comme étant plus gros, plus forts et plus méchans ; ils ont le bec plus grand et plus robuste ; aussi leur naturel plus dur et plus sauvage les rend audacieux, querelleurs, et les rapproche des pie-grièches, auxquelles ils ressemblent encore par la grandeur du corps et la forme du bec.

* 37. *Le Titiri* ou *Pipiri*. C'est le Tyran de Brisson ; on lui a donné le nom de *Titiri* à Cayenne, d'a-

près son cri, qu'il prononce d'une voix aiguë et criarde; il niche dans des creux d'arbres, ou sur la bifurcation de quelques branches sous le rameau le plus feuillu; lorsqu'on cherche à enlever leurs petits, ils les défendent, ils combattent, et leur audace naturelle devient une fureur intrépide; ils se précipitent sur le ravisseur, ils le poursuivent, et lorsque malgré tous leurs efforts ils n'ont pu sauver leurs chers petits, ils viennent les chercher et les nourrir dans la cage où ils sont renfermés. Frisch et Linnæus en ont parlé.

* 38. *Le Tyran de la Caroline* de Catesby, indiqué dans nos planches enluminées, sous le nom de *gobe-mouche de la Caroline.*

* 39. *Le Bentaveo* ou *le Cuiriri.* C'est le Tyran du Brésil de Brisson; Marcgrave, Ray et Willulghby en ont parlé.

* 40. *Le Tyran de Cayenne* de Brisson. Le petit Tyran de Cayenne de nos planches enluminées, n'est qu'une variété de cette espèce.

* 41. *Le Caudet* ou *le Gobe-mouche tacheté de Cayenne.*

42. *Le Tyran de la Louisiane.*

XXIV.

Les Cotingas.

PAR MONTBEILLARD.

Il est peu d'oiseau d'un aussi beau plumage que les Cotingas; tous ceux qui ont eu occasion de les voir, Naturalistes ou voyageurs, en ont été comme éblouis et n'en parlent qu'avec admiration; il semble que la

Nature ait pris plaisir à ne rassembler sur sa palette que des couleurs choisies pour les répandre avec autant de goût que de profusion sur l'habit de fète qu'elle leur avoit destiné; on y voit briller toutes les nuances de bleu, de violet, de rouge, d'orangé, de pourpre, de blanc pur, de noir velouté, tantôt assorties et rapprochées par les gradations les plus suaves, tantôt opposées et contrastées avec une entente admirable, mais presque toujours multipliées par des reflets sans nombre qui donnent du mouvement, du jeu, de l'intérêt, en un mot, tout le charme de la peinture la plus expressive à dės tableaux muets, immobiles en apparence et qui n'en sont que plus étonnans, puisque leur mérite est de plaire par leur beauté propre sans rien imiter, et d'être eux-mêmes inimitables.

Toutes les espèces, ou si l'on veut toutes les races qui composent la brillante famille des Cotingas appartiennent aux pays chauds du nouveau continent; tout ce qu'on sait de leurs habitudes, c'est qu'ils ne font point de voyages de long cours, mais seulement des tournées périodiques qui se renferment dans un cercle assez étroit; les créoles ont, dit-on, plus d'un motif de leur faire la guerre; la beauté de leur plumage qui charme les yeux, et selon quelques-uns, la bonté de leur chair qui flatte le goût; on dit aussi que ces oiseaux se jettent sur les rizières et y causent un dégât considérable; leur grandeur varie depuis celle d'un petit pigeon jusqu'à celle du mauvis et même au-dessous.

* 1. *Le Cordon bleu* ou *le Cotinga du Brésil*, indiqué par Edwards sous le nom de *Manakin bleu*, *à*

poitrine pourpre. Les créoles l'appellent poule de bois. Linnæus, Salerne et Brisson en ont parlé.

* 2. *Le Quereiva* ou *Cotinga de Cayenne* de Brisson. Il est remarquable que de quatre nomenclateurs qui ont parlé de cet oiseau, il n'y en a pas deux qui l'aient rapporté au même genre. Seba en fait un pic, Klein un écorcheur, Linnæus un jaseur et Brisson un Cotinga.

3. *La Tersine*, indiquée par Linnæus.

* 4. *Le Cotinga à plumes soyeuses*, ou *le Cotinga des Maynas* de Brisson, indiqué par Salerne et Linnæus.

* 5. *Le Pacapac* ou *Pompadour*, indiqué par Edwards, Linnæus et Brisson. C'est le Cotinga pourpre de Cayenne, de nos planches enluminées. Le Cotinga gris-pourpre de Brisson, est une variété de cette espèce.

* 6. *L'Ouette* ou *Cotinga rouge de Cayenne*, indiqué par Brisson, Edwards, Klein, Seba et Linnæus.

* 7. *Le Guirapanga* ou *Cotinga blanc* de Brisson.

8. *L'Averano* ou *Cotinga tacheté* de Brisson, indiqué par Marcgrave, Ray et Willulghby. Cet oiseau est presqu'aussi gros qu'un pigeon. Le mâle a la voix très-forte, et la modifie de deux manières différentes : tantôt c'est un bruit semblable à celui qu'on feroit en frappant sur un coin de fer avec un instrument tranchant : (*kock*, *kick*); tantôt c'est un son pareil à celui d'une cloche fêlée (*kur*, *kur*, *kur*.)

* 9. *Le Guirarou* ou *Cotinga gris* de Brisson, indiqué par Marcgrave et Willulghby. Il n'a rien de remarquable dans les couleurs, et sous ce rapport on ne le croiroit pas de la famille des Cotingas. Les Guirarous sont assez communs dans l'intérieur de la Guiane. Leur cri peu agréable en lui-même, est un

renseignement

renseignement précieux pour les voyageurs égarés, perdus dans les immenses forêts de la Guiane; ils sont sûrs de trouver une rivière en allant à leur voix.

XXV.

Les Manakins et Oiseaux qui s'y rapportent.

PAR BUFFON.

Ces oiseaux sont petits et fort jolis; les plus grands ne sont pas si gros qu'un moineau, et les autres sont aussi petits que le roitelet. Les Manakins forment un genre particulier, dont les espèces ne laissent pas d'être assez nombreuses. Ces oiseaux habitent les grands bois des climats chauds de l'Amérique, et n'en sortent jamais pour aller dans les lieux découverts, ni dans les campagnes voisines des habitations; on les trouve ordinairement en petites troupes de huit ou dix de la même espèce, et quelquefois ces petites troupes se confondent avec d'autres troupes d'espèces différentes de leur même genre, et même avec des compagnies d'autres petits oiseaux de genre différent; c'est ordinairement le matin qu'on les trouve ainsi réunis en nombre; ce qui semble les rendre joyeux, car ils font alors entendre un petit gazouillement fin et agréable; la fraîcheur du matin leur donne cette expression de plaisir; ils sont en silence pendant le jour, et cherchent à éviter la grande chaleur, en se séparant de la compagnie, et se retirant seuls dans les endroits les plus ombragés et les plus fourrés des forêts; ils se nourrissent de petits fruits sauvages, et ils ne laissent pas de manger aussi des insectes. Le nom Ma-

nakin leur a été donné par les Hollandois de Surinam.

* 1. *Le Tijé* ou *grand Manakin.* C'est le Manakin noir huppé de Cayenne de Brisson et de nos planches enluminées; Marcgrave, Willulghby et Edwards en ont parlé.

* 2. *Le Casse-noisette* ou *le Manakin noir et blanc*, indiqué par Brisson. Le Manakin du Brésil de nos planches enluminées, est une variété de cette espèce.

* 3. *Le Manakin rouge* de Brisson, indiqué par Edwards.

* 4. *Le Manakin orangé* de Brisson, indiqué par Edwards et Linnæus.

* 5. *Le Manakin à tête d'or* de Brisson, indiqué par Seba, Klein, Edwards et Linnæus.

6. *Le Manakin à tête rouge* de Marcgrave et de Brisson, indiqué par Ray, Seba et Willulghby.

* 7. *Le Manakin à tête blanche* de Brisson, indiqué par Marcgrave, Klein, Seba, Edwards et Linnæus.

* 8. *Le Manakin varié* ou *le Manakin à front blanc* de Brisson et de nos planches enluminées.

9. L'oiseau nommé par les Brasiliens *Maizi de Miacatototl*, décrit par Seba et Brisson.

10. *Le Rubetra* ou *Oiseau d'Amérique huppé*, décrit par Seba, et cru par Brisson un Manakin.

11. *Le Picicitli* ou *Oiseau du Brésil très-petit et huppé*, décrit par Seba.

12. *Le Coquantototl* de Seba, ou *petit Oiseau huppé de la figure du moineau* que Brisson a encore jugé être un Manakin.

* 13. *Le Plumet blanc* ou *le Maincup de Cayenne.*

* 14. *L'Oiseau cendré de la Guiane* ou *le Manakin cendré de Cayenne.*

* 15. *Le Manikor.*

XXVI.

Oiseaux qui ont rapport au Moineau.

* 1. *Le Moineau du Sénégal* de nos planches enluminées.

* 2. *Le Moineau à bec rouge du Sénégal.*

* 3. *Le Père noir*, indiqué par Fernandez, sous le nom mexicain, *Yohual tototl*, et donné par Hans Sloane comme oiseau de la Jamaïque. Les oiseaux que nous avons fait représenter dans nos planches enluminées sous les noms de *Moineau de Macao*, *Moineau de Java*, *Moineau de Cayenne* et *Moineau du Brésil*, ne nous paroissent être que des variétés du Père noir.

* 4. *Le Père noir à longue queue* ou *le Moineau du royaume de Juda.*

5. *Le Dattier* ou *Moineau de datte*, indiqué par Shaw, sous le nom de *Moineau de Capsa :* il assure que son ramage est préférable à celui des serins et des rossignols.

6. L'oiseau qu'on appelle *le Passereau sauvage*, en Provence; il paroît être une simple variété du friquet: on prétend que cet oiseau très-farouche cache sa tête entre des pierres, laissant le reste du corps à découvert, et croit se mettre à l'abri des attaques par cette précaution.

* 7. *Le Passe-vert* ou *Moineau à tête rouge de Cayenne.*

* 8. *Le Passe-bleu* ou *Moineau bleu de Cayenne.*

* 9. *Le Foudi*, indiqué par Brisson, sous le nom de *Cardinal de Madagascar.* Les oiseaux représentés dans nos planches enluminées sous la dénomination

de *Cardinal du cap de Bonne-Espérance*, et sous celle de *Moineau du cap de Bonne-Espérance*, me paroissent être le mâle et la femelle d'une variété dans l'espèce du Foudi.

* 10. *Le Friquet huppé*, représenté dans nos planches enluminées, sous le nom de *Moineau de Cayenne :* le Moineau de la Caroline, représenté dans la même planche, me paroît être la femelle de celui-ci.

* 11. *Le beau Marquet* ou *Moineau de la côte d'Afrique.*

* 12. *Le Soulciet* ou *Moineau du Canada*, indiqué par Brisson.

* 13. *Le Paroare*, indiqué par Brisson, sous le nom de *Cardinal dominicain :* c'est un oiseau du Brésil.

* 14. *Le Paroare huppé* ou *Cardinal dominicain huppé de la Louisiane.* Ce bel oiseau nous a paru une variété du précédent.

* 15. *Le Croissant* ou *Moineau du cap de Bonne-Espérance* de Brisson.

XXVII.

Oiseaux qui ont rapport au Gros-Bec.

1. *Le Gros-bec d'Abissinie.* Ce que son histoire offre de plus singulier, c'est la construction de son nid de forme pyramidale, et qu'il a l'attention de suspendre toujours au-dessus de l'eau à l'extrémité d'une petite branche; il est construit de manière que les œufs sont à couvert de la pluie, dont la saison dure six mois en Abissinie, et garantis des singes, des écureuils et des serpens. Les inconvéniens exaltent l'industrie, à moins

qu'étant excessifs, ils ne la rendent inutile et ne l'étouffent entièrement : l'oiseau semble les avoir prévus tous, et par des précautions raisonnées les avoir écartés de sa géniture.

* 2. *Le Gros-bec de Coromandel.*

* 3. *Le Gros-bec bleu d'Amérique.*

* 4. *Le Dur-bec.* C'est le Gros-bec de Canada de Brisson et de nos planches enluminées.

* 5. *Le Cardinal huppé*, indiqué par Catesby, Frisch, Aldrovande et Albin : c'est le Gros-bec de Virginie de Brisson et de nos planches enluminées.

* 6. *Le Rose-gorge* ou *Gros-bec de la Louisiane.*

* 7. *Le Grivelin* ou *Gros-bec du Brésil*, indiqué par Brisson.

* 8. *Le Rouge-noir* ou *Gros-bec de Cayenne.*

* 9. *Le Flavert*, indiqué par Brisson, et représenté n°. 152 de nos planches enluminées.

* 10. *La Queue en éventail de Virginie.*

* 11. *Le Padda* ou *l'Oiseau de riz*, décrit et dessiné par Edwards.

* 12. *Le Toucnam-courvi des Philippines*, décrit par Brisson ; c'est le premier oiseau des petites espèces de gros-becs étrangers.

* 13. *L'Orchef* ou *Gros-bec des Indes.*

* 14. *Le Gros-bec nonette*, ainsi nommé parce qu'il a une sorte de béguin noir sur la tête.

* 15. *Le Gris albin* ou *Gros-bec de Virginie.*

* 16. *Le Quadricolor* ou *Gros-bec de Java* de Brisson, donné par Albin sous le nom de *moineau de la Chine.*

* 17. *Le Jacobin* et *le Domino*, décrits par Bris-

son. Le premier est représenté dans nos planches enluminées sous le nom de *Gros-Bec de Java.* Nous croyons que celui de la même planche, donné sous le nom de *Gros-bec des Moluques*, est la femelle du premier.

18. *Le Baglafecht d'Abissinie.*

19. *Le Guifso-Balito* de Bruce.

* 20. *Le Gros-bec tacheté du Cap.*

* 21. *Le Grivelin à cravatte* ou *Gros-bec d'Angola.*

XXVIII.

Les Bengalis et les Sénégalis.

PAR MONTBEILLARD.

* 1. *Le Bengali.* Les Bengalis sont des oiseaux familiers et destructeurs, en un mot de vrais moineaux; ils s'approchent des cases, viennent jusqu'au milieu des villages et se jettent par grandes troupes dans les champs semés de millet. Ils sont répandus dans la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique. Ces oiseaux ont les mœurs très-douces et très-sociables; ils se caressent souvent, sur-tout les mâles et les femelles, se perchent très-près les uns des autres, chantent tous à la fois et mettent de l'ensemble dans cette espèce de chœur. C'est sur-tout dans les couleurs de leur plumage que consiste leur mérite.

* 2. *Le Bengali brun.* Il est à peu près de la taille du roitelet.

* 3. *Le Bengali piqueté*, indiqué par Willulghby et décrit par Brisson. Klein et Linnæus en ont parlé.

* 4. *Le Sénégali* indiqué par Brisson sous le nom de *Sénégali rouge.*

* 5. *Le Sénégali rayé* de Brisson, indiqué par Linnæus.

* 6. *Le Serevan*, indiqué par Commerson sous le nom de *Bengali du Cap.*

* 7. *Le petit Moineau du Sénégal.*

* 8. *Le Maya*, indiqué par Fernandez. Ce petit oiseau est encore un grand destructeur. On le trouve en Amérique.

* 9. *Le Maian*, dessiné par Edwards. On le trouve à Malaca.

XXIX.

Les Tangaras.

PAR BUFFON.

Ces oiseaux des climats chauds de l'Amérique ont été pris par la plupart des voyageurs pour des espèces de moineaux. Ils ne diffèrent en effet de nos moineaux d'Europe que par les couleurs, et par un petit caractère de conformation du bec ; ils ont d'ailleurs les mœurs sociables, et sont presque aussi familiers que les moineaux.

* 1. *Le grand Tangara* ou *le Tangara des boris de Cayenne.*

* 2. *La Houpette.* C'est le Tangara noir huppé de Cayenne de Brisson.

* 3. *Le Tangavio.*

* 4. *Le Scarlate.* C'est le cardinal de Brisson. Les voyageurs s'accordent à dire que cet oiseau a un ramage très-agréable, et qu'il est même susceptible d'instruction. On doit lui rapporter les deux moineaux rouge et noir d'Aldrovande, le tijepiranga de Marc-

grave, le chilottotl de Fernandez, et le merle du Brésil de Belon. Nous regardons comme des variétés de cette espèce, le cardinal tacheté, le cardinal à collier et le cardinal du Mexique de Brisson.

* 5. *Le Tangara du Canada.* C'est le cardinal du Canada de Brisson.

* 6. *Le Tangara de Mississipi.*

* 7. *Le Camail* ou *la Cravatte.*

* 8. *Le Mordoré.*

* 9. *L'Onglet.*

* 10. *Le Tangara noir* et *le Tangara roux.*

* 11. *Le Turquin.* Le Tangara bleu du Brésil de Brisson, paroît être le même, ou du moins une légère variété de cette espèce.

* 12. *Le Bec d'argent.* C'est le merle à gorge rousse d'Edwards et le cardinal pourpré de Brisson.

* 13. *L'Esclave.* C'est le Tangara de Saint-Domingue de Brisson.

* 14. *Le Bluet* ou *l'Evêque de Cayenne.*

* 15. *Le Rouge cap* ou *le Tangara brun d'Amérique.* C'est le cardinal américain de Brisson.

16. *Le Tangara vert du Brésil* de Brisson.

17. *L'Olivet de Cayenne.* Cette espèce et celles qui précèdent, composent ce qu'on peut appeler les grands tangaras. Nous allons indiquer les espèces moyennes pour la grandeur, qui sont moins nombreuses.

* 18. *Le Tangara diable enrhumé.* C'est la mésange noire et bleue d'Edwards et le Tangara bleu de Cayenne de Brisson.

19. *Le Verderoux.* C'est une espèce nouvelle.

* 20. *Le Passe-vert* ou *le Moineau à tête rousse de*

Cayenne. C'est le sauteur de Barrère et le Tangara vert de Cayenne de Brisson.

21. *Le Passe-vert à tête bleue.*

* 22. *Le Tricolor* ou *le Tangara varié à tête verte de Cayenne* de Brisson.

* 23. *Le Gris-olive* ou *le Tangara olive de la Louisiane.*

* 24. *Le Septicolor* ou *la Mésange de Paradis* d'Edwards. C'est le Tangara de Cayenne de Salerne. Marcgrave, Ray, Villulghby et Brisson en ont parlé.

* 25. *Le Tangara bleu.* C'est le moineau américain de Seba et le Tangara bleu de la Barbade de Brisson.

* 26. *Le Tangara à gorge noire* ou *le Tangara olive de la Guiane.*

* 27. *La Coiffe noire* ou *le Tangara à coiffe noire de Cayenne.* C'est le Tangara cendré du Brésil de Brisson. Marcgrave, Ray, Willulghby et Brisson en ont parlé.

Tous ces Tangaras de grandeur moyenne ne sont en général pas plus gros qu'une linotte. Ceux qui suivent sont encore sensiblement plus petits.

* 28. *Le Rouverdin* ou *le Tangara du Pérou,* indiqué par Brisson. Edwards, Klein et Linnæus en ont parlé.

* 29. *Le Syacou.* C'est la mésange verte tachetée d'Edwards et le Tangara vert tacheté des Indes de Brisson.

* 30. *Le Jacarini.* C'est le Tangara noir du Brésil de Brisson et le moineau de Cayenne de nos planches enluminées.

* 31. *Le Teité* indiqué par Salerne. C'est le Tangara noir et jaune de Cayenne de Brisson.

* 32. *Le Tangara nègre* ou *le Tangara de Cayenne.*

* 33. *L'Oiseau silencieux* ou *le Tangara de la Guiane.* Cet oiseau qui a quelque rapport par sa conformation extérieure avec les Tangaras, en diffère tout-à-fait par les habitudes naturelles. On le trouve toujours seul dans le fond des grands bois, éloigné des habitations, et on ne l'a jamais entendu ramager ni même jeter aucun cri.

X X X.

Variétés et Oiseaux qui ont rapport au Loriot.

* 1. *Le Coulavan.* Cet oiseau de la Cochinchine est le cinquante-neuvième merle de Brisson.

* 2. *Le Loriot de la Chine,* indiqué par Brisson sous le nom de *Loriot de Bengale*, et donné par Edwards.

3. *Le Loriot des Indes*, indiqué par Aldrovande. C'est le soixantième merle de Brisson.

4. *Le Loriot à tête rayée* de Brisson. Cest le *merula bicolor* d'Aldrovande.

X X X I.

Oiseaux qui ont rapport au Verdier.

* 1. *Le Pape.* Cet oiseau doit son nom aux couleurs de son plumage, et sur-tout à une espèce de camail d'un bleu-violet qui prend à la base du bec. C'est le verdier de la Louisiane de Brisson, le rouge-queue de la Chine d'Albin, et le pinson de trois couleurs de Catesby.

* 2. *Le Grenadin.* Les Portugais trouvant appa-

remment quelque rapport entre le plumage de cet oiseau et l'uniforme de quelques-uns de leurs régimens, l'ont nommé Capitaine de l'Orénoque ; c'est le même qui a été indiqué par Edwards sous le nom de *pinson rouge du Brésil.* Brisson et Linnæus en ont parlé.

3. *Le Toupet bleu* ou *Verdier de Java* de Brisson.

4. *Le Parement bleu* ou *petit Verdier des Indes* de Brisson.

* 5. *Le Vert-brunet* ou *Verdier du cap de Bonne-Espérance.* C'est le verdier des Indes de Brisson.

6. *La Verdinière* ou *le Pinson de Bahama* de Brisson.

* 7. *Le Verderin de Saint-Domingue.*

8. *Le Verdier sans vert du Cap.*

XXXII.

Variétés du Roitelet.

1. *Le Roitelet rubis* ou *le Souci de Pensilvanie* de Brisson.

2. *Le Roitelet à tête rouge,* vu au cap de Bonne-Espérance par le voyageur Kolbe.

3. *L'Oiseau du Groenland,* indiqué par Muller, sous le nom de *mésange grise couronnée d'écarlarte.*

XXXIII.

Oiseaux qui se rapportent au Bec-figue.

* 1. *Le Fist de Provence.* Cet oiseau, ainsi nommé d'après son cri, nous a été envoyé de Provence comme une espèce de bec-figue ; mais il nous a paru se rap-

porter de plus près à l'alouette, tant par la grandeur que par le plumage : il ne s'envole pas lorsqu'il entend du bruit, mais il court se tapir à l'abri d'une pierre jusqu'à ce que le bruit cesse; ce qui suppose qu'il se tient ordinairement à terre, habitude contraire à celle du bec-figue.

* 2. *La Pivote ortolane.* Cet oiseau porte aussi le nom de bec-figue en Provence; il est le fidèle compagnon des ortolans, et se trouve toujours à leur suite.

XXXIV.

Les Figuiers.

PAR BUFFON.

1. *Le Figuier vert et jaune*, indiqué par Brisson sous le nom de *Figuier du Bengale.* Ces oiseaux comme tous ceux de ce genre se rapprochent de celui du bec-figue. Edwards, Klein et Linnæus ont parlé de l'espèce dont il s'agit. Linnæus en a fait une Bergeronette.

2. *Le Cheric* ou *le petit Figuier de Madagascar* de Brisson, indiqué par Linnæus.

* 3. *Le petit Simon* ou *Figuier de l'île de Bourbon* de Brisson, représenté dans nos planches enluminées sous le nom de *Figuier de Madagascar.*

* 4. *Le Figuier bleu*, représenté dans nos planches enluminées, le mâle sous le nom de *Figuier de Madagascar*, et la femelle sous la dénomination de *Figuier de l'île de France.*

* 5. *Le Figuier du Sénégal.* Nous présumons que les trois oiseaux représentés dans nos planches enluminées, n°. 582, ne font qu'une seule et même espèce, dont

le figuier tacheté seroit le mâle, et les deux autres des variétés de sexe ou d'âge: ils sont tous trois fort petits.

* 6 *Le Figuier tacheté* ou *le Figuier du Canada* de Brisson. Les figuiers d'Amérique sont en général plus grands que ceux de l'ancien continent; ce sont des oiseaux erratiques qui passent en été dans la Caroline et jusqu'au Canada, et qui reviennent ensuite dans des climats plus chauds pour y nicher et élever leurs petits; ils se perchent sur les petits arbrisseaux et entrent dans les jardins pour y becqueter les fruits; c'est de-là qu'est venu leur nom. Cependant à tout prendre, ils mangent plus d'insectes que de fruits. Le ramage de celui-ci est agréable et assez semblable à celui de la linotte.

7. *Le Figuier à tête rouge de Pensilvanie*, indiqué par Brisson, Edwards et Linnæus.

8. *Le Figuier à gorge blanche* ou *le Figuier de Saint-Domingue* de Brisson.

9. *Le Figuier à gorge jaune* ou *le Figuier de la Louisiane* de Brisson.

10. *Le Figuier vert et blanc* ou *le petit Figuier de Saint-Domingue* de Brisson.

11. *Le Figuier à gorge orangée* ou *le grand Figuier du Canada* de Brisson.

12. *Le Figuier à tête cendrée de Pensilvanie*, indiqué par Brisson, et donné par Edwards sous le nom de *Moucherolle au croupion jaune.*

13. *Le Figuier brun* ou *le Figuier de la Jamaïque* de Brisson, indiqué par Ray, Sloane et Klein.

14. *Le Figuier aux joues noires* ou *le Figuier du Maryland* de Brisson, indiqué par Edwards.

15. *Le Figuier tacheté de jaune du Canada*, indiqué par Brisson; Edwards l'a donné sous le nom de *Moucherolle tacheté de jaune*.

16. *Le Figuier brun et jaune* ou *le Figuier de la Caroline* de Brisson, indiqué par Sloane, Ray, Catesby et Klein. C'est le roitelet jaune d'Edwards.

17. *Le Figuier des sapins*, indiqué par Edwards, Catesby et Brisson.

18. *Le Figuier à cravatte noire de Pensilvanie*, indiqué par Brisson. C'est le moucherolle vert à gorge noire d'Edwards.

19. *Le Figuier à tête jaune du Canada*, indiqué par Brisson et Linnæus. Il paroît que l'oiseau représenté dans nos planches enluminées sous le nom de *Figuier de Mississipi*, n'est qu'une variété de sexe ou d'âge de celui-ci.

20. *Le Figuier cendré à gorge jaune de Saint-Domingue*, indiqué par Brisson. Sloane, Ray, Klein et Linnæus en ont parlé.

* 21. *Le Figuier cendré à collier de la Caroline*, indiqué par Brisson. Catesby en a parlé.

22. *Le Figuier à ceinture* ou *le Figuier cendré du Canada* de Brisson. Linnæus en a parlé.

* 23. *Le Figuier bleu* ou *le petit Figuier cendré du Canada* de Brisson. C'est le Moucherolle bleu d'Edwards et le Moucherolle du Canada de Linnæus.

24. *Le Figuier varié de Saint-Domingue* de Brisson. Sloane, Ray, Edwards et Linnæus en ont parlé.

25. *Le Figuier à tête rousse* ou *le Figuier de la Martinique* de Brisson.

26. *Le Figuier à poitrine rouge*, indiqué par Bris-

son. C'est le moucherolle de Pensilvanie de Linnæus; Edwards en a aussi parlé.

27. *Le Figuier gris de fer*, indiqué par Brisson. Edwards et Linnæus en ont parlé. C'est encore un oiseau de Pensilvanie.

28. *Le Figuier aux ailes dorées de Pensilvanie*, indiqué par Brisson, sous le nom de *Figuier cendré à gorge noire*, et par Edwards, sous le nom de *moucherolle aux ailes dorées*; Linnæus en a parlé.

29. *Le Figuier couronné d'or de Pensilvanie*, indiqué par Brisson, Edwards et Linnæus.

30. *Le Figuier orangé de la Guiane.* C'est le Figuier étranger de nos planches enluminées.

* 31. *Le Figuier huppé de la Guiane.*

* 32. *Le Figuier noir et jaune de Cayenne.* Ce Figuier est un des plus grands; il a près de cinq pouces de longueur.

* 33. *Le Figuier olive de Cayenne.*

* 34. *Le Figuier protonotaire* ou *le Figuier à ventre et tête jaunes de la Louisiane.*

35. *Le Figuier à demi-collier.*

36. *Le Figuier à gorge jaune.*

37. *Le Figuier brun-olive.*

38. *Le Figuier grasset.*

39. *Le Figuier cendré à gorge cendrée.*

40. *Le grand Figuier de la Jamaïque* de Brisson. C'est le rossignol d'Amérique d'Edwards: Linnæus en a parlé.

XXXV.

Le Traquet, le Tarier et les Oiseaux qui s'y rapportent.

PAR BUFFON.

* 1. *Le Traquet:* Cet oiseau très-vif et très-agile n'est jamais en repos; toujours voltigeant de buissons en buissons, il ne se pose que pour quelques instans, pendant lesquels il ne cesse encore de soulever les ailes pour s'envoler à tout moment; il s'élève en l'air par petits élans, et retombe en pirouettant sur lui-même : ce mouvement continuel a été comparé à celui du traquet d'un moulin, et c'est là, suivant Belon, l'origine du nom de cet oiseau.

Quoique le vol du Traquet soit bas et qu'il s'élève rarement jusqu'à la cime des arbres, il se pose toujours au sommet des buissons ou sur les échalas les plus hauts dans les vignes : c'est dans les terreins arides, les landes, les bruyères et les prés en montagnes, qu'il se plaît davantage, et qu'il fait entendre plus souvent son petit cri *ouistratra*, d'un ton couvert et sourd. S'il se trouve une tige isolée ou un piquet au milieu du gazon dans ces prés, il ne manque pas de se poser dessus, ce qui donne une grande facilité pour le prendre; un gluau placé sur un bâton, suffit pour cette chasse bien connue des enfans.

Le Traquet fait son nid dans les terreins incultes au pied des buissons, sous leurs racines ou sous le couvert d'une pierre; il n'y entre qu'à la dérobée, comme s'il craignoit

craignoit d'ètre aperçu; aussi ne trouve-t-on ce nid que difficilement : il le construit dès la fin de mars; le père et la mère nourrissent leurs petits de vers et d'insectes qu'ils ne cessent de leur apporter; il semble que leur sollicitude redouble lorsque ces jeunes oiseaux s'élancent hors du nid; ils les rappellent, les rallient, criant sans cesse *ouistratra;* enfin ils leur donnent encore à manger pendant plusieurs jours. Du reste, le Traquet est très-solitaire; on le voit toujours seul, hors le temps où l'amour lui donne une compagne; son naturel est sauvage, et son instinct paroît obtus. Autant il montre d'agilité dans son état de liberté, autant il est pesant en domesticité; il n'acquiert rien par l'éducation; on ne l'élève même qu'avec peine et toujours sans fruit : dans la campagne il se laisse approcher de très-près, ne s'éloigne que d'un petit vol, sans paroître remarquer le chasseur; il semble donc ne pas avoir assez de sentiment pour nous aimer ni pour nous fuir. Ces oiseaux sont très-gras dans la saison, et comparables pour la délicatesse de la chair aux bec-figues. Le rouge-bai de la poitrine du Traquet est sa couleur la plus remarquable; le dos est d'un beau noir mêlé de brun : c'est le *Rubetra* d'Aldrovande et de Brisson. Il a sept pouces et demi de vol, et près de cinq pouces de longueur; Belon, Albin, Ray et Willulghby en ont parlé.

* 2. *Le Tarier.* Cette espèce, quoique très-voisine de celle du traquet, doit néanmoins en être séparée, puisque toutes deux subsistent dans les mêmes lieux sans se mèler. Il se perche rarement et se tient le plus souvent à terre; il est aussi un peu plus grand que

le traquet, et son espèce est moins nombreuse : il se nourrit comme lui de mouches, de vers et d'autres insectes ; enfin le Tarier prend beaucoup de graisse dès la fin de l'été, et alors il ne le cède point à l'ortolan pour la délicatesse. Il se plaît dans la solitude et dans les lieux rudes et sauvages ; c'est le *Rubetra major* de Brisson ; Belon, Aldrovande, Gesner, Frisch, Klein, Ray, Willulghby et Linnæus en ont parlé.

* 3. *Le Traquet du Sénégal* de Brisson.

* 4. *Le Traquet de l'île de Luçon* de Brisson.

* 5. *Le Traquet des Philippines* de Brisson.

* 6. *Le grand Traquet des Philippines* de Brisson.

7. *Le Fitert* ou *le Traquet de Madagascar* de Brisson.

8. *Le grand Traquet.* Commerson qui a donné la notice de cet oiseau, n'a pas indiqué le pays où il l'a vu.

9. *Le Traquet du cap de Bonne-Espérance.*

10. *Le Clignot* ou *Traquet à lunettes.* Un cercle d'une peau jaunâtre plissée tout autour des yeux de cet oiseau, et qui semble les garnir de lunettes, est un caractère si singulier qu'il suffit pour le distinguer. Commerson l'a rencontré sur la rivière de la Plata.

XXXVI.

Oiseaux qui ont rapport au Motteux.

1. *Le grand Motteux* ou *Cul-blanc du cap de Bonne-Espérance.* C'est une espèce nouvelle.

2. *Le Motteux* ou *Cul-blanc brun-verdâtre.*

* 3. *Le Motteux du Sénégal.*

XXXVII.

Oiseaux qui ont rapport aux Bergeronettes.

* 1. *La Bergeronette du cap de Bonne-Espérance* de Brisson.

2. *La petite Bergeronette du cap de Bonne-Espérance.*

3. *La Bergeronette de l'île de Timor.*

4. *La Bergeronette de Madras*, donnée par Ray et décrite par Brisson.

XXXVIII.

Les Demi-Fins.

PAR MONTBEILLARD.

Il ne faut que comparer les oiseaux des deux continens, pour s'apercevoir que les espèces qui ont le bec fort et vivent de grains, sont aussi nombreuses dans l'ancien, qu'elles le sont peu dans le nouveau, et qu'au contraire les espèces qui ont le bec foible et vivent d'insectes, sont beaucoup plus nombreuses dans le nouveau continent que dans l'ancien; en quoi l'on ne peut s'empêcher de reconnoître l'influence de l'homme sur la Nature; car c'est l'homme qui a créé le blé et les autres grains qui font sa nourriture; et ce sont ces mêmes grains qui ont visiblement multiplié les espèces d'oiseaux granivores, puisque ces espèces ne se trouvent en nombre que dans les pays cultivés, tandis que dans les vastes déserts de l'Amérique, dans ses grandes forêts, dans ses savanes immenses, où la Nature brute, par cela même qu'elle est indépendante de

l'homme, ne produit rien qui ressemble à nos grains, mais seulement des fruits, de petites semences et une énorme quantité d'insectes; les espèces d'oiseaux insectivores et à bec foible, se sont multipliées en raison de l'abondance de la nourriture qui leur convenoit; mais dans le passage des oiseaux à bec fort aux oiseaux à bec foible, la Nature, comme dans tous ses autres ouvrages, procède par gradations insensibles; elle tend à rapprocher les extrêmes par l'artifice admirable de ses nuances, de ses demi-teintes qui déroutent si souvent les divisions tranchées de nos méthodes : la classe des Demi-fins est une de ces nuances.

1. *Le Bananiste.* Cet oiseau se trouve à Saint-Domingue; on le voit souvent sur les bananiers; il vole par sauts et par bonds; son vol est rapide et accompagné d'un petit bruit; son ramage est peu varié, c'est, pour ainsi dire, une continuité de cadences plus ou moins appuyées sur le même ton.

2. *Le Bimbelé*, ou *la fausse Linotte de Saint-Domingue.* Le chant de cet oiseau n'est ni varié ni brillant, il ne roule que sur quatre ou cinq notes; malgré cela on se plaît à l'entendre, parce que tous les tons en sont pleins, doux et moëleux.

3. *Le Demi-fin mangeur de vers.* C'est le figuier de Pensilvanie de Brisson; Edwards en a parlé.

4. *Le Demi-fin noir et bleu.*

5. *Le Demi-fin noir et roux*, vu à Buénos-Aires par Commerson.

6. *Le Demi-fin à huppe et gorge blanches de Cayenne.* C'est le manakin au visage blanc d'Edwards.

7. *L'Habit-uni.* C'est la Fauvette de haie de la Jamaïque de Brisson, et le moineau de buisson de l'Amérique d'Edwards.

XXXIX.

Les Pitpits.

PAR BUFFON.

QUOIQUE ces oiseaux ressemblent beaucoup aux figuiers, et qu'ils se trouvent ensemble dans le nouveau continent, ils diffèrent néanmoins assez les uns des autres pour qu'on puisse en former deux genres distincts et séparés; ceux-ci sont sédentaires, demeurent dans les bois et se perchent sur les grands arbres; ils ont les mœurs plus sociales que les figuiers; ils vont par grandes troupes et se mêlent plus familièrement avec de petits oiseaux d'espèce étrangère; ils sont aussi plus gais et plus vifs, et toujours sautillans; mais indépendamment de cette diversité dans les habitudes naturelles, il y a aussi des différences dans la conformation; la principale de ces différences est dans le bec qu'ils ont plus gros et moins effilé que les figuiers.

1. *Le Pitpit vert de Cayenne*, indiqué par Brisson.

* 2. *Le Pitpit bleu de Cayenne*, indiqué par Brisson, et donné par Linnæus sous le nom de *moucherolle de Cayenne*. L'oiseau donné par Edwards, sous le nom de *manakin bleu*, et celui qui est représenté dans nos planches enluminées, sous la dénomination de *Pitpit bleu de Cayenne*, sont deux variétés de cette espèce.

3. *Le Pitpit varié*, ou *le Pitpit bleu de Surinam*, indiqué par Brisson, Klein, Edwards et Linnæus.

4. *Le Pitpit à coiffe bleue de Cayenne.*

5. *Le Guira-béraba du Brésil*, donné par Marcgrave. Willulghby, Ray, Salerne, Linnæus et Brisson en ont parlé.

X L.

Oiseaux qui ont rapport aux Mésanges.

1. *La petite Charbonnière.* Elle est la moins défiante de toutes les mésanges; car non-seulement elle se laisse tromper par l'appeau, mais les vieilles même qui ont été prises plusieurs fois et qui ont eu le bonheur d'échapper, se reprennent encore et tout aussi facilement dans les mêmes piéges et par les mêmes ruses; cependant ces oiseaux montrent autant ou plus d'intelligence que les autres dans plusieurs actions qui ont rapport à leur propre conservation ou à celle de la couvée; et comme d'ailleurs ils sont fort courageux, il semble que c'est le courage qui détruit en eux le sentiment de la défiance comme celui de la crainte; s'ils se souviennent de s'être pris dans le filet au gluau, ils se souviennent aussi qu'ils se sont échappés, et ils se sentent la force ou du moins l'espérance d'échapper encore.

Cette mésange habite les bois, sur-tout ceux où il y a des sapins et autres arbres toujours verts, les vergers, les jardins; elle grimpe et court sur les arbres comme les autres mésanges, et c'est après celle à longue queue la plus petite de toutes; elle ne pèse que deux gros. Du reste, mêmes allures, même genre de vie.

C'est l'*atri capilla* de Pline. Aldrovande, Gesner, Willulghby, Ray, Klein, Frisch, Linnæus et Brisson en ont parlé. Elle a un peu moins de sept pouces de vol.

* La nonette cendrée dont plusieurs Naturalistes ont regardé l'espèce comme séparée de la précédente, nous paroît en être une variété. Elle se tient dans les bois plus que dans les vergers, vivant de menues graines, faisant la guerre aux guêpes, aux abeilles et aux chenilles, formant des provisions de chenevis lorsqu'elle trouve l'occasion, en prenant à la fois plusieurs grains dans son bec pour les porter au magasin, et les mangeant ensuite à loisir. C'est sans doute sa manière de manger qui l'oblige d'être prévoyante; il lui faut du temps, il lui faut un lieu commode et sûr pour percer chaque grain à coups de bec, et si elle n'avoit pas de provisions, elle seroit souvent exposée à souffrir la faim. Elle se plaît sur les aunes, sur les saules et par conséquent dans les lieux aquatiques, d'où lui est venu son nom de mésange de marais. C'est un oiseau solitaire qui reste toute l'année et qu'on nourrit difficilement en cage.

Une autre mésange d'Amérique qui se rapproche beaucoup de la petite Charbonnière, c'est la mésange à tête noire du Canada de Brisson, représentée dans nos planches enluminées sous le nom de *Mésange à gorge noire*. Au reste, comme les mésanges fréquentent les pays du nord, il n'est pas surprenant que l'on trouve en Amérique des variétés appartenantes à des espèces européennes.

Nous croyons encore que l'on doit rapporter à la nonette cendrée; la gorge blanche de Willulghby sur-tout si cet oiseau est, non pas une fauvette comme

le croyoit cet auteur, mais une mésange comme le pense Brisson.

* 2. *La Mésange bleue.* Il est peu de petits oiseaux si connus que celui-ci, parce qu'il en est peu qui soient aussi communs, aussi faciles à prendre, et aussi remarquables par les couleurs de leur plumage. Le bleu domine sur la partie supérieure, le jaune sur l'inférieure. Le noir et le blanc paroissent distribués avec art pour séparer et relever ses couleurs, qui se multiplient encore en passant par différentes nuances. Une autre circonstance qui a pu contribuer à faire connoître la Mésange bleue, mais en mauvaise part, c'est le dommage qu'elle cause dans nos jardins en pinçant les boutons des arbres fruitiers. Elle se sert même avec une singulière adresse de ses petites griffes pour détacher de sa branche le fruit tout formé qu'elle porte ensuite à son magasin. Ce n'est pas toutefois son unique nourriture, car elle a les mêmes goûts que les autres mésanges, la même inclination pour la chair, et elle ronge si exactement celle des petits oiseaux dont elle peut venir à bout, que Klein propose de lui donner leur squelette à préparer. Elle se distingue entre toutes les autres par son acharnement contre la chouette. La femelle fait son nid dans un arbre creux ou un trou de muraille. Elle renonce assez facilement ses œufs, pour peu qu'on en casse un seul, le petit fût-il tout formé, et même pour peu qu'on y touche, mais lorsqu'une fois ils sont éclos, elle s'y attache davantage, et les défend courageusement; elle se défend elle-même, et souffle d'un air menaçant lorsqu'on l'inquiète dans sa prison; outre son grin-

cement désagréable elle a un petit gazouillement foible, mais varié, et auquel on a bien voulu trouver quelque rapport avec celui du pinson. Elle se plaît dans les bois sur-tout pendant l'été, et ensuite dans les vergers. On dit qu'elle voyage avec la charbonnière, mais que cette société est telle qu'elle peut être entre des animaux pétulans et cruels, c'est-à-dire ni paisible ni durable. Elle a quatre pouces et demi de longueur. Belon, Olina, Aldrovande, Willulghby, Ray, Frisch, Klein, Linnæus et Brisson en ont parlé.

* 3. *La Moustache.* Le trait le plus caractérisé de la physionomie du mâle, c'est une plaque noire à peu près triangulaire qu'il a de chaque côté de la tête. On a trouvé à ces deux plaques noires, quelque rapport avec une moustache. Il seroit à desirer que l'on connût plus exactement les mœurs de ces oiseaux, leur histoire pourroit être curieuse, du moins à juger par le peu qu'on en sait. On dit que lorsqu'ils reposent, le mâle a soin de couvrir sa compagne de ses ailes, et cette seule attention, si elle étoit bien constatée, en supposeroit beaucoup d'autres, et beaucoup de détails intéressans dans la suite des opérations qui ont rapport à la ponte. On dit que cette Mésange niche dans des trous d'arbres et qu'elle va souvent de compagnie avec la mésange à longue queue. Albin, Klein, Frisch, Edwards, Salerne et Linnæus en ont parlé.

* 4. *Le Remiz.* Ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire des Remiz, c'est l'art recherché qu'ils apportent à la construction de leurs nids : ils fortifient le dehors avec des fibres et de petites racines qui pénètrent dans la texture, et font en quelque sorte la

charpente du nid ; ils garnissent le dedans d'un duvet léger qui se trouve aux aigrettes des fleurs du saule, du peuplier, du tremble, des chardons, des pissenlits ; ils le ferment par en haut afin que leurs petits y soient chaudement, et ils le suspendent avec du chanvre ou de l'ortie à la bifurcation d'une petite branche mobile donnant sur une eau courante, pour qu'ils soient bercés plus doucement par la liante élasticité de la branche, pour qu'ils se trouvent dans l'abondance, les insectes aquatiques étant leur principale nourriture, enfin pour qu'ils soient en sûreté contre les rats, les lézards, les couleuvres et autres ennemis rampans qui sont toujours les plus dangereux ; et ce qui semble prouver que ces intentions ne sont pas ici prêtées gratuitement à ces oiseaux, c'est qu'ils sont rusés de leur naturel. Ils font ordinairement deux pontes chaque année ; la femelle ne pond que quatre ou cinq œufs, ce qui déroge notablement à la fécondité ordinaire des mésanges, dont les Remiz ont d'ailleurs le port, le bec, le cri et les principaux attributs ; ses œufs sont blancs comme la neige, la coque en est extrêmement mince, aussi sont-ils presque transparens.

On voit des nids de Remiz en Italie, et ils sont faits précisément comme ceux de la Pologne et de l'Allemagne ; les gens simples ont pour eux une vénération superstitieuse ; chaque cabane a un de ces nids suspendu près de la porte ; les propriétaires le regardent comme un véritable paratonnerre, et le petit architecte qui le construit, comme un oiseau sacré. On seroit tenté de faire un reproche à la Nature de ce qu'elle

n'est point assez avare de merveilles, puisque chaque merveille est une source de nouvelles erreurs. Le plumage de cet oiseau est fort vulgaire; il est en général gris teinté de roussâtre; son vol est d'un peu plus de sept pouces. Albin, Klein Linnæus et Brisson en ont parlé.

* 5. *La Mésange à longue queue.* On ne pourroit mieux caractériser ce très-petit oiseau que par sa très-longue queue; elle est plus longue en effet que tout le reste de la personne: et comme d'ailleurs cette Mésange a le corps effilé et le vol rapide, on la prendroit lorsqu'elle vole, pour une flèche qui fend l'air; elle est d'un naturel très-remuant et très-vif, voltige sans cesse de buissons en buissons, d'arbuste en arbuste, court sur les branches, se pend par les pieds, vit en société, accourt promptement au cri de ses semblables, se nourrit de chenilles, de moucherons et autres insectes, quelquefois de graines; pond un grand nombre d'œufs, et fait sa résidence dans les bois comme les autres mésanges; les jeunes vont avec les père et mère pendant tout l'hiver, et c'est ce qui forme ces troupes de douze ou quinze qu'on voit voler ensemble dans cette saison, jetant une petite voix claire, seulement pour se rappeler; mais au printemps leur ramage prend une nouvelle modulation de nouveaux accens, et il devient beaucoup plus agréable.

Le plumage de ces oiseaux est presque décomposé et ressemble à un duvet fort long; il est blanc ombré de noir et quelquefois teinté de rouge. C'est la mésange de montagne d'Aristote. Tous les Ornithologistes en ont

parlé; elle a six pouces et demi de vol, et ne surpasse guère le roitelet en grosseur.

* 6. *La Mésange huppée.* Elle a en effet une jolie huppe noire et blanche qui s'élève sur sa tête, de huit ou dix lignes, dont les plumes sont étagées avec une élégante régularité. Non-seulement elle a reçu cette parure distinguée, elle est encore parfumée naturellement; elle exhale une odeur agréable qu'elle contracte sur les genévriers et autres arbres ou arbrisseaux résineux sur lesquels elle se tient presque toujours; et ces avantages qui semblent appartenir exclusivement au luxe de la société, et dont il paroît si difficile de jouir sans témoins, elle sait en jouir individuellement et dans la solitude la plus sauvage, moins pleinement peut-être, mais à coup sûr plus tranquillement. Les forêts et les bruyères, sur-tout celles où il y a des genévriers et des sapins, sont le séjour qui lui plaît; elle y vit seule et fuit la compagnie des autres oiseaux, même de ceux de son espèce; celle de l'homme, comme on peut croire, n'a pas plus d'attrait pour elle, et il faut avouer qu'elle en est plus heureuse; sa retraite, sa défiance la sauvent des piéges de l'oiseleur; on la prend rarement dans les trébuchets, et lorsqu'on en prend quelqu'une on ne gagne qu'un cadavre inutile; elle refuse constamment la nourriture, et quelque art que l'on ait mis à adoucir son esclavage, à tromper son goût pour la liberté, on n'a pu encore la déterminer à vivre dans la prison: tout cela explique pourquoi elle n'est pas bien connue. Cet oiseau pèse environ le tiers d'une once et n'est guère plus gros que la mésange à longue queue. Aldrovande, Gesner, Albin, Wil-

lulghby, Ray, Frisch, Klein, Barrère, Salerne, Linnæus et Brisson en ont parlé.

7. *La Mésange amoureuse de la Chine.* Le surnom de cet oiseau indique assez la qualité dominante de son tempérament; en effet le mâle et la femelle ne cessent de se caresser au moins dans la cage; c'est leur unique occupation; ils s'y livrent, dit-on, jusqu'à l'épuisement, et de cette manière non-seulement ils charment les ennuis de la prison, mais ils les abrègent; car on sent bien qu'avec un pareil régime ils ne doivent pas vivre fort longtemps, par cette règle générale que l'intensité de l'existence en diminue la durée. Si tel est leur but, s'ils ne cherchent en effet qu'à faire finir promptement leur captivité, il faut avouer que dans leur désespoir ils savent choisir des moyens assez doux. Quelques-uns donnent à cet oiseau le nom de chanoinesse à cause de sa robe noire et de ses petites manchettes, comme on a donné le nom de chanoine au bouvreuil et celui de nonette à la charbonnière. La mésange noire ou Cela de Linnæus, a des rapports frappans avec cette espèce.

* 8. *La Penduline.* Cette espèce, quoiqu'ignorée des Naturalistes, est bien connue en Languedoc. Je lui ai donné le nom de *Penduline*, qui présente à l'esprit la singulière construction de son nid. Ce nid est fait avec autant d'art que celui du remiz de Pologne. Elle est représentée dans nos planches enluminées, sous le nom de *Mésange du Languedoc.*

9. *La grosse Mésange bleue*, décrite par Aldrovande qui ne l'a vue qu'en peinture; elle faisoit partie des dessins coloriés d'oiseaux que certains voyageurs japonois offrirent au pape Benoît XIV, et qui n'en fu-

rent pas moins suspects à Willulghby. Cet habile Naturaliste les regardoit comme des peintures de fantaisie, représentant des oiseaux imaginaires ou du moins très-défigurés.

10. *Le Petit-Deuil.* Les couleurs de son plumage sont en effet celles qui constituent le petit deuil, du noir, du gris, du blanc : cet oiseau a été rapporté du cap de Bonne Espérance.

* 11. *La Mésange à ceinture blanche.* Elle a été envoyée de Sibérie ; c'est une espèce nouvelle.

* 12. *Le Roitelet-Mésange.* Cette espèce plus petite encore que notre roitelet, se trouve à Cayenne ; c'est le même oiseau qui est représenté dans nos planches enluminées sous le nom de *Mésange huppée de Cayenne.*

13. *La Mésange huppée de la Caroline* de Brisson. Klein, Catesby et Linnæus en ont parlé.

14. *La Mésange à collier de la Caroline* de Brisson ; Klein et Catesby en ont parlé.

15. *La Mésange à croupion jaune.* C'est la mésange de Virginie de Brisson. Catesby et Klein en ont parlé.

16. *La Mésange grise à gorge jaune*, indiquée par les mêmes naturalistes.

X L I.

Variétés de la Sitelle et Oiseaux qui s'y rapportent.

1. *La petite Sitelle* ou *le petit Torchepot* de Belon. Elle se tient aux bois comme la grande, et n'est pas moins solitaire ; mais, dit Belon, « elle est plus criarde, allègre et vioge ; on ne voit jamais le mâle en compagnie autre que de sa femelle, et s'il rencontre quelqu'autre

individu de son espèce (sans doute quelque mâle), il ne cesse de l'attaquer, de le harceler, de lui faire une guerre opiniâtre, jusqu'à ce que ce rival lui cède la place; et alors il se met à crier de toute sa force et d'une voix de fausset, comme pour rappeler sa femelle et lui demander le prix de sa victoire. »

* 2. *La Sitelle* ou *Torchepot du Canada* de Brisson, indiquée par Linnæus.

3. *La Sitelle à huppe noire de la Jamaïque*, indiquée par Sloane, Ray, Barrère, Linnæus et Brisson.

4. *La petite Sitelle à huppe noire* ou *le petit Torchepot de la Jamaïque* de Brisson.

5. *La Sitelle à tête noire* ou *le petit Torchepot de la Caroline* de Brisson. Klein et Catesby en ont parlé.

6. *La petite Sitelle à tête brune* ou *le petit Torchepot de la Caroline* de Brisson, indiquée par Klein et Catesby.

7. *La grande Sitelle à bec crochu*, indiquée par Sloane, Ray et Brisson.

8 *La Sitelle grivelée* ou *le grimpereau de muraille de Surinam* d'Edwards.

XLII.

Les Grimpereaux et les Oiseaux qui s'y rapportent.

PAR MONTBEILLARD.

Nous avons vu plusieurs oiseaux grimpans, les sitelles et les mésanges; nous en avons vu d'autres encore tels que les pics; et cependant ceux qui composent le genre dont nous allons parler, sont les seuls

auxquels on donne généralement le nom de Grimpereaux ; ils grimpent en effet très-légèrement sur les arbres, soit en montant, soit en descendant, soit sur les branches, soit dessous ; mais ils diffèrent des pics par le bec et la langue, et des sitelles et des mésanges seulement par la forme de leur bec, plus long que celui des mésanges, et plus grêle, plus arqué que celui des sitelles ; aussi ne s'en servent-ils pas pour frapper l'écorce comme font ces autres oiseaux.

Comme les Grimpereaux vivent des mêmes insectes, et qu'ils n'ont pas la ressource de faire sortir leur proie de dessous l'écorce, ils ont l'instinct de se mettre à la suite des bèque-bois, d'en faire, pour ainsi dire, leurs chiens de chasse, et de se saisir adroitement du petit gibier que ces bèque-bois croient ne faire lever que pour eux-mêmes. Par la raison que les Grimpereaux vivent uniquement d'insectes, on sent bien que les espèces en doivent être plus fécondes et plus variées dans les climats chauds où cette nourriture abonde, que dans des climats tempérés ou froids, et par conséquent moins favorables à la multiplication des insectes.

On sait qu'en général les jeunes oiseaux ont les couleurs du plumage moins vives et moins décidées que les adultes; mais cela est plus sensible dans les familles brillantes des Grimpereaux, colibris et autres petits oiseaux qui habitent les grands bois de l'Amérique ; on a observé que le plumage de ces jolis petits oiseaux américains ne se formoit que très-lentement, et qu'il ne commençoit à briller de tout son éclat qu'après un certain nombre de mues.

* 1. *Le Grimpereau.* L'extrême mobilité est l'apanage

nage de l'extrême petitesse : le Grimpereau est presqu'aussi petit que le roitelet, et comme lui presque toujours en mouvement; mais tout son mouvement, toute son action porte, pour ainsi dire, sur le même point; il reste toute l'année dans le pays qui l'a vu naître; un trou d'arbre est son habitation ordinaire; c'est de là qu'il va à la chasse des insectes de l'écorce et de la mousse; c'est aussi le lieu où la femelle fait sa ponte et couve ses œufs. Ces oiseaux paroissent un peu plus gros qu'ils ne sont en effet, parce que leurs plumes au lieu d'être couchées régulièrement les unes sur les autres, sont le plus souvent hérissées et en désordre, et que d'ailleurs ces plumes sont fort longues; la couleur en est variée de roux, de blanc et de noirâtre. Aristote, Belon, Gesner, Aldrovande, Willulghby, Ray, Linnæus, Klein, Frisch, Schwenckfeld, Salerne et Brisson en ont parlé. Le grand Grimpereau est une simple variété de grandeur de cette espèce.

* 2. *Le Grimpereau de muraille*, indiqué par Aldrovande, Gesner, Willulghby, Ray, Salerne, Edwards, Linnæus et Brisson. Tout ce que le Grimpereau de l'article précédent fait sur les arbres, celui-ci le fait sur les murailles; il y loge, il y grimpe, il y chasse, il y pond. Je comprends sous ce nom de murailles, non-seulement celles des hommes, mais encore celles de la Nature, c'est-à-dire les grands rochers coupés à pic. Un observateur a remarqué de ces oiseaux qui se tenoient dans les cimetières par préférence, et qui pondoient leurs œufs dans des crânes humains. Ils volent en battant des ailes à la manière des huppes, et quoiqu'ils soient plus gros que le précédent, ils sont aussi

remuans et aussi vifs; ils vont seuls ou tout au plus deux à deux, comme font la plupart des oiseaux qui se nourrissent d'insectes, et quoique solitaires, ils ne sont ni ennuyés ni tristes, tant il est vrai que la gaieté dépend moins des ressources de la société que de l'organisation intérieure! En général cet oiseau est d'une taille moyenne, entre celle du merle et celle du moineau; son plumage est cendré, mêlé de noirâtre et de couleur de rose.

3. *Le Soui-Manga* ou *le Grimpereau violet de Madagascar* de Brisson. *Soui-Manga* est le nom que porte à Madagascar une assez belle espèce par laquelle je vais commencer l'histoire de cette tribu. Je ferai un article séparé des oiseaux étrangers du nouveau continent qui ont quelque rapport à nos grimpereaux, mais auxquels ce nom de Grimpereau ne peut convenir, puisqu'on sait que la plupart ne grimpent point sur les arbres, et qu'ils ont des mœurs, des allures et un régime fort différent; je les distinguerai par le nom de *guit-guit*, nom que les sauvages, nos maîtres en nomenclature, ont imposé à une très-belle espèce de ce genre qui se trouve au Brésil. J'appelle les sauvages nos maîtres en nomenclature, et j'en pourrois dire autant des enfans, parce que les uns et les autres désignent les êtres par des noms d'après nature, qui ont rapport à leurs qualités sensibles, souvent même à la plus frappante, et qui par conséquent les représentent à l'imagination et les rappellent à l'esprit beaucoup mieux que nos noms abstraits, adoucis, polis, défigurés, et qui la plupart ne ressemblent à rien.

En général le plumage des grimpereaux et des Soui-

Mangas est aussi beau que celui des brillans colibris; ce sont les couleurs les plus riches, les plus éclatantes, les plus moëleuses; toutes les nuances de vert, de bleu, d'orangé, de rouge, de pourpre, relevées encore par l'opposition des différentes teintes de brun et de noir velouté qui leur servent d'ombres; on ne peut s'empêcher d'admirer l'éclat de ces couleurs, leur jeu pétillant, leur inépuisable variété même dans les peaux desséchées de ces oiseaux qui ornent nos cabinets; on croiroit que la Nature a employé la matière des pierres précieuses, telle que le rubis, l'émeraude, l'améthiste, l'aigue-marine, la topaze, pour en composer les barbes de leurs plumes. Que seroit-ce donc si nous pouvions contempler dans toute leur beauté ces oiseaux eux-mêmes, et non leurs cadavres ou leurs mannequins, si nous pouvions voir l'émail de leur plumage dans toute la fraîcheur, animé par le souffle de vie, embelli par tout ce que la magie du prisme a de plus éblouissant, variant ses reflets à chaque mouvement de l'oiseau, qui se meut sans cesse, et faisant jaillir sans cesse de nouvelles couleurs ou plutôt de nouveaux feux?

Dans le petit comme dans le grand, il faut pour bien connoître la Nature, l'étudier chez elle-même, il faut la voir agir en pleine liberté, ou du moins il faut tacher d'observer les résultats de son action dans toute leur pureté et avant que l'homme y ait mis la main.

Il y a beaucoup de Soui-Mangas vivans chez les oiseleurs hollandois du cap de Bonne-Espérance. Ces oiseleurs ne leur donnent pour toute nourriture que de l'eau sucrée; les mouches qui abondent dans ce climat et qui sont le fléau de la propreté hollandoise,

suppléent au reste. Les Soui-Mangas sont fort adroits à cette chasse ; ils attrapent toutes celles qui entrent dans la volière ou qui en approchent, et ce qui prouve que ce supplément de subsistance leur est très-nécessaire, c'est qu'ils meurent peu de temps après avoir été transportés sur les vaisseaux où il y a beaucoup moins d'insectes.

* 4. *Le Soui-Manga marron pourpré à poitrine rouge,* ou *le Grimpereau des Philippines* de Brisson, indiqué par Seba, Klein et Linnæus. Le petit Grimpereau ou Soui-Manga blanc d'Edwards, qui est le même que le Grimpereau des Indes de Brisson, indiqué par Klein et Linnæus, doit être rapporté comme variété à cette espèce, ainsi que le Soui-Manga à gorge violette et poitrine rouge de Sonnerat.

5. *Le Soui-Manga violet à poitrine rouge,* ou *le Grimpereau violet du Sénégal* de Brisson, indiqué par Linnæus.

6. *Le Soui-Manga pourpre* d'Edwards.

* 7. *Le Soui-Manga à collier* ou *le Grimpereau du cap de Bonne-Espérance*, indiqué par Linnæus et Brisson. On pourroit regarder comme la femelle de cette espèce le Grimpereau des Philippines de Brisson, qui se trouve aussi représenté dans nos planches enluminées.

* 8. *Le Soui-Manga olive à gorge pourpre,* ou *le Grimpereau olive des Philippines* de Brisson, indiqué par Linnæus. Le Grimpereau olive de Madagascar de Brisson et son Grimpereau gris des Philippines, tous deux représentés dans nos planches enluminées, paroissent être des variétés de cette espèce.

* 9. *L'Angala Dian* ou *le Grimpereau vert de Madagascar* de Brisson, indiqué par Linnæus.

10. *Le Soui-Manga de toutes couleurs de Ceylan*, indiqué par Klein. Seba en a fait un colibri, sans faire attention que les colibris sont tout-à-fait étrangers à l'ancien continent.

11. *Le Soui-Manga vert à gorge rouge*, rapporté du Cap par Sonnerat : ce voyageur nous apprend que cet oiseau chante aussi bien que notre rossignol, et même que sa voix est plus douce.

12. *Le Soui-Manga rouge, noir et blanc*, ou *le Grimpereau de Bengale* de Brisson, indiqué par Edwards, Klein et Linnæus.

* 13. *Le Soui-Manga* ou *Grimpereau de l'île de Bourbon.*

* 14. *Le Soui-Manga à longue queue et à capuchon violet*, indiqué par Linnæus. C'est le petit grimpereau à longue queue du cap de Bonne-Espérance de Brisson.

* 15. *Le Soui-Manga vert-doré changeant à longue queue*, ou *le Grimpereau à longue queue du Sénégal* de Brisson.

* 16. *Le grand Soui-Manga vert à longue queue*, ou *le Grimpereau à longue queue du cap de Bonne-Espérance* de Brisson, indiqué par Linnæus.

17. *L'Oiseau rouge à bec de grimpereau*, ou *le Grimpereau rouge du Mexique* de Brisson, indiqué par Linnæus. Quoique cet oiseau et les deux suivans aient été donnés pour des oiseaux américains, et qu'en cette qualité ils dussent appartenir à la tribu des *guit-guits*, cependant ils nous ont paru, d'après leur conformation, et sur-tout d'après la longueur de leur bec,

devoir être rapportés aux soui-mangas ; leur grosseur est à peu près la même : celui dont il s'agit ici a quatre pouces et demi de longueur. Je regarde comme une variété de la même espèce, le grimpereau rouge à tête noire du Mexique de Brisson, dont a parlé Seba.

* 18. *L'Oiseau à bec de grimpereau*, ou *le Grimpereau brun du Brésil*, indiqué par Linnæus et Brisson.

19. *L'Oiseau pourpré à bec de grimpereau*, ou *le Grimpereau pourpré de Virginie* de Brisson, indiqué par Klein et Seba.

XLIII.

Les Guit-guits d'Amérique.

PAR MONTBEILLARD.

* 1. *Le Guit-guit noir et bleu* ou *le Grimpereau bleu du Brésil* de Brisson, et *le Grimpereau noir et bleu* d'Edwards, indiqués par Marcgrave, Willulghby, Ray, Seba et Linnæus, et représentés dans nos planches enluminées sous le nom de *grimpereau du Brésil. Guit-guit* est un nom américain que j'ai cru devoir conserver à la tribu de ces oiseaux: les créoles de Cayenne étendent assez généralement le nom de colibri aux Guit-guits, quoiqu'ils n'aient ni le bec aussi long que les colibris, ni leur vol, ni l'habitude de sucer les fleurs. On peut regarder comme une variété de l'espèce dont il s'agit, le grimpereau bleu de Cayenne de Brisson : ce dernier oiseau, au rapport de Seba, fait son nid avec beaucoup d'art. En général, partout où l'on voit subsister des espèces foibles non protégées par l'homme, il y a à parier que ce sont des espèces industrieuses.

* 2. *Le Guit-guit vert et bleu à tête noire*, ou *le Grimpereau vert à tête noire d'Amérique* de Brisson, indiqué par Seba et Klein. Les oiseaux répresentés dans nos planches enluminées sous les noms de *Grimpereau vert à tête noire du Brésil*, et de *Grimpereau vert de Cayenne*, et indiqués par Edwards, sont, ainsi que le Grimpereau vert du Brésil de Brisson, des variétés de cet article.

* 3. *Le Guit-guit vert tacheté de Cayenne*, ou *le Grimpereau vert de Cayenne* de Brisson. Linnæus en a parlé.

4. *Le Guit-guit varié* ou *le Grimpereau varié d'Amérique* de Brisson. Seba et Klein en ont parlé.

5. *Le Guit-guit noir et violet* ou *le Grimpereau violet du Brésil* de Brisson.

6. *Le Sucrier de la Jamaïque*, ou *le Grimpereau noir et jaune* d'Edwards, indiqué par Linnæus et Brisson. Cet oiseau a le cri très-fin, *zi*, *zi*, comme le colibri, et comme lui il suce la séve des plantes.

XLIV.

Oiseaux qui ont rapport à l'Oiseau-mouche.

1. *Le Rubis* ou *l'Oiseau-mouche de la Caroline* de Brisson, indiqué par Edwards, Klein et Catesby.

* 2. *L'Améthiste* ou *le petit Oiseau-mouche à queue fourchue de Cayenne.*

3. *L'Orvert.* Cet oiseau-mouche est comme l'oiseau améthiste, très-petit, et n'a pas deux pouces de longueur. Nous rapporterons à cette espèce l'Oiseau-mouche à queue fourchue du Brésil de Brisson.

* 4. *Le Hupecol.*

* 5. *Le Rubis-topaze,* indiqué par Villulghby, Ray, Seba, Klein et Brisson. C'est l'oiseau à gorge dorée du Brésil de nos planches enluminées, n°. 227. L'oiseau représenté n°. 640 de ces mêmes planches est d'une espèce très-voisine, ou peut-être de la même espèce que celui-ci.

* 6. *L'Oiseau-mouche huppé* de Brisson, indiqué par Klein et Edwards.

7. *L'Oiseau-mouche à raquettes.* Cette espèce est rare et peu connue.

8. *L'Oiseau-mouche pourpré de Surinam,* indiqué par Edwards, Klein, Linnæus et Brisson.

* 9. *La Cravatte dorée* ou *l'Oiseau-mouche à ventre blanc de Cayenne* de Brisson. Marcgrave, Sloane, Ray et Willulghby en ont parlé. Nous regardons comme la femelle dans cette espèce l'oiseau-mouche à ventre gris de Cayenne, dont Brisson fait sa neuvième espèce.

10. *Le Saphir.*

11. *Le Saphir-émeraude.*

* 12. *L'Émeraude améthiste.* On peut rapporter à cette espèce celle qui est donnée dans Edwards, et décrite par Brisson sous le nom d'*Oiseau-mouche à poitrine bleue de Surinam,* le même que représentent nos planches enluminées, n°. 227, figure 3.

13. *L'Escarboucle.* Il nous a été envoyé de Cayenne et paroît très-rare.

* 14. *Le Vert-doré* ou *l'Oiseau-mouche de Cayenne* de Brisson, indiqué par Marcgrave et Willulghby. Brisson soupçonne que sa cinquième espèce pourroit

bien être la femelle de sa sixième qui est celle-ci, en quoi nous serons volontiers de son avis.

15. *L'Oiseau-mouche à gorge tachetée de Cayenne* de Brisson. Cette espèce ne diffère de la précédente que par la grandeur.

* 16. *Le Rubis émeraude* ou *l'Oiseau-mouche à gorge rouge du Brésil* de Brisson.

17. *L'Oiseau-mouche à oreilles* ou *le grand Oiseau-mouche de Cayenne* de Brisson.

* 18. *L'Oiseau-mouche à collier de Surinam*, dit *la Jacobine*, indiqué par Edwards et Brisson.

* 19. *L'Oiseau-mouche à larges tuyaux.* Cet oiseau et le précédent sont les deux plus grands que nous connoissions dans le genre des Oiseaux-mouches; celui-ci a quatre pouces huit lignes de longueur.

20. *L'Oiseau-mouche à longue queue, couleur d'acier brun*, ou *l'Oiseau-mouche à queue fourchue de Cayenne* de Brisson. Marcgrave, Willulghby, Ray et Sloane en ont parlé.

21. *L'Oiseau-mouche violet à queue fourchue de la Jamaïque*, indiqué par Brisson.

22. *L'Oiseau-mouche à longue queue, or, vert et bleu*, indiqué par Edwards, Klein et Brisson. Cette espèce se trouve à la Jamaïque.

23. *L'Oiseau-mouche à longue queue noire*, indiqué par Albin, Klein et Brisson.

X L V.

Oiseaux qui ont rapport au Colibri.

1. *Le Grenat.*

* 2. *Le Brin blanc* ou *le Colibri à longue queue de Cayenne* de Brisson.

3. *Le Zitzit* ou *le Colibri piqueté* de Brisson.

4. *Le Brin bleu* ou *le Colibri à longue queue du Mexique* de Brisson.

5. *Le Colibri vert et noir* ou *le Colibri du Mexique* de Brisson. Edwards, Klein et Linnæus en ont parlé.

6. *Le Colibri huppé* ou *le Colibri rouge huppé à longue queue du Mexique* de Brisson.

* 7. *Le Colibri à queue violette.*

* 8. *Le Colibri à cravatte verte.*

9. *Le Colibri à gorge carmin,* indiqué par Edwards.

* 10. *Le Colibri violet de Cayenne* de Brisson.

11. *Le Hausse-col vert.*

* 12. *Le Collier rouge* ou *le Colibri de Surinam* de Brisson.

* 13. *Le Plastron noir,* ou *le Colibri de la Jamaïque* de Brisson. Marcgrave, Albin, Ray, Willulghby et Linnæus en ont parlé. L'oiseau représenté figure 2, n°. 680 de nos planches enluminées, sous la dénomination de *Colibri du Mexique,* ne nous paroît être que la femelle de ce Colibri à plastron noir.

14. *Le Plastron blanc.*

15. *Le Colibri bleu* indiqué par Klein et Seba, et représenté dans nos planches enluminées sous la dénomination de *Colibri de Saint-Domingue.* C'est le Colibri bleu azur de Brisson.

16. *Le Vert perlé* ou *le Colibri de la Dominique* de Brisson.

17. *Le Colibri à ventre roussâtre* ou *le Colibri du*

Brésil de Brisson. Marcgrave, Ray et Willulghby en ont parlé.

18. *Le Hoitzitzillin* de *Tupuscullula* de Fernandez et le *Nexhoitzillin* que l'on reconnoît pour être des colibris vivans, dit-il, du miel des fleurs qu'ils sucent de leur petit bec courbé presque aussi long que le corps, et ayant des plumes brillantes, desquelles des mains adroites composent des petits tableaux précieux.

* 19. *Le petit Colibri.* Voici le dernier et le plus petit de tous les colibris; il n'a que deux pouces dix lignes de longueur totale. Marcgrave en en parlant réitère son admiration sur la brillante parure dont la Nature a revêtu ces charmans oiseaux. Tout le feu et l'éclat de la lumière, dit-il en particulier de celui-ci, semblent se réunir sur son plumage; il rayonne comme un petit soleil, *in summâ splendet ut sol.*

XLVI.

OISEAUX qui ont rapport à l'oiseau de Paradis.

* 1. *Le Manucode* que je nomme ainsi d'après son nom indien ou plutôt superstitieux; *manucodiata*, qui signifie *oiseau de Dieu.* Il est appelé communément le roi des oiseaux de paradis. Ce prétendu roi a en effet plusieurs ressemblances avec l'Oiseau de Paradis. Clusius en a donné la description; il rapporte aussi les fables dont on a chargé son histoire.

* 2. *Le Magnifique de la Nouvelle-Guinée* ou *le Manucode à bouquets.* Cet oiseau a du rapport avec le *manucodiata cirrata* d'Aldrovande.

* 3. *Le Manucode noir de la Nouvelle-Guinée*, dit *le Superbe.*

* 4. *Le Sifilet* ou *Manucode à six filets.*

* 5. *Le Calybé de la Nouvelle-Guinée.*

XLVII.

Les Promerops, et les Oiseaux qui ont rapport à la Huppe et aux Guépiers.

S'IL est vrai que la comparaison soit le véritable instrument de la connoissance, c'est principalement lorsqu'il s'agit d'objets qui ont plusieurs qualités communes et qui se ressemblent à beaucoup d'égards. On ne peut trop comparer ces sortes d'objets, on ne peut trop les rassembler sous le même coup d'œil; il résulte de ces rapprochemens, de ces comparaisons, une lumière qui fait souvent découvrir des différences réelles, où l'on n'avoit d'abord aperçu que de fausses analogies, pour avoir trop isolé les objets et ne les avoir considérés que l'un après l'autre; par ces raisons j'ai dû réunir dans un seul article ce que j'ai à dire de général sur les oiseaux qui appartiennent aux genres très-voisins des Huppes, des Promerops et des Guépiers.

Notre huppe est bien connue par sa belle aigrette double, qui est presque unique dans son espèce, puisqu'elle ne ressemble à aucune autre, si ce n'est à celle des kakatoës, par son bec long, menu et arqué, et par ses pieds courts.

Les Promerops ont tant de rapports avec le genre de la Huppe, qu'on pourroit dire, en adoptant pour

un moment les principes des méthodistes, que les Promerops sont des huppes sans huppe; mais la vérité est qu'ils sont un peu plus haut montés, et qu'ils ont communément la queue beaucoup plus longue.

Les Guépiers ressemblent par leurs pieds courts à la huppe comme au martin-pêcheur, et plus particulièrement à ce dernier par la singulière disposition de leurs doigts. Tous ces oiseaux, qui ont déjà tant de rapports entr'eux, se ressemblent encore par la taille. Dans chacun de ces genres les espèces les plus grosses ne le sont guère plus que les grives, et les plus petites ne sont guère plus petites que les moineaux et les becfigues; s'il y a quelques exceptions, elles sont peu nombreuses, et d'ailleurs elles ont également lieu dans ces différens genres.

1. *Le Polochion.* Tel est le nom et le cri habituel de cet oiseau des Moluques; il le répète étant perché sur les plus hautes branches des arbres, et par le sens qu'a ce mot en langue moluquoise (1); il semble inviter tous les êtres sensibles à l'amour et à la volupté. Il a été décrit par Commerson.

* 2. *La Huppe noire et blanche du cap de Bonne-Espérance.*

3. *La Promerupe* ou *le Promerops huppé des Indes* de Brisson, indiqué par Klein et Linnæus.

4. *Le Promerops à ailes bleues*, ou *le Promerops du Mexique* de Brisson, indiqué par Klein et Seba.

* 5. *Le Promerops brun à ventre tacheté*, ou *le*

---

(1) Ce mot, en langue des Moluques, signifie *baisons-nous.*

Promerops du cap de Bonne-Espérance indiqué par Linnæus et Brisson.

* 6. *Le Promerops brun à ventre rayé*, ou *le Promerops de la Nouvelle-Guinée*, apporté par Sonnerat.

* 7. *Le grand Promerops à paremens frisés*, ou *le grand Promerops de la Nouvelle-Guinée*. C'est encore une espèce nouvelle.

8. *Le Promerops orangé* ou *le Promerops des Barbades* de Brisson, indiqué par Seba. Je regarde comme la femelle de ce Promerops, le crochitototl de Fernandez, qui est le même que le Promerops jaune du Mexique de Brisson, dont Seba a parlé.

* 9. *Le Fournier de Buénos-Aires*, indiqué par Commerson.

10. *Le Mérops rouge et bleu*, ou *le Guépier du Brésil* de Brisson, indiqué par Seba.

11. *Le Guépier gris d'Ethiopie*, indiqué par Linnæus.

* 12. *Le Guépier marron et bleu*, ou *le Guépier de l'île de France* de Brisson. Le Guépier à longue queue du Sénégal de nos planches enluminées, est une variété de cette espèce.

13. *Le Guépier à tête jaune et blanche*, ou *le Guépier jaune* de Brisson, indiqué par Aldrovande, Willulgbhy, Ray, Klein et Barrère.

14. *Le Guépier à tête grise*, ou *le Guépier du Mexique* de Brisson, indiqué par Seba et Linnæus.

* 15. *Le Patirich* ou *le Guépier de Madagascar* de Brisson, indiqué par Linnæus.

* 16. *Le Guépier vert à gorge bleue*, ou *le Guépier à collier de Madagascar et de Bengale* de Brisson.

Edwards en a parlé. Le petit Guépier des Philippines de Brisson, ainsi que ses deux guépiers à collier, l'un de Madagascar et l'autre de Bengale, sont de la même espèce que ce guépier.

17. *Le grand Guépier vert et bleu à gorge jaune.* C'est une espèce nouvelle dont on est redevable à Sonnerat.

18. *Le petit Guépier vert et bleu à queue étagée*, ou *le Guépier d'Angola* de Brisson.

* 19. *Le Guépier vert à queue d'azur*, ou *le grand Guépier des Phlippines* de Brisson, indiqué par Linnæus.

* 20. *Le Guépier rouge à tête bleue*, ou *le Guépier de Nubie.* C'est une espèce nouvelle donnée par Bruce.

* 21. *Le Guépier rouge et vert du Sénégal* d'Adanson.

22. *Le Guépier à tête rouge des Indes* de Brisson.

* 23. *Le Guépier vert à queue et ailes rousses de Cayenne.*

24. *L'Ictérocéphale* ou *le Guépier à tête jaune* de Brisson, indiqué par Aldrovande, Gesner, Willulghby, Ray, Klein, Barrère et Linnæus.

XLVIII.

Oiseaux qui ont rapport à l'Engoulevent.

Comme il n'y a qu'une seule espèce de ce genre établie dans les trois parties de l'ancien continent, et qu'il s'y en trouve dix ou douze établies dans le nouveau, on pourroit dire avec quelque fondement que l'Amérique est la principale résidence de ces oiseaux, le vrai

lieu de leur origine, et par conséquent regarder notre race européenne comme une race étrangère, séparée de sa tige, exilée, transportée par quelques cas fortuits dans un autre univers, où elle a fondé une colonie qui sembleroit devoir être toujours subordonnée à la race mère, et ne devoir jamais lui disputer le pas dans aucun genre. D'après cela, on pourroit inférer que nous aurions dû commencer l'histoire de cette famille par les races américaines qui représentent ici la métropole; et nous aurions en effet suivi cet ordre, qui, sous ce point de vue, paroît être celui de la Nature, si nous n'eussions été déterminés par des raisons encore plus fortes à suivre un ordre tout différent et cependant tout aussi naturel, du moins plus analogue à la nature de notre entendement; ordre qui consiste à procéder du plus connu au moins connu, et nous prescrit à nous autres Européens de commencer l'histoire d'une classe d'animaux quelconques par les espèces européennes, comme étant les plus connues dans le pays où nous écrivons, et les plus propres à jeter de la lumière sur l'histoire des espèces étrangères, sauf aux Naturalistes américains à commencer l'histoire qu'ils feront de la Nature (et plût au ciel qu'ils en fissent une), par les productions de l'Amérique.

1. *L'Engoulevent de la Caroline* ou *le Tette-chèvre de la Caroline* de Brisson, indiqué par Catesby. Cet oiseau, suivant Catesby, se montre le soir, mais jamais plus fréquemment que lorsque le temps est couvert, et de-là sans doute son nom d'oiseau de pluie, qui lui est commun avec plusieurs autres oiseaux. Il poursuit, la gueule béante, les insectes ailés dont il fait

fait sa pâture, et son vol est accompagné de bourdonnement; enfin il pond à terre des œufs semblables à ceux des vanneaux. On voit que chaque trait de cette petite histoire est un trait de conformité avec l'histoire de notre espèce européenne.

2. *Le Whip-pour-whill* ou *le Tette-chèvre de Virginie* de Brisson, indiqué par Edwards, Catesby et Linnæus. Ces oiseaux arrivent en Virginie vers le milieu d'avril, sur-tout dans les endroits montagneux; c'est là qu'on les entend chanter ou plutôt crier pendant la nuit d'une voix si aiguë et si perçante, tellement répétée et multipliée par les échos des montagnes, qu'il est difficile de dormir dans les environs. Ils commencent peu de minutes après le coucher du soleil et continuent jusqu'au point du jour; ils descendent rarement sur les côtes, plus rarement encore ils paroissent pendant le jour. La femelle dépose négligemment ses œufs au milieu d'un sentier battu, sans construire aucun nid, sans mettre ensemble deux brins de mousse ou de paille et même sans gratter la terre. Lorsque ces oiseaux couvent, on peut les approcher d'assez près avant qu'ils s'envolent. Plusieurs les regardent comme des oiseaux de mauvais augure. Les sauvages de la Virginie sont persuadés que les ames de leurs ancêtres massacrés autrefois par les Anglois, ont passé dans le corps de ces oiseaux, et pour preuve ils ajoutent qu'avant cette époque on ne les avoit jamais vus dans le pays; mais cela prouve seulement que de nouveaux habitans apportent de nouvelles cultures, et que de nouvelles cultures attirent des espèces nouvelles.

3. *L'Engoulevent à lunettes* ou *le Haleur*. On a cru

voir quelque rapport entre les narines saillantes de cet oiseau et une paire de lunettes ; de-là son nom d'Engoulevent à lunettes : quant à celui de Haleur, on juge bien qu'il doit avoir rapport à son cri. C'est le Tette-chèvre de la Jamaïque de Brisson. Sloane, Barrère, Klein, Ray et Linnæus en ont parlé.

* 4. *L'Engoulevent varié de Cayenne*, ou *le Crapaud volant de Cayenne*, indiqué par Barrère. Cet Engoulevent se tient dans les chemins et autres endroits découverts. Lorsqu'il est à terre, il fait entendre un cri foible, toujours accompagné d'un mouvement de trépidation dans les ailes. Ce cri a du rapport avec celui du crapaud, et si l'Engoulevent d'Europe en avoit un semblable, on auroit été bien fondé à lui donner le nom de crapaud volant. Celui de Cayenne dont il s'agit ici, a encore un autre cri qui n'est pas fort différent de l'aboiement d'un chien, il est peu farouche, et ne part que lorsqu'on est fort près, encore ne va-t-il pas loin sans se poser.

* 5. *Le Montvoyau de la Guiane.* C'est le cri de cet Engoulevent ; il en prononce distintement les trois syllabes, et les repète assez souvent le soir dans les buissons.

6. *Le Guira-Querea* ou *le Tette-chèvre du Brésil* de Brisson, indiqué par Marcgrave, Sloane, Willulghby et Klein.

* 7. *L'Ibijau* ou *le Tette-chèvre tacheté du Brésil* de Brisson, indiqué par Marcgrave, Ray et Willulghby. Le petit crapaud volant de Cayenne et le grand crapaud volant de Cayenne de nos planches enluminées, doivent être rapportés à cette espèce, ainsi que le

grand Ibijau de Marcgrave, indiqué par Willulghby, Ray et Brisson.

* 8. *L'Engoulevent acutipenne de la Guiane.*

9. *L'Engoulevent gris de Cayenne.*

* 10. *L'Engoulevent roux de Cayenne.* C'est le crapaud volant ou Tette-chèvre de Cayenne de nos planches enluminées.

XLIX.

Les Anis.

PAR BUFFON.

Ani est le nom que les naturels du Brésil donnent à cet oiseau, et nous le lui conserverons, quoique nos voyageurs françois l'aient appelé Bout-de-petun ou Bout-de-tabac, nom ridicule qui n'a pu être imaginé que par la ressemblance de son plumage qui est d'un noir brunâtre, à la couleur d'une carotte de tabac; car ce que dit le père Dutertre, que son ramage prononce petit bout de petun, n'est ni vrai ni probable, d'autant que les créoles de Cayenne lui ont donné une dénomination plus appropriée à son ramage ordinaire, en l'appelant Bouilleur de Canari, ce qui veut dire, qu'il imite le bruit que fait l'eau bouillante dans une marmite, et c'est en effet son vrai ramage ou gazouillis, très-différent, comme l'on voit, de l'expression de la parole que lui suppose le P. Dutertre. Au reste, la conformation singulière du bec suffit pour qu'on puisse reconnoître ces oiseaux : il est court, crochu, plus épais que large; la mandibule inférieure est droite et la supérieure élevée en demi-cercle à son origine; au-dessus et tout autour s'élèvent de petites plumes effilées, aussi roides que des soies de cochon, lon-

gues d'un demi-pouce, et qui toutes se dirigent en avant.

* 1. *L'Ani des Savanes*, indiqué par Marcgrave, Willulghby, Ray, Klein, Sloane, Catesby, Salerne et Brisson. Cet Ani est de la grosseur d'un merle, mais sa grande queue lui donne une forme alongée; elle a sept pouces, ce qui fait plus de la moitié de la longueur totale de l'oiseau; la femelle ne diffère pas du mâle; ils vont constamment par bandes, et sont d'un naturel si social qu'ils demeurent et pondent plusieurs ensemble dans le même nid; on prétend même qu'ils en proportionnent la capacité au nombre de camarades qu'ils veulent y admettre. Cet instinct dont l'effet seroit fort utile à ces oiseaux dans les climats froids, paroît au moins superflu dans les climats méridionaux, où il n'est pas à craindre que la chaleur du nid ne se conserve pas; cela vient donc uniquement de l'impulsion de leur naturel social, car ils sont toujours plusieurs ensemble, soit en volant soit en se reposant, et ils se tiennent sur les branches des arbres, tous le plus près qu'il leur est possible les uns des autres; ils ramagent aussi tous ensemble, presqu'à toutes les heures du jour, et leurs moindres troupes sont de huit ou dix et quelquefois de vingt-cinq ou trente; ils ne sont ni craintifs ni farouches, et ne fuient jamais bien loin; mais on ne les recherche pas parce que leur chair n'est pas bonne à manger, et qu'ils ont même une mauvaise odeur; lorsqu'ils sont vivans, ils se nourrissent de graines et aussi de petits serpens, de lézards et autres reptiles; ils se posent aussi sur les bœufs et sur les vaches pour manger les insectes nichés dans le poil de ces animaux. C'est le petit Bout de petun de nos planches enluminées.

* 2. *L'Ani des Palétuviers*, indiqué par Salerne et Brisson ; il est plus grand que le précédent, et à peu près de la grosseur d'un geai.

* 3. *Le Houtou* ou *Momot*. Le nom de *Houtou*, que les naturels de la Guiane ont donné à cet oiseau lui convient parfaitement, parce qu'il est l'expression même de sa voix ; il ne manque jamais d'articuler *houtou* brusquement et nettement toutes les fois qu'il saute ; le ton de cette parole est grave et semblable à celui d'un homme qui la prononceroit. On n'élève que difficilement cet oiseau ; il est tristement craintif et refuse constamment de prendre la nourriture ; il est d'ailleurs sauvage, très-solitaire, et on ne le trouve que dans la profondeur des forêts. Le caractère de son bec conique, courbé en bas et dentelé, suffiroit pour le faire reconnoître. Fernandez, Marcgrave, Ray, Willulghby, Edwards et Brisson en ont parlé.

L.

Oiseaux qui ont rapport aux Hirondelles et aux Martinets.

1. *L'Hirondelle grise des rochers*. Elles nichent dans les rochers et ne descendent dans la plaine que pour suivre leur proie. Ces Hirondelles vont de compagnie avec celles de fenêtre ; on en voit dans les montagnes d'Auvergne et du Dauphiné : elles arrivent vers le milieu d'Avril, et s'en vont dès le premier d'Août.

2. *La Salangane* ou *l'Hirondelle de rivage de la Cochinchine* de Brisson, indiquée par Bontius, Willulghby, Ray, Klein et Linnæus. Cette Hirondelle est fort célèbre et doit sa célébrité aux nids singuliers qu'elle

sait construire. Ces nids se mangent et sont fort recherchés à la Chine. C'est un morceau très-estimé, très-cher, et qui par conséquent a été très-altéré, très-falsifié. Les écrivains ne sont d'accord ni sur la matière de ce nid, ni sur la forme, ni sur les endroits où on le trouve.

3. *L'Hirondelle d'Antigue à gorge couleur de rouille*, indiquée par Sonnerat. Antigue est un petit havre de l'île de Panai, l'une des Philippines.

* 4. *L'Hirondelle à ventre roux de Cayenne.*

* 5. *L'Hirondelle au capuchon roux*, ou *l'Hirondelle à tête rousse du cap de Bonne-Espérance.* Cette Hirondelle, ainsi que les deux précédentes, peuvent être regardées comme des variétés de l'Hirondelle domestique.

* 6. *La grande Hirondelle à ventre roux du Sénégal.*

* 7. *L'Hirondelle à ceinture blanche*, ou *l'Hirondelle de Cayenne, à bande blanche sur le ventre.*

8. *L'Hirondelle ambrée*, indiquée par Klein, Seba et Brisson. Seba dit qu'elle exhale une odeur si forte d'ambre-gris, qu'il n'en faut qu'une pour parfumer toute une chambre.

9. *Le grand Martinet à ventre blanc*, ou *la grande Hirondelle d'Espagne* de Brisson, indiqué par Edwards et Linnæus : il est une fois plus gros que le martinet. En Savoie le peuple l'appelle jacobin.

10. *Le petit Martinet noir*, ou *le Martinet de Saint-Domingue* de Brisson.

* 11. *Le grand Martinet noir à ventre blanc*, ou *l'Hirondelle d'Amérique*, indiqué par Klein et Brisson.

12. *Le Martinet noir et blanc à ceinture grise*, ou *la grande hirondelle du Pérou* de Brisson.

* 13. *Le Martinet à collier blanc*, ou *le Martinet à collier de Cayenne.*

14. *La petite Hirondelle noire à ventre cendré du Pérou*, ou *l'Hirondelle du Pérou* de Brisson.

* 15. *L'Hirondelle bleue de la Louisiane.* L'Hirondelle de Cayenne de Brisson et de nos planches enluminées, et le Martinet de la Caroline de Brisson, indiqué par Linnæus et Catesby, sont, ainsi que l'Hirondelle de la baie d'Hudson de Brisson, des variétés de cette espèce.

16. *La Tapère* ou *l'Hirondelle d'Amérique* de Brisson, indiquée par Marcgrave, Ray, Sloane, Willulghby, Klein et Linnæus.

* 17. *L'Hirondelle brune et blanche à ceinture brune*, ou *l'Hirondelle brune à collier, du cap de Bonne-Espérance.*

* 18. *L'Hirondelle à ventre blanc de Cayenne.* On peut regarder comme une variété dans cette espèce, l'Hirondelle tachetée de Cayenne de nos planches enluminées.

19. *La grande Hirondelle brune à ventre tacheté*, ou *l'Hirondelle des blés.* Ce dernier nom est celui sous lequel on connoît cette espèce à l'île de France : l'Hirondelle de l'île Bourbon de nos planches enluminées doit être regardée comme une variété de grandeur dans l'espèce précédente.

20 *La petite Hirondelle noire à croupion gris.* C'est une espèce nouvelle rapportée de l'île de France par Commerson.

21. *L'Hirondelle à croupion roux et queue carrée de la Plata*, indiquée par Commerson.

* 22. *L'Hirondelle brune acutipenne de la Louisiane.* L'Hirondelle acutipenne de nos planches enluminées ressemble beaucoup à cette espèce.

* 23. *L'Hirondelle noire acutipenne de la Martinique.*

L I.

Oiseaux qui ont rapport au Martin-pêcheur.

* 1. *Le Martin-pêcheur pie*, ou *le Martin-pêcheur du cap de Bonne-Espérance,* indiqué par Brisson. Nous voyons dans le second voyage de Cook que cette espèce a été aussi trouvée à Taïti. Il paroît que quelques-uns des insulaires le regardent avec superstition, et l'on diroit qu'on s'est rencontré d'un bout du monde à l'autre pour imaginer aux oiseaux de la famille des alcyons quelques propriétés merveilleuses.

* 2. *Le plus grand Martin-pêcheur*, ou *le grand Martin-pêcheur de la Nouvelle-Guinée.*

* 3. *Le Martin-pêcheur bleu et roux*, ou *le grand Martin-pêcheur de Madagascar*, indiqué par Klein.

* 4. *Le Martin-pêcheur crabier du Sénégal.*

* 5. *Le Martin-pêcheur à gros bec*, ou *le Martin-pêcheur du cap de Bonne-Espérance* de Brisson.

* 6. *Le Martin-pêcheur huppé.*

* 7. *Le Martin-pêcheur à coiffe noire*, ou *le Martin-pêcheur de la Chine.*

* 8. *Le Martin-pêcheur à tête verte d'Amboine*, indiqué par Commerson. C'est une espèce nouvelle.

* 9. *Le Martin-pêcheur à tête et cou couleur de paille*, ou *le Martin-pêcheur de Java.*

10 *Le Martin-pêcheur à collier des Indes* de Brisson.

11. *Le Baboucard* ou *le Martin-pêcheur du Sénégal* de Brisson, indiqué par Adanson; c'est la première espèce moyenne des martin-pêcheurs de l'ancien continent.

* 12. *Le Martin-pêcheur bleu et noir du Sénégal.*

* 13. *Le Martin-pêcheur à tête grise du Sénégal*, indiqué par Brisson.

14. *Le Martin-pêcheur à front jaune*, ou *le Martin-pêcheur à collier du Bengale* de Brisson, indiqué par Albin et Linnæus.

* 15. *Le Martin-pêcheur à longs brins*, ou *le Martin-pêcheur de Ternate* de Brisson; Seba nomme cet oiseau, à cause de sa beauté, Nymphe de Ternate: Klein en a fait une pie.

* 16. *Le Martin-pêcheur à tête bleue*, ou *le petit Martin-pêcheur du Sénégal.* Il y a des martins-pêcheurs aussi petits que le roitelet; celui-ci est de ce nombre, et n'a guère que quatre pouces de longueur.

* 17. *Le Martin-pêcheur roux.* Commerson l'a vu et décrit à Madagascar, et Brisson en a parlé.

* 18. *Le Martin-pêcheur pourpré de Pondichéri.* C'est de tous ces oiseaux le plus joli, et peut-être le plus riche en couleurs : il est de la petite espèce.

19. *Le Martin-pêcheur à bec blanc*, indiqué par Klein, Seba et Brisson.

20. *Le Martin-pêcheur de Bengale*, indiqué par Edwards, Klein et Brisson.

21. *Le Martin-pêcheur à trois doigts*, indiqué par Sonnerat. Ce petit oiseau est un des plus brillans dans ce genre si beau et si riche en couleurs.

* 22. *Le Vintsi* ou *le petit Martin-pêcheur huppé*

des Philippines, indiqué par Klein, Seba et Brisson.

23. *Le Taparara* ou *le Martin-pêcheur de Cayenne* de Brisson. C'est le premier de la grande espèce des martin-pêcheurs du nouveau continent.

* 24. *L'Alatli* ou *le Martin-pêcheur huppé du Mexique*, indiqué par Fernandez, Ray, Willulghby et Brisson.

* 25. *Le Jaguacati* ou *le Martin-pêcheur huppé de Saint-Domingue et de la Louisiane*. Il est gravé sous le nom de ces deux pays dans les planches enluminées; Marcgrave, Willulghby, Ray, Barrère, Edwards et Brisson en ont parlé.

26. *Le Matuiti du Brésil*, indiqué par Marcgrave, Ray, Willulghby et Brisson.

* 27. *Le Martin-pêcheur vert et roux*. Ce Martin-pêcheur se trouve à Cayenne; il est de la moyenne espèce de ceux du nouveau continent, et à peu près de la grosseur du nôtre.

* 28. *Le Martin-pêcheur vert et blanc de Cayenne.*

29. *Le Gip-gip* ou *le Martin-pêcheur du Brésil* de Brisson; son cri *gip-gip* ressemble au cri de la poule d'Inde.

* 30. *Le Martin-pêcheur vert et orangé*, indiqué par Edwards et Brisson. C'est la seule espèce de Martin-pêcheur d'Amérique que l'on puisse appeler petite.

L I I.

Les Jacamars et les Todiers.

* 1. *Le Jacamar proprement dit.* Ces oiseaux ayant des caractères qui les rapprochent des Martins-pê-

cheurs et des pics, peuvent être placés entre ces deux genres. L'oiseau dont il s'agit se trouve à la Guiane et au Brésil; il se tient dans les bois les plus solitaires et les plus sombres, et il préfère les endroits plus humides, parce que se nourrissant d'insectes, il y en trouve en plus grande quantité que dans les terreins plus secs. Marcgrave, Willulghby, Ray, Klein et Brisson en ont parlé. Son plumage est d'un vert doré très-éclatant, et il est à peu près de la grosseur d'une alouette.

* 2. *Le Jacamar à longue queue*, indiqué par Edwards, Klein et Brisson.

* 3. *Le Todier de l'Amérique septentrionale*, ou *le Todier de Saint-Domingue*, indiqué par Sloane, Ray, Edwards et Brisson. Le principal caractère des Todiers consiste dans la conformation du bec qui est long, droit, obtus à son extrémité et aplati en dessus comme en dessous, et qui l'a fait nommer petite palette ou petite spatule par les créoles de la Guiane; ces oiseaux se rapprochent d'ailleurs beaucoup des martin-pêcheurs et des manakins. Celui-ci n'est pas plus gros qu'un roitelet; il a tout au plus quatre pouces de longueur; il attrape avec beaucoup d'adresse les mouches et autres petits insectes volans.

* 4. *Le Tic-tic ou Todier de l'Amérique méridionale*, ou *le Todier de Cayenne*, indiqué par Edwards, Linnæus et Brisson.

* 5. *Le Todier bleu à ventre orangé.* C'est le Todier de Juida de nos planches enluminées.

FIN DU SECOND VOLUME DES OISEAUX.

